EXAMEN

DE

CONSCIENCE PHILOSOPHIQUE

I.

Le premier devoir de l'homme sincère est de ne pas influer sur ses propres opinions, de laisser la réalité se refléter en lui comme en la chambre noire du photographe, et d'assister en spectateur aux batailles intérieures que se livrent les idées au fond de sa conscience. On ne doit pas intervenir dans ce travail spontané; devant les modifications internes de notre rétine intellectuelle, nous devons rester passifs. Non que le résultat de l'évolution inconsciente nous soit indifférent et qu'il ne doive entraîner de graves conséquences; mais nous n'avons pas le droit d'avoir un désir, quand la raison parle; nous devons écouter, rien de plus; prêts à nous laisser traîner pieds et poings liés où les meilleurs argumens nous entraînent. La production de la vérité est un phénomène objectif, étranger au moi, qui se passe en nous sans nous, une sorte de précipité chimique que nous devons nous contenter de regarder avec curiosité. De temps en temps, il est bon de s'arrêter, de se recueillir en quelque sorte, pour voir en quoi la façon dont on envisage le monde a pu se modifier, quelle marche, dans l'échelle

de la probabilité à la certitude, ont pu suivre les propositions dont on a fait la base de sa vie.

Une chose absolument hors de doute, c'est que, dans l'univers accessible à notre expérience, on n'observe et on n'a jamais observé aucun fait passager provenant d'une volonté ni de volontés supérieures à celle de l'homme. La constitution générale du monde est remplie d'intentions, au moins apparentes; mais dans les faits de détail, rien d'intentionnel. Ce qu'on attribue aux anges, aux *daimones*, aux dieux particuliers, provinciaux, planétaires, ou même à un Dieu unique agissant par des volontés particulières, n'a aucune réalité. De notre temps, rien de ce genre ne se laisse constater. Des textes écrits, si on les prenait au sérieux, feraient croire que de tels faits se sont passés autrefois; mais la critique historique montre le peu de crédibilité de pareilles narrations. Si le régime des volontés particulières avait été, à une époque quelconque, la loi du monde, on verrait quelque reste, quelque arrachement d'un tel régime dans l'état actuel. Or l'état actuel ne présente aucune trace d'une action venant du dehors. L'état que nous avons devant nous est le résultat d'un développement dont nous ne voyons pas le commencement; dans les innombrables mailles de cette chaîne, nous ne découvrons pas un seul acte libre, avant l'apparition de l'homme ou, si l'on veut, des êtres vivans. Depuis l'apparition de l'homme, il y a eu une cause libre qui a usé des forces de la nature pour des fins voulues; mais cette cause émane elle-même de la nature; c'est la nature se retrouvant, arrivant à la conscience. Ce qui ne s'est jamais vu, c'est l'intervention d'un agent supérieur pour corriger ou diriger les forces aveugles, éclairer ou améliorer l'homme, empêcher un affreux malheur, prévenir une injustice, préparer les voies à l'exécution d'un plan donné. Le caractère de précision absolue du monde que nous appelons matériel suffirait à éloigner l'idée d'intention; l'intentionnel se trahissant presque toujours par le manque de géométrie et l'à-peu-près.

Ce que nous venons de dire s'applique avec une certitude en quelque sorte expérimentale à la planète Terre, dont l'histoire nous est assez bien connue pour qu'une grosse particularité de son régime ne puisse nous échapper. Nous pouvons l'appliquer sans hésitation au soleil et au système solaire tout entier, qui ne forment avec nous qu'un seul petit *cosmos*. Nous pouvons même l'appliquer à tout le système sidéral qui se révèle aux habitans de la terre grâce à la transparence de l'air et de l'espace (1). Malgré les distances dépas-

(1) C'est là ce que, dans tout ce morceau, j'appellerai *univers*.

sant toute imagination qui séparent ces différens corps les uns des autres et de nous, on a pu constater que la physique, la mécanique, la chimie de ces corps sont les mêmes que celles du système solaire. Nul doute qu'ils ne suivent, comme le système solaire, les lois d'un développement ayant ses causes en lui-même. En tout cas, s'il en était autrement, l'*onus probandi* incomberait à ceux qui soutiendraient le contraire, en vertu de ce principe que l'on ne doit pas discuter comme possible ce qu'aucun indice ne porte à supposer. Tout indice, même faible, doit être suivi par la science avec acharnement. Mais l'assertion gratuite n'a pas besoin d'être réfutée; *quod gratis asseritur gratis negatur*.

De même que nous ne voyons pas au-dessus de nous de trace d'intelligence agissant en vue de fins déterminées, nous n'en voyons pas non plus au-dessous. La fourmi, quoique très petite, est plus intelligente que le cheval; mais si, dans l'ordre microbique, il y avait des êtres très intelligens, nous nous en apercevrions à des actions réfléchies émanant d'eux. Or l'action de ces petits êtres, qui sont la cause de presque tous les phénomènes morbides, a si peu de portée qu'il a fallu une science très avancée pour l'apercevoir; à l'heure qu'il est, leur action se confond presque encore avec les forces chimiques et mécaniques. D'après notre expérience, bornée sans doute, l'intelligence paraît limitée au règne du fini; au-dessus et au-dessous, c'est la nuit.

On peut donc poser en thèse que le *fieri* par développement interne, sans intervention extérieure, est la loi de tout l'univers que nous percevons. Le nombre infini des coups fait que tout arrive et que des buts atteints par hasard semblent atteints par volonté. Notre univers expérimentable n'est gouverné par aucune raison réfléchie. Dieu, comme l'entend le vulgaire, le Dieu vivant, le Dieu agissant, le Dieu-Providence, ne s'y montre pas. — La question est de savoir si cet univers est la totalité de l'existence. Ici le doute commence. Le Dieu actif est absent de cet univers; n'existe-t-il pas au-delà?

Et d'abord, cet univers est-il infini? La poussière d'or, inégalement répartie, que nous voyons au-dessus de notre tête, dans une nuit claire, remplit-elle l'infini de l'espace? Est-il sûr qu'il n'y ait pas des stations dans l'espace d'où un œil verrait : d'un côté, un ciel peuplé d'étoiles comme celui que nous contemplons; de l'autre, un abîme noir, le vide de tout corps lumineux? Immense, cet univers l'est assurément. Mais qu'est-ce qu'un décillion de lieues auprès de l'infini?

Et quand il serait sûr que l'espace rempli de soleils est sans limites, s'ensuivrait-il qu'il n'y a pas d'autres infinis d'un ordre

supérieur ou inférieur? Le calcul infinitésimal ne roule assurément que sur des formules; mais ces formules sont des symboles frappans. Il y a des ordres divers d'infini, dont les inférieurs sont zéro à l'égard des supérieurs. Ce paradoxe apparent sert de base à des calculs d'une absolue vérité. Toute quantité finie, ajoutée à l'infini ou retranchée de l'infini, équivaut à zéro; toute quantité finie n'est rien comparée à l'infini. Nos idées de l'espace et du temps sont toutes relatives. La distance de la terre à Sirius est énorme d'après nos mesures. Les vides intérieurs d'une molécule peuvent être aussi considérables pour des êtres doués d'un autre critérium de la grandeur. La longévité de notre monde pourrait, aux yeux d'un dieu, paraître l'équivalent d'un jour.

Tout semble ainsi composé de mondes existant à peine au regard les uns des autres, et pour eux-mêmes étant l'infini. Celui qui connaît le mieux la France ignore ce qui se passe dans les mille petits centres de province; celui qui connaît un de ces petits centres ne voit rien au-delà et le trouve composé de centres plus petits encore, dont chacun ne voit que lui-même. Des mondes renfermant des mondes, l'infiniment petit de l'un étant l'infiniment grand de l'autre, voilà la vérité. Notre réalité (celle où nous vivons et qui pour nous est le fini) est faite avec des infinis d'un ordre inférieur; elle sert elle-même à faire des infinis supérieurs. Elle est un infiniment grand pour ce qui est au-dessous, un infiniment petit pour ce qui est au-dessus, un milieu entre deux infinis.

Nous voyons peu l'ordre d'infini qui nous dépasse; mais l'ordre d'infini qui est au-dessous de nous, le monde de l'atome, de la cellule, du microbe composé de microbes, est d'une existence aussi certaine que l'ordre du fini, qui est le sujet habituel de nos recherches et de nos méditations. Les clichés de la mémoire, ces innombrables petites images que nous pouvons épousseter et faire revivre à volonté, tiennent sous la boîte osseuse de notre cerveau, dans un espace très limité. Les types de la génération, renfermés les uns dans les autres, comme le bouton de fleur dans le bouton, sont un autre exemple de la flexibilité infinie de l'espace ou plutôt de sa relativité (1). L'atome peut renfermer un infini. Le charbon de terre qui entretient la chaleur dans nos cheminées est un composé de petits mondes que notre monde emploie; nous sommes peut-être l'atome de carbone qui entretient la chaleur d'un autre monde. Nous ne voyons pas Dieu en cet univers; l'athéisme y est logique et fatal; mais cet univers est peut-être subordonné; on

(1) Les considérations de la géométrie moderne sur l'espace ayant plus de trois dimensions ont peut-être ici un lien avec la réalité.

est peut-être athée pour ne pas voir assez loin. Des cercles sans fin se commandent-ils les uns les autres, ou bien un absolu fixe et immobile englobe-t-il ces zones infinies du variable et du mobile, selon la belle formule biblique : *Tu autem idem ipse es, et anni tui non deficiunt?* Nous l'ignorons absolument.

C'est dans la comparaison de l'atome à l'univers que les considérations infinitésimales ont leur juste application. Relativement à l'ordre de grandeurs où nous vivons, l'atome est un infiniment petit, un zéro. Relativement à un ordre de grandeur au-dessous, l'atome est un infiniment grand. L'atome est pour nous un point résistant; la conception de l'atome comme un solide plein, aussi petit que l'on voudra, paraît devoir être écartée; le plein indivisible n'existant pas dans la nature. Notre univers, quoique composé de corps laissant entre eux d'immenses vides, est en réalité impénétrable. Supposons une flèche tirée avec une force infinie aux confins de l'univers; cette flèche ne traverserait pas l'univers, en apparence si clairsemé; elle rencontrerait des corps sans nombre, qui l'arrêteraient; de même qu'une balle ne réussirait pas à traverser un nuage sans se mouiller.

Un atome de corps simple, un atome d'or, par exemple, peut ainsi être conçu comme un univers, dont les différens composans, loin de former un solide plein, seraient aussi éloignés l'un de l'autre que les différens centres de systèmes solaires. L'impénétrabilité résulterait de l'invariabilité interne d'un tel corps, à laquelle aucun moyen naturel ou scientifique n'a pu jusqu'ici porter atteinte. L'inattaquabilité du corps simple serait un fait analogue à la stabilité des lois de notre univers ou plutôt à l'absence de volontés particulières dans le gouvernement de cet univers. L'absence de toute intervention externe dans l'ordre de choses que nous voyons répondrait à ce fait qu'aucun chimiste n'a réussi jusqu'ici à détruire le groupement d'une force primordiale infinie qui constitue un atome.

Il n'est donc pas exact de dire: « l'univers que nous voyons est éternel, » pas plus qu'il n'est exact de dire : « l'atome est éternel. » L'atome est un phénomène qui a commencé ; il finira ; notre univers est un phénomène qui a commencé; il finira. Ce qui n'a jamais commencé et ne finira jamais, c'est le tout absolu, c'est Dieu. La métaphysique est une science qui n'a qu'une ligne : « Quelque chose existe ; donc quelque chose a existé de toute éternité ; » une telle affirmation équivaut à « Nul effet sans cause, » assertion qui a bien quelque chose d'expérimental. Mais, entre cette existence primordiale et le monde que nous voyons, il y a des infinis d'intervalle. Le monde que nous voyons et l'atome de corps simple

ont peut-être des décillions de décillions de siècles d'existence; ou, ce qui revient au même, depuis des décillions de décillions de siècles, aucune volonté particulière n'a atteint ni notre univers ni l'atome. Comme l'imagination humaine ne saisit pas la différence entre l'infini et l'indéfini, cela suffit pour les certitudes dont nous avons besoin. Entre une probabilité d'un milliard contre un et la certitude nous ne distinguons pas. L'induction : « Le soleil s'est levé aujourd'hui, il se lèvera demain, » nous donne une pleine sécurité; cette grande construction par à peu près, qui est la vie humaine, trouve une base plus solide qu'elle-même dans ce fait que jamais, à notre connaissance, les lois de la nature n'ont subi d'infraction.

Mais, de ce que cela n'est point arrivé, au moins depuis un temps énorme, est-on en droit de conclure que cela n'arrivera jamais? Le monde est peut-être le jeu d'un être supérieur, l'expérience d'un savant transcendant, possédant les derniers secrets de l'être. Un chimiste de génie réussira-t-il un jour à décomposer l'atome simple ou à le supprimer? Jusqu'à la veille du jour où une telle découverte se fera, les consciences qui peuvent exister dans l'atome (1) diront, comme nous disons : « Le monde est immuable, éternel, » et, au moment de la découverte, elles reconnaîtront leur erreur. De même, un être supérieur portera peut-être un jour atteinte à la loi de stabilité de notre univers, sans avoir beaucoup plus de souci des êtres qui s'y trouvent que le manœuvre qui gâche une motte de terre n'en a des insectes qui peuvent y mener leur petite vie. Sans aller jusqu'aux profondeurs de l'action chimique, prenons pour objet de notre méditation tel atome perdu dans les masses de granit qui forment les substructions de nos rivages. Voilà des milliers de siècles qu'il existe, et, s'il y a dans cet atome des êtres pensans, leur opinion doit être que leur monde, si petit pour nous, si grand pour eux, est impénétrable, infini, autonome, vivant de lui-même. Ils se tromperaient cependant. Vis-à-vis de la côte de Bretagne où j'écris ces lignes (2), j'ai vu dans mon enfance une île, l'île Grande, qui a maintenant presque disparu. C'est M. Haussmann qui l'a fait disparaître; les masses de granit qui la composaient forment, à l'heure qu'il est, les trottoirs des boulevards de Paris construits sous le second empire. Quand la mine commença de jouer dans ces

(1) L'atome n'est pas plus conscient que l'univers; rien, du moins, ne le prouve; mais, de même que l'univers, inconscient dans son ensemble, renferme des consciences, celle de l'homme, par exemple, qui ne se font pas sentir dans le tout; de même l'atome, dans ses élémens, deux fois infiniment petits relativement à nous, peut renfermer des consciences, qui ne se font pas non plus sentir dans le tout.

(2) Septembre 1888.

profondeurs, l'étonnement des millions de milliards de petits mondes qui étaient là, cachés dans une ombre pour nous absolue, a dû être grand. Et seuls les univers granitiques placés sur les points de brisement ont dû s'apercevoir de quelque chose. A l'intérieur des dalles que nous foulons aux pieds à Paris, des millions d'univers dorment, aussi tranquilles dans leur erreur de l'autonomie de leur monde, que quand ils faisaient partie des rochers de Bretagne. La lumière ne viendra pour eux que le jour où ils seront réduits en macadam.

La surprise qu'éprouvèrent les petits univers des rochers granitiques de l'île Grande, la surprise qu'éprouverait le monde caché dans un atome d'or, si l'or venait à être dissous, peut nous être réservée. Un Dieu se révélera peut-être un jour. L'éternité de notre univers n'est plus assurée, du moment que l'on est en droit de supposer qu'il est un fini, subordonné à un infini. L'infini supérieur peut disposer de lui, l'utiliser, l'appliquer à ses fins. « La nature et son auteur » n'est peut-être pas une expression aussi absurde qu'il semble. Tout est possible, même Dieu. L'histoire de l'univers, dira-t-on, n'a jamais montré, autant que l'homme peut savoir, aucune raison de former une telle hypothèse. Sans doute; mais les atomes des profondes couches de granit de l'île Grande ont été bien longtemps aussi avant de s'apercevoir de l'existence de l'humanité. Dieu ne fait pas d'apparitions dans le monde que nous mesurons et observons; mais on ne peut prouver qu'il n'en fasse pas dans l'infini du temps. L'homme ne voit pas faux, comme le supposent les sceptiques subjectifs; il voit borné. Son univers est grand et vieux sans doute; c'est a dans la formule $\infty + a$, or dans ce cas $a = 0$.

Il n'est donc pas impossible qu'en dehors de l'univers que nous connaissons (fini ou infini, n'importe) il y ait un infini d'un autre ordre, pour lequel notre univers ne soit qu'un atome. Cet infini, qui pour nous serait Dieu (1), peut ne se révéler qu'à des intervalles selon nous extrêmement longs, insignifians au sein de l'absolu. A ce point de vue, l'existence d'un Dieu aux volontés particulières, qui n'apparaît pas dans notre univers, peut être tenue pour possible au sein de l'infini, ou du moins il est aussi téméraire de la nier que de l'affirmer.

(1) Je parle au sens relatif. Un être nous dépassant de l'infini et se décelant à nous par des actes particuliers intentionnels, serait Dieu pour nous, comme l'homme est le dieu de l'animal.

II.

Les innombrables consciences individuelles que la planète Terre a produites, que les autres planètes, les autres soleils, les autres univers ont pu produire, ont bien l'air de devoir rester encapsulées dans l'univers auquel elles ont appartenu. La réviviscence de ces consciences serait un miracle, comme l'ont pensé les théologiens qui ont soutenu que l'âme de l'homme est immortelle, non par sa nature, mais par une volonté particulière de Dieu. Dans le milieu que nous expérimentons, il ne se passe pas de miracles ; mais, au point de vue de l'infini, rien n'est impossible. Il est bien curieux que les juifs, qui, sans croire aucunement à une âme immortelle, ont le plus contribué à répandre les idées des récompenses futures, sous la forme de croyance au royaume de Dieu et à la résurrection, se formaient une imagination analogue, concevant les apparitions de la justice divine comme intermittentes et le réveil des justes comme un miracle directement opéré par Dieu. Cela valait mieux assurément que les sophismes du *Phédon*. L'infinité de l'avenir noie bien des difficultés. Si Dieu existe, il doit être bon, et il finira par être juste. L'homme serait ainsi immortel dans l'infini, à l'infini. Les deux grands postulats de la vie humaine, Dieu et l'immortalité de l'âme, gratuits au point de vue du fini où nous vivons, sont peut-être vrais à la limite de l'infini.

Le temps, en effet, n'existant que d'une manière toute relative, un sommeil d'un décillion d'années n'est pas plus long qu'un sommeil d'une heure. Le paradis n'existe pas ; dans un décillion d'années, il existera peut-être. Ceux qu'une tardive justice y replacera croiront être morts de la veille. Comme dans la légende du moyen âge, en palpant leur lit d'agonie, ils le trouveront encore chaud. Avoir été, c'est être. La successivité est la condition absolue de notre esprit ; mais, dans l'objet, la successivité et la simultanéité se confondent. A ce point de vue, un feu d'artifice est éternel. Mon petit-fils, qui a cinq ans, s'amuse tellement à la campagne qu'il n'a qu'une tristesse, c'est de se coucher. « Maman, demande-t-il à sa mère, est-ce que la nuit sera longue aujourd'hui ? » Quand, en présence de la mort, nous nous demandons : « Cette nuit sera-t-elle longue ? » nous ne sommes pas moins naïfs.

Ici le mystère est absolu ; nous sentons bien en nous la voix d'un autre monde ; mais nous ne savons quel est ce monde. Que nous dit cette voix ? Des choses assez claires. D'où vient cette voix ? Rien de plus obscur. Cette voix se fait entendre à nous dans des attraits inexpliqués, des plaisirs impalpables, des petits airs de farfadets,

fugaces, insaisissables, qui nous insinuent le dévoûment, nous rendent capables du devoir, nous inspirent le courage, nous font subir les séductions de la beauté. Elle éclate surtout dans ces sublimes absurdités où l'on s'engage, tout en sachant fort bien que l'on fait un mauvais calcul, dans ces quatre grandes folies de l'homme, l'amour, la religion, la poésie, la vertu, inutilités providentielles que l'homme égoïste nie et qui, en dépit de lui, mènent le monde. C'est quand nous écoutons ces voix divines que nous entendons vraiment l'harmonie des sphères célestes, la musique de l'infini. *Præstet fides supplementum sensuum defectui.*

L'amour est le premier de ces grands instincts révélateurs qui dominent toute la création et qui semblent édictés par une volonté suprême (1). Sa grande excellence, c'est que tous les êtres y participent et qu'on en voit évidemment le lien avec les fins de l'univers. Son premier nid paraît bien avoir été aux origines de la vie, dans la cellule. Le commencement de la dualité des sexes y donna une direction qui ne changea plus et produisit de merveilleuses éclosions. La dissonance des deux sexes, se réunissant à une certaine hauteur en une consonance divine, d'où naît l'accord parfait de la création, est la loi fondamentale du monde. Dans le règne végétal, ces aspirations mystérieuses se résument en la fleur, la fleur, ce problème sans égal, devant lequel notre étourderie passe avec une inattention stupide; la fleur, langage splendide ou charmant, mais absolument énigmatique, qui semble bien un acte d'adoration de la terre à un amant invisible, selon un rite toujours le même. La petite fleur, en effet, que l'homme voit à peine, est aussi parfaite que la grande. La nature y met la même coquetterie; un même être se mire dans les deux.

Au sein du règne animal, l'équivalent de la fleur est l'ivresse de joie de l'enfant, la beauté de la jeune fille, cette lueur d'un jour, cette exsudation lumineuse qui, comme la phosphorescence du ver lui-

(1) Il est surprenant que la science et la philosophie, adoptant le parti-pris frivole des gens du monde de traiter la chose mystérieuse par excellence comme une simple matière à plaisanterie, n'aient pas fait de l'amour l'objet capital de leurs observations et de leurs spéculations. C'est le fait le plus extraordinaire et le plus suggestif de l'univers. Par une pruderie qui n'a pas de sens dans l'ordre de la réflexion philosophique, on n'en parle pas, ou l'on s'en tient à quelques niaises platitudes. On ne veut pas voir qu'on est là devant le nœud des choses, devant le plus profond secret du monde. La crainte des sots ne doit pourtant pas empêcher de traiter gravement de ce qui est grave. Les physiologistes ne veulent voir que ce qui tient au jeu des organes. Je parlai un jour à Claude Bernard de ce que le fait universel de l'attrait sexuel a de profond. Il me répondit, après un moment de réflexion : « Non ; ce sont là des fonctions claires, des conséquences de la nutrition. » Très bien ; mais qu'alors on fonde une science qui s'occupera des conséquences obscures des fonctions claires. Pourquoi, par exemple, la fleur a-t-elle le parfum?

sant, montre l'ardeur fiévreuse d'une vie aspirant à l'épanouissement. Comme la fleur, la beauté est impersonnelle; l'effort de l'individu n'y est pour rien. Elle naît, apparaît un moment, disparaît, comme un phénomène naturel. La nature tout entière est elle-même une grande fleur pleine d'harmonie. On n'y trouve pas une faute de dessin. — C'est nous, dit-on, qui y mettons cette eurythmie. — Comment se fait-il alors que l'homme gâte si souvent la nature? Le monde est beau jusqu'à ce que l'homme y touche; le ridicule, les gaucheries, le mauvais goût, les fausses couleurs, les crudités, les laideurs, les saletés, commencent avec l'apparition de l'homme dans ce paradis auparavant immaculé.

Chez l'animal, l'amour a été le principe de la beauté. C'est parce qu'à ce moment l'oiseau mâle fait un effort suprême pour plaire, que ses couleurs sont plus vives et ses formes mieux dessinées (1). Chez l'homme, l'amour a été une école de gentillesse et de courtoisie, j'ajoute de religion et de morale. Une heure où l'être le plus méchant a un mouvement de tendresse, où l'être le plus borné a le sentiment d'une communion intime avec l'univers, est sûrement une heure divine. C'est parce qu'à ce moment-là l'homme entend la voix de la nature, qu'il y contracte de hauts devoirs, y prête des sermens sacrés, y goûte des joies suprêmes ou se prépare de cuisans remords. C'est, en tout cas, l'heure de sa vie passagère où l'homme est le meilleur. La sensation immense qu'il éprouve, quand il sort ainsi en quelque sorte de lui-même, montre qu'il touche véritablement l'infini. L'amour, entendu d'une manière élevée, est ainsi une chose religieuse, ou plutôt fait partie de la religion. Croirait-on que cet antique reste de parenté avec la nature, la frivolité et la sottise aient réussi à le faire envisager comme un reste honteux de l'animalité? Est-il possible qu'une fin aussi sainte que celle de continuer l'espèce ait été attachée à un acte coupable ou ridicule? On prête ainsi à l'Éternel une intention grotesque, une véritable drôlerie.

Le caractère sérieux de l'amour a été oblitéré par la légèreté. Le devoir est sûrement quelque chose de plus haut, puisqu'il n'est accompagné d'aucun plaisir et souvent entraîne de durs sacrifices. Et pourtant l'homme y tient presque autant qu'à l'amour. L'homme est reconnaissant quand on lui donne des raisons de croire au dévoûment; lui prouver le devoir, c'est lui retrouver ses titres de noblesse. On est mal venu à lui proposer de l'en delivrer. Le soin

(1) Les choses ont été renversées par l'humanité. Le vrai analogue de la beauté du mâle, c'est la pudeur de la femme. Un petit air de réserve, de timidité, de sujetion touchante, a fini par devenir pour l'homme quelque chose de plus attrayant que la beauté.

de l'animal pour sa progéniture, une foule de faits qui nous montrent le besoin du sacrifice dans les consciences en apparence les plus égoïstes, prouvent que très peu d'êtres se soustraient tout à fait aux commandemens établis par la nature en vue de fins dont eux-mêmes se soucient fort peu. Le devoir et les instincts de nidification et de couvée chez l'oiseau ont la même origine providentielle. Même dans la vie la plus vulgaire, la part de ce que l'on fait pour Dieu est énorme. L'être le plus bas aime mieux être juste qu'injuste; tous nous adorons, nous prions bien des fois par jour, sans le savoir.

Ces voix, tantôt douces, tantôt austères, d'où viennent-elles? Elles viennent de l'univers, ou, si l'on veut, de Dieu. L'univers, avec qui nous sommes en rapport comme par un conduit ombilical, veut le dévoûment, le devoir, la vertu; il emploie, pour arriver à ses fins, la religion, la poésie, l'amour, le plaisir, toutes les déceptions. Et ce que veut l'univers, il l'imposera toujours; car il a pour appuyer ses volontés des ruses inouïes. Les raisonnemens les plus évidens des critiques ne feront rien pour démolir ces saintes illusions. Les femmes, en particulier, résisteront toujours; nous pouvons dire ce que nous voudrons, elles ne nous croiront pas, et nous en sommes ravis. Ce qui est en nous sans nous et malgré nous, l'inconscient, en un mot, est la révélation par excellence. La religion, résumé des besoins moraux de l'homme, la vertu, la pudeur, le désintéressement, le sacrifice, sont la voix de l'univers. Tout se résume en un acte de foi à des instincts qui nous obsèdent, sans nous convaincre, en l'obéissance à un langage venant de l'infini, langage parfaitement clair en ce qu'il nous commande, obscur en ce qu'il promet. Nous voyons le charme; nous le déjouons; mais il ne sera jamais rompu pour cela. *Quis posuit in visceribus hominis sapientiam?*

De cette résultante suprême de l'univers total, nous ne pouvons dire qu'une seule chose, c'est qu'elle est bonne. Car si elle n'était pas bonne, l'univers total, qui existe depuis l'éternité, se serait détruit. Supposons une maison de banque existant depuis l'éternité. Si cette maison avait le moindre défaut dans ses bases, elle eût mille fois fait faillite. Si le bilan du monde ne se soldait point par un boni au profit des actionnaires, il y a longtemps que le monde n'existerait plus. De l'immense balancement du bien et du mal sort un profit, un reliquat favorable. Ce surplus de bien est la raison d'être de l'univers et la raison de sa conservation. Pourquoi être, s'il n'y avait pas du profit à être? Il est si facile de n'être pas.

Je trouve superficielles les objections que quelques savans élèvent contre le finalisme, en faisant remarquer certaines imperfections

de la nature, les défauts du corps humain, par exemple, tel muscle constituant un levier de l'espèce la moins efficace, l'œil construi avec un singulier à-peu-près. On oublie que les conditions de la création, si l'on peut s'exprimer ainsi, sont limitées par le balancement d'avantages et d'inconvéniens contradictoires. C'est une courbe déterminée par la rencontre de ses coordonnées et écrite d'avance dans une équation abstraite. Un meilleur levier à l'avant-bras nous eût conformés comme des pélicans. Un œil qui éviterait les défauts de l'œil actuel tomberait probablement dans des inconvéniens plus graves. Des cerveaux plus puissans que les meilleurs cerveaux humains se conçoivent; mais ils eussent amené pour ceux qui en auraient été doués des congestions, des fièvres cérébrales. Un homme qui ne serait jamais malade, au contraire, serait probablement condamné à une incurable médiocrité. Une humanité qui ne serait pas révolutionnaire, tourmentée d'utopies, ressemblerait à une fourmilière, à une Chine croyant avoir trouvé la forme parfaite et y restant. Une humanité qui ne serait pas superstitieuse serait d'un positivisme désespérant. Or la nature a une sorte de prévoyance; elle ne crée pas ce qui serait destiné à mourir par un vice interne. Elle devine les impasses et ne s'y engage pas.

Certains inconvéniens du corps sont comme des abus historiques que le progrès de l'évolution n'a pas eu un intérêt suffisant à réformer. Quand l'inconvénient a été assez grave pour tuer l'individu et supprimer l'espèce, la lutte a été à mort; le vice mortel a été corrigé ou l'espèce a disparu; mais quand le vice (par exemple, le prolongement inutile du cæcum) n'était de nature qu'à produire quelques maladies, quelques morts, la nature n'a pas jugé qu'il valût la peine de faire un coup d'état pour si peu de chose. C'est ainsi que, dans une société, l'extirpation des grands abus est plus facile que la correction des petits; car, dans le premier cas, c'est une question de vie et de mort; dans le second, personne n'a assez d'intérêt à la réforme pour engager une lutte radicale. Les objections des savans qui se mettent en garde contre ce qu'ils tiennent pour une résurrection du finalisme portent à fond contre le système d'un créateur réfléchi et tout-puissant. Elles ne portent en rien contre notre hypothèse d'un *nisus* profond, s'exerçant d'une manière aveugle dans les abîmes de l'être, poussant tout à l'existence, à chaque point de l'espace. Ce *nisus* n'est ni conscient, ni tout-puissant; il tire le meilleur parti possible de la matière dont il dispose. Il est donc tout naturel qu'il n'ait pas fait des choses offrant des perfections contradictoires. Il est naturel aussi que la partie du *cosmos* que nous voyons offre des limites et des lacunes, tenant à l'insuffisance des matériaux dont la productivité de la na-

ture disposait sur un point donné. C'est le *nisus* agissant sur la totalité de l'univers qui sera peut-être un jour conscient, omniscient, omnipotent. Alors pourra se réaliser un degré de conscience dont rien maintenant ne peut nous donner une idée.

Au moyen âge, le plus haut résultat du monde, au moins de la planète Terre, était un chœur de religieux chantant des psaumes. La science de notre temps, répondant au désir qu'a le monde de se connaître, atteint des effets bien supérieurs. Le Collège de France est fort au-dessus de la plus parfaite abbaye de l'ordre de Citeaux. L'avenir amènera sans doute de bien plus beaux résultats encore. A l'infini, l'Être absolu, arrivé au comble de ses évolutions déifiques, et se connaissant parfaitement lui-même, réalisera peut-être ces beaux vers du mystique chrétien :

Illic secum habitans in penetralibus,
Se rex ipse suo contuitu beat.

III.

Les deux dogmes fondamentaux de la religion, Dieu et l'immortalité, restent ainsi rationnellement indémontrables; mais on ne peut dire qu'ils soient frappés d'impossibilité absolue. Les touchans efforts de l'humanité pour sauver ces deux dogmes ne doivent pas être taxés de pure chimère. Une conscience générale de l'univers, une âme du monde, sont choses que l'expérience n'a jamais prouvées; mais une molécule d'un de nos os ne se doute pas non plus de la conscience générale du corps dont elle fait partie, de ce qui constitue notre unité.

L'attitude la plus logique du penseur devant la religion est de faire comme si elle était vraie. Il faut agir comme si Dieu et l'âme existaient. La religion rentre ainsi dans le cas de ces nombreuses hypothèses telles que l'éther, les fluides électriques, lumineux, caloriques, nerveux, l'atome lui-même, que nous savons bien n'être que des symboles, des moyens commodes pour expliquer les phénomènes, et que nous maintenons tout de même. Dieu créant le monde en vertu de profonds calculs est une formule bien grossière; mais les choses se comportent à peu près comme si cela avait eu lieu. L'âme n'existe pas comme substance à part; mais les choses se passent à peu près comme si elle existait. Rien n'a jamais été révélé à aucune famille humaine par des voix surnaturelles, et pourtant la révélation est une métaphore dont l'histoire religieuse a de la peine à se passer. Le paradis éternel promis à l'homme n'a

pas de réalité, et pourtant il faut agir comme s'il en avait ; il faut que ceux qui n'y croient pas surpassent en bonté, en abnégation, ceux qui y croient.

On a coutume de présenter ces grands dogmes consolateurs, Dieu et l'immortalité, comme des postulats de la vie morale de l'humanité ; et certes on a raison à beaucoup d'égards. Agir pour Dieu, agir en présence de Dieu, sont des conceptions nécessaires de la vie vertueuse. Nous ne demandons pas un rémunérateur; mais nous voulons un témoin. La récompense des cuirassiers de Reichshofen dans l'éternité, c'est le mot du vieil empereur : « Oh ! les braves gens ! » Nous voudrions un mot de Dieu comme celui-là. Les sacrifices ignorés, la vertu méconnue, les erreurs inévitables de la justice humaine, les calomnies irréfutables de l'histoire légitiment ou plutôt amènent fatalement un appel de la conscience opprimée par la fatalité à la conscience de l'univers. C'est un droit auquel l'homme vertueux ne renoncera jamais. Dans les situations héroïques de la Révolution, la nécessité de l'immortalité de l'âme fut réclamée à peu près par tous les partis. Le souci des mémoires et des papiers justificatifs tenait, chez les hommes de ce temps, au même principe. Ils écrivaient, écrivaient, persuadés qu'il y aurait quelqu'un pour les lire. On voulait absolument un juge au-delà de la tombe ; on le demandait à la conscience du monde ou à la conscience de l'humanité. L'humanité est ainsi acculée à cette singulière impasse que, plus elle réfléchit, mieux elle voit la nécessité morale de Dieu et de l'immortalité, et mieux aussi elle voit les difficultés qui s'élèvent contre les dogmes dont elle affirme la nécessité.

Ces difficultés sont des plus graves ; il ne faut pas se les dissimuler. Les anciennes idées religieuses étaient fondées sur le concept étroit d'un monde créé il y a quelques milliers d'années, dont la terre et l'homme étaient le centre. Une petite terre, contenant un nombre compté d'habitans, un petit ciel la surmontant comme une coupole, une cour céleste à quelques lieues en l'air, tout occupée des enfantillages des hommes, des îles des Bienheureux, situées vers l'Ouest, où les morts se rendent en barque, ou bien un paradis de papier que la moindre réflexion scientifique crèvera, voilà le monde qu'un Dieu à grande barbe blanche enserre facilement dans les plis de sa robe. Quand Nemrod tirait ses flèches contre le ciel, elles lui revenaient ensanglantées ; nous avons beau tirer, les flèches ne reviennent plus. L'élargissement de l'idée du monde et la démolition scientifique de l'ancienne hypothèse anthropocentrique, au XVIe siècle, est le moment capital de l'histoire de l'esprit humain. Aristarque de Samos avait eu à cet égard les premières lueurs et

passa pour un impie. La rage de l'Église contre les fondateurs de l'ordre nouveau, Copernic, Giordano Bruno, Galilée, fut de même assez conséquente. Le petit monde sur lequel l'Église avait régné, avec ses dogmes restreints à la terre, était brisé sans retour. Les vues plus modernes sur les âges de la nature et les révolutions du globe, en ouvrant à l'homme la perspective de l'infini du temps en arrière, ont eu le même résultat, d'une façon encore plus démonstrative.

On ne reconstituera pas les anciens rêves. Si la loi du monde était un fanatisme étroit, si l'erreur était la condition de la moralité humaine, il n'y aurait aucune raison pour s'intéresser à un globe voué à l'ignorance. Nous aimons l'humanité, parce qu'elle produit la science ; nous tenons à la moralité, parce que des races honnêtes peuvent seules être des races scientifiques. Si on posait l'ignorance comme borne nécessaire de l'humanité, nous ne voyons plus aucun motif de tenir à son existence. L'humanité qu'appellent de leurs vœux nos réactionnaires serait si insignifiante que j'aimerais autant la voir périr par anarchie et manque de moralité que par sottise. Le retour de l'humanité à ses vieilles erreurs, censées indispensables à sa moralité, serait pire que son entière démoralisation.

Il faut donc en prendre notre parti, et, dans nos vues sur l'univers, éviter le ridicule des provinciaux qui, ne voyant rien au-delà de leur clocher, s'imaginent que tout le monde s'inquiète de leurs affaires, que le roi n'a de souci que pour leur petite ville, que Dieu même a une opinion sur les petites coteries qui la divisent. L'humanité est dans le monde ce qu'une fourmilière est dans une forêt. Les révolutions intérieures d'une fourmilière, sa décadence, sa ruine, sont choses secondaires pour l'histoire d'une forêt. Que l'humanité sombre faute de lumières ou de vertu, qu'elle manque à sa vocation, à ses devoirs, des faits analogues sont arrivés mille fois dans l'histoire de l'univers. Gardons-nous donc de croire que nos postulats soient la mesure de la réalité. La nature n'est pas obligée de se plier à nos petites convenances. A cette déclaration de l'homme : « Je ne peux être vertueux sans telle ou telle chimère, » l'Éternel est en droit de répondre : « Tant pis pour vous. Vos chimères ne sauraient me forcer à changer l'ordre de la fatalité. »

Ce qui affaiblit encore les raisonnemens *a priori* sur ce point, c'est que, parmi les postulats de l'humanité, il y en a de notoirement impossibles. Il faut bien remarquer que le dieu que postule la plus grande partie de l'humanité n'est pas le dieu situé à l'infini, dont nous admettons l'existence comme possible. Ce dieu-là est trop éloigné pour que la piété s'y attache. Ce que veut le vul-

gaire, c'est un dieu qui certainement n'existe pas, un dieu qui s'occupe de la pluie et du beau temps, de la guerre et de la paix, des jalousies des hommes entre eux, que l'on fait changer d'avis en l'importunant. L'humanité, en d'autres termes, voudrait un dieu pour elle, un dieu qui s'intéresse à ses querelles, un dieu particulier de la planète, la gérant en bon gouverneur, comme les dieux provinciaux que rêva le paganisme en décadence. Chaque nation va plus loin; elle voudrait un dieu pour elle seule. Une idole lui conviendrait mieux encore, et, si on laissait un libre cours aux vœux des hommes, ils réclameraient des pouvoirs pour les reliques nationales, pour les images sacrées (1). Que de postulats dont il ne sera tenu aucun compte! L'homme a besoin d'un dieu qui soit en rapport avec sa planète, son siècle, son pays : s'ensuit-il que ce dieu existe? L'homme a besoin d'immortalité personnelle : s'ensuit-il que cette immortalite existe? En d'autres termes, l'homme est désespéré de faire partie d'un monde infini, où il compte pour zéro. Un paradis composé d'un décillion d'êtres n'est pas du tout ce petit paradis en famille, où l'on se connaît, où l'on continue de voisiner, de potiner, d'intriguer ensemble. Il faut demander à Dieu de rapetisser le monde, de donner tort à Copernic, de nous ramener au *cosmos* du Campo-Santo de Pise, entouré des neuf chœurs d'anges, et tenu entre les bras du Christ.

Ainsi, on arrive à ce résultat étrange, que l'immortalité est, *a priori*, le plus nécessaire des dogmes et, *a posteriori*, le plus faible. Comme la fourmi ou l'abeille, nous travaillons par instinct à des œuvres communes dont nous ne voyons pas la portée. Les abeilles cesseraient de travailler, si elles lisaient des articles où on leur dirait qu'on leur prendra leur miel et qu'elles seront tuées en récompense de leur travail. L'homme va toujours, malgré le *sic vos non vobis*. Nous ne voyons pas ce qui est au-dessus de nous ni ce qui est au-dessous de nous; « nous faisons la chaîne, » me disait un esprit supérieur. Les volontés divines sont obscures. Nous sommes un des millions de fellahs qui travaillèrent aux pyramides. Le résultat, c'est la pyramide. L'œuvre est anonyme, mais elle dure; chacun des ouvriers vit en elle. Ce qui ne serait vraiment pas injuste, c'est ce que demandent les ouvriers des manufactures, c'est que nous fussions associés à l'œuvre de l'univers en participation des bénéfices, que nous sussions du moins quelque chose

(1) Voilà pourquoi la dévotion du vulgaire va bien plus aux saints qu'à Dieu. Le déisme pur ne sera jamais la religion du peuple; en fait, le déiste et le vulgaire n'adorent pas le même Dieu. Il y a là un malentendu dont une certaine philosophie a pu se couvrir en temps de guerre, mais dont elle devrait se faire scrupule en temps de paix.

du résultat de notre travail. Or, admis aux labeurs, nous ne sommes pas admis aux dividendes, et même notre salaire nous est assez mal payé. D'autres se mettraient en grève ; nous, nous allons tout de même.

En résumé, l'existence d'une conscience supérieure de l'univers est bien plus probable que l'immortalité individuelle. Nous n'avons d'autre fondement à nos espérances à cet égard que la grande présomption de la bonté de l'être suprême. Tout lui sera un jour possible. Espérons qu'alors il voudra être juste, et qu'il rendra à ceux qui auront contribué au triomphe du bien le sentiment et la vie. Ce sera un miracle. Mais le miracle, c'est-à-dire l'intervention d'un être supérieur, qui maintenant n'a pas lieu, pourra un jour, quand Dieu sera conscient, être le régime normal de l'univers. Les rêves judéo-chrétiens, plaçant au terme de l'humanité le règne de Dieu, conservent encore ici leur grandiose vérité. Le monde, gouverné maintenant par une conscience aveugle ou impuissante, pourra être gouverné un jour par une conscience plus réfléchie. Toute injustice alors sera réparée, toute larme séchée. *Absterget Deus omnem lacrymam ab oculis eorum.*

L'huître à perles me paraît la meilleure image de l'univers et du degré de conscience qu'il faut supposer dans l'ensemble. Au fond de l'abîme, des germes obscurs créent une conscience singulièrement mal servie par les organes, prodigieusement habile cependant pour atteindre ses fins. Ce qu'on appelle une maladie de ce petit *cosmos* vivant amène une sécrétion d'une beauté idéale, que les hommes s'arrachent à prix d'or. La vie générale de l'univers est, comme celle de l'huître, vague, obscure, singulièrement gênée, lente par conséquent. La souffrance crée l'esprit, le mouvement intellectuel et moral. Maladie du monde, si l'on veut, en réalité perle du monde, l'esprit est le but, la cause finale, le résultat dernier et certes le plus brillant du monde que nous habitons. Il est bien probable que, s'il y a des résultantes ultérieures, elles sont d'un ordre infiniment plus élevé.

ERNEST RENAN.

L'ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS

DEPUIS

LA FONDATION DE L'INSTITUT

III[1].

LA CLASSE DES BEAUX-ARTS SOUS LE CONSULAT ET SOUS L'EMPIRE.

Lorsque le XIXe siècle s'ouvrit, les quatre sections des beaux-arts comprises dans la troisième classe de l'Institut se trouvaient encore composées à peu près comme elles l'avaient été à l'origine. Sauf Grandménil, de la Comédie-Française, qui dans la section de musique et de déclamation avait remplacé son camarade Préville démissionnaire, sauf les successeurs des architectes Boullée et de Wailly morts, l'un en 1798, l'autre en 1799, les membres de ces quatre sections étaient ceux-là mêmes qui avaient été appelés à en faire partie dès 1795. Quant aux vingt-quatre associés non-résidans que l'Institut avait nommés au commencement de l'année 1796, deux d'entre eux seulement n'existaient plus; les autres, dont quelques-uns devaient, comme Prud'hon et l'architecte Heurtier, devenir plus tard membres résidans, continuaient de figurer sur la liste du personnel de l'Institut, mais, en réalité, à titre presque

(1) Voyez la *Revue* du 1er et du 15 juillet.

uniquement honorifique. Forcément étrangers aux travaux que leurs confrères de Paris avaient la mission d'accomplir, assez peu actifs pour leur propre compte, les associés non-résidans ne servaient guère qu'à compléter le chiffre réglementaire que les fondateurs de l'Institut avaient jugé bon de fixer. Aussi, même avant le jour où un arrêté consulaire vint supprimer les associés non-résidans, l'inutilité était-elle généralement reconnue de ces prétendus coopérateurs qui, loin de contribuer à fortifier la vie et à étendre l'influence du corps auquel ils appartenaient, ne faisaient que compromettre l'autorité de celui-ci, aussi bien par leur propre inaction présente que par la valeur équivoque ou l'insuffisance de leurs titres dans le passé.

Et ce n'était pas seulement de ce côté qu'il y avait des réformes à faire ou des améliorations de détail à tenter. Quoique plusieurs années se fussent écoulées déjà depuis la fondation de l'Institut, plus d'une question de discipline intérieure n'était pas encore résolue, plus d'une prescription relative aux occupations en commun des diverses classes demeurait à peu près à l'état théorique. En outre, l'expérience avait démontré la nécessité de modifier l'organisation même de ces classes; de composer chacune d'elles d'élémens moins mélangés et, pour ce qui concernait en particulier la troisième classe, d'en renouveler les conditions en la dédoublant, de manière à donner aux deux groupes d'écrivains et d'artistes dont elle avait été primitivement formée des attributions indépendantes et un champ d'action séparé.

Le premier consul avait gardé pour tout ce qui intéressait l'honneur ou l'influence de l'Institut les premiers sentimens et le zèle du général Bonaparte. Même à l'époque où la seconde campagne d'Italie le retenait loin de la France, il s'occupait des affaires intérieures du corps auquel, dans ses bulletins militaires d'alors comme naguère dans ses proclamations à l'armée d'Égypte, il se glorifiait d'appartenir. Sept jours avant la bataille de Marengo, le 5 juin 1800, il écrivait à ses collègues du consulat pour désapprouver une mesure tendant à la suppression d'un journal qui avait raillé l'Institut à propos d'une décision récemment prise. « Le rapport du ministre pour la suppression de l'*Ami des lois*, disait-il dans sa lettre, ne me paraît pas du tout fondé en raison. Il me semble que c'est rendre l'Institut odieux que de supprimer un journal parce qu'il a lâché quelques quolibets sur cette société qui est tellement respectée en Europe qu'elle est au-dessus de pareilles misères. Je vous assure que, comme président de l'Institut (1), il s'en faut de peu que je ne proteste. Qu'on dise, si l'on veut, que le soleil tourne,

(1) Bonaparte avait été élu président de la première classe, le 22 mars 1800.

que c'est la fonte des glaces qui produit le flux et le reflux, et que nous sommes des charlatans : il doit régner la plus grande liberté (1)... »

Que celui qui proclamait ainsi les droits de la liberté n'ait pas toujours par ses propres actes soutenu la cause dont il se faisait ce jour-là le champion, c'est ce qu'il serait sans doute assez superflu de rappeler; mais il n'y a que justice à reconnaître qu'il resta beaucoup plus fidèle à sa confiance dans l'autorité morale de l'Institut. S'il lui est arrivé quelquefois, — lors de l'élection de Chateaubriand par exemple, — de se laisser aller à des emportemens de mauvaise humeur contre les personnes, il n'a jamais cessé de se montrer ouvertement favorable à l'institution même et de travailler, soit à en consolider les bases, soit à en faciliter les développemens.

La réorganisation de l'Institut en 1803 est un des premiers et des plus éclatans témoignages de cette sollicitude de Napoléon pour les intérêts du grand corps que la Convention avait eu la gloire d'établir, mais dont elle s'était hâtée de fixer les conditions réglementaires avec plus de générosité dans les intentions que d'esprit pratique et de prévoyance. Nous avons essayé dans les chapitres qui précèdent d'indiquer quelques-uns des inconvéniens inhérens à l'organisation primitive de l'Institut, particulièrement ceux qu'entraînait, pour le libre fonctionnement et même pour le recrutement de chaque classe, cette doctrine de l'unité à outrance qu'on avait entendu faire prévaloir sur tout le reste. Ce fut pour corriger ces imperfections du décret de 1795, et aussi pour en combler sur plus d'un point les lacunes, qu'un arrêté consulaire, en date du 3 pluviôse an IX (23 janvier 1803), vint modifier la lettre et, dans une certaine mesure, l'esprit même des lois qui avaient jusqu'alors régi l'Institut.

Aux termes de cet arrêté, — œuvre personnelle du premier consul et signée de son nom à l'exclusion de ceux de ses deux collègues, — l'Institut se trouvait divisé en quatre classes, au lieu des trois qui l'avaient d'abord composé. La première, dite des *Sciences physiques et mathématiques*, comprenait soixante-cinq membres, plus huit associés étrangers et cent correspondans, en remplacement des associés non-résidans désormais supprimés dans cette classe comme dans les autres. En outre, elle s'augmentait de la section de *Géographie*, qui avait depuis 1795 appartenu à la classe des sciences morales et politiques.

La seconde classe, *Langue et littérature françaises*, avait quarante membres, dont plusieurs membres de l'ancienne Académie

(1) *Correspondance de Napoléon*, t. VI, p. 432.

française laissés de côté lors de la première organisation de l'Institut; d'autres sortant, comme Volney, Garat, Bernardin de Saint-Pierre, etc., de la classe, maintenant supprimée, des sciences morales et politiques; d'autres enfin, comme Delille, Lebrun, Ducis, etc., de la classe de la littérature et des beaux-arts.

Dans la troisième classe, *Histoire et littérature anciennes*, comprenant également quarante membres, on avait fait entrer, outre plusieurs membres de l'ancienne seconde classe ou de l'ancienne Académie royale des inscriptions, les six érudits qui, dans la classe de la littérature et des beaux-arts, avaient composé la section dite des *Antiquités et monumens*.

Enfin le nombre des artistes réunis dans la quatrième classe, au lieu de rester limité à vingt-quatre comme dans l'ancienne classe de la littérature et des beaux-arts, était élevé à vingt-huit, non compris un secrétaire perpétuel, et devait se compléter tout d'abord par des nominations que le gouvernement ou plutôt que le premier consul se réservait de faire directement. De plus, une nouvelle section, la section de *Gravure* (1), venait s'ajouter aux sections maintenues de peinture, de sculpture, d'architecture et de musique, — sauf, pour celle-ci, la réduction à trois des six membres dont elle se composait quand elle était à la fois section de déclamation et de musique, et l'obligation de n'admettre à l'avenir aucun représentant de l'art de la déclamation. Or ceux qui étaient devenus membres de l'Institut à ce titre, Grandménil et Monvel (2), n'avaient pas personnellement démérité et ne pouvaient par conséquent être expulses sans une iniquité véritable. On prit le parti, pour leur faire place, de laisser deux fauteuils vacans dans la section de peinture, de manière à ce que le nombre réglementaire des membres composant l'ensemble de la quatrième classe ne fût pas dépassé. Monvel et Grandmenil demeurèrent annexés à la section de *Musique*, le premier jusqu'à ce que sa mort, survenue en 1812, permît à la section de peinture de lui donner un successeur dans ses propres rangs : le second, en attendant qu'on le casât dans la section de *Théorie et d'histoire de l'art* créée en 1815, supprimée au bout de quelques mois, après quoi il fut attaché de nouveau à la section de musique, à laquelle il appartenait encore lorsqu'il mourut en 1816. Le nombre des associés étrangers destinés à compléter la quatrième classe restait d'ailleurs fixe à huit (3), et celui

(1) Les trois membres nommés par arrêté du gouvernement pour composer cette nouvelle section furent : Bervic, graveur en taille-douce; Dumarest, graveur en médailles, et Jeuffroy, graveur en pierres fines.

(2) Molé, nommé par arrêté du Directoire exécutif au mois de novembre 1795, et Préville, élu quelques jours plus tard par l'Institut, n'existaient plus en 1803.

(3) Tel avait été, en effet, le chiffre déterminé par la loi du 3 brumaire an IV (25 oc-

des correspondans appelés, dans la classe des beaux-arts comme dans les trois autres classes de l'Institut, à remplacer désormais les associés non-résidans, ne devait pas dépasser trente-six.

Ainsi, d'une part simplification des rouages trop compliqués, de l'autre suppression des rouages inutiles; répartition plus logique que par le passé des membres de l'Institut dans les diverses classes; restrictions prudemment apportées à l'exercice de leurs fonctions collectives, sans que pour cela les liens les unissant les uns aux autres risquassent de se relâcher plus que de raison, encore moins de se rompre, — tels étaient, tels sont encore, malgré quelques modifications de détail, les avantages résultant des mesures prises en 1803.

Est-ce à dire que, dans l'arrêté consulaire qui réorganisait l'Institut, tout doive être absolument approuvé? Quelques-unes des dispositions de cet arrêté nous semblent au contraire autoriser les réserves, particulièrement celle qui conférait à chacune des quatre classes de l'Institut le droit de se recruter, le cas échéant, dans les autres classes. La première classe, par exemple, pouvait élire jusqu'à six de ses membres parmi les membres appartenant déjà à l'Institut; la seconde pouvait en élire douze et la troisième neuf. Enfin, la classe des beaux-arts, dont le caractère tout spécial ressortait des titres mêmes donnés aux sections qui la composaient, cette compagnie de peintres, de sculpteurs et d'architectes, de graveurs et de musiciens, devenait maîtresse d'ouvrir ses rangs, si bon lui semblait, à des mathematiciens de la première classe ou à des écrivains de la seconde, et de les transformer ainsi de sa propre autorité en artistes. Était-ce raisonnable, était-ce juste? Que des savans de profession pussent se rencontrer dont le mérite comme tels fût doublé d'un talent littéraire assez remarquable pour que l'on songeât à récompenser l'un après avoir une première fois récompensé l'autre : passe encore, bien que, le plus souvent, cette seconde consécration ne dût guère accroître qu'en apparence l'importance de ceux qui la recevraient; mais comment admettre que les mêmes hommes ou leurs pareils, que des érudits ou des lettrés, si éminens qu'ils fussent, se trouveraient en mesure de

tobre 1795). Seulement, aucun de ces huit associés étrangers dont chaque classe de l'Institut devait faire choix dès lors n'avait été nommé encore quand le XVIIIe siècle prit fin. Ce ne fut qu'en 1801 qu'on se décida à se conformer sur ce point aux prescriptions de la loi. La classe de la littérature et des beaux-arts élut cette année-là même l'illustre Haydn, l'année suivante, le sculpteur Canova et les poètes Klopstock et Wieland. Lorsque, en vertu de l'arrêté qui réorganisait l'Institut, la troisième classe fut devenue, en 1803, la classe des beaux-arts exclusivement, elle nomma aussitôt, pour compléter le nombre de ses huit associés étrangers : les peintres Appiani et Benjamin West, le sculpteur Sergel et l'architecte Calderari, le compositeur de musique Guglielmi et le graveur Morghen.

justifier le choix qu'on pourrait faire d'eux à titre d'artistes? Aussi, en ce qui concerne la quatrième classe, l'article de l'arrêté de 1803 qui lui permettait d'emprunter aux autres classes de l'Institut jusqu'à six membres pour les faire entrer dans ses sections, demeura-t-il en tout temps et en toute occasion comme non avenu. Sauf quelques-uns de ses secrétaires perpétuels ou de ses académiciens libres (1), aucun membre de cette quatrième classe, aussi bien avant qu'après l'époque où elle eut reçu le nom d'Académie des Beaux-Arts, ne fut choisi ailleurs que parmi des candidats étrangers jusqu'alors à l'Institut et dans les rangs des artistes proprement dits.

En outre, la faculté laissée aux différentes classes de se compléter ainsi par l'élection de trente-trois membres appartenant déjà à l'Institut, — ce qui en réalité pouvait réduire à cent trente-huit le nombre des membres fixé à cent soixante et onze pour l'ensemble du corps, — cette sorte d'invitation officielle au cumul ne risquait-elle pas d'apporter un grave préjudice aux intérêts des candidats du dehors et, à l'intérieur, de compromettre sinon de démentir les principes d'égalité qu'on s'était appliqué à faire prévaloir? Ne semblait-on pas par là tendre à introduire le régime de la faveur, du privilège tout au moins, dans une assemblée composée d'hommes réputés dignes des mêmes honneurs, investis des mêmes droits, classés par leurs pairs au même rang, et entre lesquels, au point de vue de leur valeur relative, il ne devait appartenir qu'à l'opinion publique d'établir des comparaisons et de relever des différences? Les fondateurs de l'Institut avaient apparemment pressenti le danger, puisqu'un des articles de la loi de 1795 (2) déclarait « qu'aucun membre de l'Institut ne pourrait faire partie de deux classes différentes. » En levant cette interdiction, le législateur de 1803 commettait une imprudence que devait aggraver encore, treize ans plus tard, l'ordonnance par laquelle Louis XVIII décidait que « les membres de chaque académie pourraient être élus aux trois autres académies. »

On ne s'est pas fait faute depuis lors de profiter de la latitude, et, aujourd'hui moins que jamais, la jurisprudence admise sur ce point ne paraît près de tomber en désuétude. L'Académie française à l'heure présente compte onze membres, — plus

(1) Des six secrétaires perpétuels que l'Académie des beaux-arts a eus jusqu'à ce jour, quatre ont appartenu à l'Académie des inscriptions; les deux autres ont été pris dans le sein de l'Académie même. Quant aux académiciens libres, depuis 1816, c'est-à-dire depuis l'époque où ils furent institués, quatre d'entre eux, — le comte de Choiseul-Gouffier, le duc de Richelieu, Charles Blanc et M. le duc d'Aumale, — ont fait partie à la fois de l'Académie des beaux-arts et de l'Académie française.

(2) Titre IV, art. 4.

du quart de la compagnie, — appartenant à d'autres classes de l'Institut. Il n'y a rien là que de parfaitement légal sans doute; mais n'y a-t-il pas là aussi quelque abus dans l'exercice du droit conféré, et ne serait-il pas plus avantageux pour tout le monde qu'on usât désormais de ce droit avec plus de réserve ou, mieux encore, qu'on prît le parti d'y renoncer?

Cette égalité absolue entre tous les membres de l'Institut dont on avait entendu à l'origine faire la condition fondamentale de leur association et que l'arrêté de 1803 ne laissait pas, au moins sur un point, de mettre en péril, on s'était d'autre part donné le soin de la confirmer par des résolutions secondaires et par des mesures de détail. Pour la rendre sensible aux regards comme on s'était efforcé d'en faire pénétrer l'idée dans les esprits, il avait paru utile de soumettre les membres des quatre classes à l'obligation de porter un costume uniforme, tant dans les séances publiques qu'ils devaient tenir ou le jour des funérailles d'un des leurs, que dans les cérémonies où ils seraient appelés à figurer à leur rang avec les grands corps de l'État (1). C'était là du reste une innovation. Les anciennes académies n'avaient pas eu de costume officiel; les membres des assemblées politiques de la Révolution postérieures à la Constituante avaient siégé en habits de ville; mais, à l'époque du Directoire, le goût des marques distinctives et des accoutremens fastueux avait si bien remplacé les habitudes de simplicité que, depuis les représentans du pouvoir exécutif et les législateurs des deux conseils jusqu'aux administrateurs de tout ordre, on en était venu, sous prétexte de s'assurer le respect, à s'affubler de vêtemens d'un caractère niaisement théâtral.

Les membres de l'Institut n'avaient eu garde pour leur compte de se faire les complices de cette manie. Ils savaient trop bien que leur crédit et leur dignité morale n'avaient nul besoin de s'empanacher, pour ainsi dire, et que l'un et l'autre s'imposeraient d'autant mieux qu'ils affecteraient de moins pompeux dehors; mais encore fallait-il qu'on pût reconnaître entre tous les autres des hommes qui par leurs mérites exceptionnels honoraient si haute-

(1) La place qu'il appartenait à l'Institut d'occuper en pareil cas avait été déterminée dès l'année 1798. Dans une fête que le Directoire avait eu l'idée, très fâcheuse d'ailleurs, de consacrer à la célébration du premier anniversaire du 18 fructidor, l'ordre de préséance pour les quarante-quatre groupes dont se composait la procession officielle avait été réglé de telle sorte que le groupe formé par l'Institut venait trente-neuvième, n'ayant derrière lui que le « tribunal de cassation, les ambassadeur étrangers, l'état-major de Paris, les ministres et le Directoire. » Aujourd'hui, c'est dans un ordre inverse que se forment les cortèges officiels. Les grands corps de l'État prennent la tête au lieu de marcher, comme autrefois, à la fin. Le Parlement (sénat et chambre des députés) passe le premier; puis viennent le conseil d'État, la cour de cassation, la cour des comptes et l'Institut, qui précède immédiatement la cour d'appel.

ment le pays. Dans la correspondance entamée par eux avec le ministre de l'intérieur au commencement de l'année 1801, les membres de l'Institut s'étaient contentés de faire ressortir la convenance, la nécessité même d'ajouter à la médaille qui consacrait leur titre et qu'ils recevaient après leur élection, un insigne extérieur quelconque, ruban, brassard ou écharpe. On leur répondit, au nom du premier consul, par l'offre d'un costume spécial, avec la faculté pour eux d'en indiquer la forme et les couleurs. C'était plus qu'ils n'avaient demandé; ce n'était pas trop, même à leurs propres yeux, puisque en leur laissant le soin de régler à leur gré ce costume, — et la classe des beaux-arts fut naturellement chargée d'en fournir le projet, — on leur ôtait d'avance toute crainte d'avoir à subir les intempérances du goût pittoresque qui venait de sévir ailleurs. Aussi s'acquittèrent-ils de leur tâche sans retard et avec la réserve qui convenait. Approuvé par un arrêté du premier consul en date du 23 floréal an x (13 mai 1801), l'uniforme qu'ils avaient choisi est celui que leurs successeurs portent encore aujourd'hui. Dès la seconde séance publique tenue dans le cours de la même année 1801 par les quatre classes, les membres de l'Institut se montrèrent pour la première fois revêtus de l'habit noir à broderies vertes.

Cependant, aux conditions nouvelles faites en 1803 à l'Institut par l'arrêté du premier consul, l'empereur Napoléon allait bientôt ajouter l'installation des quatre classes dans des bâtimens exclusivement affectés à leur service et qui, de nos jours, ont gardé la même destination. On a vu qu'à l'époque de sa fondation l'Institut avait été établi au Louvre dans les locaux occupés jusqu'à leur suppression par les anciennes académies, c'est-à-dire qu'on l'avait mis en possession de la salle des Cariatides pour ses séances publiques et, pour ses séances particulières, des salles du premier étage, précisément au-dessus de celle-ci. Un peu plus tard ces locaux s'augmentèrent, au profit de la classe des beaux-arts, d'une partie des salles consacrées aujourd'hui à l'exposition des dessins, en sorte que, au temps du consulat, l'Institut avait à sa disposition la presque totalité du premier étage de l'aile dont le pavillon de l'Horloge forme le centre; mais ni le reste de cet étage, ni le rez-de-chaussée qu'il surmonte ne lui appartenaient. Là, comme dans les trois autres corps de bâtiment encadrant la cour du Louvre, se trouvaient des magasins encombrés d'objets d'art de toutes sortes ou de meubles, des logemens et des ateliers concédés par l'état à un certain nombre d'artistes ou même à de simples artisans, mouleurs, ébénistes, ciseleurs, etc. Depuis les pièces sans destination fixe qu'on livrait tantôt aux restaurateurs des tableaux

du Muséum, tantôt aux entrepreneurs de quelque exposition (1), jusqu'aux ateliers particuliers de plusieurs jeunes peintres déjà célèbres, ou de survivans de l'ancienne Académie royale, jusqu'aux ateliers que David avait un peu partout, tant pour lui-même que pour ses nombreux élèves (2), — c'était, d'un bout à l'autre du Louvre, une succession de salles ou de galeries coupées dans leur hauteur par des entresols ou divisés tant bien que mal par des cloisons, suivant les besoins de chaque habitant; des escaliers interrompus ou détournés de leur direction primitive; des corridors dont on avait fermé une des issues pour y établir des cabinets de débarras ou des chambres; c'était, suivant le témoignage d'un homme qui avait vécu dans ce dédale de voies incertaines et de demeures bizarrement enchevêtrées, « une suite de cahutes qu'on avait laissé maçonner intérieurement,.. et qui, tirant toutes leur jour de la grande cour, mettaient dans l'obscurité le reste des vastes galeries dont les murs, ainsi que les charpentes de la toiture, étaient à nu (3). » Encore faut-il ajouter, sur la foi du même écrivain, que les outrages dont la grossièreté des mœurs romaines souillait alors le seuil des plus somptueux palais se renouvelaient ici effrontément : il était grand temps qu'un autre Hercule entreprît de nettoyer ces modernes écuries d'Augias contiguës aux lieux mêmes où s'assemblait le sénat des lettres, des sciences et des arts, et à ce musée d'anciens chefs-d'œuvre maintenant plus riche, plus glorieusement peuplé que jamais.

Il y avait donc un double motif pour que l'Institut ne continuât pas d'être logé au Louvre : d'une part, la cessation nécessaire d'une promiscuité compromettante pour sa dignité, de l'autre l'obligation

(1) C'est ainsi que le tableau de David, *les Sabines*, fut exposé, du 21 décembre 1799 au mois de janvier 1804, dans la partie du Louvre où se trouvent aujourd'hui la salle dite des pastels et la première de celles qui renferment les objets provenant des collections de M. Thiers. On sait que, par une innovation qui lui fut vivement reprochée à cette époque et depuis lors, David, s'autorisant des usages admis pour les *exhibitions* anglaises, exigea de ceux qui venaient voir son tableau le paiement d'un droit d'entrée. La somme qu'il se procura par ce moyen s'éleva, dit son petit-fils, « à 72,000 livres. » (*Le peintre Louis David*, p. 387.) Lorsque David eut ouvert cette exposition au Louvre, Regnault voulut en organiser une pour son propre compte sous le même toit et dans les mêmes conditions; mais, loin d'attirer la foule comme *les Sabines*, ses tableaux, — *Hercule délivrant Alceste*, *la Mort de Cléopâtre* et *les Trois Grâces*, — obtinrent à peine les regards et les offrandes de quelques curieux.

(2) Des ateliers à l'usage de David ou à celui des jeunes gens auxquels il donnait ses leçons, plusieurs se trouvaient dans ce qui forme aujourd'hui la cage du grand escalier, construit sous le premier empire à l'angle de la colonnade et de la face nord du Louvre. Un autre atelier, dans lequel David exécuta son tableau des *Sabines*, avait été pratiqué dans les combles de la partie du palais qui fait face au pont des Arts.

(3) Delécluze, *Louis David, son école et son temps*, p. 16.

de laisser le champ libre aux travaux qu'exigeraient la restauration et l'achèvement du palais dans un coin duquel on l'avait établi un peu à l'aventure. Mais où trouver un monument approprié d'avance aux services qu'il s'agissait d'installer? Comment, à moins de les construire tout exprès, mettre à la disposition de l'Institut des murs qui ne fussent en désaccord, ni par trop de faste avec le caractère d'un établissement scientifique, ni par trop de simplicité avec l'importance des hommes et des travaux qu'ils auraient à abriter? Faute de mieux, on s'accommoda de l'ancien collège des Quatre-Nations que son aspect monumental et sa situation à proximité d'autres grands édifices publics semblaient, malgré les inconvéniens des distributions intérieures, rendre digne de la haute destination qu'on prenait le parti de lui donner (1). Un architecte qui devait, vingt ans plus tard, devenir membre de l'Académie des beaux-arts, M. Vaudoyer, fut chargé de transformer en salle de séances publiques l'ancienne église du collège et d'utiliser les autres bâtimens de manière à y aménager, outre des pièces réservées à chacune des quatre classes, une bibliothèque spéciale, indépendante de la bibliothèque Mazarine et exclusivement à l'usage des membres de l'Institut, des bureaux pour le secrétariat, enfin des salles de diverses grandeurs, tant pour les concours annuels des aspirans aux prix de Rome que pour les études quotidiennes des élèves admis à dessiner ou à modeler d'après le modèle vivant, sous la direction de professeurs pris dans le sein de la classe des beaux-arts (2).

(1) On sait que le collège des Quatre-Nations ou collège Mazarin, fondé par les héritiers de Mazarin en exécution d'une de ses dernières volontés, était destiné à recevoir soixante élèves originaires des provinces limitrophes de l'Italie, de l'Allemagne, de la Flandre et de l'Espagne conquises sous le ministère du cardinal. Le collège des Quatre-Nations conserva sa destination jusqu'à la Révolution. A cette époque, il fut converti en prison pour dettes; un comité révolutionnaire y tint ensuite ses séances, et, lors de la réorganisation générale de l'instruction publique, une des écoles centrales supérieures créées par la Convention y fut momentanément installée. Enfin, après avoir été, en 1801, affecté à l'École des beaux-arts, l'ancien collège des Quatre-Nations fut attribué à l'Institut de France par un décret en date du 10 ventôse an XIII (1er mars 1805).

(2) Sans être, à proprement parler, un corps enseignant, comme l'avait été l'ancienne Académie royale de peinture, la quatrième classe de l'Institut ne se trouvait pas pour cela privée de toute influence sur l'éducation des jeunes artistes. Cette influence, elle l'exerçait par le choix même de ceux de ses membres qu'elle jugeait bon d'appeler à ces fonctions de professeur et que, jusqu'en 1863, elle continua de désigner aux ministres à qui appartenait le droit de nomination définitive; mais son rôle en matière d'enseignement officiel ne s'étendait pas au-delà de cette intervention indirecte. C'est donc bien à tort qu'on le confond assez ordinairement avec la fonction, indépendante en réalité, et les attributions toutes spéciales de l'École des beaux-arts. Cette école n'a jamais été et n'est pas plus une annexe de l'Académie des beaux-arts que l'École polytechnique ne relève de l'Académie des sciences ou l'École de droit de l'Académie

Étant donné le plan des bâtimens dont il fallait, bon gré mal gré, tirer parti et, spécialement, celui de l'ancienne église, la tâche n'était pas de nature à exciter beaucoup l'imagination d'un architecte. M. Vaudoyer se contenta de demander conseil à son bon sens et, là où il ne pouvait en réalité faire acte d'invention personnelle, de travailler de son mieux à adapter l'œuvre d'autrui aux exigences du programme qu'il avait à remplir ; dût-il, en raison même des conditions imposées par les constructions primitives, n'obtenir que des résultats incomplets. Il ne dépendait pas de lui, par exemple, d'avoir pleinement raison des difficultés que présentaient, — soit pour la sonorité des murs dans lesquels les orateurs prononceraient leurs discours, soit pour l'aménagement des places destinées aux auditeurs, — la hauteur excessive du corps de bâtiment principal et le renfoncement des anciennes chapelles du pourtour, aussi bien que celui du sanctuaire qui se trouvait sous la coupole du petit dôme, au fond de l'église (1). En établissant des amphithéâtres dans le centre du monument et dans la partie inférieure des chapelles, des tribunes dans la partie supérieure, en construisant à mi-hauteur du dôme une coupole intermédiaire ayant pour effet d'empêcher jusqu'à un certain point la déperdition de la voix, on fit à peu près tout ce qu'il était possible de faire pour atténuer les inconvéniens inhérens à la forme même et aux dimensions du local qui avait été choisi ; mais il ne s'ensuit pas, tant s'en faut, que tout soit au mieux pour cela. Certes, au point de vue pratique, la salle des séances publiques de l'Institut n'est pas, à beaucoup près, la plus avantageuse qu'on puisse imaginer ; et, quant aux décorations qu'elle recevait au commencement de ce siècle, — depuis les tristes *Muses* en grisaille de la coupole jusqu'au maigre mobilier à l'usage des orateurs et des membres du bureau, — il serait, je le crains, assez difficile pour le regard de s'y intéresser ou de s'y plaire. Et pourtant, si défectueuses qu'en soient forcément les dispositions architectoniques, si surannés ou

des sciences morales. Seule, l'Académie de France à Rome est sous le patronage légal et sous l'autorité immédiate de l'Académie des beaux-arts.

(1) L'espace réservé au sanctuaire était celui qu'occupent aujourd'hui le bureau dans les séances publiques et la travée centrale du vestibule qui s'étend derrière la cloison à laquelle ce bureau est adossé. Aux deux côtés, — c'est-à-dire dans la première et dans la troisième travée du vestibule actuel, — s'ouvraient deux chapelles qui devaient servir de lieu de sépulture aux membres de la famille Mazarin et dans l'une desquelles avait été érigé le tombeau du cardinal, par Coysevox. Ce monument magnifique s'élevait le long du mur de fond de la chapelle dont il s'agit à la place même où se trouve maintenant la statue de Napoléon Ier, sculptée, en 1807, par Roland. Transporté pendant la période révolutionnaire au Musée des Petits-Augustins, et, après la destruction de ce Musée, au Louvre, le tombeau de Mazarin orne aujourd'hui dans ce palais une des salles consacrées aux chefs-d'œuvre de la sculpture française.

si pauvres qu'en puissent paraître les ornemens, cette salle emprunte de son histoire même, des traditions qu'elle perpétue et des souvenirs qu'elle évoque, une majesté dont nulle part, fût-ce en face des murs les plus beaux ou les plus riches, on ne saurait trouver l'équivalent.

Plus d'une fois, notamment sous le second empire, on a eu la pensée de déplacer l'Institut, pour lui donner, disait-on, une demeure plus digne de lui, en même temps qu'on exprimait l'intention d'augmenter le chiffre, resté invariable depuis l'origine, de l'indemnité allouée aux membres des diverses académies. Ce double projet heureusement n'a pas eu de suites, et il faut souhaiter qu'à aucune époque on ne soit tenté de le reprendre, parce que, en prétendant honorer davantage ceux qu'il intéresse, on courrait le risque en réalité de les amoindrir, eux et leur situation. La petite somme de quinze cents francs que chaque membre de l'Institut reçoit annuellement ne peut, aux yeux de personne, représenter rien de plus qu'une simple indemnité, et c'est en effet comme telle qu'elle est, et qu'elle a été de tout temps inscrite au budget de l'Institut. La grossir, ce serait, au moins en apparence, la convertir en traitement, par conséquent assimiler une dignité à une fonction et les hommes qui en sont revêtus à ceux que l'État rémunère pour des travaux accomplis par son ordre ; ce serait en un mot dénaturer le caractère tout honorifique, tout indépendant, tout désintéressé, que comporte le titre même de membre de l'Institut, et introduire une question de profit pécuniaire là où il ne saurait y avoir de place que pour les privilèges du talent. Le déplacement de l'Institut pourrait également, dans une certaine mesure, diminuer le prestige attaché à des coutumes déjà presque séculaires, et affaiblir auprès du public l'autorité de ces communications académiques auxquelles manqueraient, dans le lieu où elles seraient faites, les échos pour ainsi dire qu'elles éveillent si sûrement aujourd'hui. C'est dans ces murs où tant d'hommes illustres ou justement respectés se sont succédé depuis plus de quatre-vingts ans, où tant de voix éloquentes ont, chacune à leur tour, célébré le beau sous toutes ses formes, le bien à tous ses degrés, où beaucoup de ceux-là mêmes qui devaient un jour les decerner sont venus dans leur jeunesse recevoir les couronnes promises aux débutans d'elite, — c'est dans ces murs imprégnés des souvenirs glorieux du passé que l'Institut de France est à sa vraie place et qu'il doit continuer de siéger, sous peine de compromettre quelque chose de sa signification historique et de son crédit extérieur.

L'honneur d'inaugurer cette salle maintenant si bien consacrée revint à la classe des beaux-arts. La première des six cent neuf séances publiques tenues jusqu'à ce jour dans l'ancienne église du

collège Mazarin (1) eut lieu, le 4 octobre 1806, sous la présidence de l'architecte Heurtier. Elle fut remplie presque entièrement par la lecture d'un morceau de circonstance dans lequel, suivant le goût du temps, le secrétaire perpétuel de la classe, Joachim Lebreton, ne manquait pas de rappeler à propos du fait présent les exemples d'Athènes et de Rome. « Quand les anciens, disait-il, inauguraient un temple, ils commençaient par invoquer la divinité qui devait y être honorée... S'il était dans nos mœurs, dans les opinions modernes de diviniser de même les idées morales, les vertus, les affections de l'âme, quels beaux rapprochemens, messieurs, ne pourrions-nous pas faire aujourd'hui que les arts, les sciences et les lettres prennent possession de ce nouveau temple!.. Mais si nous sommes moins riches que les anciens en fictions ingénieuses, moins heureux en allusions sentimentales, qu'il nous soit permis cependant de les imiter en quelque chose dans cette solennité. Nous invoquerons le génie de la France : puisse-t-il ne pas cesser d'être fécond en grands artistes, en grands talens dans tous les genres! » Après quoi, et pour utiliser apparemment ce qui restait de l'antique fonds des « allusions sentimentales, » l'orateur s'empressait de « déposer sur l'autel de Minerve, » autrement dit de présenter à ses confrères et au public, le compte rendu des travaux de la classe à laquelle il appartenait.

L'importance et la variété de ces travaux prouvaient d'ailleurs que, depuis que son action avait cessé de se confondre avec celle de l'Institut tout entier, depuis le jour où elle avait commencé d'avoir sa responsabilité propre et sa fonction distincte, la classe des beaux-arts s'était vaillamment acquittée des tâches qu'elle s'était prescrites. Grâce à elle, l'Académie de France à Rome, déserte depuis 1792, s'était repeuplée et, parmi les jeunes artistes qui s'y trouvaient réunis, plusieurs déjà en rajeunissaient avec éclat les traditions ; les musiciens et les graveurs, qui ne pouvaient, aux termes des anciens statuts, aspirer au titre de pensionnaires, avaient été officiellement reconnus aptes à l'obtenir, ceux-ci depuis 1804, ceux-là depuis 1802. En outre, à la suite d'une correspondance échangée entre Suvée, alors directeur de l'Académie de France, et les membres de la classe des beaux-arts qui avaient gagné les pouvoirs administratifs à leur cause, un arrangement avait été négocié par lequel le gouvernement de la Toscane cédait à la France la villa et les jardins qu'il possédait à Rome sur le Pincio : le 1er novembre 1804, le directeur et les pensionnaires quittaient en con-

(1) Le chiffre total des séances publiques de l'Institut, à partir du mois d'octobre 1806, se décompose ainsi : 82 séances tenues par les Académies réunies, 383 par ces Académies à tour de rôle, enfin 144 par l'Académie française pour la réception de chacun des membres successivement élus.

séquence leur palais délabré du Corso (1) pour aller s'établir dans cette incomparable villa Médicis dont tous ceux qui s'y sont succédé depuis cette époque ont gardé ou gardent encore un si cher souvenir, et comme la vision toujours présente au milieu des vicissitudes de leur vie.

La nouvelle classe des beaux-arts avait d'ailleurs provoqué ou réalisé d'autres progrès, pris ou fait prendre d'autres décisions aussi profitables aux études qui se poursuivaient à l'Académie de France, à Rome, qu'à la discipline intérieure ou à l'autorité de la compagnie elle-même. Elle avait ajouté aux obligations que les pensionnaires architectes avaient eu jusqu'alors à remplir celle d'exécuter, pendant les deux dernières années de leur séjour en Italie : « 1° la Restauration d'un édifice ou monument antique; 2° un projet de monument ou d'édifice de leur invention applicable à la France. » De ces deux prescriptions la première seulement a été maintenue jusqu'à nos jours; mais si, pour des motifs qu'il serait peut-être inutile de rapporter ici, l'Académie a cru devoir modifier sur le second point le règlement qu'elle avait édicté, la tradition fondée par elle au commencement de ce siècle n'en a pas moins été invariablement féconde en ce qui concerne les travaux de restauration. Lorsqu'on examine à la bibliothèque de l'École des beaux-arts la belle série de ces travaux où la sagacité archéologique et l'érudition de nos jeunes architectes se manifestent avec la même évidence que les efforts de leur imagination personnelle ou que l'habileté déjà sûre de leur main, on comprend de reste l'utilité de la mesure prise, dès les premiers jours de sa réorganisation, par la classe des beaux-arts (2) et l'heureuse influence qu'a pu exercer ce régime de fortes études sur l'avenir des talens qui, d'abord, y avaient été soumis. A de bien rares exceptions près, tous les architectes qui ont honoré l'école française dans notre siècle, depuis Huyot jusqu'à Duban et depuis celui-ci jusqu'aux architectes aujourd'hui membres de l'Institut, tous ont été pensionnaires de l'Académie de France et, par conséquent, se sont acquittés chacun à leur tour des tâches dont il est question ici : croit-on que, s'ils n'avaient pas eu à les remplir, le talent dont ils ont fait preuve

(1) A l'angle du Corso et de la Via-Lata. Avant d'être installée en 1725 dans ce palais dit de Nevers ou palais Mancini, l'Académie de France occupait une partie du palais Capranica, aujourd'hui transformé en théâtre.

(2) Antérieurement à cette époque, il est vrai, plusieurs des jeunes architectes que le roi pensionnait à Rome avaient envoyé des *restaurations*. Ainsi Percier, qui avait remporté le prix en 1786, fit pour son envoi de dernière année une *Restauration de la colonne Trajane;* mais des travaux de ce genre n'étaient pas absolument obligatoires. Ils ne le devenaient pour les pensionnaires que dans le cas, — et ce fut précisément ce qui eut lieu pour Percier, — où l'Académie d'architecture elle-même avait désigné le monument qu'il s'agissait de restituer.

plus tard en produisant des œuvres de leur invention se serait montré aussi châtié dans les formes et, au fond, aussi bien muni?

Dans l'énumération des travaux entrepris ou projetés en 1806 par la classe des beaux-arts, le secrétaire perpétuel ne manquait pas de comprendre un ouvrage qui avait pour objet d'initier le public à la connaissance des termes particuliers dont les artistes se servent pour désigner soit les instrumens qu'ils manient, soit les procédés ou les matériaux qu'ils emploient. « La classe, disait-il, s'est persuadée qu'elle ferait une œuvre utile si elle déterminait les acceptions des mots usités dans les beaux-arts, et elle s'est livrée avec beaucoup de zèle à la formation d'une espèce de dictionnaire des termes techniques. Il y en a beaucoup qui n'ont aucun de ces rapports d'analogie, d'étymologie, de composition ou de décomposition qui peuvent faire connaître d'où ils dérivent ou ce qu'ils signifient; cependant ils ont un sens déterminé et un droit de possession dans la langue des arts. C'est à la classe chargée de faire le *Dictionnaire de la langue française* qu'il appartiendra de choisir ceux qui pourraient mériter d'y être admis; mais ceux-là mêmes qu'elle rejetterait ont leur sens qu'il est utile de déterminer. Tel est le but que s'est proposé la classe des beaux-arts; dans le cours de l'année, elle a discuté environ la moitié des mots de la lettre A. »

Le plan adopté en 1806 pour la confection de cette « espèce de dictionnaire des termes techniques » restreignait donc, on le voit, la tâche de la quatrième classe à l'examen et à la solution de pures questions de métier. Tout ce qui aurait pu avoir le caractère d'un avis doctrinal, au point de vue esthétique ou au point de vue de l'histoire de l'art, demeurait en dehors du programme; en un mot, au lieu d'un dictionnaire raisonné contenant à la fois des enseignemens théoriques et des explications pratiques, on entendit d'abord s'en tenir à un simple vocabulaire. Ce ne fut que beaucoup plus tard, — à l'époque du second empire, — qu'après bien des essais en divers sens, bien des propositions faites ou des travaux successivement entrepris en vue d'agrandir le cadre primitif, un plan à la fois plus précis et plus large fut irrévocablement adopté, et que la publication si longtemps ajournée du *Dictionnaire de l'Académie des beaux-arts* commença, pour se continuer désormais sans interruption : mais revenons au moment où la quatrième classe venait d'accomplir ses premiers actes et où, pour la première fois, celui qui parlait en son nom s'acquittait de cet office en qualité de secrétaire perpétuel.

Il y avait là une nouveauté, en effet, aussi bien dans l'organisation même de la Compagnie que dans le titre et la condition personnelle de l'orateur. Sans doute, antérieurement à 1803, c'est-à-dire avant qu'on eût fait cesser la confusion établie à l'origine entre

les littérateurs et les artistes, les fonctions de secrétaire de la classe avaient été exercées par des hommes choisis dans son sein; mais ces fonctions, toutes temporaires d'ailleurs (1), étaient restées le lot de quelques membres appartenant aux sections de *Grammaire*, de *Poésie* ou de *Langues anciennes;* aucun artiste de profession, ni même aucun érudit familiarisé avec les études relatives à l'art ou à son histoire n'avait été appelé à les remplir. Or l'arrêté du premier consul, modifiant le régime auquel l'Institut avait été soumis jusqu'alors, portait que dans chaque classe il y aurait « un secrétaire perpétuel » au lieu des secrétaires qui s'y succédaient annuellement, et comme, aux termes de cet arrêté, l'ancienne classe de la *Littérature et des Beaux-Arts* devenait celle des *Beaux-Arts* exclusivement, il était tout naturel que les membres qui la composaient choisissent pour les représenter un d'entre eux, ou, tout au moins, un érudit qui parlât leur langue et que sa propre expérience eût initié à leurs secrets. Celui qu'ils honorèrent de leurs suffrages, Joachim Lebreton, s'en était rendu digne par la part active qu'il venait de prendre à la formation et aux enrichissemens du Muséum, par le zèle et par l'intelligence dont il avait fait preuve, au ministère de l'intérieur comme chef du bureau des beaux-arts, au tribunat comme rapporteur d'un projet de loi relatif aux monnaies, enfin, et surtout par une indépendance de caractère qui, tout en lui méritant l'estime de ses confrères, devait, treize ans plus tard, attirer sur lui les rigueurs du pouvoir.

Avant d'être nommé secrétaire perpétuel de la quatrième classe, Lebreton d'ailleurs avait, dans une autre classe de l'Institut, rempli à plusieurs reprises, et toujours très utilement, les fonctions de secrétaire temporaire et de rapporteur. Membre, dès la fondation, de la classe des Sciences morales et politiques, il s'y était signalé par des services rendus avec un complet dévoûment et avec une parfaite justesse d'esprit.

Ce qu'il avait été, depuis 1795, dans la classe des Sciences morales et politiques, Lebreton le fut encore dans la classe des Beaux-Arts. Dès les premières années qui suivirent son entrée en fonctions, il avait largement donné la mesure de son zèle et de ses aptitudes spéciales. Grâce à lui, les travaux en commun de ses

(1) Aux termes des règlemens en vigueur de 1795 à 1803, le secrétaire était nommé pour une année seulement. Toutefois, il pouvait être réélu, pourvu qu'une année au moins se fût écoulée depuis le jour où il avait quitté ses fonctions. C'est ainsi que dans la classe de la littérature et des beaux-arts, Mongez, de Fontanes et Villars furent élus chacun plusieurs fois; les autres secrétaires de la classe, jusqu'à 1802 inclusivement, furent Andrieux, Collin d'Harleville, François de Neufchâteau, de La Porte du Theil et Sicard.

confrères s'étaient succédé avec une régularité inusitée jusqu'alors, et les comptes rendus analytiques de ces travaux lus dans les séances publiques, d'autres rapports adressés au gouvernement en réponse à des questions posées, montrent assez quelle conscience le nouveau secrétaire perpétuel apportait dans l'accomplissement de sa tâche. Le tout montre aussi la fécondité de l'influence exercée au dehors par la Compagnie dont Lebreton était l'interprète, et l'activité avec laquelle les membres de la quatrième classe s'employaient pour encourager les jeunes talens, pour stimuler les études archéologiques intéressant directement l'histoire de l'art, ou pour signaler à qui de droit les découvertes dont l'application semblait utile : — le transport sur toile, par exemple, d'anciens tableaux peints sur panneau, ou la restauration de ces tableaux sans l'emploi de moyens dangereux ou incomplètement efficaces (1). Enfin, lorsque, au commencement de l'année 1808, le rapport général prescrit en 1802 par un arrêté du premier consul fut présenté à l'empereur Napoléon pour lui rendre compte des « progrès accomplis depuis 1789 dans les sciences, les lettres et les arts, » la partie de ce rapport que Lebreton lut au nom de ses confrères résumait avec une précision remarquable non-seulement les opinions de ceux-ci sur le mouvement de l'art français durant la période indiquée, mais encore les résultats plus ou moins heureux auxquels ils avaient personnellement contribué et les titres particuliers qu'ils s'étaient acquis par leurs talens. Sans doute, au point de vue littéraire, le travail du secrétaire perpétuel de la quatrième classe n'avait pas le même éclat que les travaux dus à d'autres rapporteurs, à Cuvier, par exemple, ou à Marie-Joseph Chénier, auteur de cet éloquent mémoire publié plus tard en volume sous le titre de *Tableau de la littérature française depuis 1789 :* toujours est-il que les pages écrites à cette occasion par Lebreton gardent au moins une sérieuse valeur historique et que, pour apprécier l'évolution opérée dans notre école à partir des dernières années du XVIIIe siècle, il y aura profit à les consulter.

Cependant, en dehors des récens progrès que les délégués des différentes classes avaient reçu la mission d'étudier dans le domaine des sciences, des lettres et des arts, d'autres événemens étaient survenus, d'autres changemens s'étaient produits qui, sans

(1) Parmi les chefs-d'œuvre de l'art italien momentanément rassemblés au Louvre à la suite des campagnes du général Bonaparte, plusieurs n'ont échappé à une ruine imminente que grâce aux soins qu'ils ont reçus et à l'habile traitement auquel ils ont été soumis chez nous. C'est ainsi que *la Vierge de Foligno*, de Raphaël, arrivée à Paris dans un état déplorable, fut, en 1802, sauvée de la destruction au moyen d'un transport sur toile pratiqué par M. Hacquin, sous les yeux d'une commission composée de membres de l'Institut, et que la *Sainte Cécile*, aujourd'hui la gloire du Musée de Bologne, subit ici une opération analogue à la même époque et avec le même succès.

atteindre l'Institut dans l'exercice de sa fonction même, modifiaient singulièrement les conditions d'égalité officielle établies d'abord entre ses membres. Un de ceux-ci, vers la fin de 1804, avait pris, ou, si l'on veut, accepté la couronne impériale, et ce fait, que naturellement les règlemens n'avaient pu prévoir, ne laissait pas de donner à penser aux membres de l'Institut pour leurs relations à venir avec leur tout-puissant confrère. Le nouveau césar, toutefois, y mit pendant quelque temps de la bonne grâce et presque de la coquetterie. Lorsque, à l'occasion de la cérémonie du sacre qui avait eu lieu quelques jours auparavant, il reçut la députation des quatre classes chargée de le féliciter, il l'accueillit en déclarant bien haut que, plus que jamais, « il se faisait gloire d'appartenir au corps célèbre » dont il avait les représentans devant lui. Une autre fois, il disait à ses confrères de la première classe : « J'ai voulu connaître ce qui me restait à faire pour encourager vos travaux, afin de me consoler par là de ne pouvoir plus y concourir ; » mais bientôt c'est d'un autre ton qu'il répond aux discours que les membres de l'Institut lui adressent ou aux rapports qu'ils lui soumettent. « J'attache du prix à vos travaux, leur dit-il en 1808 ; ils tendent à éclairer mes peuples et sont nécessaires à la gloire de ma couronne. Vous pouvez compter sur ma protection. »

Quoi de plus naturel d'ailleurs à ce moment qu'un pareil langage? Ce titre de protecteur par lequel Napoléon remplaçait celui qu'il s'était honoré de porter jusqu'alors, l'Institut lui-même ne le lui avait-il pas décerné d'avance en sollicitant, dès les premiers jours de l'année 1806, l'autorisation d'ériger au nouveau souverain, comme au dieu du temple, une statue dans la salle des séances publiques? Bien entendu, ni Napoléon, ni ses ministres n'avaient marchandé leur consentement. Par une lettre en date du 13 février 1806, M. de Champagny informait le président de l'Institut que « Sa Majesté avait vu avec satisfaction cet hommage de la première société savante et littéraire de l'Europe, à qui il appartient, ajoutait le ministre, autant que des contemporains peuvent le faire, de devancer le jugement de la postérite. » En conséquence, il avait été décidé que l'exécution de la statue serait confiée à l'un des plus habiles sculpteurs de la quatrième classe, Roland, et que les frais seraient acquittés par une retenue sur l'indemnité mensuelle allouée à chacun des membres de l'Institut. Roland eut bientôt accompli sa tâche. Le 3 octobre 1807, l'œuvre due à son ciseau était solennellement inaugurée dans la séance annuelle tenue par la classe des beaux-arts pour la distribution des grands prix, et un hymne de circonstance, dont Arnault avait écrit les paroles et Méhul la musique, achevait de consacrer ce « monu-

ment de la reconnaissance, élevé, disait-on, sur un socle éternel. » Socle et statue, pourtant, durèrent assez peu, au moins là où ils avaient été érigés, c'est-à-dire au centre de l'espèce de *cella* que forme l'emplacement réservé aujourd'hui au bureau. L'un et l'autre, au bout de huit ans, disparaissaient de la salle des séances publiques pour rester, jusqu'à la fin de la Restauration, relégués dans un magasin destiné à recevoir les objets mobiliers de rebut. Retirée de ce cachot sous le gouvernement de Juillet, la statue de Napoléon fut installée, tant bien que mal, au fond du vestibule qui s'étend derrière la salle des séances, et dans lequel, par un assez étrange rapprochement, elle figure entre les images de Molière et de La Fontaine.

Peu après l'époque où l'Institut rendait avec tant d'empressement à l'empereur l'hommage que nous venons de rappeler, la classe des beaux-arts s'occupait de remplir une tâche à tous égards moins facile et qui, imposée aussi aux autres classes, exigeait peut-être plus de travail et plus d'efforts d'impartialité encore que n'en avait coûté le rapport présenté en 1808 sur le mouvement des arts depuis 1789 : je veux parler de l'examen des ouvrages admis aux concours pour les prix décennaux.

Par un décret rendu en 1805 pendant son séjour à Aix-la-Chapelle, Napoléon avait institué ces prix, destinés à récompenser, « de dix ans en dix ans, les meilleurs ouvrages qui auront été produits dans les sciences, les lettres et les arts; » et, par un second décret daté du 28 novembre 1809, à Paris, il avait complété les premières mesures prises par les dispositions suivantes :

« Voulant étendre les récompenses et les encouragemens à tous les genres d'études et de travaux qui se lient à la gloire de notre règne;

« Désirant donner aux jugemens qui seront portés le sceau d'une discussion approfondie et celui de l'opinion du public ;

« Ayant résolu de rendre solennelle et mémorable la distribution des prix que nous nous sommes réservé de décerner nous-même;

« Nous avons décrété et décrétons ce qui suit :

« Article 1er. — Les grands prix décennaux seront au nombre de trente-cinq, dont dix-neuf de première classe et seize de seconde classe (1).

(1) La valeur de ces grands prix était de 10,000 francs pour les prix de première classe et de 5,000 francs pour les autres. Les dix-neuf grands prix de première classe, mis à la disposition de l'Institut, devaient être ainsi répartis : sept à décerner par la classe des sciences, cinq par la classe de la langue et de la littérature françaises, un par la classe d'histoire et de littérature ancienne, et six par la classe des beaux-arts, qui disposait en outre de quatre grands prix de deuxième classe.

« Art. 5. — Les ouvrages seront examinés par un jury composé des présidens et des secrétaires perpétuels de chacune des quatre classes de l'Institut.

« Art. 8. — Chaque classe fera une critique raisonnée des ouvrages qui ont balancé les suffrages, de ceux qui ont été jugés dignes d'approcher du prix, et qui ont reçu une mention spécialement honorable.

« Art. 12. — La première distribution des prix aura lieu le 9 novembre 1810, jour anniversaire du 18 brumaire. Les distributions se renouvelleront ensuite tous les dix ans à la même époque de l'année.

« Art. 13. — Elles seront faites par nous, en notre palais des Tuileries où seront appelés les princes, nos ministres et nos grands officiers, des députations des grands corps de l'État, le grand-maître et le conseil de l'université impériale et l'Institut en corps... »

La fondation des prix décennaux, à laquelle Napoléon prétendait donner le caractère d'une institution durable, ne fut en réalité dans l'histoire de son règne qu'une tentative éphémère. Non-seulement le concours ouvert en 1809 ne fut jamais renouvelé, mais, après le jugement rendu en 1810, cette « première distribution des prix, » si solennellement annoncée, n'eut pas lieu. Tout se borna aux rapports présentés, au nom des diverses classes de l'Institut, par les membres qui composaient le jury, et dont la tâche avait été dans certains cas d'autant plus delicate que les travaux des concurrens se montraient moins conformes à la lettre, à l'esprit même des conditions prescrites. Ainsi la classe de la langue et de la littérature françaises avait été chargée de décerner un des premiers grands prix « à l'auteur du meilleur poème épique publié en France depuis dix ans. » Comment eût-elle pu de ce côté remplir à souhait sa mission, alors qu'elle se trouvait réduite à l'obligation de prendre, faute de mieux, pour objets d'examen trois œuvres à peine remarquées au moment où elles parurent, bien oubliées sans doute aujourd'hui, — *Charles Martel ou la France délivrée des Sarrasins*, par M. de Saint-Marcel, *Oreste* par M. Dumesnil, et la *Bataille d'Hastings ou l'Angleterre conquise* par M. Dorion? Aussi, pour sortir d'embarras, le jury, estimant « qu'une excellente traduction en vers était l'ouvrage de poésie qui approchait le plus du genre de talent et de l'étendue de travail qu'exigeait l'épopée, » proposait-il tout uniment d'attribuer aux traductions, publiées par Delille, de l'*Énéide* et du *Paradis perdu*, la récompense promise « au meilleur poème épique. »

La classe des beaux-arts heureusement n'avait pas eu besoin de recourir à ces subterfuges ou, si l'on veut, à ces interprétations un peu libres, pour répartir entre les plus dignes les hautes récompenses

qu'elle était chargée de distribuer. Pendant les dix années qui venaient de s'écouler, l'art français avait produit en tout genre des œuvres assez considérables pour que les juges, appelés à signaler les meilleurs travaux accomplis, pussent rendre leurs arrêts sans forcer le sens d'aucune partie du décret promulgué. Dira-t-on qu'un certain jour pourtant ils parurent accommoder un peu complaisamment les prescriptions du texte officiel aux exigences politiques du moment? En désignant le *Sacre* de Napoléon peint par David comme le tableau représentant le mieux « un sujet honorable pour le caractère national, » ne risquaient-ils pas de confondre trop volontiers l'éclat de la gloire impériale avec les mérites inhérens au génie français et aux belles actions qu'il inspire? Soit; mais, sans parler de l'incontestable valeur pittoresque de l'œuvre, il convient de faire remarquer que le peintre que l'on récompensait ainsi avait concouru sans succès pour un autre grand prix, — celui qui était réservé « au meilleur tableau d'histoire, » et que l'on avait décerné à la *Scène du déluge* peinte par Girodet, de préférence même au tableau des *Sabines*. Comment, à moins d'une iniquité flagrante, eût-il été possible de s'obstiner à ne pas inscrire le nom de David sur la liste des lauréats, et de sacrifier une seconde fois le chef reconnu de l'école à quelqu'un de ses élèves, moins savant en réalité et moins justement célèbre que lui?

En dehors de la peinture au surplus, il ne pouvait y avoir dans le travail du jury matière à équivoque ou à hésitation pour le jury lui-même, ni, dans les résultats de ce travail, occasion de surprise pour le public. Des dix grands prix destinés aux artistes, sept, il est vrai, furent décernés à des membres de l'Institut par leurs propres confrères; mais serait-il venu à l'esprit de personne de soupçonner dans les jugemens rendus quelque parti-pris de faveur, quelque arrière-pensée de camaraderie, alors que les membres de la quatrième classe récompensés étaient un musicien comme Mehul, un sculpteur comme Chaudet, un graveur comme Bervic? Pour que les choses se passassent différemment, il eût fallu, — ou que les membres de l'Institut fussent, en raison de leur titre même, préalablement exclus du concours, ce qui en aurait infailliblement abaissé le niveau, — ou bien qu'ils n'eussent figuré parmi les concurrens qu'à la condition de ne pas siéger parmi les juges, ce qui n'aurait pas manqué d'affaiblir l'autorité morale de ceux-ci et les garanties qu'ils devaient offrir, au point de vue de la compétence et de l'expérience personnelles.

De nos jours, on a quelquefois dans des circonstances analogues, — à la suite de certaines grandes expositions par exemple, — essayé de faire prévaloir cette doctrine, plus démocratique que de raison, de l'inhabileté des maîtres à recevoir les récompenses qu'ils

avaient eux-mêmes la mission de décerner. On a cru sauvegarder par là leur dignité, en même temps que les intérêts de la justice; on n'a réussi en réalité qu'à servir la cause de la médiocrité ou, tout au moins, des talens secondaires, sur lesquels il a bien fallu se rabattre, à défaut des talens supérieurs qui se trouvaient légalement mis en interdit. Les mesures prises pour l'organisation et le jugement des concours décennaux étaient à la fois plus larges et plus libérales. Elles procédaient d'une confiance plus fière dans l'indépendance des artistes, d'un respect plus judicieux des droits acquis, et il est permis de regretter que depuis lors on ait paru craindre d'en renouveler les témoignages et d'en continuer la tradition.

Quant à l'institution même des prix décennaux, on peut regretter aussi qu'elle n'ait pas été maintenue, à la durée près de l'intervalle entre les concours qu'il eût convenu peut-être de prolonger. A ne considérer ici que la fonction spéciale confiée à la quatrième classe et sans parler des tâches également utiles que les autres classes de l'Institut étaient appelées à remplir, il y avait dans cette consécration solennelle des plus belles œuvres produites en France depuis un certain nombre d'années, il y avait dans ces récompenses nationales décernées par des juges autorisés entre tous un puissant encouragement pour les artistes et, pour le public, un enseignement d'autant plus sûr qu'il était plus indépendant des petites querelles de parti ou des influences de la mode. Sans doute, les chefs-d'œuvre ne sauraient naître par ordre, à un moment donné; aux années fécondes peuvent succéder les années stériles; mais, dans notre siècle et dans notre pays, le risque n'eût pas été grand de ne se trouver, au terme du délai fixé, qu'en face de travaux d'une importance insuffisante ou d'une valeur contestable. Si le concours jugé en 1810 s'était, depuis cette époque, rouvert trois ou quatre fois, croit-on que, — sans compter les maîtres qui honorent présentement l'école française, — Prud'hon et Géricault, Ingres et Delacroix, plusieurs autres encore, depuis le peintre de l'*Hémicycle de l'école des beaux-arts* jusqu'au peintre de la *Frise de Saint-Vincent-de-Paul* et depuis celui-ci jusqu'à Baudry, n'eussent pas mérité à leur tour la haute distinction obtenue par quelques-uns de leurs devanciers? Eût-il été plus difficile d'apprécier les titres et moins juste de couronner les ouvrages de Cherubini et de Boieldieu, d'Hérold et d'Auber? de reconnaître dans Rude un sculpteur de premier ordre et d'inscrire successivement à côté de son nom ceux de Pradier et de David d'Angers, de Duret et de Barye? Enfin, dans les monumens élevés à Paris par Huyot ou par Debret, par Lesueur ou par Duban, par Duc ou par Lefuel, et, en province, par Vaudoyer, Questel, Espérandieu, — dans les planches dues au burin de Desnoyers ou au burin, plus savant encore, de

M. Henriquel, — n'aurait-on pas relevé sans peine des témoignages de talent assez solides pour qu'on dût les signaler publiquement, au grand honneur de l'architecture et de la gravure françaises?

A la vérité, depuis la suppression des concours décennaux, plusieurs prix d'une importance exceptionnelle par le chiffre de la somme attribuée aux lauréats ont été fondés au nom de l'État, notamment sous le second empire. Plus récemment, d'autres donations faites par des particuliers sont venues augmenter les ressources dont l'Académie dispose pour encourager les efforts des jeunes artistes ou pour honorer des talens déjà mûrs : mais, quelle qu'en soit l'utilité, ces diverses fondations ne remplacent pas celle dont Napoléon avait eu la pensée. Elles n'ont pour effet que de récompenser des entreprises toutes spéciales, isolées les unes des autres, accidentelles pour ainsi dire, au lieu de comporter, comme l'institution des prix décennaux, une comparaison d'ensemble entre les chefs-d'œuvre en tout genre, une sorte de récapitulation publique de tous les progrès accomplis. — Mais c'est trop anticiper sur ce qui n'appartient pas à la période dont nous avons à résumer l'histoire : il convient de revenir au moment où les juges du grand concours clos en 1810 ont achevé de remplir leur fonction temporaire pour reprendre leurs fonctions accoutumées et les exercer, sans interruption comme sans trouble, jusqu'à la fin du premier empire.

Les dernières années du règne de Napoléon, en effet, n'amenèrent pour la quatrième classe ni changemens dans les lois qui la régissaient depuis 1803, ni difficultés intérieures ou extérieures dans le règlement des affaires de son ressort. Rapports officiels lus dans les séances publiques annuelles, non-seulement sur les travaux de la classe, mais sur ceux du dehors qui avaient mérité son attention (1), — direction et jugement des concours pour les prix

(1) Pour donner une idée de la variété des questions examinées par la quatrième classe de 1810 à 1814, il suffira de citer parmi les découvertes techniques dont les rapports annuels contiennent des comptes-rendus détaillés : l'invention par les frères Érard d'un piano « infiniment plus sonore » que les instrumens antérieurs du même genre, et celle de « l'orgue expressif, » par M. Grenié, — la composition d'un enduit pour la conservation des monumens, — les perfectionnemens introduits dans les procédés de transport sur toile ou sur un panneau neuf d'une peinture adhérente à un panneau détérioré, — et, parmi les principaux ouvrages sur les beaux-arts : *le Traité théorique et pratique de l'art de bâtir*, par Rondelet, *l'Histoire de l'art par les monumens*, de Séroux d'Agincourt, — *les Monumens français inédits*, de Willemin, — les premières livraisons du grand ouvrage de la commission d'Égypte, — *le Musée français*, de Robillard et Laurent, — plusieurs recueils encore considérables à divers titres. Enfin, les plus importantes publications dues à des artistes ou à des savans étrangers étaient, aussi bien que les œuvres parues en France, mentionnées et appréciées dans ces rapports annuels de la quatrième classe, *l'Histoire de la sculpture*, par Cicognara, entre autres, et *le Voyage* de Humboldt *aux régions équinoxiales du nouveau continent*.

de Rome, examen périodique des travaux envoyés par les pensionnaires de l'Académie de France, — tout se continua, tout s'accomplit avec une régularité et une méthode dues en grande partie au zèle et à l'influence de Lebreton. En outre, sur l'initiative de celui-ci, certaines mesures avaient été prises, certaines coutumes s'étaient introduites qui, en resserrant les liens de la confraternité académique, avaient aussi ce résultat d'associer le public aux affaires privées en quelque sorte de la compagnie, à ses deuils tout au moins, et au renouvellement de son personnel. Ainsi, depuis 1807, l'usage s'était établi d'employer une partie des séances annuelles à la lecture de *Notices* sur la vie et les ouvrages des membres récemment décédés, lecture suivie de la proclamation des noms de leurs successeurs. Haydn, que Paisiello venait de remplacer, avait été l'un des premiers (en 1810) l'objet de ces hommages posthumes: quatre ans plus tard, c'était à la mémoire d'un autre grand musicien qu'ils étaient rendus. Les funérailles triomphales que la population de Paris tout entière avait naguère faites à Grétry recevaient à l'Institut leur complément et comme leur consécration suprême dans la séance publique du 1er octobre 1814.

De tous les artistes appartenant à l'Institut depuis l'époque de sa fondation, Grétry était celui dont la foule connaissait le mieux le nom et les ouvrages, celui qui, pour elle, représentait avec le plus d'éclat les progrès accomplis en France vers la fin du XVIIIe siècle et au commencement du XIXe. Ni Houdon ni Méhul, malgré leur célébrité déjà longue, ni David lui-même, malgré le prestige de son rôle de réformateur et l'étendue de son influence, n'étaient arrivés à posséder une gloire aussi populaire. De là l'émotion universelle à la nouvelle de la mort du maître et les honneurs sans précédens, au moins dans notre pays, dont on entoura son cercueil. Peut-être faudrait-il remonter jusqu'au souvenir des pompes déployées à Rome, lors des obsèques de Raphaël, ou, à Londres, le jour où les restes de Garrick reçurent dans l'abbaye de Westminster une sépulture quasi royale, pour trouver à l'étranger l'équivalent de ce qui se passa chez nous à l'occasion de la mort de Grétry. En tout cas, notre propre histoire ne fournirait pas à une date antérieure l'exemple d'un deuil aussi unanime, des témoignages aussi solennels de vénération pour un homme qui n'avait été ni un grand de ce monde par la naissance ou par les fonctions, ni un de ces héros que Dieu suscite à son heure pour la défense du territoire ou des institutions de leur pays.

De nos jours seulement, au lendemain de la mort d'un autre grand artiste, on a vu les mêmes empressemens se produire, les mêmes enthousiasmes en apparence précipiter la foule à la suite du char funèbre qui portait la dépouille de Victor Hugo; mais, —

sans parler de l'absence ici de toute cérémonie religieuse, de tout appel par conséquent à la foi spiritualiste et aux espérances qu'elle comporte, — pourrait-on dire que dans ces manifestations extérieures du deuil et de la gratitude publics, tout s'adressait au génie de celui qui n'était plus? Des souvenirs fort étrangers à la poésie ne se mêlaient-ils pas à l'admiration pour le poète, tandis que, soixante-douze ans auparavant, au convoi de Grétry, il n'y avait eu place dans le cœur de chacun que pour des sentimens d'un ordre unique? En un mot, parmi ceux qui accompagnaient Victor Hugo jusqu'au seuil du Panthéon, combien entendaient surtout promener par les rues leur adhésion aux doctrines politiques qu'il avait professées dans les dernières années de sa vie! l'auteur de *Richard Cœur-de-Lion*, de *Zémire et Azor*, et de tant d'autres bienfaisans chefs-d'œuvre n'avait dû les hommages rendus à sa mémoire qu'au charme que, dans le pur domaine de l'art, il avait de tout temps exercé.

Grétry était mort, le 24 septembre 1813, dans cette petite maison de l'*Ermitage*, près de Montmorency, que Jean-Jacques Rousseau avait autrefois habitée. C'était de là que, bien peu de jours avant celui dont il ne devait pas voir la fin, il avait adressé aux membres de la quatrième classe une lettre d'adieu qui se terminait ainsi : « J'attends maintenant le résultat de mes souffrances. Je suis résigné; mais je sens qu'en quittant cette vie, un de mes plus vifs regrets sera de ne plus me réunir à mes chers confrères que j'aime autant que je les honore... Adieu, je vous embrasse de tout mon cœur. » Il va sans dire que, en réponse à cette lettre, les confrères de Grétry étaient accourus à l'Ermitage et que beaucoup d'entre eux ne l'avaient quitté que pour y revenir les jours suivans; mais quand Grétry eut succombé, tous comprirent qu'ils avaient envers lui de nouveaux devoirs à remplir et que leur deuil particulier ne pouvait, sans une sorte d'usurpation, s'isoler de celui de la nation elle-même. Aussi, de concert avec les représentans officiels du gouvernement, prirent-ils les mesures nécessaires pour que, au bout de cinq jours (29 septembre 1813), une solennité dédiée à cette illustre mémoire rassemblât sans distinction ni privilège tous ceux qui avaient à cœur de l'honorer.

Rapporté de l'Ermitage et exposé pendant quelques heures au seuil de la demeure du maître, à Paris (1), le corps de Grétry fut placé sur un char où s'amoncelaient les palmes et les couronnes, et qu'entouraient les membres au grand complet des quatre classes de l'Institut. Derrière eux et derrière la famille, des députations du

(1) Grétry habitait la maison sise à l'angle du boulevard des Italiens et de la rue de Grammont.

Conservatoire et d'autres établissemens publics, des sociétés musicales ou littéraires de Paris et de la province, du personnel des divers théâtres, etc., s'avançaient entre deux haies doubles chacune et formées, d'une part, par les troupes de la garnison immobiles le long de la chaussée, de l'autre par les élèves du Conservatoire et des Écoles, marchant un à un sur les flancs du convoi. Deux cents musiciens partagés en deux corps, dont l'un dirigé par Persuis, l'autre par Kreutzer, exécutaient alternativement la marche funèbre que Gossec avait composée pour les obsèques de Mirabeau; et lorsque, après avoir parcouru les boulevards jusqu'à la hauteur de la rue Montmartre, le cortège se fût détourné pour s'arrêter devant le théâtre Feydeau, dont la façade tout entière était tendue de noir, les artistes de ce théâtre, groupés sur les marches du péristyle autour du buste de Grétry, firent entendre, au milieu de l'émotion générale, l'air admirable de *Zémire et Azor : Ah! laissez-moi la pleurer!* transformé en chœur pour la circonstance. Devant le théâtre de l'Opéra, situé alors rue de Richelieu, nouvelle station et nouveaux chants, nouvelles couronnes ajoutées à celles sous lesquelles disparaissait le cercueil; puis, à l'église Saint-Roch, trop petite pour contenir à la fois la foule qui, depuis le matin, en assiégeait les portes et la totalité de ceux qui composaient le convoi, le *Requiem* de Mozart fut exécuté, sous la direction de Lesueur, par l'orchestre et les chanteurs de la chapelle impériale. On n'atteignit que vers la fin de la journée le cimetière de l'Est, où « plusieurs milliers de personnes », dit un journal du temps, attendaient l'arrivée du cortège. Méhul, au nom des membres de l'Institut, Bouilly, au nom des auteurs dramatiques, prononcèrent chacun un discours; des chœurs de jeunes filles chantèrent le trio de *Zémire et Azor* sur des paroles adaptées par Marsollier à la musique : après quoi le corps de Grétry fut, sous une pluie de fleurs que versaient les mains des mêmes jeunes filles, déposé dans la sépulture préparée pour le recevoir auprès de la tombe de Delille et à quelques pas de l'emplacement où devait s'élever un peu plus tard le monument à la mémoire de Molière.

Le vide que la mort de Grétry laissait dans la classe des beaux-arts était certes difficile à combler. Quels que fussent les mérites des artistes qui se portaient candidats, — Berton, Martini et Cherubini, — aucun d'eux ne paraissait jouir, auprès du public, d'un crédit assez sûr et assez étendu pour que la succession d'un musicien populaire entre tous pût lui être dévolue, sans donner lieu à des rapprochemens fâcheux entre l'immense renommée du défunt et la notoriété personnelle de l'héritier. Afin d'éviter ce danger, on s'avisa d'aller chercher dans la retraite où il vivait depuis

près de quarante ans, un devancier de Grétry lui-même, et un devancier resté célèbre, — l'auteur, entre autres ouvrages qui n'avaient pas cessé d'occuper la scène, de *Rose et Colas* et de *la Belle Arsène*, du *Déserteur* et de *Félix*. Ce dernier opéra avait été représenté en 1777, et Monsigny, depuis lors, n'avait plus écrit une seule ligne de musique (1). C'était donc, en réalité, le passé, et un passé déjà lointain que la classe des beaux-arts entendait honorer dans sa personne; mais du moins elle satisfaisait ainsi aux exigences particulières de la situation en même temps qu'elle accomplissait un acte de justice, presque de réparation, envers un artiste trop facilement oublié, à ce qu'il semble, lors du recrutement primitif de l'Institut.

Les trois candidats de la première heure n'hésitèrent pas à s'effacer devant le vieux maître devenu maintenant leur compétiteur. A la nouvelle de la candidature de Monsigny, ils écrivirent chacun aux membres de la quatrième classe une lettre de désistement. Celle de Berton se terminait par ces mots : « Mon respect pour l'âge et pour le caractère de M. Monsigny, mon admiration pour son grand talent, m'imposent la loi de cesser, pour le moment, de prétendre à l'honneur de siéger parmi vous : trop heureux de pouvoir donner à l'auteur divin de *Félix*, du *Déserteur* et de tant d'autres chefs-d'œuvre, ce témoignage de ma vénération. » Martini exprimait en termes différens des sentimens identiques, et il ajoutait : « C'est incontestablement à M. Monsigny qu'appartient le droit d'occuper la place de Grétry. » Enfin, le plus important des trois candidats par l'élévation de son talent et, à ce titre, le mieux autorisé à solliciter pour lui-même les suffrages de la compagnie, Cherubini, avait signé une lettre ainsi conçue :

« N'ayant pas la présomption de croire que mon nom porté sur la liste des candidats qui aspirent à la place vacante dans la section de musique puisse nuire à la nomination de M. Monsigny, je

(1) A un certain moment pourtant, Monsigny avait paru tenté de faire trêve aux occupations que lui imposait sa double charge d'administrateur des domaines du duc d'Orléans et d'inspecteur-général des canaux, pour revenir à l'art qu'il avait si heureusement pratiqué jusqu'à l'âge de quarante-huit ans. Ce fut quand Sedaine, dont il avait été tant de fois le collaborateur, lui eut proposé d'écrire la musique de *Richard Cœur-de-Lion*. Monsigny avait d'abord accepté cette tâche, mais il ne tarda pas à la décliner, en conseillant à Sedaine de la confier à Grétry. Une lettre, aujourd'hui en ma possession, établit clairement le fait : « Ne doutez pas que Grétry ne fasse votre pièce, écrivait Monsigny à Sedaine, le 2 octobre 178?... Il aurait tort de se fâcher de la préférence que vous m'aviez donnée. Si elle ne m'était pas due pour le talent, je la méritais à un autre titre. Dans ce moment, ce n'est pas à mon refus que vous lui offrez l'ouvrage dont il s'agit, c'est au contraire moi qui vous dis : « Prenez M. Grétry... »

ne demanderai pas à être rayé de cette liste; mais comme il est aussi loin de mon cœur que de ma pensée de vouloir lutter contre un artiste respectable par son âge, ses vertus et son talent, je prie Messieurs les membres de la classe qui pourraient avoir l'intention de m'accorder leurs suffrages de les réunir sur le doyen des compositeurs français, afin qu'il soit élu comme il le mérite, c'est-à-dire à l'unanimité. »

Ce fut en effet par un vote unanime que les anciens confrères de Grétry lui donnèrent pour successeur Monsigny, alors âgé de quatre-vingt-quatre ans. Pour la dixième fois, depuis la réorganisation de l'Institut en 1803, la classe venait de pourvoir au remplacement d'un de ses membres (1); mais des neuf élections antérieures à celle de Monsigny, aucune n'avait eu lieu à la suite du décès d'un compositeur. Les vacances s'étaient produites : dans la section de peinture, par la mort de Vien et par la suppression, au profit de cette section, de la place qu'occupait Monvel dans la section de musique et de déclamation; dans la section de sculpture, par les pertes qu'elle avait faites presque coup sur coup de Julien et de Pajou, de Chaudet et de Moitte; dans la section d'architecture, par la mort à quelques jours d'intervalle, au mois de janvier 1811, de Raymond et de Chalgrin; enfin, dans la section de gravure, par celle du graveur en médailles Dumarest.

Tous ces artistes diversement considérables avaient plus ou moins emporté avec eux ce qui survivait encore de l'art et des traditions du XVIIIe siècle; la plupart de ceux qui venaient de les remplacer, — Gérard, entre autres, Percier et Fontaine, Lemot et Cartellier, — représentaient au contraire l'école nouvelle, celle qui s'était formée sous la discipline même de David ou sous son influence indirecte. En outre, à l'exemple du maître que son passé révolutionnaire n'avait pas empêché de devenir un des courtisans de l'empereur, mais sans avoir à se désavouer comme lui, presque tous avaient célébré dans leurs œuvres l'empire et ses gloires. Gérard devait surtout sa réputation au tableau qu'il avait peint de la *Bataille d'Austerlitz* et à ses *portraits* des membres de la famille impériale; Percier et Fontaine avaient élevé l'arc-de-triomphe de la place du Carrousel et construit l'escalier du Musée Napoléon; Lemot et Cartellier avaient exécuté sur les frontons du Louvre des compositions allégoriques en l'honneur du conquérant transformé, pour les besoins de la cause, en héros pacificateur; d'autres sculpteurs de la quatrième classe quelques-uns des bas-reliefs qui

(1) Parmi les membres de la classe nommés en 1795 par arrêté du Directoire exécutif ou élus dans le cours de cette même année ou des années suivantes, quatre seulement étaient morts et avaient été remplacés avant 1803 : les architectes Pâris, Boullée, Antoine et l'acteur Molé.

décoraient la colonne de la Grande-Armée. En un mot, la classe des beaux-arts, telle qu'elle était composée vers la fin de l'empire, avait à la fois dans les doctrines et dans les coutumes plus d'homogénéité qu'au début. Au point de vue esthétique, David n'y comptait guère que des coreligionnaires ou des disciples ; et quant au soldat couronné qui, depuis près de vingt ans, éblouissait la France de son génie et de sa gloire, c'était avec le même bon vouloir, au moins en apparence, que, à l'Institut comme ailleurs, on en subissait l'ascendant.

Cependant le moment était proche où l'autorité de ce souverain tout-puissant lasserait, en raison de ses excès mêmes, la confiance et la docilité publiques ; où celui qui se disait et que l'on croyait le chef d'une dynastie allait disparaître, sans laisser derrière lui rien de plus que l'éclat de son nom et le souvenir de sa prodigieuse fortune. Encore quelques mois, et Louis XVIII prenait possession du trône d'où Napoléon venait d'être précipité.

L'Institut, tant que dura le gouvernement de la première restauration, ne se ressentit qu'extérieurement pour ainsi dire de la révolution accomplie. Devenu « Institut royal » « d'Institut impérial » qu'il était, il en fut quitte d'abord pour ce changement de titre, un peu plus tard pour quelques modifications dans la tenue de ses séances solennelles, ou tout au moins pour le renouvellement partiel du public qu'il y avait convié jusque-là. Le jour par exemple où cet *Éloge de Grétry* dont nous parlions tout à l'heure fut lu, au mois d'octobre 1814, dans la séance annuelle de la classe des beaux-arts, ce n'étaient plus les ministres de l'empereur ou les princes de sa famille qui figuraient aux premiers rangs des auditeurs : ce jour-là le neveu du roi, le duc d'Angoulême, assistait à la séance, ou plutôt il la présidait, car ce fut lui qui, au lieu du président de la classe et par une dérogation aux usages dont l'histoire de l'Académie des beaux-arts ne devait pas d'ailleurs offrir un second exemple, couronna de sa main les lauréats (1). Il serait sans doute assez superflu d'ajouter que dans la salle où cela se passait, la place occupée naguère par la statue de Napoléon était vide, et que dans le discours consacré à la mémoire de Grétry la nomenclature des œuvres du maître ne comprenait naturellement ni *le Congrès des rois*, ni *la Rosière républicaine*.

HENRI DELABORDE.

(1) Un de ceux-ci était Léopold Robert, encore graveur à cette époque, et qui, comme tel, avait remporté le second grand prix.

LA

STRATÉGIE NAVALE

Il y a une stratégie navale. On n'en pouvait douter à la fin du siècle dernier, dans ce brillant état-major qui dirigea les opérations de la guerre de l'indépendance américaine. Quinze ans plus tard, en exil, les survivans de nos chefs d'escadre observaient, impuissans, les belles combinaisons qui permirent à l'Angleterre de dominer les mers, de bloquer nos côtes, et cependant de présenter toujours sur les champs de bataille que nous lui offrions des forces égales aux nôtres.

Depuis les grandes luttes du commencement de ce siècle, il n'y a plus eu de guerre exclusivement maritime, et les révolutions qui se produisent dans le matériel naval absorbent à ce point l'attention de nos officiers que la stratégie des flottes semble tombée dans un injuste oubli. Comment s'en étonner? N'est-on pas allé jusqu'à contester qu'il pût y avoir encore des armées navales? Les grands navires ne devaient-ils pas disparaître devant un adversaire minuscule, le torpilleur, devant un engin formidable et mystérieux, « l'arme des faibles, » la torpille?

L'expérience a fait justice de ces prétentions : de cruels accidens sont venus rappeler à tous des lois que la nature ne laisse pas enfreindre: on a vu qu'un exact équilibre ne pouvait se produire entre la résistance, si promptement limitée, du petit navire et la

puissance destructive des élémens; et quand on constate au contraire la solidité du grand navire, quand on note les progrès de son armement offensif, on est obligé de reconnaître que, si l'emploi de la torpille doit modifier les méthodes de combat des flottes modernes, c'est au profit du cuirassé, qui a su s'approprier l'arme nouvelle, et qui devient ainsi lui-même un torpilleur, mais un torpilleur autrement puissant, autrement *sûr de ses coups*, que la chétive barque secouée par les flots.

Il n'y a point d'arme des faibles, renonçons à cette illusion généreuse : à la guerre, tout profite au fort.

Au demeurant, la tactique seule était en jeu dans cette question, la tactique, qui, restant dans la dépendance étroite des engins, va se modifiant sans cesse avec eux, la tactique, qui a déjà subi dans notre siècle une transformation radicale, lorsque parurent les cuirassés, étalant lourdement sur la mer leurs flancs impénétrables, et laissant deviner à la courbure de leur étrave l'arme terrible qu'ils empruntaient aux antiques galères. Ne craignons pas de l'affirmer : la portée de cette révolution est autrement grande que celle dont on veut faire honneur à la torpille, et ce n'est pas l'apparition de celle-ci, c'est le retour de l'éperon, disons mieux, c'est l'*emploi du choc*, utilisant la masse et la vitesse du cuirassé, qui marquera d'un trait caractéristique les méthodes de combat des flottes modernes.

Mais pouvait-elle être atteinte par ces transformations, la *stratégie navale*, la science qui fixe, abstraction faite des engins, la distribution et la direction d'ensemble des forces maritimes, et qui imposerait ses lois immuables aux escadrilles de torpilleurs (si, d'aventure, les cuirassés venaient à disparaître), comme elle les a imposées aux flottes à voiles du passé?

Non, sans doute, et c'est ce qui ressortira, je l'espère, de cette étude, où nous allons établir les principes de la stratégie navale, principes qu'elle emprunte à la stratégie générale, ou, si l'on veut, à la stratégie des armées, sans qu'on puisse toutefois la confondre avec celle-ci.

Quels sont donc les principes de la stratégie générale? Cette science, qui permet de distribuer logiquement les armées sur le théâtre de la guerre, de les y diriger, d'en coordonner les mouvemens, a pour bases l'étude approfondie des accidens géographiques ou hydrographiques, la connaissance parfaite des moyens dont dispose l'adversaire, la juste prévision des besoins des masses armées que l'on veut mettre en mouvement, et l'appréciation exacte des forces morales qui s'y développent.

Précisons maintenant quelques termes de cette définition : que

faut-il entendre, d'abord, par l'expression : *théâtre de la guerre?* Il faut entendre toutes les contrées et toutes les mers où les puissances belligérantes peuvent s'attaquer : « Lorsqu'une guerre se complique d'opérations maritimes, dit Jomini, alors le théâtre n'en est pas restreint aux frontières d'un état; mais il peut embrasser les deux hémisphères, comme cela est arrivé entre la France et l'Angleterre, depuis Louis XIV jusqu'à nos jours. »

Il est clair, pourtant, qu'il y a certaines parties de ce vaste théâtre où les opérations seront plus décisives, où leur succès amènera plus tôt et d'une manière plus immédiate le résultat que nous visons; de là, suivant qu'elles se dérouleront dans telle ou telle partie du théâtre de la guerre, des *opérations principales* et des *opérations secondaires*. Or il importe au plus haut point de les distinguer les unes des autres afin de pouvoir consacrer aux premières plus de forces actives et de meilleurs élémens.

Établir cette distinction, en déduire logiquement la répartition de ses forces, c'est ce qu'on appelle *tracer son plan de campagne*.

On ne peut douter que de tels principes soient applicables à la guerre maritime : par leur généralité même, aussi bien que par leur évidente justesse, ces principes acquièrent un caractère essentiel qui les impose à tous les genres de conflits, quels que soient les moyens d'action, terrestres ou maritimes, employés par les belligérans pour vider leur querelle. Ces principes enfin dominent les guerres de tous les temps, quels que soient les engins mis en jeu, quels que soient par conséquent les procédés tactiques.

Il s'est introduit pourtant, dans la conduite générale des grandes guerres, une condition nouvelle ou du moins une condition à laquelle on attache aujourd'hui plus de prix qu'autrefois, c'est *la rapidité des opérations,* conséquence obligée du besoin plus vivement ressenti peut-être d'abréger la crise, d'obtenir en peu de temps des résultats décisifs.

Ne pouvant supprimer la guerre, la civilisation moderne exige au moins que ce mal nécessaire soit limité dans sa durée. Mais, pour le contenir dans les bornes étroites de quelques mois, il a fallu étendre singulièrement le champ de ses ravages et y intéresser l'universalité des citoyens : de là cette redoutable grandeur des conflits de notre siècle, qui voit renaître les invasions antiques, qui voit le choc des peuples armés succéder aux savantes opérations sur les frontières.

Dès lors il ne suffisait plus de bien discerner le théâtre des opérations principales et de répartir judicieusement ses forces, il fallait se mettre en mesure de terrasser l'adversaire par une offensive

vigoureuse exécutée avec de grandes masses, il fallait se donner pour *objectif essentiel d'atteindre et de détruire l'armée principale de l'ennemi*. C'est là le dernier mot de l'art de la guerre dans les temps modernes, le secret des triomphes du grand capitaine dont toutes les opérations tendaient à amener une bataille décisive; et si nos adversaires de 1870 surent lui dérober ce secret, ce sera du moins pour nous un juste honneur de n'avoir pas laissé tomber nos armes après l'anéantissement de nos armées de Sedan et de Metz.

Que ce principe si fecond, et si simple en apparence, ait été longtemps sacrifié dans les guerres maritimes à des considérations d'ordre secondaire, nous allons le prouver aisément.

Lorsque, en 1778, Louis XVI et M. de Sartines, résolus à profiter des embarras du gouvernement anglais, fixèrent la distribution de leurs forces navales, la préoccupation de porter des secours immédiats aux « insurgens » d'Amérique leur fit perdre de vue l'intérêt capital d'infliger à la flotte anglaise de la Manche un échec décisif.

Douze vaisseaux, armés à Toulon, furent donnés au lieutenant-général comte d'Estaing, avec la mission de se porter sur les côtes des États-Unis et de combiner ses opérations avec les forces américaines, qui se proposaient d'assiéger l'arsenal maritime de Newport dans Rhode-Island. Vingt-huit vaisseaux, armés à Brest, formèrent la flotte de l'océan, confiée au lieutenant-général comte d'Orvilliers; cet officier reçut la recommandation expresse d'agir avec prudence et de n'engager sa flotte contre celle du vice-amiral Keppel, à peu près égale en nombre, que s'il se jugeait en situation de ne rien compromettre. De telles instructions étaient bien faites pour paralyser l'initiative d'un commandant en chef; cependant l'amiral français, excellent tacticien, dont l'âge (il avait soixante-neuf ans) n'avait pas glacé l'ardeur, n'hésita pas, le 27 juillet, à offrir le combat à son adversaire, au large d'Ouessant. Après une sorte de tournoi chevaleresque, où l'avantage parut rester au comte d'Orvilliers, les Anglais rentrèrent à Portsmouth et les Français à Brest.

Il y avait là, en faveur de notre marine, à peine remise des désastres de la guerre de sept ans, un succès moral incontestable; peut-être même le combat du 27 juillet pouvait-il passer pour une *victoire tactique*, le « champ de bataille » nous étant resté; mais assurément, l'avantage stratégique était nul : cette rencontre entre deux armées navales égales en forces et en valeur, d'ailleurs bien commandées toutes les deux, ne pouvait rien décider et ne décida rien en effet.

Supposons maintenant Napoléon ou M. de Moltke, chargés du soin de tracer le plan de ces opérations maritimes à la place de Louis XVI et de M. de Sartines.

On peut être assuré qu'apercevant nettement l'*objectif principal*, reconnaissant la nécessité de prendre sur le *théâtre principal des opérations* une offensive énergique, ils auraient prescrit la jonction des deux escadres armées à Toulon et à Brest, et donné au comte d'Orvilliers la mission précise d'attaquer et de détruire avec ces 40 vaisseaux l'armée anglaise de la Manche, qui n'en comptait que 27.

Et, en effet, qu'importait à l'issue du conflit engagé entre les deux plus grandes puissances de ce temps, le résultat du siège d'une bicoque américaine? C'était dans les eaux d'Europe, c'était dans la Manche qu'il fallait arracher à la Grande-Bretagne la domination du Nouveau-Monde, et une défaite décisive essuyée par l'escadre de Keppel obligeait tout au moins l'amirauté anglaise à rappeler des États-Unis les vaisseaux de l'amiral Howe : privés de leur appui naturel, les soldats de Clinton ne se seraient pas soutenus longtemps au milieu des colonies insurgées.

Au demeurant, rien ne nous empêchait de continuer, en faveur des Américains, nos envois d'armes, d'uniformes et d'argent; on pouvait y consacrer des bâtimens légers, des frégates, des avisos, dont nous avions un bon nombre. N'était-ce pas là des *opérations accessoires* qui répondaient parfaitement à un *objectif secondaire?*

L'erreur de Louis XVI et de son conseil fut donc de ne pas distinguer nettement leur objectif principal de l'objectif secondaire, et de ne pas consacrer à la poursuite du premier la plus grande partie, sinon la totalité de leurs forces.

Nous allons voir la même faute commise dans des temps plus rapprochés de nous.

Sans revenir sur les longues discussions auxquelles a donné lieu l'avortement du plan de campagne des armées italiennes en 1866, il est permis de rappeler que le projet soumis au roi Victor-Emmanuel par le général Cialdini, commandant de l'armée du Pô, comportait la coopération de la flotte à l'invasion de la Vénétie par le sud. Sans doute cette coopération active ne pouvait être demandée à la puissante escadre de l'amiral Persano qu'à partir du moment où elle aurait mis hors de cause l'armée navale que l'amiral Tegetthof armait péniblement à Pola. Mais le projet Cialdini ne reçut pas la sanction royale : on préféra s'attaquer directement au quadrilatère, tentative hardie qui aboutit à la défaite de Custozza. Au reste, quel que fût le plan poursuivi par les armées de la jeune Italie, il ne pouvait y avoir de doute, semble-t-il, sur l'*objectif principal*, sur l'objectif essentiel dévolu à sa flotte : c'était tou-

jours d'atteindre et de détruire cette escadre qui, seule, lui disputait la domination de l'Adriatique; et la poursuite de cet objectif était, au début des hostilités, d'autant plus facile que la mobilisation des forces autrichiennes, paralysée par les embarras financiers du gouvernement impérial et par la faiblesse des ressources de l'arsenal de Pola, subissait de très longs retards.

Cependant au début de la campagne, aucun ordre catégorique ne fut donné à l'amiral italien pour se porter rapidement sur Pola et y forcer l'escadre autrichienne, hors d'état de résister à une *attaque brusquée,* si elle était menée avec quelque vigueur.

Ce ne fut que le 13 juillet, vingt jours après Custozza, que l'amiral Persano, de retour à Ancône, après une timide croisière de cinq jours au large, reçut du major-général La Marmora une lettre qui, dans des termes plus énergiques que précis, il le faut avouer, le poussait vivement à renoncer à sa prudente attitude :

« Ce matin, écrivait le chef d'état-major du roi Victor-Emmanuel, le conseil a été unanime à déplorer que la flotte n'ait pas encore trouvé le moyen d'agir énergiquement contre l'ennemi; c'est pourquoi, au nom de Sa Majesté, je vous donne l'ordre péremptoire que cet état de choses ait à cesser au plus tôt...

« Le ministre de la marine me charge de communiquer à Votre Excellence que, si la flotte continuait à rester inactive, il serait dans la pénible nécessité de vous en retirer le commandement, pour le confier à des mains sachant mieux profiter d'un élément offensif qui a coûté tant de sacrifices et qui a fait naître de si justes exigences. »

C'était fort bien dit; mais il n'y avait là ni plan, ni vue d'ensemble, pas même une indication qui pût fixer les irrésolutions du commandant en chef de l'armée navale sur le genre d'opérations que l'on attendait de lui. Cette marine, créée de toutes pièces et à si grands frais, on ne savait, le moment venu, comment l'employer!

La dure lettre dont nous venons de citer quelques passages n'avait cependant pas suffi pour vaincre les appréhensions de l'infortuné Persano : le 16 juillet, il voyait arriver à Ancône le ministre de la marine, l'avocat Depretis, qui lui renouvelait l'ordre absolu de « faire quelque chose, » sommation funeste que nos généraux recevront à leur tour quatre ans plus tard. C'est alors que l'amiral italien fit accepter l'idée de réduire l'île fortifiée de Lissa par une attaque combinée entre la flotte et une brigade de l'armée. Entreprendre une telle opération avant d'avoir battu Tegetthof, c'était une lourde faute dont les conséquences devaient bientôt apparaître d'autant plus dangereuses que l'on avait négligé les mesures propres à donner à l'attaque de Lissa le caractère d'un coup de main

rapide, et que la flotte italienne allait recevoir le choc de l'escadre impériale après avoir dépensé pendant deux jours une grande partie de ses forces dans une lutte stérile.

En effet, quand, le matin du 20 juillet, l'aviso *Esploratore* signala l'approche de l'escadre autrichienne, l'armée de Persano était dispersée; un de ses meilleurs cuirassés, le *Formidabile*, très éprouvé la veille par le combat qu'il avait soutenu contre les batteries de San-Giorgio, se retirait sur Ancône; un autre, le *Terribile*, ne devait rejoindre sa division qu'à la fin de la bataille; les soutes à combustible et à munitions étaient déjà fort entamées; enfin, les équipages restaient sous l'impression fâcheuse d'un premier échec.

Nous n'entreprendrons pas, après tant d'autres et de plus autorisés, d'écrire une relation de la bataille de Lissa : cette étude, si intéressante qu'elle fût, nous entraînerait au-delà des limites de notre cadre. On nous permettra pourtant de saisir l'occasion de rectifier, une fois de plus, une erreur de fait longtemps acceptée par le public, sinon par les gens du métier : ce n'est pas le vaisseau en bois le *Kaiser* qui coula, en employant le choc, la frégate blindée *Re d'Italia*, c'est le cuirassé *Ferdinand Max*, commandé par M. de Sterneck, et où Tegetthof avait arboré son pavillon.

Cette confusion s'explique assez aisément quand on lit les premiers récits de cette mémorable rencontre : l'amiral autrichien, pour ne citer que lui, insiste sur les brillantes manœuvres du *Kaiser*, qui, entouré par plusieurs cuirassés italiens, n'avait pas hésité à se jeter sur l'un d'eux, le *Re di Portogallo*, pour prévenir justement le choc de cette frégate. Il s'en fallait, d'ailleurs, que les résultats de ce coup de vigueur fussent semblables à ceux qu'avait obtenus le *Ferdinand Max;* sans doute le *Kaiser* avait réussi à se dégager, mais son étrave et sa guibre s'étaient écrasées sur les flancs bardés de fer du navire italien; son beaupré, son mât de misaine, sa cheminée étaient brisés... Le *Re di Portogallo*, au contraire, n'avait subi que des avaries insignifiantes.

Quoi qu'il en soit des incidens d'une lutte où les deux partis déployèrent une valeur égale, sinon une égale habileté, il faut reconnaître que la flotte de Persano était, dès le principe, mal engagée. Presque toujours une première faute en entraîne d'autres à sa suite; à la guerre, en tout cas, les erreurs tactiques découlent souvent d'une erreur stratégique. Les Italiens avaient perdu de vue qu'avant d'entreprendre une opération secondaire, — un siège maritime surtout, — *il fallait mettre hors de cause l'armée principale de l'ennemi;* l'escadre autrichienne se chargeait, dans la bataille du 20 juillet, de punir cet oubli du principe essentiel de la stratégie navale.

II.

Ce principe essentiel de la stratégie navale, nous sommes arrivés à l'établir, par une série de déductions, en partant de l'un des termes de la définition. Il en est d'autres, on le pense bien, qui n'ont rien perdu de leur solidité et qui méritent un examen d'autant plus attentif qu'ils se lient étroitement au principe essentiel, découlant comme lui de la définition même.

La stratégie navale, disions-nous, est l'art de distribuer et de *diriger* les forces maritimes sur le théâtre de la guerre.

Diriger une flotte, une escadre, une division même, soit en vue des opérations principales, soit en vue d'une opération secondaire, cela se traduit, en dernière analyse, par *le tracé d'une ligne d'opérations;* cette ligne, si elle suppose un point terminal, « l'objectif, » suppose aussi un point initial, qu'il dépend de nous de désigner, mais dont le choix ne saurait être indifférent. C'est, en effet, la *base d'opérations.*

Pour la stratégie, en général, une base d'opérations est un point d'appui autour duquel on concentre l'armée après y avoir réuni à l'avance toutes les ressources qui lui sont nécessaires. C'est de là que cette armée se met en marche pour atteindre le théâtre des opérations.

Cette définition, on n'en saurait douter, s'applique aussi bien aux armées navales qu'aux armées de terre; toutefois, si nous entrons dans le détail, nous découvrons dans la manière de constituer une base d'opérations, suivant qu'elle est destinée à une flotte ou à une armée modernes, des différences importantes qui justifient déjà la distinction que nous avons faite des deux branches de la stratégie.

Les grandes armées d'aujourd'hui, ne pouvant se mouvoir avec aisance que sur des voies bien tracées, routes carrossables et chemins de fer, sont obligées d'élargir leur base de façon à embrasser tout un réseau dont les branches vont se réunir sur le théâtre présumé des opérations. D'ailleurs, l'encombrement qui résulterait de la concentration des masses mobilisées sur un étroit espace ne permettrait plus de se contenter d'une place forte comme unique point d'appui. Enfin, une base étendue peut seule garantir à une armée poursuivie, débordée par l'ennemi, la précieuse faculté de se dérober à son étreinte par une retraite latérale.

Rien de semblable pour une armée navale : sa base d'opérations ne saurait embrasser une vaste étendue de côtes; la côte est inhospitalière aux grands vaisseaux, et les ports dont elle est semée ne donnent guère asile qu'à des navires de tonnage moyen : ce n'est

pas assez, du reste, qu'ils puissent recueillir une flotte vaincue, s'ils ne peuvent la réparer, lui fournir des renforts, la défendre surtout contre l'attaque d'un ennemi victorieux. La base d'une escadre de cuirassés se réduit toujours à un grand arsenal maritime, puissamment organisé, doté d'un outillage complet, et avant tout de *bassins de radoub;* d'ailleurs abondamment pourvu des munitions spéciales à la marine de guerre, de vivres, de charbon; mis enfin par la nature et par l'art dans un état de défense qui assure à une escadre un refuge inexpugnable.

Ainsi, tandis que la base d'une armée de terre s'étend sur une ligne, la base d'une armée navale se résume en un point. Doit-il en résulter quelque gêne pour sa concentration, quelque désavantage pour son offensive, quelques conséquences fâcheuses pour sa retraite?

Je ne le pense pas : la constitution des escadres et celle des armées suivent des progressions inverses; quand tous les jours on ajoute de nouveaux bataillons à ces masses épaisses dont une province entière ne pourra bientôt plus assurer la subsistance ni permettre le déploiement, les escadres, au contraire, voient décroître peu à peu le nombre, sinon la puissance, de leurs unités de combat. Cent trente vaisseaux avaient combattu à Beveziers et à La Hougue (1690-1692); les armées navales engagées à Ouessant (1778) et aux Saintes (1782) n'en comptaient chacune que trente ou trente-cinq; à Lissa, en 1866, seize cuirassés à peine prirent part à l'action, et c'est tout au plus si, dans une guerre entre la France et l'Angleterre, chacun des deux partis pourrait se présenter au combat avec douze ou quinze navires. Il est vrai qu'en deux siècles le prix d'un bâtiment de ligne s'est élevé de 600,000 livres à 23 millions de francs. Les grands ports d'aujourd'hui suffisent donc parfaitement à la concentration des plus puissantes escadres. Leur offriraient-ils pour l'offensive un débouché convenable? Oui, sans doute, parce qu'au sortir de la rade où elle s'est concentrée, l'escadre a, sur la vaste mer, le choix de sa route; fût-elle même observée par les éclaireurs de l'ennemi, qu'il lui serait facile de les dépister par une fausse marche.

Cette escadre, battue par l'ennemi, regagnera-t-elle aisément une base d'opérations si étroite?

Ceci veut être examiné de plus près : sans doute une escadre obligée de se dérober n'est pas astreinte, comme une armée vaincue, à suivre des chemins fixés d'avance et connus de l'ennemi. Les retraites latérales, les fausses routes, lui seront, la nuit au moins, toujours possibles; la mer est discrète, d'ailleurs, et ne garde point de traces...

Nelson poursuivant, en 1798, la flotte qui portait en Égypte Bo-

naparte et son armée croisa, à quelques lieues de distance, la route de l'énorme convoi, dont les mâtures venaient de s'effacer à l'horizon : la mer, presque calme, conservait encore de faibles traces du sillage de ces deux cents navires; on crut, à bord des vaisseaux anglais, que c'étaient là quelques indices de courans de surface, et l'on passa outre.

Toutefois, une flotte vaincue ne saurait errer sur les mers sans s'exposer à de fâcheuses rencontres, sans s'exposer au moins à se voir prévenue par l'ennemi aux atterrages du port qui lui sert de base d'opérations.

Il faut donc que cette base soit assez proche du théâtre de la rencontre, du théâtre des opérations, pour recueillir en peu d'heures les vaisseaux fugitifs. Nous ne devons le désastre qui suivit la glorieuse bataille de La Hougue qu'à la distance qui séparait l'armée de Tourville de sa base d'opérations, le port de Brest. Cherbourg n'existait pas alors, et aucun refuge assuré ne se présentait dans le Cotentin, qui pût grouper cette vaillante flotte autour de son chef.

Le principe que nous venons d'énoncer n'a pas moins d'importance au point de vue de l'offensive, car, s'il faut atteindre le plus tôt possible l'armée principale de l'ennemi, il importe évidemment de se donner la ligne d'opérations la plus courte, *il importe de partir d'un point très rapproché du théâtre probable de la rencontre.* Pour cette attaque brusquée, les heures sont précieuses et les coups frappés seront d'autant plus décisifs, d'autant plus retentissans qu'ils seront plus rapides et plus inattendus.

D'ailleurs, les facultés offensives des flottes modernes s'affaiblissent graduellement à mesure qu'elles s'éloignent de leur base d'opération; ces facultés sont dans l'étroite dépendance de l'approvisionnement de combustible : or le charbon, source unique de l'énergie, alimente à bord de nos navires non-seulement les machines motrices, mais encore les machines hydrauliques qui manœuvrent les canons, les accumulateurs d'air comprimé qui fournissent à nos torpilles leur indispensable moteur, enfin les machines électriques qui pourvoient à l'éclairage intérieur et extérieur du bâtiment; encore ne parlé-je point des appareils d'épuisement et des pompes à incendie qui joueront un si grand rôle pendant le combat, mais toujours au détriment du combustible.

Se résoudra-t-on, au risque de lui enlever les plus précieuses de ses facultés, la mobilité et la souplesse, à faire suivre l'escadre de vapeurs charbonniers? Mais ce serait un encombrant et lourd convoi à protéger, ce serait la liberté des mouvemens perdue, ce seraient des forces vives absorbées dans la recherche d'un bénéfice aléatoire, car il n'est jamais certain que l'on puisse opérer à la mer le transbordement du charbon : il faut que le temps s'y prête.

Ainsi, nos « unités de combat, » devenues des usines flottantes, où l'approvisionnement de combustible reste hors de proportion avec la consommation, seront de plus en plus étroitement rivées à la côte et au grand port qui peut seul les ravitailler.

Mais nos arsenaux maritimes réalisent-ils l'idéal *de la base la plus rapprochée du théâtre des opérations?*

Sans doute, la position de quelques-uns de ces ports de guerre (et il ne saurait être question de les déplacer) n'a pas été fixée, il y a cent cinquante ans ou deux cents ans, par des considérations du même ordre que celles qui nous préoccupent aujourd'hui.

Rochefort offrait, dans le golfe de Gascogne, à des navires à voiles et à faible tirant d'eau, un abri que les escadres à vapeur de nos jours ne pourraient plus utiliser. Lorient ne dut son existence qu'à une entreprise commerciale de la célèbre compagnie des Indes : l'accès de son port est difficile ; ses ressources sont peu étendues. Cet établissement conserve toutefois une notable importance comme chantier de construction pour les bâtimens en fer.

Brest présentait et présentera toujours les avantages d'une rade spacieuse, d'une belle position géographique aux avancées de l'Europe, et d'une population solidement attachée aux institutions de notre marine. Mais, au point de vue exclusivement militaire, ce grand port n'a de valeur que comme point d'appui des navires chargés de la *guerre du large,* de la guerre de croisière, dont nous discuterons tout à l'heure la véritable efficacité.

En somme, nos trois arsenaux de l'Océan ont un vice commun et un vice essentiel : ils s'ouvrent sur l'ouest, où, de longtemps, nos escadres n'auront que faire.

Cherbourg et Toulon, seuls, répondent à des objectifs stratégiques nettement caractérisés : ce sont, en même temps que de précieux refuges, des positions offensives dont nos voisins apprécient toute l'importance.

Cependant, depuis que l'axe de notre politique extérieure s'est déplacé, depuis que certains groupemens de puissances nous imposent d'accumuler vers l'est et vers le sud la totalité de nos moyens d'action, Cherbourg, osons le dire, a beaucoup perdu de sa valeur comme position offensive et comme centre de ravitaillement ; Toulon même ne satisfait plus entièrement, comme base d'opérations, à la condition dont nous reconnaissions plus haut l'importance.

Si le premier de ces grands ports n'est pas assez rapproché de Wilhelmshafen et de Kiel, le second est trop loin de Naples, de Tarente et de Pola. — Il est donc nécessaire de créer en faveur de nos escadres de nouveaux points d'appui, plus voisins de la mer du Nord, de la mer Tyrrhénienne, de l'Adriatique ; des *bases secondaires* sommairement outillées, mais abondamment pourvues de

charbon et de munitions de combat, défendues d'ailleurs par de solides batteries, et qui prolongeraient pour ainsi dire le rayon d'action efficace de nos deux grands arsenaux, *bases principales*, bases essentielles de nos armées navales. Quels sont donc les points favorables à la création de ces bases secondaires? N'est-ce point, au nord-est, Calais ou Dunkerque, nos seuls débouchés naturels sur la mer du Nord? Dunkerque plus avancé dans l'est, déjà en pleine Flandre, peuplé de « pratiques » et de pilotes de la *Deutschsee*, d'ailleurs en possession d'un rudiment d'arsenal maritime et fier encore de ses glorieuses traditions; Calais plus accessible peut-être aux navires de guerre et mieux aménagé depuis ses récens travaux.

Et dans le sud, n'avons-nous pas, outre la précieuse rade de Villefranche, poste avancé de Toulon vers la rivière de Gênes, des ports avantageux comme Ajaccio, qui surveille le débouché de Bonifacio, qui protège notre ligne de commnications avec l'Algérie; comme Porto-Vecchio, sur l'autre versant de la Corse et tout près de la menaçante Maddalena? N'avons-nous pas une remarquable position offensive, Bastia, à égale distance (six heures de marche à 14 nœuds) de la Spezzia et de Civita-Vecchia?

Plus loin enfin, dans cette France nouvelle qui grandit sur l'autre rive de notre mer intérieure, faut-il signaler Bizerte qui, mieux que Malte, domine à la fois les deux bassins de la Méditerranée, et où nous tiendrions dans nos mains le nœud qui la resserre; Bizerte pour qui la nature a tant fait, et qui deviendrait, avec quelques travaux, un excellent port de refuge en même temps qu'un relais, qu'une étape, raccourcissant de moitié notre ligne d'opérations contre Tarente et contre Pola.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que l'on s'efforce de donner des bases secondaires aux armées navales; pendant la guerre de la succession d'Autriche, de 1743 à 1748, les flottes anglaises qui flanquaient, dans le golfe de Gênes, l'aile gauche des Austro-Sardes, se voyaient obligées d'interrompre trois fois par an leurs opérations pour aller se ravitailler à Gibraltar, alors leur seule base dans la Méditerranée. Pendant quelques semaines nos malheureuses populations provençales respiraient plus librement et nos armées, jointes à celles de l'infant don Philippe, pouvaient marcher sans entraves. La Corse tentait déjà nos avisés ennemis, et, la soulevant contre Gênes, ils essayèrent sans succès de s'établir à Bastia.

Plus heureux en 1794, grâce à Paoli, lord Jervis put établir dans le golfe de Saint-Florent une véritable *base secondaire*, juste en face de ces routes de la Corniche où s'usaient en efforts stériles les valeureux soldats d'Anselme, de Dugommier et de Schérer; c'est de là que l'amiral anglais détachait l'actif Nelson pour inquiéter

nos communications, pour couper nos convois, pour battre notre aile droite, et, plus tard, pour capturer à Savone le parc de siège que Bonaparte destinait à l'attaque de Mantoue; c'est de là qu'il appareillait, le 12 juillet 1795, pour se jeter sur la flotte française de l'amiral Martin, assez audacieuse pour sortir de Toulon.

Mais le mouillage de Saint-Florent est peu sûr. Nelson s'était bien promis que, commandant en chef, il saurait choisir une base secondaire plus favorable : c'est lui, en effet, qui reconnut, au nord de la Sardaigne, la belle rade à laquelle il donna le nom de l'un de ses vaisseaux, l'*Agincourt*, bassin tranquille que les îles de Caprera et de la Maddalena défendent contre les vents du détroit de Bonifacio. Laissant à ses agiles frégates le soin d'observer la côte de Provence, il venait là renouveler ses provisions d'eau douce et de vivres, il venait surtout faire goûter à ses équipages quelques nuits de repos bien méritées.

Prévoyait-il, quand il signalait les avantages stratégiques de cette position, quand il disait qu'elle « bloquait naturellement Toulon et Marseille, » et que jamais flotte française ne perdrait de vue la côte de Provence sans qu'il eût le temps de se jeter sur elle et de la prendre en flanc ou en queue, pouvait-il prévoir qu'une nouvelle grande puissance, qu'une marine inconnue de son temps recueillerait avidement ses leçons et ferait de la Maddalena une des plus remarquables bases secondaires qu'on ait jamais organisées pour les armées navales?

Heureux Italiens, heureux imitateurs, qui devaient déjà leur superbe port de la Spezzia au coup d'œil de Napoléon Ier!

III.

Quand une armée s'enfonce en pays ennemi, elle ne manque pas de jalonner sa route, d'étape en étape, par des postes fortifiés; d'y laisser des troupes mobiles pour les défendre et les relier; enfin de créer sur cette route précieuse, qui doit lui amener ses renforts, ses vivres et ses munitions, un système de *places du moment*, points d'appui solides, capables de résister, non-seulement aux coups de main des coureurs et des partisans, mais aux attaques des corps organisés avec lesquels l'ennemi tenterait de s'établir sur *la ligne de communications*.

Cette organisation défensive de la ligne de communications, tous les maîtres en l'art de la guerre l'ont considérée comme une des tâches les plus difficiles, comme l'objet des plus constans soucis d'un général en chef.

Les flottes ont, elles aussi, des lignes de communications, qui veulent être organisées avec d'autant plus de soin que les lignes

d'opérations s'allongent et que l'on porte la guerre dans des mers plus éloignées : il importe d'ailleurs de remarquer que ces lignes ne se confondent pas avec *les lignes d'opérations :* en effet, des raisons momentanées et d'ordres très divers, politique, militaire ou nautique, peuvent obliger une flotte à employer une route détournée pour se rendre sur le théâtre de la guerre ; mais sa ligne de communications, celle que suivront ses renforts et ses approvisionnemens, doit se rapprocher de la ligne droite, ou du moins du plus court chemin.

On reconnaît à la fois l'existence et l'importance des lignes de communications pour les armées navales, quand on étudie certaines routes maritimes, comme celle qui conduit du nord de l'Europe dans les contrées de l'extrême Orient, et que marquent d'un trait caractéristique cinq défilés inévitables, les détroits de Gibraltar et de Sicile, le canal de Suez, les détroits de Bab-el-Mandeb et de Malacca. Ces défilés sont aujourd'hui dans les fortes mains d'une nation dont on ne peut trop admirer ni trop redouter la prévoyante et tenace énergie. L'occupation successive de la vieille forteresse de Tarik, de l'île de Malte, de Port-Saïd et de Suez, de Périm et d'Aden, de Singapore et de Hong-Kong restera longtemps comme la preuve frappante de la persévérance et de l'unité des vues politiques chez une aristocratie qui n'a pas son égale en Europe pour la valeur intellectuelle, et qui a conduit l'Angleterre à de si hautes destinées.

Qu'on ne croie pas d'ailleurs que la précision des indications fournies par les accidens géographiques puisse diminuer le mérite du gouvernement anglais. Avant que le canal de Suez fût percé, sa ligne de communications avec les Indes était nettement jalonnée autour de l'Afrique par les points de Bathurst, l'Ascension, Sainte-Hélène, le Cap, les Seychelles ou l'île de France, dont nos acharnés ennemis avaient salué la prise avec tant de joie, en 1810.

Encore ne parlé-je pas des îles du Cap-Vert, du port précieux de la Praya, aux mains du Portugal, devenu lui même comme une colonie anglaise.

Mais un enseignement immédiat se dégage de ces considérations, c'est que, au contraire de celles des armées, les lignes de communications des flottes peuvent et doivent être établies d'avance, dans le temps de paix : c'est encore là un point où se séparent les deux stratégies.

Il est en effet presque toujours facile à une armée qui progresse de créer en peu de temps sur sa ligne de communications des points d'appui doués d'une suffisante résistance : des fortifications passagères ou semi-permanentes, des palissades, des ouvrages en terre, quelques bataillons, quelques bouches à feu en font les

frais, et la valeur de ces moyens de défense est dans un juste rapport avec celle des moyens ordinaires de l'attaque. Il n'en va pas de même pour les armées navales : leurs engins de combat sont trop spéciaux, leurs effectifs trop réduits, leurs approvisionnemens trop exactement limités en vue d'opérations exclusivement maritimes pour qu'il leur soit possible de se constituer elles-mêmes, sur leur route, des places du moment, des bases secondaires.

Cette faculté précieuse, les flottes d'autrefois la possédaient à un haut degré : elle leur était pourtant moins utile qu'aux escadres d'aujourd'hui, parce qu'elles jouissaient, n'employant qu'un moteur naturel, d'une bien plus grande autonomie que nos flottes à vapeur ; parce qu'elles étaient à elles-mêmes leur propre convoi, parce qu'elles emportaient dans les flancs de leurs vaisseaux, que n'alourdissait pas une épaisse cuirasse, six mois de vivres et plus de munitions qu'il n'en fallait pour livrer plusieurs batailles rangées. C'était le temps où l'on pouvait envoyer de puissantes armées navales aux Antilles, aux États-Unis, dans les Indes, et où l'industrie d'un Suffren entretenait trois ans quinze vaisseaux sur une côte ennemie sans toucher barre à l'île de France. Cependant ces escadres sentaient, elles aussi, le besoin de points d'appui, de bases secondaires, et savaient se les ménager : je ne parlerai pas de l'armée navale de Brueys, jalonnant sa route par la prise de possession de Malte; elle devait ce succès à l'armée qu'elle transportait et surtout à l'influence morale du général en chef, Bonaparte ; mais j'ai montré Jervis s'installant à Saint-Florent, Nelson guettant, de la Maddalena, tous les mouvemens de nos escadres. Je pourrais citer encore l'exemple du grand Suffren assurant à Achem d'abord, à Trinquemalé ensuite, conquis sur les Anglais, son hivernage, son ravitaillement, ses rechanges de mâts, de voiles et d'agrès; car s'il refusait, malgré les ordres de M. de Castries, de revenir à l'île de France, c'est que, disait-il, « l'exécution de ces ordres nous ferait perdre six mois et tous les fruits de nos combats. » Et M. de Souillac, gouverneur de l'île de France, écrivait au ministre : « Le parti courageux qu'a pris M. de Suffren sauve l'Inde... »

C'était là de la belle et bonne stratégie navale : on l'a justement admirée. Malheureusement de si précieux exemples ne pourraient plus nous servir aujourd'hui; les engins maritimes, disions-nous tout à l'heure, sont trop spéciaux... Ajoutons qu'ils se spécialisent de plus en plus. On pouvait encore, il y a trente ans, armer une batterie de circonstance, élevée à terre, en empruntant quelques pièces de 18, montées sur de commodes affûts en bois, à la batterie haute d'un vaisseau. Aujourd'hui cela même n'est plus possible; la complication, la puissance, le poids du matériel nouveau,

s'y opposent absolument, et ce n'est là, pour les officiers de vaisseau, qu'une des moindres raisons de se défier de la voie dans laquelle est engagée l'artillerie navale.

Débarquer des hommes, il n'y faut pas songer davantage; la tendance à la diminution des effectifs est générale : on semble accorder ainsi aux appareils mécaniques, aux appareils hydrauliques en particulier, une confiance qu'ils ne justifieront peut-être pas, et considérer les opérations d'une guerre maritime comme réduites à une seule rencontre...

Il faut donc que les escadres qui opéreront dans les mers lointaines y trouvent des bases secondaires déjà organisées, déjà pourvues de charbon, d'approvisionnemens, de munitions et des objets de rechange indispensables; des *places du moment* convenablement fortifiées et où nos équipages soient assurés de goûter quelque repos. Dès lors ce sont nos colonies seules qui peuvent nous procurer ces avantages. Eh bien! ces établissemens sont-ils distribués, sont-ils disposés de manière à remplir un rôle aussi important?

Revenons à cette route de l'extrême Orient qu'il nous importerait tant de jalonner, et occupons-nous d'abord de nos dépôts de combustible. D'Obock à Saïgon il faut compter 5,300 milles marins : nous avons bien, dans le sud de l'Hindoustan, les relâches de Mahé ou de Pondichéry; mais, en cas de conflit avec l'Angleterre, ces points seraient immédiatement occupés par nos adversaires.

Quels sont donc les navires capables de franchir sans relâcher cette énorme distance de 5,300 milles? Éliminons d'abord les cuirassés, bien éloignés qu'ils sont de porter dans leurs flancs le stock de charbon nécessaire : d'ailleurs, l'importance prépondérante des opérations en Europe les retiendra toujours dans nos eaux. Les anciens croiseurs mixtes pouvaient, en marchant à la voile et à la vapeur, en profitant des moussons, résoudre assez économiquement ce problème. Il n'en serait pas ainsi des croiseurs nouveaux, que nous privons de toute voilure; je sais que ces navires, s'ils développent de grandes vitesses, au prix de grandes dépenses de combustible, peuvent aussi marcher à une allure ralentie et relativement économique. Mais, sans parler des inconvéniens de l'ordre militaire qui résulteraient de la lenteur de leur marche, la capacité de leurs soutes ne leur permettrait pas de franchir ces 5,300 milles. Il ne faut pas perdre de vue, en effet, que dans la pratique de la navigation, et surtout en temps de guerre, on ne doit jamais considérer la provision de charbon embarquée à bord comme totalement disponible. Une notable partie de ce charbon joue un rôle défensif essentiel en protégeant les chaudières, la machine, les soutes à poudre contre les projectiles ennemis ; de plus, un navire

allégé de tout son combustible se trouve dans des conditions de stabilité aussi fâcheuses pour la navigation que pour le combat; enfin aucun capitaine ne se souciera d'atterrir en brûlant sa dernière briquette, « en grattant ses soutes, » au risque de trouver au dernier moment un vent contraire qui le rejette au large, au risque de devenir le jouet des caprices de la mer.

Ainsi, tandis qu'un navire anglais trouverait sur cette route des dépôts de charbon espacés de 2,000 milles au plus, distance toujours franchissable, même à grande vitesse, pour les croiseurs récens, un navire français aurait à parcourir avec ses seules ressources une distance plus que double et serait, en atterrissant, à la merci de son adversaire, arrivé plus tôt que lui et pourvu en abondance de tous ses moyens d'action.

C'est là un élément de supériorité incontestable et que le premier lord de l'amirauté, sir Georges Hamilton, ne manquait pas de signaler tout dernièrement à l'attention du parlement anglais.

Je ne dis rien du passage du canal de Suez, que je suppose *réellement neutralisé*, supposition sans doute bien gratuite.

La *distribution* de nos colonies, considérées comme bases d'opérations secondaires, est donc défectueuse, et nous avons depuis longtemps laissé prendre à l'Angleterre toutes les positions favorables.

L'organisation de ces établissemens est-elle du moins en état de satisfaire aux besoins des escadres modernes et, pour préciser, d'une division de croiseurs tels que nous les construisons en ce moment?

Le temps n'est plus où l'on trouvait partout les élémens essentiels au ravitaillement et au réapprovisionnement des bâtimens de guerre : de l'eau douce, du biscuit, des cordages, des bois, des toiles, de la poudre et des boulets ronds; c'est tout autre chose qu'il nous faut aujourd'hui : c'est de la poudre prismatique expressément fabriquée non-seulement pour tel modèle d'artillerie, mais encore pour tel calibre de bouche à feu; ce sont des boulets d'acier ayant une certaine trempe, des formes particulières, un montage et un ajustage parfaits, des obus chargés avec des substances explosives d'une manipulation fort delicate; ce sont encore des cartouches spéciales et pour les canons à tir rapide, et pour les canons revolvers, et pour les fusils; ce sont des pièces de rechange façonnées au dixième de millimètre pour les torpilles, et des torpilles elles-mêmes avec leurs charges de fulmi-coton, pour remplacer celles que l'on aura lancées, heureux encore si ces torpilles se trouvent de calibre pour les tubes du croiseur; c'est enfin pour toutes les armes, pour tous les engins mécaniques, hydrauliques, électriques, un outillage délicat qui ne s'est guère aventuré jus-

qu'ici hors de nos arsenaux, dont l'entretien aux colonies exigerait un personnel technique, des magasins, des ateliers dispendieux, et dont la conservation, dans ces régions chaudes et humides, inspire à tous les hommes compétens des doutes autorisés. Le service de l'artillerie navale anglaise n'exprimait-il pas dernièrement la crainte que les propriétés des poudres lentes ne s'altérassent pendant leur séjour dans les pays chauds?

Ainsi, à moins d'engager des dépenses considérables, dont les fruits ne sont même pas assurés, nous ne pouvons plus constituer de fortes lignes de communication aux divisions navales destinées à opérer dans les mers lointaines; nous ne pouvons plus nous flatter de créer dans nos colonies des *bases secondaires* pour nos grands croiseurs modernes.

Il faut s'y résigner : dès que l'on donne à ces navires la protection des blindages métalliques, dès qu'on les dote d'une machinerie compliquée, de canons longs brûlant des poudres lentes et manœuvrés par des appareils hydrauliques, de torpilles automobiles, d'un éclairage électrique intérieur et extérieur, dès qu'on en fait, en un mot, des cuirassés mal déguisés sous le nom de *croiseurs protégés*, on les ramène fatalement dans la zone d'influence des grands arsenaux.

Pour vouloir exalter certaines de leurs facultés, on diminue leur rayon d'action, dont la grandeur est le facteur essentiel de leur puissance, et s'il est vrai de dire que la guerre d'escadre sera rivée à la côte, il ne l'est pas moins d'affirmer que la guerre des croiseurs se localisera dans les eaux de l'Europe.

IV.

Faut-il, au demeurant, le regretter beaucoup? Sans doute la protection de notre commerce dans les mers lointaines pourra en souffrir; moins cependant que d'aucuns semblent le croire. Notre marine marchande subit largement les effets de la révolution qui, peu à peu, fait passer l'industrie des transports des navires à voiles aux bâtiments à vapeur, et, j'ajoute, aux grands vapeurs. Si le nombre total de nos navires diminue, celui de nos paquebots augmente, et leur tonnage moyen, surtout, s'accroît avec une rapidité significative. C'est une loi générale : il est moins coûteux pour une compagnie maritime d'entretenir dix grands vapeurs que quinze navires moyens qui ne draineraient pas une plus grande quantité de marchandises. Or les grands paquebots acquièrent chaque jour une allure plus rapide et voient par conséquent s'augmenter leurs chances d'échapper aux croiseurs mixtes à vitesse moyenne qui,

seuls, à peu près, pourront tenir croisière sans relâches fréquentes, et battre les mers d'une manière continue.

Je ne prétends pas dire que tous nos paquebots pourront continuer leurs opérations commerciales : aucune nation ne saurait se flatter de cet avantage, à moins de former des convois protégés par de véritables escadres de croiseurs, et ce moyen ne semble guère à la disposition que de la seule Angleterre. Je crois seulement que les paquebots-poste pourront y parvenir, à condition de modifier leurs routes ordinaires, trop connues des navires de guerre, et que les autres, moins rapides, réussiront à gagner sans encombre soit une de nos colonies, soit un port neutre.

Les guerres modernes sont assez courtes pour que cette dernière solution d'une question délicate puisse satisfaire une nation dont ni la vie quotidienne, ni les intérêts essentiels, ne sont suspendus aux arrivages de ses navires.

Mais la difficulté, pour ne pas dire l'impossibilité, de protéger nos paquebots dans les régions exotiques n'est pas la seule conséquence fâcheuse de la transformation de nos types de croiseurs. Concentrés désormais dans les eaux d'Europe, au moins dans l'Atlantique nord, ces navires vont-ils donc laisser les vapeurs ennemis opérer en toute sécurité leurs transactions commerciales de l'autre côté de la terre?

Je pourrais dire qu'il importerait assez peu, si nous réussissions à barrer, en fin de compte, à ces paquebots le chemin de la métropole. Mais le moment est venu sans doute d'élargir le débat et de discuter les avantages, sinon de la *guerre de course*, qui nous est desormais interdite par les traités, du moins de la *guerre des croiseurs*.

Dans l'examen des chances diverses que nous offre un conflit avec une puissance exclusivement maritime, l'Angleterre par exemple, quelques officiers de mérite, et surtout nombre de personnes étrangères à la marine, ont cru pouvoir préconiser cette méthode de guerre à l'exclusion de toute autre.

On a rappelé avec complaisance qu'en huit années, de 1793 à 1801, la marine marchande anglaise avait perdu 2,500 navires, non pas capturés, mais naufragés pour la plupart; on a négligé de dire que, dans cette même période, les croiseurs anglais nous avaient enlevé un nombre égal de bâtimens; on a surtout oublié de reconnaître que, si ce chiffre ne représentait qu'une partie de l'outillage maritime du commerce anglais, il donnait en revanche la totalité du nôtre.

Pour réduire la Grande-Bretagne à merci, ajoute-t-on, c'est assez de l'atteindre dans cette énorme flotte marchande qui draine

les richesses du monde entier; c'est assez de l'affamer en interceptant les paquebots qui suppléent par l'appoint de leurs chargemens de blé à l'insuffisance de ses récoltes.

Ces longues files de *cargo-boats* suivent des routes à peu près invariables et connues de tous les navigateurs : chacun de ces navires vient à son tour reconnaître certains caps, certains accidens hydrographiques qui jalonnent leur route et rectifient leur « estime ».

Il est donc aisé de les atteindre sur leur route préférée ou à l'atterrissage.

Je n'y contredis pas et je veux même qu'au début de la guerre nous réussissions à infliger des pertes sensibles au commerce anglais. La Grande-Bretagne restera-t-elle désarmée en face de ce danger? Il serait puéril de s'en flatter.

Sa flotte de croiseurs est nombreuse et puissante : elle le sera plus encore dans quelques années. Dédaignant la capture de nos trop rares bâtimens de commerce, ces navires se consacreraient à la protection de leurs paquebots : la lutte s'établirait bientôt en haute mer entre croiseurs de types analogues, et peu à peu, quelle que fût la valeur des nôtres, le nombre finirait par l'emporter.

Admettons toutefois que deux ou trois croiseurs français, supérieurs à leurs adversaires en armement, en vitesse, en approvisionnement de combustible, puissent se maintenir au large et continuer leurs ravages sur le commerce anglais : enlèveront-ils à l'ennemi les *convois de paquebots* naviguant de conserve et pourvus d'une puissante escorte, où figureront sans doute les beaux croiseurs à ceinture cuirassée, *Aurora*, *Orlando*, *Immortality*, etc., que l'Angleterre semble construire justement en vue de ce service spécial?

C'est ainsi qu'agissait déjà l'amirauté pendant les grandes guerres maritimes du siècle dernier, et les judicieuses mesures qu'elle prenait alors pour couvrir avec ses escadres la navigation de ses flottes marchandes lui réussiraient encore aujourd'hui. Ces flottes marchandes se formaient dans les ports de commerce de la Grande-Bretagne en même temps que l'on armait, dans ses arsenaux, les escadres destinées aux opérations dans la Méditerranée, aux Antilles, aux Indes, ou les divisions chargées de renforcer ces armées navales. On utilisait ainsi tous les départs de forces constituées en vue des opérations exclusivement militaires, pour faire franchir aux navires marchands les zones réputées les plus dangereuses, celles de l'Atlantique nord, par exemple; la séparation se faisait assez loin dans le Sud, quelquefois vers le tropique, et les bâtimens de guerre reprenaient leur route normale. D'ailleurs on ne laissait pas d'armer, quand il le fallait, des divisions spéciales, uniquement chargées de défendre le convoi jusqu'à sa destination; ces

divisions se composaient en général d'un petit nombre de vaisseaux et de grosses fregates, choisis parmi les mieux armés et les meilleurs marcheurs, capables par conséquent de soutenir le combat contre des forces supérieures pendant que le convoi se dispersait, puis de se soustraire aux coups de l'ennemi quand les navires marchands avaient pu gagner une avance suffisante. Souvent aussi le départ d'une flotte marchande, ou son atterrissage, étaient *masqués* par une entreprise contre notre littoral, que l'on ne manquait pas d'annoncer avec fracas et qui retenait dans nos eaux les forces actives dont nous aurions pu disposer.

Les meilleurs amiraux anglais, les Rodney, les Howe, les Darby, ne s'estimaient point diminués quand on leur confiait le soin d'escorter des convois considérables : ils y consacraient tous leurs soins, toutes les ressources de leur tactique, et les opérations de lord Howe pour faire pénétrer dans la baie de Gibraltar la flotte de transports qui devait ravitailler cette place en 1782, sont longtemps restées des modèles du genre.

Cet officier général n'avait cependant que 34 vaisseaux à opposer à l'armée navale franco-espagnole, qui en réunissait 46 sous les ordres de l'amiral don Luis de Cordova. La fortune même lui avait d'abord paru peu favorable, et un calme plat qui l'avait pris à l'entrée du détroit avait obligé sa flotte à le franchir sous la seule impulsion du courant qui porte dans la Méditerranée : le 11 octobre au soir, l'armée anglaise, à l'exception d'un vaisseau et de 4 transports qui avaient réussi à gagner Gibraltar, se trouvait rejetée assez loin de la place : le 13, l'armée alliée, jusque-là retenue par le calme dans la baie d'Algésiras, appareillait au premier souffle de brise et venait s'interposer entre Gibraltar et l'amiral anglais. Malheureusement don Luis de Cordova, leurré par son habile adversaire de l'espoir d'une bataille rangée, se laissa entraîner à suivre de près toutes ses évolutions : les vaisseaux anglais, la plupart doublés en cuivre, étaient de bons marcheurs, et tous les capitaines, attentifs à saisir les intentions de leur chef, secondaient la justesse de ses ordres par la précision de leurs manœuvres. Pendant trois jours lord Howe réussit à refuser le combat tout en gardant le contact de son adversaire, et en se plaçant toujours entre lui et son convoi ; le 17 octobre, enfin, au moment où les vents d'est se prononçaient, lord Howe se trouva plus près du détroit que don Luis de Cordova : en quelques heures, tous les transports avaient pu rentrer dans la rade de Gibraltar, et le 18 l'amiral anglais, sa mission heureusement remplie, se hâtait de faire route à l'ouest pour regagner les côtes d'Angleterre, dont son escadre constituait le seul élément de défense. Le 20 octobre, par un retour de fortune inespéré, la flotte combinée franco-espagnole, qui avait

suivi d'assez loin l'armée anglaise, put profiter d'une saute de vent pour se rapprocher de l'ennemi : l'occasion était précieuse... don Luis de Cordova allait-il l'utiliser pour *écraser l'armée principale de l'ennemi*, et les flots du cap Trafalgar, que l'on voyait encore à l'horizon, allaient-ils engloutir des vaisseaux anglais?

On put le croire un moment : la division légère de l'armée combinée, sous les ordres de l'intrépide Lamotte-Piquet, laissa rapidement porter sur l'ennemi et engagea l'action avec la dernière vigueur ; déjà lord Howe, contraint d'accepter le combat et de former sa ligne, appelait de ses vœux la nuit, dont les ombres commençaient à s'étendre sur le champ de bataille... A deux milles, couvert de toile, s'avançait le gros de l'escadre française; plus loin se détachaient sur le ciel les mâtures des lourds vaisseaux espagnols ; ils étaient loin sans doute, mais les nôtres, brûlant du désir de combattre, suffisaient pour arrêter l'ennemi et pour soutenir le premier effort de la lutte. Un signal monta au grand mât du vaisseau amiral espagnol : c'était le « ralliement général et absolu. » Don Luis de Cordova trouvait son armée navale mal engagée et craignait, malgré la supériorité de ses forces, de la compromettre dans un combat de nuit.

Notre vaillante avant-garde abandonna l'ennemi, qui se garda de la poursuivre, et le lendemain l'amiral espagnol reprenait, autour de Gibraltar, un blocus désormais inutile.

Au risque de nous attarder sur le terrain de la tactique, nous citerons encore, pour prouver que nos chefs d'escadre ont su, eux aussi, se dévouer pour le salut des convois confiés à leur garde, le beau combat du 14 octobre 1747. M. de l'Étanduère avait été chargé de convoyer, avec 8 vaisseaux, 250 voiliers qui se rendaient dans la mer des Antilles : dans les parages du cap Finisterre 14 vaisseaux anglais, sous les ordres de l'amiral Hawke, se montrèrent sous le vent de la flotte française. Pour permettre à cette lourde masse, que la brise et la mer poussaient sur l'ennemi, de serrer le vent et de s'échapper, M. de l'Étanduère se hâta de se rapprocher de l'escadre anglaise, et l'on vit ces huit vaisseaux présenter audacieusement leur ligne bien serrée aux coups d'un ennemi si supérieur en nombre. Au bout de quatre heures de lutte un seul de nos vaisseaux avait succombé; Hawke, un moment déconcerté par une telle résistance, revient à la charge, et cette fois, les trois vaisseaux qui formaient la queue de la ligne, entourés de tous côtés, rasés, ruinés, ruisselans de sang, cèdent aux coups de l'ennemi : la nuit est venue. Le *Tonnant*, que monte M. de l'Étanduère, l'*Intrépide* sous Vaudreuil, le *Terrible* et le *Trident* combattent encore, assurés de périr, mais certains désormais d'avoir sauvé le convoi, car l'amiral Hawke n'a pu distraire du combat aucun de

ses navires. A neuf heures du soir l'étendard aux fleurs de lis ne flotte plus que sur les poupes fracassées du *Tonnant* et de l'*Intrépide;* le *Tonnant* va succomber, lorsque l'*Intrépide*, qui a conservé quelques lambeaux de voiles, passe sur son avant, lui donne un grelin et s'éloigne du champ de bataille, remorquant les glorieux débris du vaisseau amiral.

La flotte anglaise, absolument désemparée, laissait échapper les plus beaux trophées de sa victoire.

Quand les deux vaisseaux français rentrèrent, quelques jours plus tard, dans la rade de Brest, M. de l'Étanduère, dont le vaisseau avait pu se constituer une mâture de fortune, voulut cependant que l'*Intrépide* le prît une seconde fois à la remorque, reconnaissant ainsi qu'il devait son salut au dévoûment et à l'habileté de M. de Vaudreuil : touchante délicatesse et bien digne de ces deux vaillans cœurs!

Faut-il rappeler enfin que c'est pour assurer l'arrivée d'un grand convoi de blés d'Amérique, impatiemment attendu dans nos ports, que la Convention fit sortir de Brest l'armée navale de Villaret-Joyeuse et la jeta sur la flotte de lord Howe, malgré l'infériorité de son organisation, malgré l'ignorance de ses équipages, malgré la profonde incapacité de quelques-uns de ses capitaines, nommés par la faveur des clubs révolutionnaires?

Assurément, la victoire resta le 13 prairial et devait rester à la flotte la mieux organisée, à l'amiral le plus expérimenté, enfin à un corps d'officiers qui avait conservé les traditions de la guerre d'Amérique; toutefois, notre défaite fut honorable, et nous n'aurions même laissé aucun vaisseau entre les mains de nos habiles adversaires si le virement de bord signalé par Villaret à la fin de la journée avait été ponctuellement exécuté par toute son armée navale; cette manœuvre, qui avait pour but de recueillir dix de nos vaisseaux absolument hors d'état de se mouvoir, n'en sauva que quatre, et l'armée anglaise put quitter le champ de bataille en emmenant les six autres.

Mais ce qu'il faut reconnaître impartialement, c'est que l'*avantage stratégique* nous restait et que l'objectif essentiel de la sortie de Villaret-Joyeuse était atteint, puisque les Anglais, très maltraités, laissaient le passage libre à notre convoi. Le surlendemain du 13 prairial, en effet, cette flotte marchande traversait le champ de bataille où avait péri le *Vengeur du peuple*.

Ainsi, on le voit bien par ces exemples, malgré les aptitudes particulières de la marine à voiles pour les croisières, peu à peu, en raison même de la formation de ces grands convois, la guerre d'escadre se substituait, pour leur défense comme pour leur attaque, à l'ancienne guerre de course : il en serait encore de même aujour-

d'hui, car aujourd'hui n'est jamais aussi différent d'hier que notre orgueil cherche à nous le persuader; il en serait de même, dis-je, et l'Atlantique nord verrait des divisions de grands croiseurs se disputer les grandes routes de navigation et combattre, à quelques centaines de milles au large, pour la liberté des atterrissages. — Dans cette lutte, encore une fois, sur un théâtre d'opérations ainsi circonscrit, l'avantage finirait toujours par rester au nombre.

Saluons cette marine mixte qui s'en va, ces engins maniables et robustes qui pouvaient seuls nous permettre de suivre sur les mers lointaines les grands exemples des Lamotte-Piquet, des Linois, des Lhermitte, des Allemand. C'était *la voile* qui, donnant aux frégates de ces habiles officiers une autonomie que n'auront jamais les navires mus exclusivement par la vapeur, favorisait les longues recherches, les patientes investigations, les combinaisons savamment mûries. C'était la voile encore qui aurait permis à nos croiseurs mixtes de se maintenir longtemps au large et de réserver pour la poursuite ou pour le combat leur précieuse provision de combustible : or, si nos grands croiseurs sont devenus des cuirassés, nos croiseurs légers deviennent à leur tour des *éclaireurs d'escadre*, dont la puissance effective et le rayon d'action paraissent sacrifiés à la pénible recherche des très grandes vitesses.

La conclusion s'impose : sans renoncer à faire au commerce ennemi tout le mal que nous pourrons, nous devons nous pénétrer de cette idée que la guerre des côtes l'emporte définitivement sur la guerre du large, les combats d'escadre sur les rencontres isolées.

Ce sont des opérations rapides, des coups vigoureux qu'il nous faut aujourd'hui; l'esprit public s'y prête et nos engins l'exigent : la stratégie navale y trouve, d'ailleurs, l'application de ses lois essentielles... Souhaitons seulement que, pour y satisfaire, la résistance et la durée de notre matériel puissent rester au niveau de sa complication.

V.

Nous avons reconnu déjà que l'une des bases de la stratégie navale est la parfaite connaissance des moyens d'action maritimes de ses adversaires éventuels.

A défaut d'un examen approfondi des flottes de nos voisins et de l'organisation de leurs défenses côtières, étude qui nous entraînerait fort loin, nous nous contenterons d'une esquisse rapide des traits caractéristiques de la puissance maritime de l'Angleterre et des nations qui forment la triple alliance.

Occupons-nous d'abord de celles-ci : on sait qu'après avoir porté

son organisme militaire au plus haut degré de force et de souplesse, après avoir réalisé, autant que le permet l'état social actuel, l'idéal de la nation armée, l'empire d'Allemagne se tourne aujourd'hui vers la mer et consacre une grande partie de ses ressources à l'augmentation de ses forces navales. Les hommes éminens qui le gouvernent apprécient l'importance du rôle que jouera la marine dans les luttes de l'avenir; aussi, pour faciliter la tâche de leur flotte, lui ont-ils assuré, pendant une longue période de labeur obscur et persévérant, des ports à peu près inexpugnables et admirablement outillés, une administration prévoyante, un personnel exercé avec le plus grand soin. Ce sont là des bases solides, sur lesquelles on bâtit l'édifice d'une marine qui prend peu à peu une inquiétante extension.

A ses douze anciens cuirassés d'escadre, l'Allemagne pourra joindre, en 1895, quatre nouveaux cuirassés, non point des mastodontes comme ceux du « fidèle allié » du sud, mais des navires de déplacement moyen, d'un tirant d'eau relativement faible, qualité précieuse pour des bâtimens appelés à naviguer dans les mers basses du nord de l'Europe; il n'est que juste d'ajouter à ces quatre cuirassés d'escadre, *sept croiseurs blindés* qui sont, en réalité, des *cuirassés de deuxième rang;* enfin, il faut noter le précieux appui que ces navires de haute mer recevront de dix cuirassés garde-côtes qui paraissent destinés spécialement à la défense des deux issues, dans l'estuaire de l'Elbe et dans la baie de Kiel, du canal maritime de l'isthme holsteinois. — Je passe sur les croiseurs non blindés et sur les avisos torpilleurs qui viendront renforcer une flotte légère déjà très bien pourvue.

En résumé, les traits essentiels de la marine allemande résultent de la parfaite méthode qui a présidé à sa constitution : elle est restée longtemps une arme défensive des plus solides; maintenant que l'ensemble de ses institutions a pris le développement et la cohésion qui font la force des vieilles marines, elle va devenir un instrument d'offensive avec lequel il faudra largement compter.

Un moment découragée par sa défaite de Lissa, l'Italie sentit renaître après nos désastres toutes ses ambitions maritimes et s'apprêta à recueillir dans la Méditerranée une succession qu'elle jugeait ouverte. Mais il fallait se hâter de créer une nouvelle flotte pour remplacer celle qui avait si malheureusement combattu en 1866 et dont les types, anciens déjà, n'étaient plus à la hauteur des nouvelles exigences. — Appelés à présider à la réfection du matériel flottant, M. l'amiral de Saint-Bon et M. l'ingénieur Brin, deux hommes aux talens de qui nous nous plaisons à rendre hommage, se décidèrent à rompre avec de timides traditions et à réunir sur quel-

ques navires très puissans toutes les facultés offensives et défensives que l'on dissémine d'ordinaire sur des types très distincts. Ce programme conduisait à la construction de navires d'un très grand déplacement, et c'est là, en effet, le caractère frappant de la nouvelle flotte italienne : malheureusement, les grands déplacemens entraînent avec eux les grands tirans d'eau ; ils excluent volontiers les qualités évolutives, et, quand on veut les combiner avec des vitesses de 17 et de 18 nœuds, comme celles dont on a *théoriquement* doté l'*Italia* et le *Lepanto,* il faut employer des chaudières à très haute pression dont la solidité et la durée sont fort problématiques, et donner aux appareils mécaniques un développement peu en rapport avec le nombre et l'expérience des mécaniciens d'une jeune marine.

Aussi peut-on se demander si le défaut d'une exacte corrélation entre la complication du matériel et l'habileté du personnel n'est pas le trait saillant de la flotte italienne, et si l'on n'a pas compromis pour longtemps cet équilibre en voulant faire à la fois *trop grand* et *trop vite.*

Nous ne prétendons pas en décider : disons seulement que les dix cuirassés neufs qui formeraient la première ligne de l'armée navale italienne seraient en état de figurer avantageusement dans la plus puissante flotte du monde, et que l'Angleterre, en effet, les envie à la nouvelle venue des nations maritimes. — Derrière ces superbes navires viendraient se ranger huit cuirassés anciens d'une médiocre valeur, des cuirassés de réserve, dont quelques-uns, refondus, il est vrai, ont vu la bataille du 20 juillet 1866.

Notons aussi sept grands *croiseurs protégés* qui pourraient, à la fin d'une bataille navale, tenir tête à des cuirassés épuisés par la lutte et couverts de blessures, et que, d'ailleurs, leurs très belles vitesses soustrairont toujours à des périls trop pressans,.. mais ces vitesses d'essais se maintiendront-elles en service courant, lorsque disparaîtront les chauffeurs spéciaux des maisons anglaises qui fournissent les machines, lorsqu'on se trouvera aux prises avec les difficultés, avec les exigences imprévues de la navigation pratique?

Je ne mentionne que pour mémoire une très belle flotte légère de croiseurs, d'avisos torpilleurs et de torpilleurs de haute mer.

Tout au contraire de son ambitieuse voisine, l'Autriche ne s'est pas laissé entraîner sur la pente glissante des augmentations de déplacement : n'ayant que des ressources très limitées à consacrer à sa marine, elle a donné la préférence aux cuirassés maniables sur les cuirassés géans, aux canons solides sur les canons monstres, aux machines robustes sur les machines brillantes, s'attachant à faire profiter ses engins de tous les progrès réellement acquis,

mais ne cherchant à devancer personne dans des voies inexplorées et peut-être dangereuses.

Montée par un personnel qui n'a rien perdu de sa valeur depuis 1866, et qui se souvient de la glorieuse journée de Lissa plus qu'il conviendrait peut-être à une marine engagée dans les liens de la triple alliance, la flotte de combat autrichienne se compose de 7 cuirassés d'escadre, de 3 cuirassés à faible déplacement qui ne pourraient jouer que le rôle de gardes-côtes, et d'un bon nombre d'éclaireurs rapides qui ont fait leurs preuves, l'an dernier, dans la traversée de Pola à Barcelone.

Récapitulons maintenant les forces maritimes des trois puissances et ne comptons d'abord, pour simplifier, que les cuirassés capables de figurer avec honneur dans un combat d'escadre, livré en haute mer : l'Allemagne nous en présente 10, l'Italie 8, l'Autriche 7, en tout 25. Nous, en éliminant de notre « ordre de bataille, » comme nous venons de le faire pour nos voisins, les navires que l'ancienneté de leur construction ou les exigences particulières de leur type retiendraient sur nos côtes, nous trouvons un total de 26 cuirassés d'escadre.

Si, après une première bataille, par exemple, nous voulions faire appel à toutes nos forces, nous pourrions disposer de 10 à 12 cuirassés anciens ou gardes-côtes ; mais nos adversaires, à leur tour, nous en présenteraient 13. On le voit, les forces se balancent...

A la vérité, si nous n'y prenions garde, il n'en serait plus de même dans quatre ans : 9 cuirassés nouveaux (sans parler des 10 gardes-côtes du canal allemand), auxquels nous n'en pourrions opposer que 5, rompraient déjà l'équilibre à notre détriment. Aussi, tenant compte des difficultés de notre situation intérieure et de l'intérêt des économies, est-il juste d'applaudir à la courageuse initiative du ministre de la marine, qui vient de signaler au parlement la nécessité de faire un sérieux effort en faveur de notre marine.

Soyons assurés que la vigilance des pouvoirs publics maintiendra nos forces navales au niveau de celles qu'elles peuvent un jour avoir à combattre. Mais comptons aussi sur les élémens de faiblesse inhérens à toute coalition maritime : comptons sur le défaut de simultanéité dans les préparatifs, résultat de la différence des institutions, sur la diversité des moyens mis en jeu, sur la divergence des objectifs poursuivis : il y a un peu plus d'un siècle, quand nous unissions contre l'Angleterre nos flottes avec celles de l'Espagne, le cabinet de Madrid, peu préoccupé de l'intérêt général, ne visait qu'à reprendre Gibraltar et Minorque ; ni ses hommes d'État ni ses marins ne voulaient comprendre que c'était

dans la Manche que se déciderait le sort de ces places fortes, et leurs objections, leurs retards, quelquefois calculés, paralysaient les efforts des escadres combinées.

Comptons aussi sur la difficulté, pour les coalisés, de réunir leurs forces : pour une jonction réussie à souhait, celle qui, en 1781, fit converger des Antilles et de Boston vers la baie de la Chésapeake les forces françaises et américaines dont la victoire de Yorktown allait couronner les opérations, combien d'autres de manquées! L'Angleterre le savait bien quand elle brava deux fois en vingt ans les *ligues des neutres :* en 1781, la flotte batave, avant d'avoir pu combiner son action avec celle des escadres franco-espagnoles, fut mise hors de cause pour toute la guerre au terrible combat du Dogger-Bank. En 1801, quand la ligue des puissances de la Baltique menaça son omnipotence sur mer, l'Angleterre prit hardiment l'offensive avant que les alliés eussent pu se concentrer, écrasa à Copenhague les batteries flottantes des Danois, et, par ce coup de vigueur, trancha les liens de la coalition.

Il y a là, pour nous, des exemples à méditer.

Comptons enfin sur la jalousie, peut-être sur l'antipathie qui séparerait aujourd'hui les escadres de certains coalisés ; l'avenir se chargera de montrer jusqu'à quel point la politique froidement calculatrice des cabinets peut étouffer, aux heures des grandes crises, les sentimens intimes des peuples que divisent des souvenirs amers et des intérêts opposés.

Ce sont là de ces forces morales dont l'exacte appréciation, nous l'avons dit, est une des bases de la stratégie.

Pouvons-nous maintenant lutter seuls contre l'Angleterre? Le moment serait mal choisi pour s'en flatter, quand cette puissance va dépenser en quatre ans 600 millions pour ses constructions navales. La force de la marine britannique était jusqu'ici calculée en vue d'une guerre contre la France, soutenue par une puissance maritime de second ordre : c'était la tradition des grandes luttes du siècle dernier. Aujourd'hui, cela ne suffit plus à nos orgueilleux voisins : ils veulent être, ainsi que le disait dernièrement M. le ministre de la marine, « aussi forts que tous les autres réunis : » du moins y a-t-il là, pour notre politique générale, une indication précieuse.

En ce moment, la flotte anglaise ne compte pas moins de 52 cuirassés d'escadre, 18 gardes-côtes, 24 croiseurs de 1re et 2e classe, 28 de seconde, 10 croiseurs-torpilleurs, 23 croiseurs auxiliaires, 10 avisos-torpilleurs, 88 torpilleurs de 1re classe, 73 de seconde classe et un nombre considérable de corvettes, d'avisos, de canonnières, exclusivement destinés aux stations lointaines.

Ajoutons, ce qui n'est pas d'un médiocre intérêt, pour apprécier le degré de disponibilité des navires que nous venons d'énumérer, que les grandes colonies anglaises se constituent en ce moment des flottes séparées. Il serait donc imprudent de compter sur la dissémination des élémens qui forment l'armée navale de la métropole.

Pourtant, l'étincelante cuirasse de l'empire britannique est-elle sans défaut? Et nous est-il interdit d'espérer sur quelque théâtre d'opérations bien choisi un succès momentané de nos vaisseaux qui permette à notre armée d'intervenir dans la lutte?

Nous ne le pensons pas, et l'Angleterre ne le pense pas davantage. Mais ce succès momentané, il faudrait le demander à des combinaisons stratégiques ayant pour objet précis de dérober notre escadre d'évolutions à la flotte anglaise de la Méditerranée, de la joindre à nos divisions de l'océan et de frapper un coup décisif sur « l'escadre du canal. »

Être maître de la Manche pendant quelques jours! La fortune refusa d'accorder à Napoléon un bonheur si ardemment souhaité!.. Mais pourquoi accuser une puissance aveugle? Il a suffi d'un choix malheureux dicté par l'amitié à un ministre dont le brillant esprit et la souple docilité masquaient mal le défaut de discernement. Comment Napoléon, qui avait exactement apprécié la valeur de Villeneuve, après Aboukir, accepta-t-il de lui confier le commandement de l'escadre de Toulon et l'exécution de ce plan grandiose dont il se promettait la ruine de ses plus implacables ennemis?

L'amiral français avait pourtant rempli avec succès la première partie de sa mission; miraculeusement échappée aux étreintes de Nelson et de Calder, son armée navale s'était doublée en touchant au Ferrol; encore un pas, encore un effort, elle débloquait Ganteaume resserré dans Brest par Cornwallis, et 50 vaisseaux donnaient dans la Manche, assurant le passage de la flottille!

Il y a de ces heures capitales où le cours indécis des destinées d'une grande nation semble remis par une puissance ironique aux mains d'un agent subalterne. L'histoire a le droit de retenir cette journée du 18 août 1805 où l'infortuné Villeneuve, écrasé par une responsabilité trop lourde, dévoré d'anxiétés, partagé entre la voix qui l'appelait au Nord et la crainte chimérique de cette flotte de Nelson, qu'il croyait toujours voir poindre à l'horizon, se décida enfin à laisser porter vers le sud et à s'enfermer dans Cadix.

Déjà vingt-cinq ans auparavant, 66 vaisseaux français et espagnols avaient paru à l'ouvert de la Manche (août 1779), tandis qu'une armée sous le comte de Vaux se massait sur les rives du Cotentin, prête à s'embarquer sur un nombreux convoi de navires marchands.

L'Angleterre effrayée, réunissant en hâte toutes ses divisions, n'avait pu donner à l'amiral Hardy que 40 vaisseaux : ses troupes, réduites par la lutte qu'elles soutenaient en Amérique à quelques dépôts et à des milices mal exercées, étendaient un trop mince cordon sur le littoral de la Manche. Enfin c'était d'Orvilliers qui commandait la puissante flotte combinée, celui-là même qui, l'année précédente, avec des forces égales, avait contraint les Anglais à se retirer dans leurs ports... Pouvait-on douter d'un succès complet quand on avait pour soi tant de chances favorables?

Malheureusement l'administration de M. de Sartines ne s'était pas montrée à la hauteur de sa tâche; les approvisionnemens de l'escadre française étaient trop limités et les équipages, déjà incomplets au départ, étaient décimés par le scorbut. 3,000 malades encombraient, dès le commencement d'août, les faux-ponts et les cales de nos navires; le 20, le commandant en chef renvoyait à Brest huit vaisseaux désormais incapables de combattre...

Nos forces avaient cependant encore une telle supériorité qu'elles pouvaient triompher de tant d'obstacles : déjà un vaisseau de l'amiral Hardy avait été capturé par les frégates de l'armée combinée; déjà la flotte anglaise, renfermée dans Plymouth, nous cédait la domination de la Manche, lorsqu'un violent coup de vent d'est rejeta nos vaisseaux à plus de cent milles au large.

Non, il faut le reconnaître : les destins ne l'ont pas voulu! Que de fois ils ont sauvé cette nation d'un désastre irréparable! Que de tempêtes ils tiennent en réserve pour disperser les Armadas, que de Cordovas pour paralyser les plus généreux efforts, que de Villeneuves pour ruiner les plans les mieux conçus!

De ces tentatives toujours vaines, toujours renouvelées pourtant parce qu'elles sont toujours séduisantes, nous pouvons tirer du moins nos dernières conclusions.

Quand on jette un coup d'œil d'ensemble sur ces grandes guerres, on voit bien que les flottes n'y luttent plus seulement pour avoir le droit de promener sur les mers leurs pavillons victorieux, satisfaction assez vaine au fond, mais bien pour préparer, pour appuyer l'action des armées chargées des opérations décisives. Les combats engagés dans ce dessein, les efforts, plus difficiles peut-être, soutenus contre les élémens, marquent toujours pour les escadres le moment le plus intéressant de la lutte; il peut y avoir plus tard des rencontres importantes au point de vue exclusivement tactique, il peut y avoir un Aboukir, qui n'empêcha pas Bonaparte de conquérir l'Égypte; il peut y avoir un Trafalgar, sacrifice inutile, coup de désespoir d'un amiral affolé par de justes reproches; mais il n'y a plus de hautes combinaisons, il n'y a plus d'opérations stratégiques.

Trafalgar n'est qu'un accident qui se rattache à peine à la grande campagne stratégique de 1805 ; cette campagne, nous l'avons vu, était virtuellement terminée le 18 août, le jour où Villeneuve renonçait à se porter sur Ouessant ; le 21 octobre, lorsque notre flotte succombe sans profit, sinon sans gloire, l'armée du camp de Boulogne est au cœur de l'Allemagne, Mack capitule, Napoléon, à regret détourné de la mer, rêve la conquête du continent : les destins de la France sont fixés.

Répétons-le : le point culminant de la guerre maritime, l'*apogée de la crise* sera toujours le moment où la flotte liera ses opérations à celles de l'armée pour amener une solution que, séparées, ni l'une ni l'autre ne sauraient obtenir. C'est ainsi que la stratégie navale se rattache à celle des armées, sans se confondre avec elle, et que les combinaisons de la première assurent le succès des combinaisons de la seconde ; c'est ainsi que d'habiles généraux ou de grands capitaines, Cimon en Pamphylie, Scipion en Afrique, César en Bretagne et en Épire, Napoléon en Égypte, poursuivent à terre, avec leur armée, le résultat décisif que leur flotte a su préparer.

C'est à terre, en effet, on ne peut se le dissimuler, que se joue toujours la dernière partie : Salamine n'a pu sauver la Grèce, ni Lépante la chrétienté ; il a fallu Vienne et Platée pour terminer, à ces deux grandes époques, la querelle sans cesse renaissante de la civilisation et de la barbarie. Invoquerait-on l'exemple isolé d'Actium? Mais si, quittant au cap Malée la galerie royale, Antoine était venu reprendre à Canidius le commandement de ses légions, il aurait fallu un nouveau Pharsale pour décider du sort de l'empire.

J'ai dû reconnaître ici la seule, mais inévitable supériorité des armées sur les flottes : que les marins me le pardonnent ! La nature fixe à l'effort de ces vaillans les mêmes limites qu'à la mer... Mais qu'importent les hommes, les engins, les moyens d'action, à qui s'élève assez haut pour ne voir que le but suprême, le salut de la patrie !

D'ailleurs, il jouira d'une gloire assez éclatante pour satisfaire le plus ambitieux, l'amiral vainqueur qui, par le choc de ses cuirasses, saura ouvrir à nos bataillons une voie nouvelle et préparer cette offensive vigoureuse qui convient seule au tempérament de notre nation. La renommée de Courbet nous en est une preuve suffisante, et je n'en veux pour garant que les honneurs dont un peuple reconnaissant entoura la dépouille de ce grand marin qui, après tant de jours sombres, lui avait montré l'aurore d'une gloire nouvelle.

Nous avons constaté successivement, dans cette étude, que les flottes, comme les armées, avaient, dans une grande guerre :

Un objectif principal, qu'il faut savoir distinguer des *objectifs secondaires ;*

Des bases d'opérations, qu'il faut choisir et distribuer logiquement ;

Des lignes de communications, dont la création et l'entretien s'imposent avec d'autant plus d'urgence que les lignes d'opérations s'allongent.

Nous avons montré, avec la réserve que comporte un tel sujet, de quel intérêt était pour nous la connaissance exacte des moyens d'action de nos adversaires éventuels.

Nous avons surtout insisté sur la nécessité d'appliquer sur mer le principe essentiel de l'art de la guerre dans les temps modernes : « détruire l'armée principale de l'ennemi ; » et nous avons fait remarquer que les engins actuels se prêtent mieux aux coups vigoureux et rapides qu'aux opérations lentes et méthodiques.

Chemin faisant, nous avons fait justice de cette prétendue « guerre industrielle » que l'on prône autour de nous sans se donner la peine d'en peser les véritables conséquences.

Notre tâche est terminée : nous espérons avoir montré qu'il y a une stratégie navale.

Et si, dans la dernière partie de cette étude, obéissant à une intime conviction, nous avons reconnu que les combinaisons stratégiques des flottes finissaient le plus souvent par se lier à celles des armées, conclurons-nous, infirmant ainsi nos prémisses, qu'il n'y a, au fond, qu'une seule stratégie?

Non, la distinction est bien réelle : nous en avons fourni des preuves quand nous avons noté la différence de constitution des bases d'opérations, quand nous avons signalé la nécessité de créer *à l'avance* les points d'appui qui jalonnent la ligne de communications d'une armée navale.

Ainsi, l'application des principes généraux qui régissent tous les conflits des peuples armés ne saurait être réalisée sur terre et sur mer que par des voies différentes. Il semble que de ces principes essentiels, comme d'une source unique, découlent deux grands codes qui édictent, en vue de circonstances analogues, mais non pas semblables, des lois nettement séparées.

Il y a donc une stratégie navale.

* * *.

ÉTUDES

D'HISTOIRE RELIGIEUSE

DE LA MODERNITÉ DES PROPHÈTES.

DERNIÈRE PARTIE.

IV.

Ici, je suis obligé d'interrompre la suite des Douze; car les *prophètes* dont il me reste à parler appartiennent évidemment à un autre âge que ceux que j'ai étudiés jusqu'à présent.

La tradition elle-même en témoigne, car tandis qu'elle rapporte ceux qui précèdent à une haute antiquité, les plaçant au plus tard au temps où commence, après la destruction du royaume de Juda, la captivité de Babylone, elle suppose au contraire qu'*Aggée* et *Zacharie* (voir les préambules de ces deux *prophètes*) n'ont paru qu'au temps où Zorobabel rebâtit le Temple au commencement du règne de Darius, comme le dit le livre d'*Esdras* (4-24). Et il s'agit du second Darius, comme l'indiquent les noms de Xerxès et d'Artaxercès, mentionnés comme ses prédécesseurs au même chapitre (versets 6 et 7), ce qui mettrait les deux *prophètes* à plus de cent ans après les autres,

(1) Voyez la *Revue* du 1er août.

Maintenant, si on est bien pénétré de la nécessité de faire ce que j'ai appelé une transposition, il doit y en avoir encore une à faire, et il ne faut accepter la tradition que relativement, et en conclure seulement, après avoir fixé la date des premiers prophètes au IIe siècle, que les deux autres, étant plus récens encore, ont paru à une distance du IIe siècle à peu près égale à celle qu'il faudrait supposer entre les uns et les autres, d'après la tradition même. Quelle sera cette distance, et où les placerons-nous? Il me semble qu'avant tout examen, on pense naturellement au règne d'Hérode. En effet, l'histoire des temps qui séparent le premier Hyrcan d'Hérode n'était pas faite pour inspirer les écrivains. L'intervalle est rempli à la fois par des désordres et des guerres civiles qui déchirent le pays au dedans, et par des coups terribles frappés du dehors. Pompée entre dans Jérusalem et emporte le Temple d'assaut en l'an 63 avant notre ère, et les israélites furent dès lors des sujets. Puis la révolte de César bouleverse le monde entier, et avec le monde, le peuple d'Israël. La race illustre des Asmonées s'éteint au milieu de l'anarchie. Voilà ce qu'auraient eu à dire les *prophètes* d'alors.

Tout à coup, Hérode est roi. Il s'était élevé, en dehors de la race royale, je dirais presque en dehors de la nation, car il était d'une famille de l'Idumée, et un Iduméen n'était, dit Josèphe, qu'un demi-juif (*Antiq.*, 18-5-4). Nullement scrupuleux et très habile, il fut de très bonne heure un personnage. Héritier d'une fortune énorme, amassée par son père Antipater, et qu'il grossit encore, il la mit au service d'Antoine d'abord, puis d'Octave, aussitôt qu'Antoine fut détruit, et s'assura ainsi l'appui des Romains. Ils le firent roi et lui prêtèrent une armée romaine, pour assiéger et prendre avec lui Jérusalem. Il eut un règne de quarante ans, prospère et brillant même.

Les Romains lui avaient rendu tout ce que Pompée avait ôté à ceux d'avant lui ; jamais le pays n'avait été si grand ni si riche. Il se passait, il est vrai, d'étranges scènes dans l'intérieur du palais du roi ; mais les désordres ou même les assassinats n'allaient pas jusqu'à la foule. Son autorité ne fut menacée qu'une fois, au moment où il allait mourir, et il la maintint à force d'être impitoyable. Ses bâtimens étaient magnifiques, et son crédit auprès des maîtres du monde se soutint toujours. Ses sujets, sans doute, ne l'aimaient pas : c'était un Iduméen, un fils d'Ésaü ; c'était le meurtrier des Asmonées, rois et grands-prêtres ; c'était le courtisan de César ; c'était un Grec, un homme des Nations, par les mœurs et l'indifférence. Mais ses trésors lui permirent de soulager efficacement le pays, frappé par de grandes calamités, en même temps qu'il l'éblouissait et qu'il flattait son orgueil par la magnificence de ses bâtimens. Et

en ce genre, il lui fut donné de faire une chose qui força tout Israël à le célébrer. Il reconstruisit le Temple, maltraité par les Syriens et par les Romains, et il en fit un monument digne du prestige qui entourait alors le dieu. Déjà si obligés à un prince qui les avait nourris dans la famine, et qui rebâtissait les maisons détruites par un tremblement de terre, ses sujets, je dis les plus dévots mêmes, ne pouvaient ne pas lui savoir gré d'avoir restauré le Temple de Jehova. Ce Temple attirait maintenant les yeux de tous les peuples, car si Juda paraissait avoir grandi, le judaïsme avait grandi bien plus encore.

La propagande israélite, qui avait commencé bien avant l'époque des Asmonées, avait fait depuis des progrès considérables, pour des raisons que j'ai développées ailleurs, mais qui ne sont pas ici de mon sujet. Les israélites formaient une espèce d'association internationale, qui pénétrait peu à peu dans l'empire romain tout entier. On voit par Varron que leur religion, en même temps qu'elle s'étendait parmi les petits et les humbles, occupait déjà les esprits curieux et réfléchis. Strabon dit qu'il n'y avait pas de cité où il n'y eût une colonie d'Israël, avec laquelle il fallait compter. L'importance de la religion de Jehova était arrivée à son comble précisément à l'époque du règne d'Hérode, et Hérode lui-même y ajoutait.

Enfin les destinées de ses héritiers, à la fois tristes et mesquines, firent ressortir encore sa gloire, et on l'appela Hérode le Grand (1). On comprend donc que ce règne ait eu aussi une littérature, non pas égale sans doute à celle de la fin du IIe siècle, car celle-ci était éclose aux rayons de la liberté, non de la faveur d'un maître; mais cette littérature royale a pu cependant avoir ses beaux jours et être goûtée et applaudie. Voyons si on reconnaît en effet l'influence du règne d'Hérode dans les prophéties d'*Aggée* et de *Zacharie*.

Toutes deux sont censées célébrer la reconstruction du Temple par Zorobabel, mais il est aisé de voir que ce n'est pas cela dont il s'agit en réalité. On lit tout d'abord (1-2) : « Ainsi parle Jéhova Sabaoth : Ce peuple dit : Le temps n'est pas venu, le temps de bâtir le Temple de Jehova... Mais est-il temps pour vous d'habiter vos maisons lambrissées, tandis que la mienne est abandonnée? » Ces paroles ne s'expliquent guère au temps de Zorobabel; mais au temps d'Hérode, elles s'expliquent très bien par le témoignage de Josèphe (*Antiq.*, 15-11-1). Le roi n'étant pas populaire, la foule ne croyait pas à ses promesses, et peut-être

(1) Josèphe (*Antiquités*, 18, 5, 4).

aussi ne se souciait pas qu'il eût l'honneur de rebâtir le Temple; elle se montra d'abord opposée à ce projet, et il eut de la peine à la ramener. Jéhova continue et déclare que c'est parce qu'ils ne rebâtissaient pas sa maison, qu'il a déchaîné contre eux la famine (1-10 et 2-16); cette famine, qui désola la Terre-sainte et la Syrie, sévit en effet peu avant qu'Hérode eût commencé à rebâtir le Temple (Josèphe, 15-9-1).

A côté de Zorobabel, *Aggée* nomme le grand-prêtre Jésus ou Josué. Au temps des Asmonées, le grand-prêtre était le même que le prince; mais il n'en était plus ainsi sous Hérode; car en se substituant à eux comme roi, il n'osa se faire grand-prêtre, étant profane comme Iduméen. Il y eut donc alors un roi et un grand-prêtre en face l'un de l'autre, comme cela est mieux marqué encore dans *Zacharie*. — Du reste, ce Josué ou Jésus figure avec Zorobabel dans le livre d'*Esdras;* mais il n'y est pas dit qu'il fût grand-prêtre.

Mais voici comment Jéhova lui-même parle du Temple dans *Aggée :* « Qui est-ce qui reste parmi vous, qui a vu cette maison dans sa gloire première? Et quand vous la voyez maintenant, n'est-il pas vrai qu'elle est comme rien à vos yeux?.. Mais je mettrai en mouvement toutes les nations, et ici viendront les trésors de tous les peuples, et je remplirai cette maison de splendeur. L'or est à moi, l'argent est à moi, et grande sera la splendeur de cette maison, plus encore que celle de la première, et en ce lieu je mettrai la paix (2, 3-9). » De telles paroles ne peuvent convenir qu'au Temple d'Hérode. Au temps de Zorobabel, sous le second Darius, il ne restait personne qui eût pu voir l'ancien Temple. Mais au temps d'Hérode, beaucoup avaient vu le Temple, tel qu'il était avant la prise de la ville par Hérode et Sossius, c'est-à-dire seize ans auparavant, et le comparer à ce qu'il était depuis ces seize ans. Et surtout les magnifiques promesses qu'on vient de lire ne peuvent se rapporter qu'à ce règne à la fois brillant et paisible, et à une époque où le Temple en effet recevait des offrandes apportées de tous les points du monde, et même du Palatin.

Enfin voici ce qu'on lit aux derniers versets (2-21-23) : « Voici que j'ébranle le ciel et la terre; je renverse le trône des rois, et je brise la puissance des royaumes des Nations; je culbute les chars et ceux qui les montent, et les chevaux tomberont et les cavaliers avec eux, chacun par l'épée de son frère. Et en ce temps-là, je te prends, Zorobabel, fils de Salathiel, mon serviteur, et je t'établis pour être mon anneau (1), car je t'ai choisi, dit Jéhova Sabaoth. » Ces paroles sont d'une parfaite clarté. En ce temps-là en effet tombent

(1) C'est-à-dire mon sceau, l'instrument et la manifestation de ma puissance.

à la fois les rois de Juda et les royaumes des Nations, c'est-à-dire la Syrie et l'Égypte ; tout cela à travers les guerres civiles des Romains. C'est alors qu'Hérode devient roi, sans droit, sans titre, d'une manière inattendue, simplement parce que Jehova l'a choisi.

Il y a un verset (1-13) où *Aggée* s'appelle lui-même messager de Jéhova. C'est le même mot hébreu qu'on traduit ailleurs par ange, ange n'étant en effet que le mot grec qui signifie un messager.

Les deux courts chapitres d'*Aggée* contiennent donc déjà, sur le temps où ils ont été écrits, les indications les plus décisives; mais la *prophétie* plus étendue de *Zacharie* est pleine de témoignages dans le même sens.

Le *prophète* voit quatre cornes, « qui ont jeté au vent Juda, Israël et Jérusalem (2-2), » puis quatre forgerons, chargés d'abattre ces cornes ennemies. Les quatre cornes sont les quatre empires qui ont tour à tour asservi Juda (Assyriens, Chaldéens, Perses, Macédoniens), et les forgerons sont les conquérans qui ont détruit ces empires (Nabuchodonosor, Cyrus, Alexandre et Pompée).

Jérusalem est reconstruite sans murailles ; « sa muraille sera Jéhova (2-8). » — C'est que les Romains ne permettaient pas que Jérusalem fût une place forte ; mais *Zacharie* aime mieux dire qu'elle est maintenant trop peuplée pour pouvoir être enfermée dans une enceinte. Elle se peuplait en effet de tous les Juifs qui s'étaient réfugiés en Syrie (2-11), pendant les cruelles épreuves qui avaient précédé le règne nouveau.

Le grand-prêtre revient dans *Zacharie*, mais avec des détails curieux. Il comparaît devant l'ange de Jéhova (3-1) ; mais à sa droite se tient l'Accusateur (le *Satan*) pour l'accuser. Jehova fait taire l'Accusateur. Celui-là, dit-il, c'est un tison retiré du feu, c'est-à-dire qui a été en péril, mais qui est sauvé. Et Jésus était vêtu d'habits misérables (comme accusé). Mais Jehova lui fait retirer ces habits, et le fait revêtir de vêtemens magnifiques. — Tout cela nous est expliqué par Josèphe dans l'histoire d'Hérode. Celui-ci, je l'ai dit, n'osant succéder comme grand-prêtre aux Asmonées, avait fait un grand-prêtre, nommé Ananel. Mais il restait un petit-fils d'un Asmonée. Hérode, qui lui-même avait épousé une fille des Asmonées, Mariamne, n'osa refuser à la mère de cet héritier des rois de le faire grand-prêtre, et pour lui donner ces hautes fonctions, il les ôta à Ananel que, sans doute, il en déclara indigne. Mais il se repentit bientôt de sa complaisance pour le sang royal, et le jeune grand-prêtre disparut en moins d'une année, s'étant noyé, disait-on, en prenant un bain. Ananel fut alors rétabli dans son office de grand-prêtre (1). C'est lui qu'il faut entendre sous ce nom de Jésus.

(1) Josèphe (*Antiquités*, 16, 2, 4 et 3, 3).

Zacharie est le seul *prophète* qui parle de ce *Satan,* sorte de ministre de Jehova chargé de sa police, comme on le voit par le préambule du livre de *Job.* On pourrait presque dire aussi que c'est le seul où on voit un ange, *maleac.* Il y en a bien un dans *Osée,* mais *Osée* ne fait que reproduire une histoire qu'on lit dans la *Genèse* (32-29), et dans la *Genèse* les anges ne sont que le dieu lui-même apparaissant sous une forme humaine, tandis que dans les livres historiques plus récens, ils sont plutôt ce que nous sommes habitués à appeler de ce nom. Il en est de même dans *Zacharie,* puisqu'il y a un endroit où l'ange de Jehova dialogue avec Jehova lui-même (1-12-13).

L'ange de Jehova annonce, pour ainsi dire, au grand-prêtre le règne d'Hérode; « *Pousse* est son nom (3-8); » un nom emprunté à *Jérémie* (1); un règne qui permettra à chacun de jouir en paix *sous sa vigne et sous son figuier* (2). Puis le *prophète* voit un candelabre d'or, surmonté d'un vase d'où l'huile se verse dans sept lampes. De part et d'autre s'élèvent deux oliviers, à côté desquels deux tuyaux d'or versent encore l'huile. Les versets qui suivent montrent que le candélabre représente Zorobabel, c'est-à-dire Hérode, dont il est dit qu'il règne, « non par les armes ni par la force, mais par mon inspiration, dit Jehova Sabaoth, » et encore, « qu'il posera au Temple nouveau la pierre angulaire, qu'il l'a commencé et qu'il l'achèvera. » — Mais qu'est-ce que les deux oliviers? Le *prophète* fait la question et la réponse : « Ce sont les deux fils de l'huile, qui se présentent devant le Seigneur maître de la terre (13-13). » Les fils de l'huile, ce sont les fils de l'Oint, c'est-à-dire du roi, et ces paroles ont encore leur explication dans Josèphe. Immédiatement après la reconstruction et l'inauguration du Temple, Hérode alla à Rome, et il en ramena, avec la permission d'Auguste, les deux fils qu'il avait eus de Mariamne; ils y faisaient leur éducation, et ils y étaient aussi des espèces d'otages. Et Josèphe nous dit (16-1-2) : « Quand ils arrivèrent d'Italie, la foule s'empressa autour de ces jeunes gens, et tous les regards se portèrent sur eux, parés qu'ils étaient de la grandeur de leur fortune, et de leur beauté, qui répondait à la noblesse de leur sang royal. » Et ce fut sans doute au Temple, relevé par leur père avec tant d'éclat, qu'ils se donnèrent d'abord en spectacle.

Plus loin, Jéhova présente encore une fois Hérode au grand-prêtre, c'est-à-dire au peuple : « Voici l'homme : *Pousse* est son nom; *il poussera de lui-même,* et il bâtira le Temple de Jéhova.

(1) Dans *Jérémie,* 23, 3. « C'est une pousse qui sort de David; » il s'agit d'un chef libérateur d'Israël, et, par cette expression, il faut entendre un chef israélite, non un étranger.

(2) Expression encore empruntée (*Michée,* 4, 4).

... Il sera plein de gloire, et il régnera sur son trône ; et le prêtre sera aussi sur son siège, et il y aura esprit de paix entre les deux (6-12-13). »

On ne peut méconnaître Hérode dans ce roi qui pousse de lui-même, et non pas d'une autre tige, et qui partage en quelque sorte avec un grand-prêtre sa dignité.

L'auteur du psaume 110, qui est sans doute aussi du temps d'Hérode, et qui lui fait dire par Jéhova : « Sieds à ma droite, » n'a pas besoin d'autre prêtre que le roi lui-même, et ne craint pas de lui dire : « Tu es prêtre à jamais (toi et les tiens) suivant l'institution de Melchisédech. » C'est-à-dire comme ce vieux roi de Salem (la même que Jérusalem), que la *Genèse* nomme dans l'histoire d'Abraham (14-18), et qui y figure à la fois comme roi et comme prêtre. Ainsi s'explique ce verset, autrement inexplicable, car ce n'est pas l'expliquer que le rapporter au personnage imaginaire du Messie.

Comme *Aggée, Zacharie* dit encore que c'est à partir du Temple rebâti que renaît la prospérité de Jérusalem (8-10), que Juda et Israël seront désormais aux yeux des nations le peuple béni, comme elles étaient en d'autres temps le peuple maudit (2-13) ; que de tous côtés on affluera vers Jérusalem ; que d'une ville à l'autre les gens se diront : « Allons, cherchons Jéhova Sabaoth ; moi aussi, j'y irai ; et les hommes des Nations de toutes les langues saisiront le pan de la robe du juif, disant : Nous allons avec vous, car nous savons qu'un dieu est avec vous (8-20-23). » Aucun passage n'accuse mieux la modernité de cette *prophétie*. Et le mot même de Juif ou Judéen (*Iehoudi*) est un mot nouveau, qui ne se trouve jusque-là dans aucun *prophète* (1), et qui n'a pu s'introduire que quand Israël ne s'est plus distingué de Juda, et que toutes les tribus ensemble ont formé ce que les Nations ont appelé la Judée, car ce dernier mot est également nouveau.

Il y a dans *Zacharie* une menace adressée à Tyr (9-2-4), mais ce passage n'est pas plus satisfaisant que ceux qu'on a lus dans d'autres *prophéties*. Pour voir Tyr brisée dans sa puissance au milieu de la mer, pour la voir en feu, il faudrait remonter jusqu'à l'époque d'Alexandre. Mais d'après ce qui suit jusqu'au verset 7, il semble que, dans *Zacharie* comme dans le *Premier Isaïe*, le souvenir de cette catastrophe n'est rappelé que pour montrer ces peuples des bords de la mer, autrefois frappés par Jéhova (9-4), revenus maintenant à lui, et se confondant avec les Juifs pour l'adorer (9-7). (Voir *Isaïe*, 23-18.)

(1) Excepté dans les vingt derniers chapitres de *Jérémie*. J'aurai à m'expliquer plus tard sur cette exception.

« L'orgueil d'Assur est abattu, dit *Zacharie*, et le sceptre de l'Égypte lui est retiré (10-11). » Il parle encore là comme *Aggée*. Le royaume d'Égypte avait fini quelques années avant qu'Hérode commençât la reconstruction du Temple.

Puis vient le tableau des malheurs et de la ruine des Asmonées : « Les cèdres du Liban sont abattus (11-1). » — « En un mois, dit Jéhova, j'ai retranché trois pasteurs (11-8). » En un mois, c'est-à-dire en un court espace : il s'agit du second Hyrcan, d'Aristobule et d'Antigone. Le pasteur supérieur, Jéhova, ne se charge plus de conduire le troupeau et brise sa houlette. Il demande cependant (ou le *prophète* demande en son nom) qu'on lui paie le prix de la peine qu'il s'était donnée jusque-là, et on lui paie en effet trente sicles d'argent (11-12), qui sont versés au trésor du Temple. Je ne cite ce passage singulier et obscur que parce que c'est de là que vient, dans les Évangiles, l'histoire des trente deniers de Juda.

Quant au *mauvais pasteur* du verset 16, c'est sans doute Antigone, celui qui régnait au moment où Hérode, aidé des Romains, lui a arraché la royauté avec la vie.

Au chapitre suivant (12-2), une ivresse s'empare des peuples et leur fait assiéger Jérusalem, *et Juda même l'assiège avec eux*. Juda, c'est Hérode lui-même, en compagnie de Sossius, et c'est en effet la première fois, et la seule fois dans l'histoire, qu'on voie des Juifs assiéger Jérusalem. Le *prophète* revient plus loin sur un fait aussi étrange (12-7 et 14-14). Il est impossible d'expliquer ce passage d'une manière satisfaisante, si on ne se place pas au temps d'Hérode.

Mais, pour l'avenir, Jérusalem n'a plus maintenant rien à craindre : le plus faible y est désormais un David, et la maison de David (c'est-à-dire la royauté) y est un dieu : « c'est l'ange de Jehova qui marche devant son peuple (12-8). »

« Et Jehova répand sur la maison de David et sur les habitans de Jérusalem un esprit d'affection et d'*imploration*, et ils se tournent vers moi, vers celui qu'ils ont déchiré, et ils pleurent comme sur un premier-né, comme sur un fils unique (12-10). » Ce *déchiré* métaphorique pouvant être pris aussi au sens propre (1), on trouve ce verset, dans le quatrième évangile (19-37), appliqué au Christ mis en croix.

Cependant, Juda règne d'une mer à l'autre (9-10) et fait régner la paix autour de lui. Plus d'armes, plus de chars de guerre. Son roi fait son entrée sur l'âne, sur le poulain, fils de l'ânesse (9-9) (2);

(1) Gesenius, p. 230.

(2) Le mot de *poulain* est le seul que je trouve à employer.

c'est la monture de la paix. Cette image, quand on ne s'est plus soucié d'Hérode, a été transportée au Messie, dont l'idée date de cette même époque, et de là, chez les évangélistes, l'entrée de Jésus sur une ânesse dans Jérusalem. Déjà plus haut, l'écrivain avait figuré la paix d'une autre manière (8-4). « On verra les vieux et les vieilles assis dans les rues de Jérusalem, le bâton à la main à cause du nombre de leurs jours; tandis que les jeunes garçons et les jeunes filles joueront çà et là dans les rues. » Pourtant ils auront aussi leurs victoires : « Je tends Juda comme un arc, et je mets dessus Éphraïm (qui est la flèche), et je fais lever tes fils, Sion, contre tes fils, Javan (9-13). » Les fils de Javan, ce sont les Grecs (ceux de la Syrie); c'est peut-être une allusion à l'expédition d'Hérode dans la Trachonitide (*Antiquités*, 16-9-1). Je ne sais si les idoles, détruites à l'époque des grands Asmonées, avaient reparu depuis, pendant les temps des troubles; mais elles disparaissent cette fois pour jamais (13-2). *Zacharie* ajoute qu'avec elles disparaît aussi la prophétie, et ce passage est fort curieux : « J'ôterai de cette terre les prophètes et l'esprit d'infidélité. Quand quelqu'un prophétisera, dorénavant son père et sa mère, qui l'auront engendré, lui diront : — Tu ne vivras pas, car tu as proféré le mensonge au nom de Jéhova; et ils te tueront. Et les prophètes eux-mêmes auront honte de leurs visions, et ils ne se revêtiront plus du manteau de poil pour mentir, disant : — Je ne suis pas prophète; je travaille la terre; on m'a acheté pour cela tout enfant. — Et on lui dira : — Qu'est-ce que ces cicatrices à tes mains? — et il répondra : — Ce sont des coups que j'ai reçus dans la maison des miens (12-2-6). »

On a déjà vu quelque chose de cela dans *Amos* (7-14); mais ce n'est pas précisément la même chose. Là ce prophète, à qui on reproche de jeter le trouble dans les esprits, répond que ce n'est pas sa faute, qu'il n'a pas prétendu être prophète, que c'est Jéhova qui l'a fait tel malgré lui. Ici l'homme qui s'est donné pour prophète avoue son mensonge. *Zacharie* cependant *prophétise* lui-même, mais probablement il ne *prophétisait* que par écrit, et ne prenait pas le costume ni les allures de prophète. Ceux qui les prenaient étaient obligés de les désavouer. La *prophétie*, déjà suspecte peut-être sous le premier Hyrcan, l'était devenue bien davantage, sous un pouvoir d'autant plus ombrageux que lui-même il a un maître, et qu'il aurait à répondre aux Romains de tout ce qu'il aurait permis. S'il y a encore des *prophéties*, c'est à condition qu'elles soient très discrètes. Si chez nous un pouvoir supprimait la presse, il n'en aurait pas moins ses journaux. La prophétie de *Zacharie* est une prophétie de gouvernement.

Le manteau de poil est le même que prit un peu plus tard Jean le Baptiste.

Les cicatrices sont les marques des incisions, des balafres que se faisaient antérieurement les *prophètes* pour marquer qu'ils ne se possédaient plus, et qu'ils étaient emportés par une espèce de fureur divine. Pour les expliquer, le faux prophète de *Zacharie* les attribue à des coups qu'il a reçus « dans la maison des siens. » Le mot à mot est : « dans la maison de ceux qui m'aiment. » Cette manière de désigner ses parens, quand il s'agit de coups et de plaies, peut étonner; mais l'éducation juive était rude, comme en témoigne le livre des *Proverbes* (1).

Au dernier chapitre (4-2), on voit Jérusalem prise d'assaut et subissant toutes les horreurs accoutumées. (Comparez Josèphe, *Antiquités*, 14-15-2.) Puis Jéhova, qui a sauvé son peuple des ennemis conjurés contre lui, révèle sa puissance par une manifestation extraordinaire. Le sol s'entr'ouvre, les montagnes se déplacent et les hommes fuient de toutes parts, « comme ils ont fui devant le tremblement de terre au temps d'Osias, roi de Judée (14-5). » Le tremblement de terre du temps d'Osias n'est pas mentionné dans les livres bibliques qui nous restent; mais celui qu'a vu le *Prophète* nous est connu encore par Josèphe (*Antiquités*, 15-5-2). Il se produisit l'année de la bataille d'Actium et causa d'affreux désastres. Le tremblement de terre du règne d'Osias est mentionné aussi dans le préambule du livre d'*Amos*. Mais ces préambules sont évidemment postérieurs aux livres *prophétiques* auxquels on les a attachés, et il est probable que cette mention a été empruntée à *Zacharie*. Les derniers versets célèbrent encore la gloire de Jéhova et de son Temple, où les peuples affluent : « Jéhova est roi dans toute l'étendue du pays; Jéhova est unique et son nom unique (14-9). » — Et tout ce qui subsiste des Nations qui marchaient contre Jerusalem y monte tous les ans pour adorer Jéhova Sabaoth et pour célébrer la fête des Tentes (14-16) (2). » — « En ce jour, sur les clochettes des chevaux se verra gravé : Consacré à Jéhova, et les marmites de la maison de Jehova seront comme des coupes devant l'autel (c'est-à-dire aussi nombreuses). Toute marmite à Jerusalem et en Juda est consacrée à Jéhova Sabaoth. Tous ceux qui viennent sacrifier en prendront et y feront cuire, et en ce jour il n'y aura plus de marchand dans la maison

(1) *Prov.*, 13-24. « Celui qui épargne les verges à son fils est son ennemi; celui qui l'aime s'applique à le corriger. » Voir aussi, 20-30, sur la vertu qu'ont des coups « qui pénètrent jusqu'aux entrailles. » Et 19-18 : « Châtie ton fils, mais ne t'emporte pas jusqu'à le tuer. »

(2) Sur cette fête, voir *Néhémie*, 8, 14.

de Jéhova (14-20-21). » C'est le tableau, idéal peut-être, d'un pèlerinage universel, où les marchands ne suffiront plus, et ce tableau, qui représente l'apogée du judaïsme, ne peut se placer dans aucun temps antérieur.

Quand on rassemble tant d'indications si précises, tant de rapprochemens si décisifs et qu'on lit parallèlement *Zacharie* et l'Histoire juive de Josèphe, on ne comprend même plus quel aveuglement a pu faire méconnaître si longtemps la jeunesse de ce *prophète*, et chercher, dans des siècles où les Juifs étaient ignorés du monde, l'explication d'idées et de sentimens qui n'ont pu se produire qu'à une époque où le monde commençait déjà à devenir juif.

La *prophétie* de *Malachie* est une des plus courtes, et aussi une de celles qui nous en apprennent le moins. La place qu'elle occupe dans le recueil des Douze (c'est la dernière) semble indiquer qu'elle est au moins aussi récente que les deux qui la précèdent, et, d'un autre côté, l'invective contre l'Idumée par laquelle elle s'ouvre ne permet pas de croire qu'elle ait été écrite du vivant du roi iduméen ; on peut la placer plutôt dans les temps troublés qui suivirent sa mort.

En reprochant aux prêtres de son temps d'offrir à Jéhova des victimes de mauvaise qualité, apparemment pour s'approprier l'argent qu'auraient coûté des viandes meilleures, Jéhova ajoute (1-11) : « Car depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, mon nom est grand parmi les peuples, et en tout lieu on présente en invoquant mon nom des parfums et des offrandes de choix. » Puisqu'on ne sacrifiait qu'à Jérusalem, il faut entendre par *en tout lieu* que *de tout lieu* on envoyait ces offrandes choisies, que le *prophète* oppose à celles que les prêtres fournissaient pour le service de tous les jours. On voit que ce verset témoigne encore du culte universel que le dieu des juifs recevait alors.

Malachie reproche ensuite aux juifs de violer la Loi, particulièrement en ce qu'ils épousent des filles d'un dieu étranger, et qu'en les introduisant dans leur maison ils attristent la femme juive qui était la femme de leur jeunesse. Celle-ci pleure devant l'autel de Jéhova, et le dieu ne peut plus agréer une offrande gâtée par ses larmes (2-13). Il y a là un passage assez obscur, mais où on voit pourtant se manifester l'esprit nouveau qui aboutit, mais plus tard seulement, à condamner la polygamie. Car ce n'est que la répudiation qu'il condamne ; il permet, au contraire, qu'on se sépare de sa femme qu'on n'aime plus ; mais il ne veut pas qu'on lui fasse subir la vue odieuse d'une rivale plus jeune et plus aimée (2-16). Et il n'accepte pas même l'exemple d'Abraham, l'excusant seule-

ment par la nécessité où il était de faire naître l'enfant de la promesse. On sent là encore qu'on approche des temps chrétiens.

Enfin le *prophète* annonce l'avènement prochain du Seigneur (3-1), qui condamnera l'iniquité et établira la justice. Mais il annonce aussi quelque chose de tout nouveau, et dont il n'est parlé nulle part ailleurs, la venue d'Élie, qui préparera le jour de Jéhova (3-23). Les évangiles témoignent combien cette idée s'était répandue et accréditée à l'époque chrétienne. On se demande si Jean le Baptiste n'était pas Élie (*Marc*, 9-12). Et qui sait si ce n'est pas en effet la prédication de Jean le Baptiste qui a inspiré ce passage de *Malachie?*

J'ai épuisé la liste des *Prophètes*, mais je rappelle qu'au début de ce travail, en parlant du livre qui porte le nom d'Isaïe, j'ai laissé de côté toute une moitié de ce livre, qui commence au chapitre XL, qui diffère sensiblement de la première partie, que tous les critiques s'accordent à reconnaître comme plus récent et qu'on est convenu d'appeler le *Second Isaïe :* il me faut enfin l'aborder. Quand on plaçait le *Premier Isaïe* au VIIIe siècle avant notre ère, le rationalisme moderne ne permettait pas de mettre à la même date cette seconde partie, puisqu'on y trouvait le nom de Cyrus. Pour moi, qui crois le *Premier Isaïe* du IIe siècle, ce n'est pas là ce qui me forcerait de séparer les deux *prophéties*. Mais dès qu'on passe de l'une à l'autre, on s'aperçoit tout de suite qu'il y a dans la seconde un autre esprit que dans la première, un autre accent, évidemment plus moderne. Et après avoir traversé les discussions qui précèdent, mes lecteurs ne seront pas étonnés de m'entendre dire qu'à mon sens le *Second Isaïe* est du temps d'Hérode.

Ce n'est pas que cette date puisse s'établir par des argumens aussi multipliés et surtout aussi précis que ceux que m'ont fournis *Aggée* et *Zacharie*. Ceux-ci enregistrent, pour ainsi dire, les événemens comme ferait un chroniqueur, en les couvrant à peine par des expressions symboliques; mais on peut suivre ces événemens dans leurs livres aussi facilement que dans Josèphe. Le *Second Isaïe* est un poète plein de sensibilité et d'imagination, et qui se laisse aller à nous émouvoir plus qu'il ne s'occupe de nous renseigner. Cependant, je trouve encore chez lui assez de témoignages pour n'avoir pas de doutes sur le temps où il a écrit.

Les premiers chapitres, XL à XLIV, peignent surtout la situation générale d'Israël. Israël vient de souffrir plus qu'il n'a jamais souffert, mais tout à coup il est sauvé, sauvé par son dieu. Et cela est présenté comme un miracle absolument extraordinaire, et que le monde ne pouvait attendre. Et, en effet, jamais les Juifs, depuis les grands Asmonées, n'étaient tombés à un tel degré d'humiliation et de misère. Déchirée par l'anarchie, puis investie par les

Romains, Jérusalem avait été tout près de périr et le Temple avec elle. Mais Jéhova veille sur son peuple : « Ne crains rien, car je suis avec toi... Ne crains rien, Jacob, pauvre vermisseau (41-10-14). » Jacob est bien petit, mais Jéhova est si grand! Aucun *prophète* jusque-là ne l'avait porté si haut : « Il pèse les montagnes dans ses balances... Les nations sont pour lui comme une goutte dans un seau... Tous les peuples sont comme rien devant lui : du néant et du vide (40-15) (1). » — « Et à qui me comparez-vous pour le trouver semblable? Levez les yeux en haut et voyez : il a créé les armées du ciel; il les range en bon ordre; il appelle chacun des astres par son nom et nul ne manque (40-25). » Voilà comme le sentiment religieux s'est exalté, soit par l'effet du temps et le développement de la pensée, soit surtout par le spectacle des révolutions de cette époque, bien autrement étonnantes que celle par exemple qui a inspiré, dans une oraison funèbre, l'éloquence de Bossuet, puisqu'on avait vu à la fois deux antiques royaumes disparaître, et le monde tout entier bouleversé par les guerres civiles de Rome et l'avènement des Césars; rien n'était plus fait pour rapetisser les hommes et grandir le dieu qu'on imaginait au-dessus d'eux. D'ailleurs, Juda a d'autant plus de confiance dans ce dieu que le judaïsme prenait alors de plus en plus possession des esprits et se faisait une plus grande place dans le monde. Le peuple juif n'a plus l'orgueil qu'on sent dans les *prophètes* de la fin du IIe siècle; sous le poids de la puissance romaine, cette espèce d'orgueil n'était plus permis; mais il en a un autre, que le *Second Isaïe* explique à merveille. « Voici mon serviteur, dit Jéhova (c'est Israël qu'il appelle ainsi); j'ai mis sur lui mon esprit, il donnera aux Nations sa justice. Il ne crie pas, il n'élève pas la voix, il n'ameute pas la foule; il ne casse pas le roseau qui plie; il n'éteint pas la mèche qui fume; il enseigne la justice véritable; il ne se lasse pas, il ne faiblit pas jusqu'à ce qu'il ait établi le droit sur la terre (42-1-4). » C'est comme s'il disait : Il ne conquiert pas le monde, il le convertit. Ce peuple, qui semblait si peu de chose, son dieu lui a communiqué sa grandeur; il lui fait briser sous lui les montagnes (41-13), en ce sens du moins que le dieu les brise pour lui et à son profit. Ces montagnes, ce sont les deux grands royaumes qui étaient pour les juifs des ennemis à travers les siècles, l'Égypte et la Syrie. Jéhova dit à Israël : « J'ai donné l'Égypte pour ta rançon (43-3), » parole mémorable, et qui ne trouve son application qu'à ce moment de l'histoire, où la Judée semblait tout

(1) Et les faibles mortels, vains jouets du trépas,
Sont tous devant ses yeux comme s'ils n'étaient pas.

(RACINE, *Esther*.)

près d'être engloutie par la puissance romaine, et où tout à coup c'est l'Égypte que Rome dévore, en même temps qu'elle agrandit la Judée, dont le roi l'avait servie à son gré, avec des morceaux de la Syrie qui étaient les dépouilles de Cléopâtre. C'est aussi Jéhova qui envoie à Babel et en fait sortir les Chaldéens (43-14) ; sans doute quand Rome encore réduit la Syrie en province romaine et en chasse les derniers rois syriens. Ce sont les deux grands faits du temps, et il y en avait un autre qui, bien que moins considérable, ne frappait pas moins les Juifs, c'est-à-dire la dégradation des Asmonées, rois et grands-prêtres : « J'ai profané les princes du sanctuaire (43-28). » Seul le peuple juif a grandi ; tous ils prospéreront désormais, car il n'y a plus parmi eux que des fidèles ; « tous appartiennent à Jéhova, tous sont les vrais héritiers de Jacob (44-5). »

Mais ce qui émerveille surtout le poete, c'est l'inattendu, l'inespéré de cette restauration d'Israël. Ni ses ennemis ne prévoient leur ruine, ni lui-même ne prévoyait son salut, car il n'avait rien fait pour le mériter. « Tu n'as pas prodigué l'argent pour m'offrir des parfums ; tu ne m'as pas rassasié de la graisse de tes sacrifices ; tu m'as mis seulement au service de tes péchés. C'est moi qui efface tes péchés pour l'amour de moi (43-24). » Eux-mêmes, les juifs, étaient des aveugles (42-18). Mais comme il insulte à cette astrologie babylonienne qui n'a pas su dire à Babylone ce qui l'attendait (47-14)et généralement à tous ces dieux, incapables de rien savoir ni de rien prédire! Jéhova seul voit l'avenir et l'annonce (42-9), etc. Pour s'expliquer ces paroles, il faut se rappeler que les *prophètes* du IIe siècle ont tous célébré l'affranchissement de Juda à la fin de la guerre contre la Syrie, et qu'ils l'ont fait sous la forme de prédictions attribuées aux prophètes des anciens temps. Cette forme de prophétie, subsistant toujours, a paru plus tard se rapporter, non plus à un présent devenu le passé, mais à une situation nouvelle, et c'est ainsi que, quand il s'est produit une restauration, elle a paru avoir été prédite par Jéhova. Qu'ils en fassent autant, ces dieux misérables, s'ils veulent qu'on les croie des dieux (41-23). Mais que sont-ils pour pouvoir entrer en comparaison avec lui (40-25) ? Aussi le *Second Isaïe* s'exprime, au sujet des idoles, avec une violence de mépris qui dépasse les *prophètes* antérieurs. « On plante un pin, et la pluie le fait grandir, et on s'en sert pour se chauffer. On en prend du bois, dont on se chauffe ; on en allume le four pour cuire du pain ; avec le reste on fait un dieu et on se prosterne pour l'adorer. On prend un morceau pour brûler ; on en prend un pour cuire la viande ; on la fait rôtir et on s'en régale, ou bien on se chauffe et on dit : « Bon, j'ai chaud, voilà du feu. » On fait ensuite un dieu

avec le reste, une image devant laquelle on se prosterne; on lui adresse des prières et on lui dit : « Sauve-moi, tu es mon dieu. » Ils ne savent pas ce qu'ils font, car leur esprit est aveuglé pour qu'ils ne voient point, et leur intelligence est bouchée pour qu'ils n'entendent point. Et leur pensée ne leur rappelle rien, et leur esprit ne les avertit pas. Ils ne se disent pas : J'ai fait du feu avec un morceau de ce bois, j'en ai cuit du pain; j'en ai rôti de la viande, que j'ai mangée, et, avec le reste, vais-je faire une *abomination?* vais-je adorer un morceau de bois (44-14)? » Voir aussi 40-19 et 46-1 et 6. On sent que l'idolâtrie est bien définitivement détruite en Judée, en attendant que l'esprit juif, poursuivant son œuvre, arrive à la détruire dans le monde entier (1).

Et c'est ici enfin que se rencontre pour la première fois cette grande parole : « Je suis le premier et le dernier (44-6) » (2), c'est-à-dire celui qui existe avant toutes choses et après toutes choses, formule métaphysique toute nouvelle, née sans doute de quelque infiltration de la philosophie des Grecs.

Je n'ai pas encore parlé de l'homme que Jéhova a chargé de l'exécution de ses desseins, et auquel le *prophète* va s'arrêter tout à l'heure, mais qui était déjà indiqué par un verset presque à l'ouverture du livre (41-2) : « Qui est-ce qui a fait lever de l'Orient celui dont la justice accompagne les pas; qui a amené à lui les peuples et a mis les rois en sa puissance, de manière qu'ils n'ont été qu'une poussière devant son épée, qu'une paille devant ses flèches? Il les a poursuivis en passant en paix par un chemin où il n'a pas posé ses pieds. » Et un peu plus loin (41-25) : « Je l'ai appelé du Nord, c'est de l'Orient qu'il a invoqué mon nom; il foule aux pieds les puissans comme la boue des rues, comme le potier pétrit l'argile. »

Si on croit que le livre est du temps d'Hérode, c'est à Hérode qu'on rapportera ces paroles, qui lui conviennent très bien en effet. On voit dans Josèphe qu'Hérode, étant chassé de Jérusalem par Antigone, aidé des Parthes, eut l'idée hardie d'abandonner pour un temps la Judée et d'aller chercher aide et vengeance à Rome, près d'Antoine, qui le fit déclarer roi de Judée par le sénat et le mit ainsi sous la protection des armes romaines (*Antiq.*, XIV, 14-2-5). Revenu de Rome en Asie, il apprend qu'Antoine est occupé au siège de Samosate et entouré de barbares; il se hâte de le rejoindre, en lui amenant des troupes juives qui se trouvent venir en ce moment très à propos, et achève ainsi de se l'attacher. Et c'est

(1) Il ne s'agit pas ici, bien entendu, d'examiner si cette espèce d'argumentation était bien solide, philosophiquement parlant. Il suffisait, pour qu'on pût s'en servir, que Jéhova n'eût pas d'image.

(2) L'*alpha* et l'*oméga*, dans l'*Apocalypse*, 22, 13.

bien de l'Orient et du Nord, car c'est de Samosate que, suivi de deux légions qu'Antoine fait partir avec lui, il vient tout à coup assiéger Jérusalem (14-15-8). Quant à ce chemin par lequel il passa tranquille, en poursuivant Antigone, sans qu'il y eût posé les pieds, je pense que c'est la mer, qu'il avait traversée deux fois, et dont il a fait ainsi le chemin de sa victoire.

Mais voici comme parle Jéhova en un autre endroit (44-26) : « J'accomplis les promesses de mes messagers; je dis de Jérusalem : Elle sera repeuplée, et des villes de Juda : Elles seront rebâties; je relèverai leurs ruines. Je dis à la mer : Dessèche-toi, je taris tes eaux. Je dis à Cyrus : Sois mon pasteur, accomplis mes volontés. Je dis de Jérusalem : Qu'elle soit reconstruite; et toi, Temple, sois rebâti. Ainsi dit Jéhova à son Oint, Cyrus : Je le tiens par la main; j'abaisse devant lui les peuples; je brise la force des rois; j'ouvre devant lui les portes, et elles ne se ferment pas pour lui. Moi-même je marche devant toi, j'aplanis les obstacles; j'enfonce les portes d'airain; je brise les barreaux de fer. Je te donne des trésors enfouis dans l'ombre et profondément cachés, afin que tu saches que c'est moi, Jéhova, qui t'appelle, le dieu d'Israël. En faveur de Jacob, mon serviteur Israël, mon élu, je t'ai appelé par ton nom, je t'ai donné ton titre, et tu ne me connaissais pas. »

En lisant le nom de Cyrus, il semble qu'on est bien loin d'Hérode; mais que faut-il penser de ce nom? On a vu déjà que les noms propres peuvent tromper dans les *prophètes;* Nabuchodonosor n'est pas Nabuchodonosor; Zorobabel n'est pas Zorobabel; pourquoi Cyrus serait-il Cyrus? Eh bien! ce n'est pas Cyrus, et on peut en donner des preuves. La première, la plus éclatante, c'est qu'il n'est pas possible qu'un juif ait appelé Cyrus l'Oint de Jéhova. Jéhova ne pouvait avoir ni un Oint ni un pasteur de son troupeau hors de Juda, de son roi ou de son grand-prêtre. Un roi des Perses, quelque favorable qu'il pût être à son peuple, n'était pas son Oint.

De plus, dans ces versets sur un prétendu Cyrus, il n'est pas question de ce qui a été avant tout l'œuvre de Cyrus, c'est-à-dire de la destruction de l'empire babylonien (on n'y nomme pas même Babylone), ni de l'affranchissement des juifs qui en a été la suite. Il n'y est parlé que de la restauration du Temple, où Cyrus, en réalité, n'a été pour rien, puisqu'on voit par le livre d'*Esdras* et par *Aggée* et *Zacharie,* que le Temple n'a été reconstruit que sous le second Darius. Il est vrai qu'il existe un récit qui donne dans cette restauration une part à Cyrus (1) ; mais il suffit de lire ce récit pour y reconnaître une pure légende : « Jéhova inspira l'esprit de Cyrus, roi de Perse, et il fit répandre par tout son royaume

(1) Voir II, *Chroniques*, 36, 22, et *Esdras*, I, 1.

des annonces et aussi des lettres qui disaient : Ainsi a dit Cyrus, roi de Perse : Jehova, le dieu du ciel, m'a donné tous les royaumes de la terre, et lui-même il m'a ordonné de lui bâtir une maison à Jérusalem en Judée, etc. » Il est clair que ce langage n'est pas du temps de Cyrus, mais d'une époque où les juifs étaient devenus assez considérables pour prétendre que c'était pour eux que tout se faisait dans le monde, et que tous les puissans étaient les serviteurs et les instrumens de leur Dieu.

Je conclus que le Cyrus du *Second Isaïe* est Hérode : *Aggée* et *Zacharie* l'avaient représenté sous le nom de Zorobabel ; un *prophète,* qui avait l'imagination plus vive, n'a pas jugé ce nom assez glorieux et assez royal, et il a trouvé un plus brillant parallèle. Tout le détail de ces versets s'applique alors à merveille. Nous savons ce que c'est que « ces trésors enfouis dans l'ombre. » Josèphe nous a renseignés sur cette immense opulence, amassée sans bruit par Antipater et qui éclata sous Hérode, son fils, à l'étonnement de tous ; sur ces richesses dépensées à profusion pour les chefs romains d'abord, puis pour son peuple, quand, après Actium, il se trouve plus riche que jamais par ses prodigalités mêmes (*Antiquités*, 15-6, 15-5) (1). Et ce mot : « Tu ne me connaissais pas, » s'adresse on ne peut mieux à cet Iduméen, nullement dévot, dont la foi même était fort suspecte, qui avait failli être condamné par le Sanhedrin (2), qui, avec les Nations, avait pris d'assaut la ville sainte et ne prétendait pas alors agir au nom de Jehova.

Un peu plus loin, Jehova dit à son peuple (45-14) : « Le travail de l'Égypte, le commerce de l'Éthiopie et des Sabéens à la haute stature passera à toi ; ils t'appartiendront, ils marcheront à ta suite, ils défileront enchaînés, ils se prosterneront devant toi en suppliant, disant : Chez toi seulement est le Fort, et il n'y a pas d'autre dieu. Oui, tu es le Fort qui te caches, le dieu d'Israël sauveur. »

Ce verset paraît faire allusion à l'expédition d'Hérode chez les Arabes, racontée par Josèphe (*Antiquités,* 15-5), où il fit tant de prisonniers et d'où il rapporta un si riche butin ; les Arabes transportaient en Syrie les marchandises de l'Égypte. Quant à cette formule d'un dieu caché, on sait quelle fortune elle a faite ; elle n'est ici qu'une nouvelle expression de l'étonnement qu'excitait la prospérité inattendue de la Judée.

Jehova dit encore (46-11) : « De l'Orient j'ai appelé l'aigle ; d'un pays lointain j'ai fait venir l'homme de mes desseins. » On n'a vu

(1) Il revient sans cesse sur les richesses et sur les dépenses d'Hérode, qui firent pendant tout son règne l'étonnement, non-seulement des Juifs, mais même des Romains.

(2) Josèphe, *Antiquités*, 14, 9, 4.

dans cet aigle qu'une métaphore : pourquoi ne serait-ce pas l'aigle romaine qui conduisit Hérode d'Antioche à Jérusalem?

J'ai déjà signalé ces mots : « J'ai donné l'Égypte pour ta rançon. » Mais le poète triomphe surtout de l'abaissement des Syriens, l'ennemi perpétuel, sous le nom de Babel ou Babylone (47-1) (1). » Tout ce chapitre est rempli du développement de cette ruine d'une puissance si redoutable et qui, par son astrologie, semblait même en commerce avec le ciel. Jehova dit : « Je ferai manger à tes oppresseurs leur propre chair et je les enivrerai de leur sang (49-26); » allusion sans doute aux discordes intérieures dans lesquelles s'est abîmée la monarchie syrienne et par où elle est tombée aux mains des Romains. Beaucoup de juifs étaient relégués parmi ces impies, soit que l'anarchie et la guerre les eussent chassés de la Judée, soit qu'ils fussent retenus malgré eux par les Syriens. Et le *prophète* leur criait : « Sortez de Babylone, fuyez de chez les Chaldéens (48-20). » Ce sont les Syriens, au contraire, qui sortent maintenant de la Judée (49-17). Leurs dieux sont chassés aussi; Bel et Nébo sont emportés par les bêtes de somme (46-1). S'agit-il d'idoles qui avaient reparu en Judée pendant que la Judée n'était plus maîtresse d'elle-même? ou de quelques divinités emportées de la Syrie par les Romains, seulement pour en orner la ville souveraine? Ou ces versets s'appliquent-ils à un de ces territoires syriens cédés par Auguste à Hérode, et dont celui-ci s'empressa sans doute de faire disparaître des images odieuses aux juifs?

J'ai épuisé les faits extérieurs qu'on reconnaît ou qu'on peut croire reconnaître dans le *Second Isaïe;* mais il s'en faut bien qu'ils fassent la principale préoccupation du *prophète*. Hérode lui-même, avec quelque éclat qu'il paraisse dans ce livre, n'y tient pas après tout une très grande place. Le poète n'est pas un poète de cour. Ce qui l'occupe, ce qui le passionne, c'est la fortune du judaïsme. Il grandissait tous les jours en dehors même de la Judée, et on pouvait pressentir déjà la révolution qu'on appelle l'avènement du christianisme, et que les juifs auraient eu le droit d'appeler l'avènement du judaïsme chez les Nations. Jéhova dit à son peuple : « C'est peu que tu sois mon serviteur pour relever les tribus de Jacob et ramener les restes d'Israël. Je te réserve pour être la lumière des Nations, afin que le salut que je vous donne aille jusqu'au bout de la terre. Ainsi parle Jéhova à celui qui est méprisé de chacun, haï des peuples, esclave des puissans. Les rois ont vu, et ils se lèvent, les princes aussi, et ils se prosternent à cause de Jéhova qui est fidèle, et du Saint d'Israël qui t'a choisi (49-6-7). » C'est la première fois, et c'est la seule fois, dans l'histoire des

(1) Ailleurs, on retrouve le nom d'Assur, 52. 4.

juifs, qu'ils ont pu associer cette glorification d'eux-mêmes avec cette conscience de leur déchéance.

Le monde entier s'intéresse maintenant à Jérusalem et se met à son service. Les puissans s'emploient à la repeupler. Elle entend ses fils qui reviennent de tous côtés et qui se disent : « La place est trop étroite ici, serre-toi contre moi pour que je puisse me loger. Et tu diras : Qui m'a enfanté tous ceux-là?.. où étaient-ils?... Les peuples apportent tes fils dans leurs bras et tes filles sur leurs épaules. Les rois prennent soin de toi, les princesses te servent de nourrices; la tête humblement baissée, ils se prosternent et lèchent la poussière de tes pieds, et tu sauras que je suis Jéhova (49-20-23). » (Voir encore 54-2.)

Un peu plus loin se trouve le passage fameux où est développée avec une complaisance particulière l'idée que la grandeur d'Israël est sortie de ses humiliations mêmes et de la patience avec laquelle il a souffert : « Voyez, mon serviteur est adroit; il monte, il s'élève, il grandit. Combien on a été surpris à son sujet! car son aspect était étrangement misérable, et son visage plus triste à voir qu'aucun visage! Eh bien! il émerveille les peuples, et les rois demeurent muets d'étonnement, car ils voient ce dont on n'avait rien dit, ils entendent ce dont personne n'avait parlé. Qui a cru à ce que vous annonciez? Qui a reconnu le bras de Jéhova? Voilà qu'il s'élevait devant lui comme une jeune pousse qui germe sur un sol aride; il n'avait nulle beauté quand nous l'avons vu, nul éclat qui pût nous attirer. Méprisé et abandonné des hommes, homme des douleurs, portant la marque de la souffrance, comme quelqu'un dont les visages se détournent, nous le méprisions et ne tenions aucun compte de lui. Mais il a pris sur lui nos plaies; nos châtimens, c'est lui qui les a supportés. Et nous, nous le considérions comme un malheureux, frappé par la colère divine. Il a été maltraité pour nos péchés, châtié par nos injustices; la punition est tombée sur lui pour notre salut; les coups qu'il a reçus ont fait notre guérison. Tous nous errions comme des brebis égarées et qui n'ont point de berger; nous suivions chacun notre voie; mais Jéhova a jeté sur lui nos crimes à tous. Il a été inquiété, tourmenté, mais il n'a pas ouvert la bouche, comme le mouton qu'on va égorger, comme la brebis qui reste muette entre les mains qui la tondent. Saisi et condamné, quand il a été retranché de la terre des vivans, qui se l'est expliqué parmi les hommes de cet âge? Qui a compris que c'est pour les crimes de mon peuple qu'*ils sont* frappés? Sa sépulture a été parmi les impies, son tombeau au milieu des rebelles, quoiqu'il n'eût pas fait de violence

et qu'il n'y eût pas de mensonge dans sa bouche. Pourtant Jéhova a voulu le briser, il lui a porté un coup mortel. Mais après que sa vie aura été prise en expiation, il verra sa postérité, il aura de longs jours, et la volonté de Jéhova s'accomplira par ses mains. Au sortir de ses épreuves, il verra la satisfaction; par sa sagesse, ce juste, mon serviteur, fait aimer à beaucoup la justice, et il prend sur lui leurs péchés. Aussi je lui donne un lot parmi les puissans, et il partage le butin des forts, parce qu'il a abandonné sa vie à la mort, qu'il a été confondu avec les méchans, qu'il a pris sur lui le péché du grand nombre, et qu'il a répondu pour les pécheurs (52-13, 53-12). »

Il y a plus d'un détail obscur dans cette page, mais le sens général n'en est pas douteux. C'est l'histoire d'Israël sous la figure du serviteur de Jéhova. L'Israël d'aujourd'hui a souffert pour les péchés de l'Israël d'autrefois; mais ces péchés, il les a rachetés, et il n'a plus à attendre qu'un avenir prospère. Il ne faut pas entendre, comme on l'a fait quelquefois, qu'il s'est chargé des péchés des autres peuples, des Nations : c'est là une idée absolument étrangère au judaïsme. Dans ce texte, Israël est dédoublé, comme si on disait dans un temps calamiteux pour notre pays, que les Français souffrent pour les péchés de la France; ou, si on veut une distinction plus marquée, les fidèles, les bons souffrent pour les fautes des méchans et les expient. On a pu remarquer un pluriel que j'ai souligné et qui montre assez que ce *serviteur de Jéhova*, c'est tout un peuple.

Tout cela ne convient qu'au temps que j'ai cru reconnaître dans l'ensemble de ce livre, et il faut surtout, au dernier verset, signaler cette phrase : « Il partage le butin des forts. » C'est seulement à cette date que les juifs ont partagé le butin des puissances, lorsque, après Actium, Octave a donné libéralement à Hérode des villes et des territoires détachés de la Syrie, qu'Antoine avait donnés à Cléopâtre et qui furent la part des juifs dans les dépouilles de l'Égyptienne.

Mais ce qui ne s'était pas vu non plus avant cette époque, c'est l'état d'anéantissement où était la Judée au moment où cette prospérité l'a surprise; c'est le portrait du juif méprisé, impuissant, muet sous l'outrage, mort en quelque sorte, et enterré parmi les impies, c'est-à-dire réduit à se perdre chez les Égyptiens et les Syriens.

On lisait déjà en un autre endroit (50-6) : « J'ai abandonné mon dos aux coups et ma barbe à ceux qui la tirent; je n'ai pas dérobé mon visage aux insultes ni aux crachats. Mais le seigneur Jéhova m'assiste, c'est pourquoi je n'ai pas honte; j'ai fait de ma face un caillou, sachant que je ne serais pas avili. »

On sait ce que sont devenus, entre les mains des chrétiens, ces passages célèbres. Ils les ont appliqués à Jésus; ils y ont vu la Passion et la résurrection du Christ, tandis qu'il n'y faut voir que la Passion et la résurrection d'Israël. On peut supposer même que le récit des évangiles contient tel détail qui n'a rien d'historique et est simplement emprunté à la *prophétie*, comme celui des crachats (*Marc*, 14-65 et 15-19). Il est vrai qu'on y trouve en revanche des traits qui la contredisent; où est le Jésus à qui le grand-prêtre demande : « Est-ce toi qui es le Christ? » et qui répond fièrement : « Oui, et vous verrez le Fils de l'homme assis à la droite de la Puissance et marchant sur les nuées » (*Marc*, 14-62). Il ne ressemble guère à la brebis humble et muette du *Second Isaïe*, quoi qu'en dise le livre des *Actes* (8-32). Mais c'est certainement au chapitre du *Second Isaïe* qu'est due l'idée même de la Rédemption et de l'agneau qui se charge des péchés du monde.

Ce rapport entre le *prophète* et le fond même du christianisme suffit pour montrer combien ils sont voisins l'un de l'autre, et qu'on est là bien loin du temps de Cyrus.

Le christianisme doit encore au *Second Isaïe* une idée qui y a tenu longtemps une grande place, celle de la nouvelle Jérusalem. Le *prophète* célébrait Jérusalem restaurée, mais restaurée de deux manières, matériellement et moralement, dans ses bâtimens par la magnificence d'Hérode, dans son influence par le succès de la propagande juive. Il accumule les images brillantes; j'en ai déjà cité quelque chose; mais il dit encore (c'est Jéhova qui parle) : « J'enchâsse tes pierres dans l'antimoine (dont on faisait un fard pour les femmes), et je te donne pour fondemens des saphirs. Je te donne pour créneaux des rubis, et pour portes des escarboucles, et toute ton enceinte est de pierres précieuses » (64-11-12). Ces figures ont été prises à la lettre, et une pareille ville ne pouvait, dès lors, être placée que dans le ciel, comme on le voit dans l'*Apocalypse* (21-10). On attendit longtemps qu'elle descendît en effet du ciel. Puis ces rêves s'évanouirent, et alors on entendit simplement par la nouvelle Jérusalem l'église chrétienne. C'est ainsi que Racine l'a présentée dans la prophétie de Joad (1).

Dans ce cas, l'idée de la nouvelle Jérusalem se confond avec celle de la Vocation des Gentils. Celle-ci n'est pas étrangère aux *prophètes* de la fin du IIe siècle, puisqu'ils avaient vu Hyrcan imposer le judaïsme, d'abord aux tribus séparées et puis aux Iduméens. Leur Jéhova était

(1) Quelle Jérusalem nouvelle?... etc.

(*Athalie*, acte III, scène VII.)

déjà assez grand pour qu'ils aient pu se représenter les peuples acceptant sa loi. Mais ce fut bien autre chose sous Hérode, quand la propagande était déjà presque ce que nous voyons qu'elle est au temps de Philon. De là la manière dont elle éclate dans *Zacharie*, et le *Second Isaïe* la développe avec toute son éloquence : « Le Saint d'Israël s'appelle le dieu de toute la terre. » Ensuite : « Voici que ce peuple que tu n'as pas connu, tu l'appelles, et des nations qui ne te connaissaient pas accourrent à toi » (55-5). Et surtout : « Que l'étranger qui s'est attaché à Jéhova ne dise pas : Jéhova m'exclut et me retranche de son peuple. Et que l'eunuque ne dise pas : Je ne suis qu'une tige stérile. Car ainsi parle Jéhova sur les eunuques : Ceux qui observent mes sabbats, qui font ce qui m'est agréable, et qui sont fidèles à mon pacte, je leur donne dans ma maison et dans mon parvis une place et un nom qui valent mieux que des fils et des filles ; je leur donne un nom perpétuel, qui ne mourra pas. Et les fils d'une terre étrangère qui s'attachent à Jéhova pour lui appartenir, pour aimer le nom de Jéhova et être ses serviteurs ; tous ceux qui gardent le Sabbat sans le profaner et qui restent fidèles à mon pacte ; je les amène sur ma montagne sainte, dans les joies de la maison où on me prie ; leurs holocaustes et leurs sacrifices me sont agréables sur mon autel, *et ma maison s'appelle maison de prières pour tous les peuples* » (56-3-7).

Les trois premiers versets sont d'autant plus remarquables qu'ils sont un désaveu formel des prescriptions du *Deutéronome*, au chapitre XXIII, où il est dit expressément que l'eunuque n'est pas admis « dans l'église de Jéhova, » et qui repoussent également l'étranger et ses descendans, accordant seulement aux fils de l'Iduméen et à ceux de l'Égyptien d'être reçus à la troisième génération. Mais ce qui suit dans le *prophète* est l'admirable expression du caractère qu'avait pris alors la propagande juive et par lequel elle s'est emparée du monde. Si le monde en effet a judaïsé à l'époque chrétienne, c'est parce que le judaïsme lui-même s'était jusqu'à un certain point *déjudaïsé*, en ce sens du moins qu'il prétendait gagner tous les hommes à sa croyance et devenir ainsi une religion universelle.

Je crois que c'est par ce beau passage que se terminait le livre du *Second Isaïe*. Le morceau qui suit (56-8, 57-21), qui représente Israël livré, non-seulement aux vices, mais aussi à toutes les pratiques de l'idolâtrie, semble d'un autre temps et rappelle les *prophètes* du IIe siècle. Plus loin, au chapitre LXIII, l'image de ce vengeur, tout couvert de sang, qui punit les crimes de l'Idumée, n'a pu se produire sous l'Iduméen Hérode. J'expliquerai tout à l'heure ma pensée sur ces additions en général.

Mais je dois revenir encore sur les dix-sept chapitres que j'ai étudiés jusqu'ici, pour y considérer, non plus ce qu'ils nous apprennent sur les événemens particuliers de ce temps, ou même sur la situation générale d'Israël, mais le développement de cet esprit religieux qu'on peut appeler chrétien, et qu'on sent déjà dans les *prophètes* du IIe siècle, mais qui prend ici un accent encore plus vif et plus tendre. Les premières paroles du livre : « Consolez, consolez mon peuple, » en donnent tout de suite le ton (40-1). Et immédiatement après, vient un verset qui a passé dans l'Évangile : « Une voix crie : Frayez dans le désert la voie de Jéhova (1). » Un peu plus loin : « L'herbe se dessèche, la fleur tombe, mais la parole de Jéhova subsiste à jamais » (40-8). Ou encore : « Les cieux s'évanouiront comme une fumée, et la terre s'usera comme une étoffe, et ainsi périront ses habitans; mais ma promesse et ma justice dureront toujours. » (51-6). Comparez *Matth.* (13-31).

Jéhova est « comme le berger qui conduit son troupeau ; il prend dans ses bras les agneaux et les porte dans son sein ; il aide à marcher les brebis pleines » (40-11). Comparez *Matth.* (12-11). Jéhova est déjà *le bon pasteur* (*Jean*, 10-14).

« Cieux, répandez votre pluie et que les nuées nous versent la paix ; que la terre s'ouvre; que le salut germe et qu'on voie pousser la justice » (45-8). Cet admirable verset n'a pas été reproduit dans le Nouveau Testament, mais l'église chrétienne s'en est emparée et le répète tous les ans dans l'office de Noël : *Rorate cœli desuper.*

« Sion a dit : « Jéhova m'a abandonné, le Seigneur m'a oublié. Mais est-ce que la femme oublie son nourrisson ? Est-ce qu'elle laisse à l'abandon le fruit de ses entrailles ? Et quand elle oublierait, moi, je ne t'oublierai pas » (49-14). Jéhova est là plus que paternel. »

« Qu'ils sont beaux sur les montagnes, les pieds de celui qui annonce la bonne nouvelle, du messager de bonheur qui apporte le salut, qui dit à Sion : Ton dieu est roi ! » (52-7). C'est le verset que Paul applique à ceux qui prêchent l'évangile (*Rom.*, 10-15) et qui revient dans je ne sais combien de sermons.

« Allons, vous tous qui avez soif, venez, voici l'eau. Quand vous n'auriez pas d'argent, venez, prenez, nourrissez-vous, venez, prenez, sans argent et sans payer, du vin et de lait. Pourquoi donnez-vous de l'argent pour ce qui n'est pas du pain ? votre peine pour ce qui ne rassasie pas ? Approchez, écoutez ma voix et mangez ce qui est bon ; nourrissez-vous d'une graisse délectable. Prêtez l'oreille et

(1) *Matth*, 3, III; mais l'évangéliste a déplacé les mots : *dans le désert.*

venez à moi; écoutez, et vous trouverez la vie » (55-1) (1). C'est ce touchant appel qui a inspiré celui de l'évangile : « Venez à moi, vous tous qui êtes surchargés et accablés, et je vous soulagerai » (*Matth.* 11-26).

« Cherchez Jéhova, pendant que vous pouvez le trouver; invoquez-le, pendant qu'il est proche » (55-6). Et dans *Mathieu:* « Cherchez et vous trouverez » (7-7).

« Autant les cieux sont élevés au-dessus de la terre, autant mes voies sont au-dessus de vos voies et mes pensées de vos pensées » (55-9). Paul dit à son tour : « O profondeur de la sagesse de Dieu! Combien ses conseils sont incompréhensibles et combien ses voies inexplicables! » (*Rom.*, 11-33.) Et cela est devenu un des lieux-communs de la prédication chrétienne.

En vérité, ne faut-il pas bien de la complaisance pour admettre que de pareilles idées ont été exprimées dans de pareils termes, soit au temps de Sennachérib, soit à l'époque de Cyrus?

V.

On a vu que tout ce qu'on lit sous le nom d'Isaïe, depuis le chapitre XL jusqu'au chapitre LXVI inclusivement, est une addition au texte du *Premier Isaïe*, addition qui forme une composition à part, la mieux suivie certainement qu'il y ait dans aucun livre *prophétique*. Cela fait présumer qu'il peut se trouver ailleurs d'autres additions moins considérables, et je crois qu'il s'en trouve en effet : les unes suggérées par des événemens postérieurs à la date de l'œuvre principale où on les a placées, les autres qui peuvent être d'une date quelconque, mais qui, étant éparses et ne s'étant pas produites

(1) Par quelle erreur, âmes vaines,
Du plus pur sang de vos veines
Achetez-vous si souvent,
Non un pain qui vous repaisse,
Mais une ombre qui vous laisse
Plus affamés que devant!

Le pain que je vous propose...
C'est ce pain si délectable
Que ne sert point à sa table
Le monde que vous suivez.
Je l'offre à qui veut me suivre :
Approchez. Voulez-vous vivre?
Prenez, mangez et vivez.

(RACINE, *Cantiques*, 4.)

sous un nom qui les recommandât à l'attention, n'ont pu se conserver que quand on les a jetées dans un recueil déjà existant. Ce sont des additions de ces deux espèces qui forment les derniers chapitres rassemblés sous le nom d'*Isaïe*. Le chapitre LX n'est guère qu'une répétition des chapitres LIX et LIV. Aux chapitres LXV et LXVI, le *prophète* s'indigne contre ceux qui mangent de la viande de porc; ce trait, dont on ne trouverait l'équivalent dans aucun autre *prophète*, me paraît d'un âge inférieur religieusement à celui où on se sentait placé jusque-là.

En revanche, il se trouve encore dans ces chapitres tel trait qui rappelle l'accent du *Second Isaïe:* « C'est toi qui es notre père; Abraham ne nous connaît pas et Israël ne sait qui nous sommes: notre père, c'est toi, Jéhova » (63-16). C'est déjà le *Pater noster*.

Un verset d'un tout autre caractère se trouve tout à la fin du recueil (66-24): « Ils sortiront, dit Jehova, et ils verront les corps morts des hommes qui se sont révoltés contre moi; car leur ver ne meurt pas, et le feu qui les consume ne s'éteint pas. » Il y a là une haine féroce, qui ne peut s'excuser que parce que les juifs souffraient beaucoup sans doute à l'époque où ils parlaient ainsi. Il est triste que l'évangile ait cru devoir recueillir encore ces paroles et les mettre dans la bouche de Jesus lui-même (*Marc*, 9-45).

Je parcours maintenant, en cherchant des additions, les autres *prophètes*. On est tenté d'en reconnaître une dans le *Premier Isaïe*, aux quatre derniers versets du chapitre XXIII au sujet de Tyr. Il n'est pas impossible, je l'ai dit, de les rapporter au temps du premier Hyrcan; mais on comprendra encore mieux, si ces quatre versets ont été ajoutés au temps d'Hérode, la révolution qu'ils annoncent, et l'intervalle qu'ils font tout à coup franchir au lecteur. Et ce qui appuie cette conjecture, c'est que les *Psaumes*, dont la date est aussi, selon toute apparence, celle d'Hérode, reviennent plusieurs fois sur cette conversion de Tyr et des villes qui en dépendent. Voir aussi *Zacharie* (9-2-7).

Dans *Jérémie*, je ne vois pas que tel passage attire particulièrement l'attention; mais on ne peut s'empêcher de remarquer que le nom de *juif* ou *judéen*, qui ne se rencontre jamais dans les *prophètes* du IIe siècle, se présente au contraire souvent dans celui-là, mais seulement dans les derniers chapitres, et pas une seule fois auparavant. Or c'est surtout dans cette dernière partie du livre que Jérémie est donné comme mêlé de sa personne aux événemens qui aboutissent à la ruine de Jérusalem. Il y a là de quoi donner à réfléchir sur la valeur de ces récits. Voir plus haut mes réflexions sur *Zacharie*, 8-23.

Mais l'étude des chapitres XXXVIII, XLVIII d'*Ezéchiel* est particu-

lièrement intéressante à ce point de vue. Les deux premiers contiennent la description fameuse d'une aventure extraordinaire. Gog, prince de Magog, deux noms d'ailleurs inconnus (1), parti du fond des régions du nord et traînant une multitude de peuple à sa suite, vient porter la guerre sur la terre d'Israël, où il est vaincu et tué. Les commentateurs n'ont pu trouver une explication plausible de ces chapitres. La difficulté disparaît si on suppose qu'ils ont été ajoutés au texte d'*Ézéchiel* à l'époque de l'invasion des Parthes en Judée, où ils n'avaient pas encore paru, et où Antigone les appela vers l'an 40 avant notre ère. Gog est le Pacorus des historiens grecs et de Josèphe. La bataille où il fut vaincu et tué (par les Romains) n'eut pas lieu précisément en Judée, mais à côté, dans ce qu'on appelait la Cyrénaïque (Plut., *Antoine*, 34). De plus, en Judée même, les Parthes avaient livré à Hérode plusieurs combats où ils furent défaits et où ils laissèrent des morts (*Antiq.*, 14-13-8). Ce sont ces événemens que le *prophète* traduit avec une imagination dont les hyperboles répondent à la fois aux habitudes du genre et à l'impression qu'avait dû faire sur les juifs une invasion si inattendue et que les juifs étaient incapables de repousser par eux seuls.

Plus tard, quand Pacorus fut oublié, car cette espèce d'inondation n'eut qu'un temps bien court, ces deux chapitres ne durent paraître qu'une vision sans réalité présente, que l'avenir seul accomplirait, un avenir qui se confondait avec l'attente de la fin du monde. C'est ainsi que dans l'*Apocalypse*, après le règne de mille ans, on voit Gog et Magog (2), qui assiègent la ville des saints avec des armées innombrables, mais qui sont dévorées par le feu du ciel (20-7).

Les neuf derniers chapitres du livre qui porte le nom d'Ézéchiel sont remplis par le plan purement idéal d'une restauration du Temple, d'autant plus grandiose qu'elle ne coûte rien à l'écrivain. C'en est assez pour conjecturer tout d'abord que ce morceau a été écrit à l'époque où Hérode a pensé à rebâtir le Temple, et avant que cette reconstruction ait été exécutée. Et ce qui confirme cette conjecture, c'est la place que tient dans ces chapitres le Chef, *nasi*, qui n'est pas grand-prêtre et n'offre de sacrifices que par la main des prêtres (46-2), mais qui fournit les victimes et qui a droit ainsi que ses fils à des honneurs et à un domaine qui le mettent tout à fait à part (45-7-17 et 46-16.) Ces pages donc n'ont pu être écrites au IIe siècle sous les Asmonées, mais seulement sous Hérode.

(1) Chacun des deux se trouve une fois dans la Bible (*Genèse*, 10, 2 et II, *Chron.*, 5, 4), mais sans aucun rapport avec ce qu'ils signifient dans *Ézéchiel*.

(2) Et non plus Gog, prince de Magog.

Il est à remarquer que d'après Josèphe (*Antiq.*, 10-5-1) *Ézéchiel* avait laissé *deux* livres de prophéties. Je crois comme Huet que ce IIe livre se composait de ce que je regarde comme une addition. Seulement Huet ne comprenait dans cette addition que les neuf derniers chapitres, tandis que j'y comprends les onze derniers (1).

J'ai déjà dit un mot de la Prière qui forme le chapitre III d'Habacuc : c'est encore une addition du temps d'Hérode. On le reconnaîtrait rien qu'à ces mots : *ton Oint* (verset 18), pour désigner le prince des juifs, expression qui ne se rencontre pas avant cette époque.

VI.

Le livre de *Daniel* n'était pas compté par les juifs parmi les livres des *prophètes*. Il ne faut pas se lasser de le redire, puisque l'église catholique le leur a assimilé (2). Il ne ressemble d'ailleurs à aucun autre, en ce sens que les *prophéties* qui y sont contenues sont d'un tout autre caractère. Elles y ont, particulièrement au chapitre XI, la précision d'un procès-verbal, auquel il ne manque que les noms propres, et qui suit les rois macédoniens qui ont dominé sur la Judée, depuis Alexandre jusqu'à Antiochus l'Épiphane. Aussi la critique n'a-t-elle eu aucune difficulté à reconnaître que cet écrit ne pouvait être du temps de Cyrus, et Porphyre avait déjà constaté que nécessairement l'écrivain avait vu Antiochus et ses violences contre les juifs. Mais c'était encore le faire trop vieux, et on va voir qu'il ne peut être antérieur au règne d'Hérode, ni même à sa mort.

Nabuchodonosor voit en songe une statue, dont la tête est d'or, la poitrine d'argent, le ventre de cuivre et les jambes de fer; seulement, aux pieds, le fer est mêlé d'argile. Tout à coup une pierre vient la frapper, qui n'est pas lancée de main d'homme; et rencontrant les pieds d'argile, elle la fait tomber; tout est brisé. Puis la pierre grossit et devient une grande montagne, qui remplit toute la terre. Il est clair que les quatre métaux représentent les quatre empires qui se sont succédé à partir des Babyloniens en comptant comme deux empires distincts celui des Mèdes et celui des Perses; le quatrième est celui des Macédoniens. Il est clair aussi que la pierre est l'empire romain, qui est l'empire du monde.

Au chapitre VII paraissent quatre bêtes, qui représentent aussi

(1) Si on croit que le verset 19-23 d'*Ézéchiel* se rapporte à la ruine des Asmonées, il faudra encore regarder ce verset, et peut-être tout le chapitre (qui ne tient en rien à ce qui précède ni à ce qui suit), comme une addition.

(2) Elle a pu s'y croire autorisée par *Matth.*, 24, 15, et Josèphe parle de même (*Antiq.*, 10, 11, 7).

quatre empires. Ici la quatrième est l'empire romain, la seconde représente à la fois les Mèdes et les Perses. Mais il n'y a pas moyen de ne pas reconnaître Rome dans la quatrième bête, ainsi décrite : « Voici un quatrième animal, terrible, formidable et extrêmement fort ; il avait de grosses dents de fer ; il mangeait, brisait et foulait le reste sous ses pieds ; *il était différent de tous les autres* d'avant lui » (7-7). Et plus loin : « Il dévorera toute la terre » (7-23).

La quatrième bête portait dix cornes. Ces cornes sont les chefs suprêmes des juifs, les Asmonées, les seuls princes qui comptent aux yeux des juifs à cette époque, depuis que les royaumes de Syrie et d'Égypte n'existent plus. Ils sont exactement au nombre de dix, si on y comprend Judas le Maccabée, que Josèphe compte comme grand-prêtre, quoiqu'il ne paraisse pas l'avoir été (*Antiq.*, 12-10-6). L'écrivain a le droit de les rattacher à l'empire romain, puisque le *Premier livre des Maccabées* et Josèphe nous les représentent comme s'appuyant sur Rome, dès le temps même de Judas (I *Macc.*, 8-1, etc.). On comprend dès lors aisément que la petite corne qui s'élève du milieu des grandes est le parvenu Hérode. Il arrache trois cornes, c'est-à-dire les trois derniers Asmonées. Et c'est alors que la petite corne prend une figure humaine et une bouche insolente.

Son histoire se répète au chapitre VIII, avec des variantes (1) ; il y est dit qu'elle s'étend, c'est-à-dire la puissance d'Hérode, vers le sud, vers l'Orient et vers *le beau pays,* expression biblique qui signifie la Terre sainte (2). La suite annonce que ce roi s'attaquera à Jéhova lui-même, qu'il suspendra le sacrifice quotidien, qu'il l'empêchera en assiégeant le Temple avec une armée. Ce roi au dur visage sera fort, *mais cette force ne sera pas la sienne,* et qu'enfin il sera brisé, mais non par la main d'un homme (8-23-25).

Au chapitre IX est le fameux compte des soixante-dix semaines, très obscur quant à son point de départ, mais où on se retrouve à la fin. Un *Oint* est retranché ; je pense que c'est Hyrcan, dépouillé de sa prêtrise ; un peuple étranger ravage la ville et le sanctuaire. Le sacrifice quotidien est suspendu, *et sur l'aile des abominations le dévastateur* (9-27). L'aile, c'est le faîte du Temple (3). Le dévastateur, c'est l'aigle, symbole de Rome, la grande dévastatrice. Et il s'agit de l'aigle d'or qu'Hérode avait fait placer sur la principale porte du Temple, ce qui était une *abomination* aux yeux des fidèles,

(1) On sait que ces deux chapitres ne se font pas suite, et ne sont pas même écrits dans la même langue. Les chapitres II-VII sont en chaldaïque et les chapitres VIII-XII en hébreu (ainsi que le premier).

(2) Gesenius, p. 780 *bis*.

(3) *Matthieu* l'appelle ainsi en grec, 4-5.

de sorte qu'Hérode étant mourant et comme déjà on le disait mort, une jeunesse ardente, soulevée par des docteurs fanatiques, abattit l'aigle et le mit en morceaux. Hérode fit brûler vifs les principaux auteurs de cette insulte (*Antiq.*, 17-6).

Tout concourt donc jusqu'ici à rapporter le livre de *Daniel* au temps d'Hérode. Mais au chapitre XI se présente une difficulté. Comment un écrivain de cette époque a-t-il eu l'idée de remplir tout ce chapitre de l'histoire des rois de Syrie, continuée jusqu'à Antiochus l'Épiphane auquel il s'arrête? C'est cette circonstance qui a fait admettre généralement par les critiques, depuis Porphyre, que le livre est écrit du temps d'Antiochus. Et on ne comprend pas d'abord quel intérêt ce chapitre pouvait avoir pour des lecteurs du temps d'Hérode. Je crois que l'explication de ce problème doit être cherchée dans cette supposition, qu'en paraissant parler d'Antiochus, l'auteur parle, en effet, d'Hérode lui-même. Antiochus avait été, au IIe siècle, le type de l'ennemi de Dieu. Hérode est un nouvel Antiochus. Comme le premier, il fait la guerre à Jéhova et à ses fidèles; comme lui il livre Jérusalem en proie aux armes des Nations; il suspend le sacrifice quotidien; il profane le Temple en y étalant une image. Mais qu'on remarque les premières paroles par lesquelles l'écrivain l'annonce (11-21): « Alors s'élève un homme méprisé, pour qui la dignité royale n'était pas faite; mais il vient sournoisement et s'empare du royaume par des intrigues. » Un pareil portrait n'est pas celui du fils d'Antiochus le Grand, et on ne peut y reconnaître que l'usurpateur iduméen. Dans les versets suivans, on trouve des traits pris à l'histoire d'Antiochus, puisque c'est là la fiction adoptée; mais on en trouve aussi qui n'ont aucun rapport avec cette histoire, comme M. Édouard Reuss l'a fort bien vu, et il semble que c'est encore au temps d'Hérode qu'il faut les placer. « Le charme des femmes » (11-37) peut faire allusion à la destinée tragique de la fameuse Mariamne. Le roi du sud et le roi du nord (11-40) sont peut-être le roi d'Arabie et celui des Parthes; l'établissement entre la mer et la sainte-montagne (11-48) serait Césarée. Les nouvelles inquiétantes de l'Orient et du nord paraissent être celles qui remplissent le chapitre IX du livre XVI de Josèphe. Enfin le morceau se termine par l'annonce de la mort d'Hérode. L'auteur, qui écrivait probablement sous le fils d'Hérode Archélaüs, pouvait ainsi sans se compromettre satisfaire ses ressentimens.

Après la mort du roi, et après quelque temps de troubles et d'anarchie, le triage se fait entre ceux qui avaient été fidèles à Jéhova et ceux qui ne l'avaient pas été. « Beaucoup de ceux qui dorment dans la poussière de la terre se réveillent, les uns

pour une vie éternelle, les autres pour l'opprobre et une éternelle ignominie » (12-2). Cette résurrection n'est, je crois, qu'une figure de style, pour dire que les mérites et les démérites, jusque-là enfouis dans l'ombre, reparaissent au grand jour. Ainsi se termine le livre de *Daniel*.

Mais je n'ai pas encore parlé d'un passage très remarquable. Après que les quatre bêtes du chapitre VII ont été condamnées et détruites, on voit paraître sur les nuées la figure d'un fils d'homme, c'est-à-dire d'un homme (en style juif) (7-13), qui reçoit de l'*Être aux longs jours* (7-9), c'est-dire du dieu suprême (1), un empire qui doit survivre à tous les autres et durer éternellement. C'est la première et la seule fois que paraît, dans l'Ancien Testament, l'idée du *Royaume des Saints* (7-22) ; je ne l'appellerai pas l'idée messianique, car il ne faut pas voir dans ce passage ce qu'on a appelé plus tard le Messie, et qui, dans l'Ancien Testament, n'est absolument nulle part. La forme humaine du verset 13 n'est qu'un symbole. Tandis que les empires des Nations sont figurés par quatre bêtes, l'empire des Saints l'est par un homme ; c'est l'expression de sa supériorité et de sa dignité. Il n'en est pas moins vrai d'ailleurs que dans la suite, quand se forma l'idée d'un Messie, on crut le reconnaître dans ce passage de *Daniel;* de là est venue, pour le désigner, cette expression de *Fils de l'homme,* adoptée peut-être par tous ceux qui l'attendaient et qui l'annonçaient, mais qui l'a été certainement par Jésus, de la bouche de qui elle a passé dans les Évangiles. Il n'y a rien dans *Daniel* qui marque mieux la modernité du livre, et qui le fasse reconnaître comme plus proche du christianisme.

J'ai achevé ma tâche, et je crois que ma démonstration est faite, soit pour le premier âge prophétique, qui est la fin du IIe siècle, soit pour le second âge, celui d'Hérode, et cette fois peut-être encore plus complètement et avec plus de précision. Ces deux âges littéraires sont en même temps, comme il est naturel, deux grandes époques de l'histoire des Juifs : la première qui est de beaucoup la plus belle, pleine de vigueur et de passion, où ce peuple, qui semble tout près d'être écrasé par une puissance redoutable, lutte et s'affranchit, à l'aide sans doute de l'affaiblissement inattendu de ses maîtres, mais d'abord par son énergie et par sa foi en son dieu, c'est-à-dire sa foi en lui-même. La seconde, très inférieure en réa-

(1) Il est à remarquer que le nom de Jéhova ne se trouve pas une seule fois dans la partie chaldaïque de *Daniel*. Il semble que l'auteur fasse déjà ce que firent plus tard les chrétiens, qu'il ôte à son dieu son nom local et sa marque juive. Jéhova reparaît au chapitre IX.

lité, et sur laquelle pèse la domination romaine, a cependant encore l'apparence au moins de la grandeur, grâce à un règne prospère et même brillant, mais surtout parce que la servitude de la Judée était couverte en quelque sorte par la fortune inespérée du judaïsme, qui s'emparait déjà à cette époque du monde grec.

Maintenant réussirai-je à faire adopter mon opinion à mes lecteurs? Je n'ose y compter, car, sans parler de la puissance d'une idée depuis longtemps accréditée, la tradition a des sentimens religieux qui la protègent. Tel ministre protestant, même des plus libres, qui ne croira pas, par exemple, que les *Prophètes* aient réellement prophétisé, aura peine cependant à diminuer, en les rajeunissant, la vénération qui entoure leurs noms et leurs œuvres. Les Israélites, ayant peu de dogmes, ont par cela même une grande liberté; mais ils ont aussi l'orgueil, d'ailleurs légitime, de leur religion et de leur bible, et ils tiennent aux dates antiques de leurs livres comme à des titres de noblesse; ils reprocheront à ceux qui penseraient comme moi de ne pas les respecter.

Je ne crois pas cependant que cette manière nouvelle de considérer les livres *prophétiques* les diminue. Quand on les reportait à une haute antiquité, l'idée qu'on pouvait s'en faire était bien confuse. Si on les croyait écrits avant les catastrophes qui mirent fin aux deux royaumes, et qu'on y supposait annoncées, on était tout à fait en dehors du rationalisme et en plein surnaturel. Si on les plaçait après la captivité de Babylone, le feu et la passion qu'on y sentait, l'orgueil et l'enthousiasme qui y éclatent, ne répondaient en aucune manière à la reconstitution lente, laborieuse et faible d'Israël. Au contraire, quand on les met au IIe siècle avant notre ère, tout est clair et tout est vivant. Les événemens qui se succèdent dans le cours si entraînant de vingt-cinq années, pleines des situations les plus émouvantes, donnent à tous les détails de la *prophétie* un sens et une couleur. Telle page même, toujours admirable dans toute hypothèse, comme le champ des ossemens dans *Ézéchiel*, est encore plus admirée et mieux sentie. On comprend que sous le coup de ces péripéties et dans l'enivrement de la victoire et de la liberté, la poésie soit éclose. On s'explique qu'il se soit élevé des voix dans lesquelles on entendait la voix collective de tout un peuple, et on ne s'étonne pas que ces écrivains qui parlaient pour tout le monde, et sans préoccupations proprement littéraires, aient imaginé de donner la parole aux Prophètes des temps antiques, qui, ceux-là, n'avaient rien écrit, mais qui avaient agi avec éclat et dont l'action remplissait l'histoire mythologique des vieux rois.

Un israélite français éminent, M. James Darmesteter, le répétait dernièrement : « Tout mouvement national produit un dégagement

de poésie (1). » Je le crois et je crois aussi que cela ne s'est jamais mieux vérifié que par l'épanouissement de la *prophétie* à la fin du IIe siècle.

Mais si on veut reconnaître le tort que l'attachement à la chronologie traditionnelle peut faire aux livres des *Prophètes*, on n'a qu'à ouvrir la savante traduction de M. Édouard Reuss, où l'auteur n'a pas voulu laisser passer le moindre détail sans essayer de s'en rendre compte. Par cela seul qu'on détachait ces compositions de leur date réelle, les interprétations qu'on en donnait devenaient arbitraires, et par cela seul qu'elles étaient arbitraires, elles ne pouvaient guère être toujours d'accord entre elles. De là des difficultés de tout genre, qui ont amené souvent la critique à isoler les morceaux les uns des autres, de manière à produire une véritable dislocation des *Prophètes*. C'est ainsi que le *Premier Isaïe*, à lui seul, a fourni jusqu'à seize fragmens prétendus distincts, et dispersés même en deux volumes, *disjuncti membra prophetæ;* tandis que tout se concilie quand on replace les prophéties au IIe siècle, ou s'il y a quelque part une addition ou une interpolation, on a vu que cela se réduisait à bien peu de chose.

Pour dire toute la vérité, je crois que le plus grand obstacle que peut rencontrer aujourd'hui la thèse que je soutiens est l'indifférence du public sur ces matières. Au temps de Voltaire, la France était passionnée pour la critique biblique, et elle devait l'être, car la critique lui apportait la liberté de la pensée. Aujourd'hui cette liberté est pleinement acquise ; les grandes questions, en fait d'exégèse, sont épuisées, et celles qui restent paraissent à beaucoup plus difficiles que intéressantes. Il y a dans les *Prophètes* des pages éclatantes, que tout le monde a lues. Mais bien des parties dans leurs livres sont arides et même obscures, surtout quand on ne les met pas à leur place. Rechercher la date exacte de ces écrits est un travail ingrat, dont on ne se soucie pas de se donner la peine. Cependant il y a encore des esprits curieux, qui voudraient, non pas tout savoir (ce qu'on peut espérer de savoir de ces temps-là est si peu de chose !), mais savoir le plus possible, et surtout n'être pas dupes; ne pas attribuer, par simple accoutumance, au temps de Nabuchodonosor, ou même de Sennachérib, ce qui a été pensé et écrit sous les Antiochus ou les Ptolémées. Ceux-là ne sont pas nombreux, mais ils sont prêts à tout lire, et c'est pour eux que j'ai écrit.

ERNEST HAVET.

(1) *Rapport à la Société asiatique*, 1888, p. 100.

FAUSSE ROUTE

PREMIÈRE PARTIE.

I.

Il n'était pas cruel, mais très capable pourtant de cruauté; il avait une sensibilité très vive et aussi une indifférence très sèche. Était-il égoïste? A coup sûr, il se reprochait jusqu'aux larmes tout plaisir qui coûtait aux autres quelque peine, pourtant il ne renonçait pas au plaisir; il s'attendrissait sur les victimes qu'il faisait dans le combat de la vie, mais il faisait des victimes.

Il avait mille défauts cachés dans les replis enchevêtrés de sa nature compliquée et mobile, qui ne l'empêchaient pas d'être aimé parce qu'il était généreux, enthousiaste et tendre. Peut-être valait-il mieux, à tout prendre, que le plus grand nombre; il ne lui manquait, pour être parfait, que de voir chaque jour chacun de ses désirs accompli. C'étaient les contradictions de la vie qui développaient celles de son caractère; il eût été le meilleur fils du monde, s'il avait pu se trouver heureux.

En ce monde, ne l'est pas qui veut. La science du bonheur exige un apprentissage long et délicat; la nature nous met entre les mains des instrumens très simples en apparence, fort dangereux pourtant, dont le maniement exige une prudence, une fermeté, une attention, une dextérité extrêmes. Les étourdis, les emportés, les vaniteux, les ambitieux, les passionnés ne connaîtront jamais le secret d'être heureux; les saints y arrivent, et quelquefois les sages, par le détachement, l'anéantissement des désirs. Mais ce sont les sots qui réussissent encore le mieux, car, ayant peu de visées, ils se contentent à moins de frais, et ce sont d'ailleurs, pour l'ordinaire, les favoris de la fortune.

Herbert de Précy-Plantagenet n'était point sot, il n'était non plus ni un sage, ni un saint. La nature l'avait richement doué pour le bien et pour le mal ; il oscillait entre les deux, selon le temps et les jours, soumis, comme on l'est souvent à vingt ans, à toute l'impétuosité, à tous les soubresauts d'un cœur peu maître de soi. Parmi les qualités qu'il avait reçues en partage, il lui en manquait une essentielle, la plus précieuse peut-être, la volonté ; mais il ne s'en doutait guère, étant fort têtu et ne sachant pas encore que l'entêtement est une des formes accoutumées de la faiblesse. A vrai dire, personne ne l'avait aidé dans cette dure conquête de la volonté, et pour le juger équitablement, il faut savoir qu'il avait perdu sa mère aux premières heures de sa naissance, et son père, accidentellement, peu de mois après.

Recueilli par ses grands parens paternels, le comte et la comtesse de Précy-Plantagenet, c'est entre ces deux vieillards que s'était écoulée, en Bretagne, son enfance. Sa grand'mère était faible et douce, pieuse et charitable ; son grand'père avait deux défauts : il était libre-penseur et poète ; il passait ses jours à composer des poèmes de cinq ou six cents vers où il répandait les flammes économisées pendant sa longue et austère existence. En dehors de l'amour qu'il devait à sa femme et dont il s'était acquitté, comme de toute autre dette, avec honneur et bonne grâce, il n'avait connu aucune passion que la littérature, passion débordante et pourtant discrète, éminemment désintéressée, qui n'aspirait point au grand jour de la publicité et se contentait d'emplir d'innombrables cahiers les tiroirs de sa chambre d'ascète. Sa femme avait peine à lui pardonner cette innocente manie, qui, disait-elle, l'avait empêché de songer à vivre. Comment ce hobereau, qui n'avait jamais quitté sa province sauf pour de courtes apparitions à Paris, avait-il contracté cette maladie du poème épique? Comment était-il devenu incrédule, presque athée, dans le fond de la religieuse Bretagne, près d'une femme qu'il adorait et qui était une sainte ? Il serait trop long d'en rechercher les causes ; il suffit de connaître les influences contradictoires qui pesèrent sur les premières impressions d'Herbert et qui contribuèrent à le maintenir dans un état d'esprit flottant, dont son caractère subit le contrecoup.

La maison où il passa ses années d'enfance était un ancien couvent de carmélites, dépossédées à la révolution, et qui après des fortunes diverses était devenu la propriété du comte de Précy-Plantagenet, ruiné par cette même révolution. Ses descendans, n'ayant guère fait fortune, s'étaient contentés de cette modeste demeure, après lui avoir fait subir quelques indispensables changemens. La disposition des appartemens en révélait la destination

primitive; toutes les pièces du rez-de-chaussée, légèrement en contre-bas du sol, la salle capitulaire, transformée en salon, le réfectoire lambrissé de bois sombre, la cuisine, les celliers, la buanderie, les caveaux, ouvraient sur le même long corridor dallé, au bout duquel s'élevait l'escalier de madriers massifs, dont la rampe noircie et lustrée attestait le long frottement des mains qui s'y étaient tour à tour appuyées depuis un siècle.

Le premier étage reproduisait la même disposition. Les cellules, dont quelques-unes avaient été agrandies par la suppression d'une cloison, s'alignaient le long du corridor qui traversait la maison et se prolongeait par un angle brusque dans une aile en retour; l'habitation entière avait une forme d'équerre. Au-dessus des chambres, régnaient d'immenses greniers, où les rats exécutaient les plus prestigieuses cavalcades, parmi des caisses défoncées, des meubles brisés, des livres de rebut et une quantité inexprimable de détritus accumulés par les ans. Ce grenier, c'était pour le petit Herbert la *terra nuova*, le pays inexploré et redoutable, le champ clos ouvert aux prodigieuses conjectures de son imagination, aux exploits d'un courage encore mal affermi. C'est là qu'aux heures claires du jour, il jouait au Robinson dans des caisses d'emballage; c'est là qu'à la nuit tombante, il n'entrait qu'en tremblant, lorsqu'on l'envoyait quérir la provision de noix ou de châtaignes. Il fallait alors faire appel à toute sa vaillance, quand sa mémoire hantée lui présentait avec une prodigalité intarissable une foule de contes de revenans, de fadets, de loups-garous, et les sombres légendes où le diable intervenait en justicier goguenard et terrible. Son grand-père lui avait bien appris à mépriser ces fadaises, à s'en moquer et à n'en rien croire. Il n'en croyait rien et s'en moquait parfaitement au grand jour; mais, à la brune, scepticisme et bon sens entraient en déroute, les diableries reprenaient leur empire; l'amour-propre, il est vrai, et il était extrême, le poussait en avant : il soulevait la clenche rouillée qui claquait bruyamment, poussait la porte lourde d'un grand coup de bravade et restait immobile, en arrêt, sur le seuil, tout palpitant, l'oreille tendue, les pupilles dilatées, aspirant l'air, écoutant, analysant, une jambe en arrière, prêt à fuir. Par les lucarnes taillées dans la toiture comme des meurtrières, le jour défaillant dessinait de petits carrés clairs sur le fond tout noir. Quelquefois les tuiles, soulevées par le vent, claquaient comme les écailles d'un reptile gigantesque, la girouette grinçait, un rat effarouché fuyait parmi des paperasses avec d'étranges frôlemens. Dans le fond le plus ténébreux, flambaient deux prunelles ardentes; Herbert avait peine à retenir un cri devant le vieux chat de la maison; volontiers il aurait rebroussé che-

min, mais comment redescendre bredouille, affronter l'ironie du grand-père et surtout l'humiliante sympathie de Manette ou de Jeanne-Marie?

D'un brusque élan, il se précipitait vers les grands sacs dressés sous la déclivité du toit, plongeait les mains, jetait en frissonnant la provision nécessaire dans le pan relevé de sa blouse et s'enfuyait à toutes jambes, sans retourner la tête ; chacun sait que regarder en arrière, quand on a peur, est un acte de pur héroïsme. C'est seulement au bas de l'escalier, quand il voyait la grande flambée du feu de cuisine projeter ses reflets rouges dans le corridor, qu'il relevait la tête avec un grand soupir de contentement, fier, l'air délibéré, et le pas sonnant sur les dalles :

— Tenez, Marie-Jeanne, voici vos châtaignes ; ne les laissez pas brûler surtout.

— Comment? monsieur Herbert, vous êtes monté là-haut?.. tout seul, sans chandelle?

— Oh!.. Vous savez, moi, je ne suis pas poltron. Quand je serai grand, je serai soldat,.. j'irai à la guerre... Ce sera bien autre chose!

— Pour sûr, monsieur Herbert.

Ses grands parens, casaniers comme on l'est à leur âge, ne lui fournissaient aucune occasion de voir des étrangers ; il ne connaissait que sa petite ville, et sa maison, que l'on continuait d'appeler le Carmel, en souvenir de ses origines. Il n'imaginait rien de plus agréable, ni de plus grand surtout ; il aimait cette vieille demeure, cachée au fond d'une cour fermée de hautes murailles grises, dont les joints étaient envahis par les giroflées, les mousses, les pariétaires ; des lierres, des glycines y accrochaient leurs guirlandes, une vigne en festonnait le faîte et envahissait la façade écrasée et ventrue du logis, où des fenêtres de toutes dimensions semblaient s'ouvrir au hasard à travers les branches flottantes et les ceps. L'autre côté de la maison offrait plus de symétrie ; de larges fenêtres bien alignées s'y étalaient majestueusement dans leur encadrement de granit noir sur un fond de crépi blanc ; ces dix fenêtres à petites vitres carrées et verdâtres contemplaient un immense enclos, dont la plus grande partie, convertie en jardin potager, était divisée par grands rectangles voués alternativement à la culture des choux, des pommes de terre et autres végétaux précieux ; une forêt d'arbres fruitiers y prospérait en espaliers ou en plein vent. La partie la plus voisine de l'habitation ressemblait à un verger normand ; une herbe touffue poussait à l'ombre des pommiers et des cerisiers plantés drus, dont les rameaux entrelacés formaient une voûte de verdure. Sous les fenêtres, des massifs de rosiers et de larges bor-

dures de fleurs mêlaient leurs teintes vives et leurs parfums plus raffinés à cette symphonie de verdure agreste.

C'est dans ce cadre d'une simplicité rustique que le petit Herbert fut initié à la joie et à la fatigue de vivre, — joie de courir à travers les longues allées gazonnées où paissaient les petites vaches brunes, joie de grimper aux arbres et d'y cueillir au péril de ses membres et de ses culottes les fruits qu'il dédaignait lorsqu'on les lui offrait au repas sur une assiette ; joie de se cacher dans les charmilles, derniers vestiges de l'antique passé, de chevaucher les grands buis taillés à hauteur d'appui et dont les fortes et fines ramures rebondissaient sous son poids avec l'élasticité d'une balançoire, — fatigue d'apprendre à lire, à écrire, à réciter le catéchisme, les fables et la table de multiplication et la grammaire ; fatigue de se tenir droit, de ne pas mettre ses coudes sur la table, de se taire quand les grandes personnes causaient et que justement la langue lui démangeait. Tout était sensation vive pour cet enfant, rien n'était indifférent ; aucun plaisir si humble, aucun ennui si léger qu'ils fussent, ne passaient sans laisser de trace.

Herbert avait douze ans, lorsque survint un événement qui devait avoir une influence ineffaçable sur sa vie entière. Un matin, son oncle, M. Danvillers, conseiller à la cour d'appel de Paris, arriva au Carmel avec sa fille Lucy, qu'il venait confier à Mme de Précy, pendant un long voyage nécessité par la santé débile de sa femme.

Herbert n'avait vu sa cousine qu'une seule fois, alors qu'elle était encore au maillot ; elle n'était sa cousine, du reste, qu'à un degré éloigné. Son père, M. Danvillers, était le cousin germain de sa grand'mère ; mais, en Bretagne, l'esprit de famille rapproche les degrés et multiplie les parentés. Herbert se souvenait vaguement d'une chose inerte, molle et pleurarde, enfouie dans des vêtemens informes et des bonnets ruchés. Il ne s'était pas fort réjoui en apprenant le retour de cet être inutile et incommode ; mais sur l'assurance que sa cousine avait grandi, parlait et jouait comme lui-même, il passa subitement à la plus grande exaltation de joie. Les jours qui précédèrent l'arrivée de son oncle, il vécut dans une agitation qui ressemblait à une maladie et troublait jusqu'à son sommeil. Il avait été toujours très solitaire, parmi des gens graves qui redoutaient le bruit et la compagnie des enfans de son âge. Il s'épuisa en projets, en inventions admirables pour faire honneur à sa petite cousine ; avec des peines inouïes, il avait creusé dans un coin du jardin un énorme terrier où il se proposait de la conduire et de passer avec elle ses journées ; il s'y fourrait lui-même à tout instant pour y rêver au bonheur inconnu d'avoir une amie. De ses mains, il avait tressé un magnifique harnais de ficelle orné de grelots, avec lequel il comptait atteler Lucy et la faire galoper joyeu-

sement, en claquant du fouet, autour des carrés de légumes. Ce harnais était un pur chef-d'œuvre; il le tenait dans ses mains, derrière son dos, prêt à en faire la surprise, quand on l'appela pour embrasser son oncle et sa cousine.

Lucy était une petite Parisienne mignonne et délicate, pomponnée à ravir dans un joli costume brodé, avec de fins souliers et de petites chaussettes qui laissaient à découvert le satin pâle de ses jambes fluettes. De longues boucles blondes rejetées en arrière étaient nouées par un ruban. Le pauvre Herbert ne s'était attendu à rien de pareil; il resta interdit, et, pour la première fois, fit un retour inquiet sur lui-même. Cet examen lui causa beaucoup de mécontentement. Il reconnut qu'il avait les mains hâlées, les ongles rongés, une jaquette singulièrement peu élégante et de gros brodequins avec lesquels il avait couru dans la terre humide et qui en gardaient les traces. Il se fit tout l'effet d'un gros cheval de labour auprès d'une gazelle.

— Eh bien, mes enfans, embrassez-vous et allez jouer pour faire connaissance, dit Mme de Précy.

Herbert, froissé dans son orgueil, pirouetta sur les talons :

— Je n'aime pas les filles, répondit-il d'un ton dur, avec une vague persuasion que l'impertinence le sauverait de l'humiliation.

— Je sais bien jouer toute seule, reprit à son tour Lucy d'un petit ton de dédain exquis, en suivant son cousin d'un regard curieux et gai qui ne laissa échapper aucune des gaucheries, des laideurs ou des négligences de sa personne. Puis, lorsqu'elle l'entendit siffler bruyamment dans le jardin, en faisant claquer son fouet et sonner ses grelots avec ostentation, elle monta dans sa petite chambre et procéda au minutieux déballage de ses trésors particuliers: des miroirs, des flacons, des bracelets, des bagues, un chapelet, quelques livres, puis une multitude de rubans et enfin une belle, splendide poupée, à qui elle fit les plus tendres, les plus respectueuses politesses. Et bien que, à tout instant, ses yeux se mouillassent à la pensée que sa mère était loin et qu'il lui faudrait passer de longues, longues semaines d'exil, dans cette demeure triste, entre de grands vieux parens qu'elle ne connaissait pas et un garçon mal élevé qu'elle n'avait guère envie de connaître, les heures s'écoulèrent pourtant sans trop de lenteur.

Pendant ce temps, Herbert, réfugié au bout du jardin, se donnait beaucoup de mouvement, décidé à s'amuser comme un roi, sans se soucier davantage de cette belle demoiselle qui, évidemment, n'était pas faite pour être attelée, ni pour galoper dans l'herbe et les carrés de pommes de terre. Il se trouva fort penaud lorsqu'il s'aperçut que ses gambades, ses sauts de carpe, ses cris de joie forcenés ne l'amusaient pas; les terriers et les fortifications en sable le laissaient froid, et il vaguait, étonné et morose, ne sachant à quel

saint se vouer, lorsqu'il avisa quelques cerises oubliées au haut d'un cerisier. En un instant, agile et robuste comme un chat, il se trouva dans l'arbre, non sans quelques éraflures à la peau et un grand accroc au plus indispensable de ses vêtemens; mais un de plus ou de moins n'avait rien qui pût l'étonner. Il emplit sa blouse de cerises et, se laissant glisser avec précaution, il contempla sa récolte d'un air rêveur; puis, prenant sa course comme un lièvre qui rejoint son gîte, il s'élança à travers les escaliers et bondit; tout essoufflé, au milieu de la chambre, où Lucy, à genoux devant une bergère en velours d'Utrecht jaune, faisait à sa majestueuse poupée, qui y était installée, une visite de cérémonie : « Où trouvez-vous vos odeurs, marquise? disait-elle en minaudant; c'est enivrant. » Et prenant une voix de tête : « Mon Dieu, ma chère, le baron Corbinet les choisit pour moi ; c'est un si galant homme. »

Elle sursauta au bruit de la porte, enfoncée plutôt qu'ouverte par son cousin, qui maintenant demeurait interdit, cloué sur place par l'air effrayé de la fillette.

— C'est moi, dit-il enfin d'une voix rauque... Voulez-vous des cerises? — Et il lui en tendit une poignée; puis, s'apercevant que sa main était terreuse et égratignée, il offrit sa blouse. La blouse valait les mains, mais Lucy ne voyait que les cerises, noires à force d'être mûres, craquelées par le soleil, becquetées par les moineaux friands et pleines de savoureuses promesses... Elle s'approcha, souriante, goûta les fruits avec de petites mines fort satisfaites :

— Oh! qu'elles sont bonnes! mangez aussi, vous?.. Et elle lui en mit une dans la bouche très gentiment.

— C'est moi qui les ai cueillies, s'écria fièrement le jeune garçon.

— Ah! dit tranquillement Lucy... Vous auriez dû en cueillir davantage, alors.

— C'est qu'il n'y en a pas beaucoup... et puis, c'est très difficile... L'arbre est haut... haut comme un clocher, et les branches sont très cassantes... j'ai manqué dix fois me rompre le cou, mais je ne me suis pas fait de mal, pourtant.

Ce disant, il se rappela tout à coup l'accroc fait à sa culotte, il devint pourpre et tira énergiquement sa blouse du côté inquiétant; par bonheur, Manette n'avait pas épargné l'étoffe dans la blouse, et Lucy ne s'aperçut de rien. Elle n'avait pas paru très émue des périls courus par son cousin ni de la grandeur de ses mérites, et avait continué à manger les fruits jusqu'au dernier.

— Elles sont bonnes, les cerises de Bretagne, dit-elle avec un sourire qui valait un remercîment.

— Tout est bon en Bretagne, repartit Herbert.

Puis, ils restèrent l'un devant l'autre, se regardant sans rien

dire, l'un se demandant s'il fallait rester ou partir, l'autre, avec son instinct précoce de petite femme du monde, songeant qu'elle devait faire les honneurs de son appartement. Mais que dire à ce sauvage garçon? Elle se sentait gagnée par un fou rire en le regardant. Il était en plein travail de croissance, grand, dégingandé, avec des pieds et des mains énormes qui semblaient prendre une avance disproportionnée sur les autres parties de son corps, les épaules robustes, la tête forte, un front large et obstiné, des sourcils épais au-dessus de ses yeux noirs, perçans et singulièrement expressifs, le nez fin; la peau, délicate et blanche dans les parties qui n'étaient pas brûlées par le hâle, laissait voir les circuits bleuâtres des veines; les lignes brisées et mobiles donnaient à cette figure une expression inquiétante, tantôt dure, tantôt infiniment séduisante. Tel qu'il était, ses traits se gravaient et n'étaient pas aisément oubliés. Il subissait avec un malaise inexprimable l'examen des yeux moqueurs de Lucy et ne se trompait pas sur l'expression de la petite moue doucement impertinente de ses lèvres roses; par une miraculeuse clairvoyance de vanité souffrante, il devinait la succession rapide, accablante des impressions de sa cousine et sentait monter en lui une mauvaise humeur de dépit.

— Qu'est-ce que c'est que ça? dit-il brusquement; une poupée... Vous jouez donc encore à la poupée, à votre âge?

La diversion fut habile. Lucy se sentit piquée.

— Ça?.. c'est la marquise de Vertpintade,.. une personne du meilleur monde. Savez-vous qu'elle parle, qu'elle chante et danse bien mieux que moi?

Elle avait pris entre ses doigts la taille de Mme de Vertpintade et lui posait une foule de questions auxquelles celle-ci répondait alternativement : « Oui, oui, oui, » ou « non, non, non, » d'une voix grêle et criarde qui tenait à la fois du cri d'oiseau et du glapissement, puis elle dansa et finit par chanter un grand air du *Trovatore* en secouant la tête avec de petits mouvemens spasmodiques; à la fin, elle la tournait brusquement de droite à gauche, s'arrêtait et demeurait immobile.

Herbert, très amusé, un peu ébahi, avait suivi tous les exercices avec une curiosité qu'il s'efforçait de dissimuler sous un air de condescendance et de supériorité.

— C'est drôle, répéta-t-il encore... Mais je saurai bien trouver la mécanique... Il avait attrapé Mme de Vertpintade et fouillait déjà outrageusement à travers ses falbalas, quand Lucy, indignée, s'élança sur lui et la lui arracha vivement.

— Bon! si je la retrouve, votre marquise de Pretentaille... je lui apprendrai une danse de ma façon...

Cependant, Herbert ayant reçu la défense formelle de toucher aux jouets de Lucy ni d'entrer dans sa chambre, Mme de Vertpintade put exercer en paix ses talens divers.

M. Danvillers avait quitté le Carmel pour accompagner sa femme à des eaux en Allemagne.

Les deux enfans, vite familiarisés, commencèrent une douce vie à deux. Que de belles heures passées ensemble dans le grand jardin ou parmi les greniers pleins de surprises et de terreurs! Lucy acceptait docilement tous les jeux inventés par son cousin et poussait le dévoûment jusqu'à porter le harnais à grelots et à s'enfouir des heures entières dans les terriers aménagés pour représenter des grottes, où l'on grignotait de compagnie des fruits verts et des racines pour imiter Robinson ou les naufragés au Spitzberg. Que de cavalcades aussi, dans le dédale des chemins bocagés, à travers la campagne bretonne, Herbert chevauchant fièrement son poney et Lucy, plus timide, sur un âne de bon caractère, recruté spécialement pour elle! Le matin, aux heures graves, ils lisaient et travaillaient ensemble et, sans le savoir, ils étaient parfaitement heureux. Cette félicité, pas plus que toute autre, ne devait durer. Un jour que Lucy était allée avec sa grand'tante rendre une visite dans un château voisin, Herbert, qui n'aimait point les visites, avait obtenu de rester au logis. Mais sa cousine n'eut pas tourné le dos depuis vingt minutes, qu'il s'ennuya à rendre l'âme. Son grand-père était, comme à son ordinaire, renfermé dans la bibliothèque où il élaborait dans le recueillement une série de poèmes indiens, destinés à vivre et mourir dans la poussière tombale des choses inédites. Herbert, après avoir essayé successivement tous les jeux qu'il aimait autrefois et qui maintenant lui semblaient insipides sans le concours de sa douce petite compagne, se trouva mené, par le hasard de sa flânerie, dans le verger ombreux, sous les grands cerisiers, et là, sur l'herbe, étendu le nez en l'air, il demeura songeur à contempler dans une flottante et boudeuse rêverie le bleu vif du ciel à travers les légères découpures des feuilles mouvantes. Il n'était point un grand clerc et ne se rendait guère compte de la poésie immanente des choses qui le pénétrait comme un subtil bien-être, ni des ébauches de sensations neuves qui venaient tour à tour gonfler et alanguir son être. Il restait là, disputé entre un besoin d'activité presque douloureux et un énervement, une paresse molle qui le clouait au sol. Le souvenir de l'arrivée de Lucy lui revenait à la mémoire et en même temps mille détails qui l'amusaient et le faisaient sourire. Instinctivement, il tourna la tête vers la maison, et voyant la fenêtre de Lucy ouverte, cela lui fit plaisir : cette fenêtre ouverte annonçait le retour prochain. Il avait en ce moment le cœur plein de tendresse

pour elle, d'une tendresse mal débrouillée, il est vrai, et qui ressemblait à de la mauvaise humeur : « Comme la journée est longue!.. Qu'est-ce qu'elle peut faire... ainsi à bavarder?.. A-t-on l'idée de rester si longtemps?.. »

Et il étira les bras, soupira plusieurs fois, se tourna, se retourna, finalement il se leva, sans savoir pourquoi, et grimpa dans le plus prochain cerisier, d'où son regard plongeait jusqu'au fond de la chambre de Lucy; un chapeau de jardin était jeté sur le lit et par terre deux petits souliers à bouffettes reposaient fraternellement; sur une table, un livre ouvert et posé de travers attestait le départ précipité de la liseuse. Tous ces menus détails l'amusaient, le rapprochaient de Lucy en quelque sorte, et il continuait son examen, quand ses regards fascinés s'arrêtèrent sur la bergère en velours d'Utrecht jaune où se prélassait, éblouissante, dans un costume de velours nacarat, la blonde marquise de Vertpintade. Un bras à demi plié soutenant un éventail de plume, dont l'ombre balancée par un souffle de vent lui donnait une apparence de vie, on eût dit qu'elle provoquait Herbert de sa prunelle fixe et bleue.

— Ah! vous voilà, vous, la belle!.. Marquise du diable!.. Si j'allais vous faire une visite?.. hein?

S'il hésita, ce ne fut pas longtemps; si sa conscience parla, ce ne fut que faiblement; le désir instantané fut instantanément obéi. En moins d'une minute, il eut dégringolé de l'arbre, et gravi la treille qui tapissait le rez-de-chaussée; une dernière enjambée le mit face à face avec Mme de Vertpintade qui continuait de se couvrir pudiquement de son éventail et dont les yeux semblaient à présent contempler fixement la pointe de ses souliers, débordant sous les ruches de dentelle.

Un instant troublé, Herbert reprit vite son aplomb. Plongeant hardiment la main dans le fouillis des jupes et des broderies, non sans un secret battement de cœur, il eut bientôt l'inexprimable joie de sentir sous son doigt un ressort et de voir sa belle victime lever et abaisser ses bras avec grâce, tourner la tête d'un air mutin et valser enfin à miracle sur le parquet. Pour la mieux voir il s'était jeté à plat et se roulait d'allégresse.

— Bravo!.. Hip! hip!.. hurrah!.. Plus vite, plus fort!

Et il fredonnait des « tra la la » vainqueurs, quand une douce voix en bas le fit bondir sur ses pieds, rouge et pâle tour à tour... Il attrapa brutalement la danseuse et la jeta sur le fauteuil.

— Herbert, criait Lucy au bas de l'escalier; où êtes-vous, mon petit cousin?

Fuir était aisé, mais comment expliquer l'état inexprimable de Mme de Vertpintade? Les pieds, allégés du poids du corps, se démenaient frénétiquement, accompagnés par un râle semblable au

grincement d'un tourne-broche. Herbert saisit les jambes, s'efforçant de les comprimer dans ses mains rageuses; mais, au moment où il croyait réussir, un léger grincement, comme un rire diabolique, se fit entendre et une voix de crécelle entonna l'air du *Trovatore*. Alors, les dents serrées, l'œil mauvais, il jeta au hasard ses mains, tordant, serrant, froissant le petit corps mécaniquement infernal; la marquise chantait toujours sans se presser ni faire grâce d'un soupir, et Lucy, au bout du corridor, appelait de nouveau :

— Herbert?.. Où donc êtes-vous?..

Une rage, une fureur le secoua des pieds à la tête, il vit rouge... Ses poings crispés pesèrent sur la poitrine de la marquise,.. plus fort,.. encore plus fort!.. Un craquement,.. un gémissement!.. La tête vira de droite à gauche et d'un coup brusque alla s'enfouir dans les coussins de la bergère, n'offrant aux regards terrifiés d'Herbert qu'un chignon frisé... Mme de Vertpintade avait le cou tordu...

Lucy venait de paraître... Elle cria d'effroi à la vue de son cousin, pâle, hérissé, farouche. Saisie d'un pressentiment, elle courut à sa poupée.

— Méchant!.. Méchant Herbert!

— Elle ne voulait pas se taire.

— Laissez-moi,.. allez-vous-en... Ne me touchez pas avec vos mains d'assassin...

Les pleurs de Lucy avaient attiré Mme de Précy. Herbert, semoncé d'importance, fut puni et privé de son poney, que l'on renvoya sur-le-champ à la ferme. Seul dans sa chambre, où on l'avait envoyé avec un morceau de pain sec, il se livra sans témoins à toute la violence de sa mauvaise humeur. L'humiliation d'être puni devant Lucy, la rage de l'être à cause d'elle, étouffaient tout repentir. Rien ne le rendait mauvais comme le sentiment de ses torts. Il maugréa furieusement contre sa grand'mère, son grand-père et Lucy :

— Est-ce juste de me priver de mon poney parce que sa poupée est cassée?.. Comme si je l'avais fait exprès!.. J'étais plus heureux avant qu'elle fût venue, cette Lucy... Maintenant, on l'aime mieux que moi,.. on me sacrifie.

A mesure que le jour baissait, la mélancolie le gagna. Accoudé à la fenêtre, il regardait d'un œil morne s'allumer dans le ciel assombri la multitude tremblante des étoiles, et les derniers grondemens de la colère, la suprême révolte de l'orgueil, s'éteignaient dans l'ombre qui s'épaississait autour de lui. Le regret pénétrait dans son âme, mais surtout l'étonnement, un étonnement pénible, inquiet. Comme ce désir d'entrer chez Lucy lui était venu tout à coup,.. si vite obéi! Cette poupée broyée dans un accès de fureur sauvage! Il en était honteux, terrifié; ç'avait été comme un grand flot rouge qui s'était abattu sur sa tête, à la voix de Lucy,

et ses bras, ses mains, tout son être avaient agi sans lui, malgré lui; à ce moment-là, s'il avait tenu une créature vivante, il l'aurait aussi bien écrasée, de premier mouvement, sans pouvoir se retenir. Il n'avait pas pourtant le cœur cruel; jamais il n'avait fait du mal volontairement, pas même à une mouche, ni jeté une mauvaise pierre à un chat, ni frappé brutalement son poney... Et pourtant!.. Les paroles de Lucy lui revenaient : « Ne me touchez pas avec vos mains d'assassin. » Il les regardait, ses mains d'adolescent, longues avec des articulations fortes; sous la clarté blanche d'un rayon de lune, elles lui paraissaient d'une pâleur sinistre, il les observait avec défiance comme des ennemies attachées à son sort, capables de l'entraîner à un mauvais coup. D'où lui venait cette méchanceté cachée en ses membres, en sa chair et en son sang, qui agissait contre sa volonté? Tous ceux qui l'entouraient étaient si bons!.. Quelque ancêtre, peut-être? Son grand-père ne lui avait-il pas dit qu'on hérite des vices et des vertus aussi bien que du tempérament de ses aïeux?

Il se souvenait que son bisaïeul, le père de sa grand'mère, avait fait la guerre avec les chouans; plus d'une fois, il avait frémi d'enthousiasme et d'horreur au récit de ses exploits, de cette mêlée sanglante de combats, d'embuscades, de massacres et de représailles. Était-ce cet héroïque et farouche partisan, la source lointaine d'où coulait dans ses veines ce ferment de violence? Il s'arrêtait à ces pensées, un peu confuses, avec une certaine complaisance et aussi de l'effroi : ressembler en quelque chose à un héros, même s'il est un peu barbare, ne laisse pas que d'être flatteur pour un pauvre garçon humilié, qu'on a envoyé coucher sans souper.

Il se mit au lit et ne tarda pas, de fatigue et d'ennui, à s'endormir.

Lucy, de son côté, s'était couchée le cœur gonflé de soupirs. La perte de sa poupée l'affligeait moins que le chagrin de son cousin; comme toutes les âmes tendres, elle était prompte à s'accuser : « Si je n'avais pas pleuré si fort, pensait-elle, on n'aurait rien su et Herbert ne serait pas puni. »

Dès qu'elle le rencontra le lendemain, elle s'empressa de lui tendre la main avec un bon petit sourire suppliant et généreux... Mais, à la clarté du grand jour, toutes les chauves-souris du repentir et du remords s'étaient envolées; l'orgueil blessé, le souvenir de l'humiliation subie, tenaient Herbert encore dur et raidi. Aux avances de sa petite cousine, il répondit par une moue hautaine et croisa les bras derrière le dos, sans trouver un mot à lui dire... Étonnée, froissée, la fillette, les yeux humides, le regarda s'éloigner et ne chercha pas à le retenir; de ce jour, un grand divorce se fit entre eux.

Ce fut avec une satisfaction à peu près égale que les deux enfans virent approcher le jour de la séparation. Les parens de Lucy la réclamaient et son grand-oncle allait la reconduire à Paris.

Le matin du départ, tandis que les bagages ficelés s'entassaient dans le corridor, que Manette bourrait de fruits et de gâteaux le panier de Lucy et que celle-ci allait, courait affairée, jetant un adieu à tous les coins de la vieille maison, Herbert, qui la voyait passer et repasser devant lui avec un air d'indifférence glacée, eut le sentiment d'avoir manqué l'occasion d'être heureux. Une contraction pénible lui étreignait la poitrine ; il avait envie de pleurer quand, par delà la tête agitée de Lucy, il entrevoyait le vide morne qui allait suivre son départ.

— Vous êtes contente, vous, dit-il amèrement... Vous retournez à Paris... cela vous fait plaisir.

— Oh! oui... Je vais revoir ma chère maman et mon papa...

— Vous êtes surtout contente de vous en aller... Avouez-le... Ce n'est pas assez beau pour vous, ici. — Elle le regarda du coin de l'œil.

— Je ne tiens pas à ce qui est beau,.. pourvu qu'on m'aime...

— Et vous croyez alors qu'on ne vous aime pas chez nous?

— Je sais que mon grand-oncle et ma grand'tante m'aiment beaucoup... ils sont si bons! Aussi, moi,.. je les chéris, répondit-elle en appuyant sur le dernier mot avec intention.

— Et vous trouvez que je ne suis pas bon, ... et vous me détestez?..

Elle eut un indéfinissable sourire, sans répondre.

— Eh bien! ça m'est égal, s'écria-t-il en tapant du pied... Quand vous serez partie, on me rendra mon poney et... Il s'arrêta devant le reproche étonné des yeux de Lucy...

— Alors, reprit-il confus,.. on vous donnera une autre poupée. Comme ça, tout sera réparé...

— Non, non, s'écria-t-elle vivement. Je ne pourrais pas en aimer une autre.

Ils restèrent quelques instans, muets, embarrassés. On les appelait : — Allons! mes enfans, il faut vous dire adieu. Il est temps de partir... Herbert, embrasse ta cousine,.. et vite, en voiture, bien vite, Lucy. »

Herbert s'avança gauchement, frotta sa joue hâlée contre la petite joue satinée de sa cousine.

— Adieu, Herbert.

— Adieu, Lucy ; — amusez-vous bien dans votre Paris.

Et ce fut tout.

II.

Cette brève apparition de Lucy, d'une créature jeune comme lui, agitée de la même sève novice, de peines et de joies à sa portée,

laissa des traces durables dans l'esprit d'Herbert. Quand elle fut partie, l'ennui le rendit rêveur; malgré le besoin d'agitation presque turbulente qui le portait à se dépenser, souvent avec excès, dans les exercices physiques, il avait des accès de langueur, pendant lesquels son imagination battait la campagne; toute son activité alors se portait au dedans et courait bride abattue dans des chemins illimités et bizarres. Après ces jours d'exception où il avait goûté la joie d'être deux, son existence solitaire entre des vieillards qui ne pouvaient supporter le mouvement et le bruit de camarades de son âge, lui parut pesante et vide. Dès qu'il était oisif, ses pensées le reportaient vers Lucy, avec un mélange de regret, d'humiliation et de colère. Les circonstances qui les avaient brouillés surtout l'occupaient. Il lui en était resté un ressentiment et comme un effroi de ce fond obscur qui était en lui, d'où pouvaient jaillir à l'improviste des fureurs et des forces qu'il ne soupçonnait pas. Et comme, sous des dehors actifs et vigoureux, une certaine mollesse d'âme lui rendait haïssable toute lutte intérieure, tout effort, toute contrainte, par suite toute responsabilité morale, il s'accommodait volontiers de l'idée d'une transmission, par héritage, de tout ce qui était mauvais en lui. Les conversations de son grand-père n'avaient pas peu contribué à cette espèce de désarmement moral qui le livrait sans grande défense à toutes les impulsions de sa nature. M. de Précy aimait à philosopher et se tenait au courant de tous les systèmes nouveaux. Comme il était le plus digne homme du monde, le plus doux, et le plus respectueux des consciences, il se serait bien gardé de battre en brèche de parti-pris les croyances religieuses de son petit-fils; il s'était juré de respecter dans cette jeune âme la volonté pieuse de ceux qui étaient morts dans la foi de leur baptême, laissant en ses mains le dépôt sacré de leur unique enfant. Il avait coutume de dire de la religion qu'elle a des solutions qui sont fort belles et qui ne se discutent pas; moyennant quoi, il se croyait en règle avec sa conscience, et ne se faisait aucun scrupule d'exposer à son petit-fils, en réponse à ses incessantes questions, les divers systèmes inventés par les hommes pour expliquer le monde et la chaîne des phénomènes, se gardant, du reste, de prendre parti ni de marquer une préférence. Par cette impartialité, il se flattait d'amener peu à peu cet enfant d'une intelligence précoce et curieuse à se former librement une opinion personnelle sur les grandes questions qui intéressent l'humanité... Il s'émerveillait naïvement de le voir si intéressé par des questions au-dessus de son âge et ne se doutait guère de l'éclectisme ingénu ou effronté avec lequel Herbert s'emparait sans façon des argumens à sa convenance, et les appliquait à son usage, au détriment des grands problèmes. Il ne se rendait pas compte qu'il y a dans la

jeunesse une logique dure, prompte à tirer de chaque principe des conclusions hâtives, selon la tendance ou la passion du moment. Aussi fut-il stupéfait le jour où Herbert s'enhardit à lui dire :

— Si l'hérédité est fatale, grand-père, et que l'on ait parmi ses ancêtres un criminel, que faire pour ne pas lui ressembler?.. Supposez que l'on sente en soi la passion... du vol, par exemple?..

— Eh bien! mon garçon, on lutte,.. on se débat,.. on fait appel à son énergie... à la raison...

— Mais si la raison démontre que l'on a tout intérêt à prendre le bien d'autrui,.. au lieu de travailler?.. Le plus sage ne serait-il pas tout simplement de s'exercer à voler avec adresse, pour ne pas se faire pincer?..

— Es-tu fou?.. Et l'honneur, morbleu! N'est-ce rien que l'honneur?.. Et la conscience?..

— Mais, pourtant, reprit obstinément le jeune garçon, si l'honneur et la conscience n'ont pas suffi à préserver l'aïeul?.. Comment espérer qu'ils puissent sauver l'enfant?.. Il ne resterait alors qu'à se brûler la cervelle?

Mme de Précy, — qui assistait à l'entretien et écoutait avec quelque plaisir les objections de Herbert, contre des idées qu'elle réprouvait, jeta un cri d'horreur : — Le suicide est un crime, mon enfant; nous devons compte à Dieu de la vie qu'il nous a donnée...

— S'il nous l'a donnée, elle nous appartient, grand'mère.

— Tu déraisonnes! s'écria M. de Précy impatienté... La vie doit être avant tout une œuvre de bonne foi et de bon sens... On ne la dirige pas à coups de sophismes ou de syllogismes obtus...

Cependant cette conversation et quelques autres du même genre inquiétèrent M. de Précy sur le système d'éducation qu'il avait suivi. Il s'aperçut que Herbert tournait à la subtilité et devenait ergoteur. Son caractère aussi s'altérait; sa belle humeur, son entrain, faisaient place à des accès de sombre mécontentement, pendant lesquels il restait des heures entières inactif, silencieux, sans goût pour le plaisir aussi bien que pour le travail. A mesure que le temps passait, ces symptômes s'accusaient de plus en plus, cette inquiétante mobilité, cette fâcheuse transformation d'un caractère naturellement ouvert et gai affectaient ses grands parens. Il lui arrivait maintenant de leur tenir tête dans la discussion avec une opiniâtreté et une véhémence qui ne supportaient pas la contradiction. Sa grand'mère, qu'il adorait pourtant, il ne l'épargnait plus et la chagrinait par ses doutes ironiques sur les questions de foi ou sa légèreté impertinente sur les choses et les personnes religieuses; il n'avait pas rompu pourtant avec les pieuses habitudes de son enfance; il continuait à accompagner sa grand'mère à la messe le

dimanche et accomplissait ses devoirs religieux; dans sa vie uniformément innocente, il ne s'était pas trouvé encore de pierre d'achoppement pour faire tomber des chaînes si légères et qui le gênaient si peu. Il se vengeait pourtant de sa docilité par la façon ennuyée, le dandinement méprisant avec lequel il marchait près de sa grand'mère en se rendant à l'église, la tête dans les épaules et la figure maussade; il s'en vengeait au retour par des épigrammes sur le sermon, sur les tics du curé.

M. et Mme de Précy ne pouvaient s'aveugler sur ces symptômes de protestation et de demi-révolte : — C'est une crise, disait le grand-père. — C'est l'âge ingrat, disait la grand'mère. — Bien ingrat, en effet, puisqu'il affligeait ceux qui l'aimaient uniquement.

Ni l'un ni l'autre ne se rendait compte exactement de ce que souffrait ce garçon de seize ans, aux prises avec les troubles inquiets d'une adolescence presque claustrale, dont les ardeurs mal éclairées se prenaient, faute d'objet défini, à des problèmes écrasans, où il se jetait avec une légèreté hautaine, et cette ignorance mal débrouillée qui parle de tout et ne doute de rien. Mme de Précy ne pouvait imaginer qu'un enfant si tendrement adoré pût être malheureux sans cause; M. de Précy, toujours égaré dans l'abstrait, n'était guère observateur, et trop loin de sa propre jeunesse pour s'en souvenir. Il leur fallut du temps avant d'arriver à se persuader que la solitude avec eux et près d'eux était mauvaise pour Herbert, que la société de deux vieillards créait à ce jeune esprit une atmosphère factice où se développait le cerveau au détriment des autres facultés, que la jeunesse a besoin de la jeunesse, et que l'absence d'amis, de camarades de son âge exaspérait en lui cette manie raisonnante et cette fâcheuse tendance à trancher sur tout sans prendre parti pour rien.

Après bien des hésitations et des débats, avec bien des regrets et de tendres craintes, on décida de l'envoyer achever ses études à Paris.

Il touchait à ses dix-sept ans lorsqu'il entra au collège Stanislas pour faire sa rhétorique.

Il arrivait assez intimidé, gauche, embarrassé de sa longue personne un peu osseuse et disproportionnée par une trop rapide croissance, mais grisé d'avance de tout ce qu'il allait voir et apprendre, de ces formes de vie toutes nouvelles qui feraient de lui un homme. Son départ avait déchiré le cœur de sa pauvre grand'mère; lui-même avait pleuré en la quittant, mais il avait trouvé à ces larmes pourtant une volupté un peu amère qui le grandissait à ses yeux; il lui semblait naturel que le premier pas vers les joies viriles de l'indépendance fût une souffrance. Le voyage, l'incertitude de ce qui l'attendait à l'arrivée, l'avaient bientôt distrait.

Il allait retrouver à Paris la famille Danvillers, et la pensée de Lucy jetait à travers tous les mirages qui chatoyaient devant son imagination un désir mêlé d'appréhension. Peut-être l'appréhension dominait-elle, car ce fut avec un allégement véritable qu'il apprit, à son arrivée, que Lucy avait quitté Paris pour passer l'hiver à Menton, auprès de sa mère. M. Danvillers seul fit les honneurs de Paris à son neveu.

Ses premiers mois furent un peu empoisonnés par l'apprentissage pénible de l'internat, de la vie en commun et subordonnée et par le sentiment plus pénible encore de son infériorité à beaucoup d'égards. Il n'avait pas besoin des railleries de ses camarades pour s'apercevoir de l'inélégance de ses vêtemens, de la rusticité de ses mains, de la lourdeur dégingandée de sa démarche. Comme il était mal endurant, quelque justes que lui parussent les épigrammes, il ne manqua pas d'y répondre par des bourrades si pesantes que bientôt les rieurs cessèrent de rire. Ces sarcasmes, du reste, ne furent pas perdus; l'amour-propre stimulant la clairvoyance, Herbert ne tarda pas à devenir irréprochable aux yeux des plus malins. La transformation morale ne fut pas moins prompte; au contact de cette jeunesse agitée et vivace, toutes les fumées d'abstractions nuageuses se dissipèrent; avec la plasticité de sa nature, il se façonna aux habitudes nouvelles de son milieu et se dégagea, comme un papillon de sa chrysalide, de ces spéculations moroses qui avaient assombri ses dernières années au Carmel...

Le jour de printemps où il se présenta rue Tronchet, pour saluer le retour de sa tante et de sa cousine, rien en lui ne rappelait le garçon fruste et sauvage débarqué de Bretagne quelques mois auparavant. Il s'était préparé à l'entrevue, il est vrai, et avait méticuleusement soigné le décor; une lingerie fine atténuait la raideur de l'uniforme, que faisait valoir une taille haute et mince; il ne portait plus la tête dans les épaules, se présentait et marchait avec une simplicité aisée; ses mains très blanches avaient les ongles scrupuleusement taillés, — trop taillés même, et son mouchoir exhalait une odeur fine et discrète, dont la nouveauté aristocratique lui avait été révélée par son ami le jeune duc de Roche-Landry.

— Mon Dieu! que tu es grand! s'écria Mme Danvillers, une toute petite et maigrelette personne à l'air très languissant; ton oncle m'avait bien dit que tu ressemblais à un mât de cocagne. Baisse-toi un peu, que je t'embrasse... Et ta cousine?.. tu ne lui dis rien!..

— Lucy!.. je ne la voyais pas.

— Elle est assez grande pourtant, elle aussi!

— C'est pour cela... je cherchais à hauteur de table, dit Herbert

souriant devant la grande et svelte jeune fille, dont les yeux couleur d'iris plongeaient dans les siens, avec un étonnement naïf. — Oh! Lucy,.. que vous êtes devenue une belle demoiselle!

— Ne vous déplaise, répondit-elle avec une petite révérence.

— Il me plaît beaucoup,.. je vous l'assure... Ils s'étaient assis l'un près de l'autre, à côté de Mme Danvillers. — Moi, qui m'imaginais vous retrouver avec les mêmes robes courtes, les mêmes bas à jour dans les mêmes petits souliers...

— Et jouant à la poupée, peut-être?

— Hélas!.. vous y pensez donc encore, à cette maudite poupée?.. Vous me gardez rancune?

— Oh!.. je m'étais promis autrefois de venger ma pauvre marquise... Mais la haine et la vengeance sont des sentimens bien fatigans pour une pauvre jeune fille... Et puis, vous êtes maintenant un si imposant personnage!..

— Voilà que vous vous moquez encore de moi...

— Je n'oserais,.. vraiment... Je me souviens de ce tour de main terrible!.. Et la moqueuse fille fit le geste expressif de tordre violemment.

— Fi! fi!.. Lucy, tu n'es pas généreuse, dit sa mère.

— Merci, ma tante, défendez-moi... Cette histoire de poupée a été le cauchemar de ma jeunesse, elle a empoisonné le seul temps heureux de ma vie, et m'a rendu le genre humain odieux... La moitié, du moins!.. Croiriez-vous, ma tante, que je ne puis voir une femme avec des cheveux blonds sans un frisson d'horreur?

— Comme vous devez souffrir, mon pauvre Herbert! car la mode est aux blondes, et celles qui ne le sont pas le deviennent.

— Certainement, je souffre... Par bonheur, vous avez bruni, vous!.. Je n'aurais pas pu m'habituer à vos cheveux d'autrefois...

— J'en serais inconsolable, mon cousin...

— Je me les rappelle si bien, ces grandes ondes moirées, si soyeuses et si fraîches, qui couvraient vos épaules... J'avais tant de plaisir, quand on ne me voyait pas, à y plonger mes mains...

— Quel faiseur de contes vous êtes, Herbert!.. Vous vous amusiez à me tirer les cheveux, par malice et par taquinerie, voilà la vérité!

— Je les tirais pour cacher le plaisir que je trouvais à les tenir dans mes doigts... J'aimais mieux paraître méchant que nigaud...

— Et maintenant, tu es assez grand pour n'être plus ni l'un ni l'autre, j'espère, dit Mme Danvillers, que ce babil fatiguait... Lucy, va demander à ton père de vous mener au bois;.. il fait si beau!

— Oui, mère. Elle s'élança, non sans jeter un dernier trait à son cousin : — Il y aura des blondes, je vous en préviens,.. beaucoup de blondes...

— Je ne regarderai que vous, ma cousine.

Le soir, quand il rentra au collège, Herbert avait l'âme extrêmement joyeuse et se faisait *in petto* un résumé agréable de cette première entrevue : d'abord, Lucy était charmante, un peu moqueuse, mais d'une grâce si engageante et de manières si simples, si ouvertes!.. Il ne s'était senti nullement embarrassé, et s'il en rendait grâces à Lucy, il se savait plus de gré encore à lui-même, ce qui est la meilleure condition pour trouver la vie belle et le monde bien fait.

Il se coucha dans un attendrissement de bonheur. Une perspective infinie de jours enchantés s'ouvrait devant lui, illuminée par le regard bleu de sa cousine. Il ne prévoyait pas que rien pût troubler cette félicité ; et en effet, pendant deux ans, sauf les mois d'hiver que Lucy passait dans le Midi avec sa mère, il la vit à peu près toutes les semaines, rapportant de chaque journée passée près d'elle une ivresse de juvénile et enthousiaste tendresse. Il faisait des vers pour elle ; pour elle, il copiait les passages de ses livres favoris ; toutes les héroïnes des romans qu'il lisait avaient son visage, et il lui arrivait d'inventer mille aventures extraordinaires où il jouait un rôle sous ses yeux, toujours à sa propre gloire naturellement. Les prétextes les plus invraisemblables lui étaient bons pour obtenir des sorties supplémentaires ; il n'hésita pas même à feindre d'être malade, et supporta héroïquement la diète et le régime de l'infirmerie pour se donner l'incomparable douceur de la voir entrer avec sa mère, l'air agité et inquiet. Joies puériles, innocentes tromperies du premier amour, Herbert n'ignora rien de ces secrètes délices, et ce fut avec une émotion, douloureuse à force d'être profonde, qu'au moment de partir pour la Bretagne, après les triomphes du concours général et du baccalauréat, il lui dit d'un air de plaisanterie :

— Savez-vous, petite Lucy, que je vais être bien malheureux loin de vous ? Que vais-je devenir ? Si je n'avais pas l'espérance de vous revoir bientôt, j'irais me jeter à la Seine.

— Il fait si chaud, et vous nagez si bien.

— Avec une pierre au cou, ma cousine,.. pour en finir.

— En finir ?.. Ne finit pas qui veut, mon petit cousin. Je crois, moi, que c'est un commencement qu'on trouve... tout au fond de la Seine...

Un petit rire dédaigneux crispa le coin de la lèvre d'Herbert :

— Peuh!.. Vous croyez ça, vous?.. Personne n'est encore revenu de si loin... En tout cas, tout vaut mieux que de vous perdre.

— Ne nous attendrissons pas, je vous en prie... Que voulez-vous? On part, on se retrouve. Cela fait deux plaisirs. La vie est très amusante.

III.

L'hiver suivant, Lucy était à Menton, Herbert à Saint-Cyr, l'imagination hantée de vagues et naissans désirs, heureux de cette vie active où se dépensait l'ardeur robuste et saine de la vingtième année. C'était un joyeux compagnon, toujours prêt pour le plaisir, pour les folles chevauchées, les courses à travers les bois, les échappées vers Paris; toujours la main ouverte, prêt à donner, prompt à obliger, hardi, presque téméraire, il n'était point de bonnes parties sans lui. Ce diable à quatre, cependant, témoignait un singulier éloignement pour les femmes, et cela divertissait fort ses camarades; c'était là un texte d'habituelles plaisanteries auxquelles il se prêtait de bonne grâce; il y trouvait son compte et se complaisait dans cette attitude farouche qui lui donnait une originalité assez rare et laissait soupçonner, sans qu'il le dît, le mystère de quelque grande passion qui l'élevait au-dessus des tentations vulgaires. En réalité, une timidité pleine d'orgueil y contribuait presque autant que la pure image de Lucy, et souvent il lui arrivait d'envier en secret les plaisirs frelatés et les heureuses audaces de ses amis; il les observait, sous un air de négligence, écoutait leurs propos, étudiait la stratégie de leurs faciles conquêtes. Peut-être, s'il eût bien voulu approfondir, aurait-il découvert aussi, tout au fond de ses résistances et de ses mépris, et non sans confusion, quelques scrupules attardés dans son cœur encore tout imprégné de l'honnête candeur et des pieuses croyances de sa première jeunesse... C'étaient là des faiblesses qu'il ne s'avouait pas, qu'il n'eût avouées à personne, — sauf peut-être à sa petite cousine, dont le profond regard était si pur qu'on ne pouvait rougir devant elle de ses bons sentimens; — on était honteux, au contraire, de n'en avoir pas d'angéliques et de sublimes pour se sentir plus voisin de son âme. « Quand donc reviendra-t-elle? » pensait-il en soupirant.

Mais elle ne revenait pas. Après Menton, Mme Danvillers, toujours languissante, s'était transportée à Montreux, où elle allait rester tout le printemps.

On touchait au mois de juin, et quelques camarades d'Herbert avaient organisé une partie champêtre.

— Je te préviens qu'il y aura des dames, avait dit le jeune Raoul de La Roche-Landry.

Il avait ri.

Au rendez-vous on se trouva douze, six joyeux compagnons et autant de demoiselles très gaies.

— Mesdemoiselles, s'écria le duc de La Roche-Landry, une édu-

cation à faire... Qui se dévoue?.. il s'agit d'apprivoiser un bipède d'une espèce originale.

— Eh! Caviar, c'est ton affaire... Cela te rappellera tes débuts chez Bidel.

Celle qui répondait à ce nom de haut goût s'avança le nez en l'air, la poitrine en avant, avec cette cambrure particulière de la taille que donne l'habitude de talons exagérés.

— J'ai vu des animaux plus terribles, dit-elle.

Et elle coula hardiment la main sur le bras d'Herbert, qui le lui offrit alors avec une courtoisie si correcte qu'elle en fut un instant embarrassée...

On s'achemina, le long des sentiers bordés de jardins et de maisonnettes, vers le cabaret où le déjeuner était préparé. Herbert, ayant à son bras Caviar, marchait d'un pas digne, expliquant à sa compagne, en un langage choisi, les beautés de la nature, ou lui récitant des vers nobles, absolument comme s'il eût été chargé de distraire une archiduchesse... Elle avait beau couper ses tirades par des calembredaines, il ne se déridait pas; et, sans se départir de la plus cérémonieuse politesse, reprenait, sans se troubler, la phrase au point où elle l'avait interrompue. Les autres groupes, très folâtres, ne leur épargnaient pas les brocards et les lazzis.

Elle répliquait avec des mots crus, dans son dépit qu'elle ne voulait pas laisser paraître.

— Allons!.. passe la main! Tu n'es pas de force!

Mais elle s'obstinait, se jurait de prendre sa revanche avant la fin de la journée...

On déjeuna gaîment, longuement, avec des provisions commandées d'avance où le vin de Champagne n'avait pas été oublié. On porta des toasts : « A l'amour!.. — A la jeunesse!.. — Au printemps!.. — A la vertu! » cria quelqu'un. Herbert s'inclina modestement, saluant à la ronde.

Ce fut le signal du départ. Caviar, les yeux un peu allumés, était venue reprendre résolument le bras d'Herbert, de plus en plus respectueux. On se dirigea vers les bois; on dégringola des pentes escarpées et ombreuses et l'on se trouva bientôt sur les bords d'un vaste étang : un bruit de rires et de violons attira la bande tapageuse du côté où une noce s'ébattait et dansait sur une large chaussée, au bord de l'eau, se livrant aux délices d'un bal champêtre improvisé. Au son du même violon, les jeunes Saint-Cyriens se mirent en branle avec un entrain, un brio, une folie, qui excitèrent l'admiration du cortège nuptial. On applaudit les nouveaux venus; bientôt l'entente cordiale fut absolue et les deux sociétés fusionnèrent.

Herbert, appuyé contre un arbre, regardait tournoyer ces cou-

ples enragés, bondissans, dont les ombres, se reflétant dans l'eau sombre, formaient des taches noires, mouvantes et confuses; on eût dit une mêlée d'êtres fantastiques s'agitant, la tête en bas, dans les profondeurs de l'étang... Sous l'excitation de la promenade, de la gaîté, des fumées légères du vin de Champagne, il sentait dans ses veines courir brûlante et rapide une fièvre, une intensité de vie qu'il n'avait jamais connue; il y avait en lui un afflux subit de forces inoccupées qui lui causaient un malaise de désir vague, sans objet, sans but... Ce n'était pas impunément qu'il avait vécu tout le jour parmi ces jeunes gens et ces filles, grisés de liberté et de plaisir, qu'il avait respiré ces tièdes et troublans aromes de sève nouvelle et subi les conseils pervers du soleil printanier; ce n'était pas impunément, malgré sa fière attitude, qu'il avait senti sur son bras la molle pression de la main de Caviar, et dans ses yeux l'appel tentateur du regard. Il avait été près de fléchir plus d'une fois, et c'était par une sorte de gageure d'amour-propre qu'il s'était maintenu dans son rôle de jeune sage un peu dédaigneux et farouche... Cependant Caviar ne dansait pas; elle aussi avait sa secrète gageure. Elle s'était approchée de lui, et brusquement, lui jetant son bras sur l'épaule :

— Valsons, dit-elle;.. il me faut ma part de plaisir, à moi aussi.

Il la repoussa faiblement :

— Je ne sais pas danser.

— Tu mens, soldat, s'écria-t-elle audacieusement en lui collant un baiser sur les lèvres.

Un chaud frisson ébranla les nerfs d'Herbert; d'un geste irréfléchi il saisit la taille cambrée de la jeune fille, s'avança dans le cercle des danseurs. Ce fut une clameur qui fit hurler tous les échos : « Bravo, Caviar! Gloire à Caviar! » Il restait hésitant, étourdi, avec un trouble singulier dans la tête; la noce échevelée, ses camarades et leurs compagnes formaient autour de lui une chaîne vivante, tourbillonnante, dont les anneaux se resserraient et s'éloignaient tour à tour. « Valsons! » répétait tout bas Caviar, appuyée sur son épaule avec une langueur triomphante; et, se dressant sur la pointe de ses mules Louis XV, elle approchait son visage du sien, cherchant encore à rencontrer ses lèvres. « Il valsera,.. ne valsera pas,.. » chantaient les autres sur le rythme de la valse... Et lui, gagné par cette frénésie, tenté par cette coupe de plaisir qui effleurait ses lèvres, à la fois pris de rage contre lui-même et d'une flamme de désir, il enleva d'un coup la grande Caviar et se lança dans le tourbillon; elle s'abandonnait glorieuse et folle : « Plus vite,.. plus vite, » disait-elle au violoneux, qui précipitait la mesure déjà haletante. Herbert valsait avec emportement, avec délire; il éprouvait un indicible bien-être à dépenser le

surcroît de vie qu'il sentait bouillonner en lui sous la triple ivresse du plaisir, du vin et de la jeunesse... Le violon, échappant au bras lassé de l'artiste, avait passé aux mains d'un amateur sans interrompre la danse; Caviar, essoufflée, commençait à s'appesantir : « Arrêtons-nous... Assez! » lui dit-elle, mais il ne l'entendit pas, et la rapprochant d'un geste nerveux, il l'entraîna plus vite dans le cercle poudreux où, piquée d'émulation, toute la noce venait de rentrer avec un grand tumulte. Caviar, raidie, appuya ses mains sur la poitrine d'Herbert et essaya de se dégager, il ne s'en aperçut seulement pas; sa jeunesse intacte, vigoureuse, subissait un de ces paroxysmes qui rendent insensible et décuplent les énergies... Le bruit des rires, des chants, mêlés aux sons aigus du violon, versait une contagion de folie sur la noce tout entière, qui roulait dans une farandole formidable. Caviar réunit ses forces, et, avec un cri d'angoisse, essaya d'échapper à l'étreinte d'Herbert; il ne se possédait plus, et machinalement la retint... Un choc sourd et le jaillissement d'une lourde vague glacée sur la ronde folle l'arrêta subitement : Herbert et sa compagne venaient de disparaître au fond de l'étang.

Comment la chose s'était faite, nul ne pouvait le dire, nul ne le sut jamais, pas même les héros de l'aventure. Herbert, subitement dégrisé, avait gagné le bord en deux brasses, et s'efforçait de repêcher sa compagne, à demi inanimée. On les aida tous les deux; on entraîna la malheureuse fille, ruisselante et claquant des dents, dans une hutte forestière, heureusement voisine, où les dames de la noce et les amies de la suppliciée la débarrassèrent de ses vêtemens mouillés et l'entortillèrent tant bien que mal dans des jupons, des mouchoirs, dont elles se dépouillèrent charitablement, et comme, par bonheur, ni le chapeau, ni le mantelet n'avaient participé à l'immersion, on parvint à composer un costume un peu grotesque, mais suffisant. Quant à Herbert, dès qu'il se fut assuré qu'il ne résulterait rien de fâcheux pour Caviar, il prit ses jambes à son cou vers le prochain village, marquant son passage par une longue traînée d'eau; il eut le temps, néanmoins, d'entendre la voix pleureuse de l'infortunée Caviar, se lamentant sur la perte de sa fraîche toilette d'été. Tout en gravissant seul et au trot les pentes escarpées qu'il avait descendues en si nombreuse compagnie peu d'heures auparavant, il faisait de vains efforts pour se rappeler ce qui était arrivé : il ne se souvenait que d'un tumulte étourdissant autour de lui, en lui, dans sa tête, dans ses artères, tandis qu'il tenait une grande fille rousse entre ses bras; il se souvenait qu'elle s'était débattue, qu'il avait résisté, et ils s'étaient trouvés tous les deux au fond de l'eau. « Je suis ensorcelé, se disait-il; il s'en est fallu de rien que j'aie noyé cette fille. Dieu sait

pourquoi?.. Décidément, femme ou poupée, je n'y peux toucher sans qu'il m'arrive malheur.» Il aurait pu ajouter : « A elles aussi. » Mais il n'en fit pas la réflexion.

A l'auberge où il avait déjeuné le matin, on lui prêta des vêtemens pendant que l'on séchait tant bien que mal son uniforme, en sorte que, le soir, il put rentrer à l'école, tout humide encore, mais avec une apparence à peu près convenable. Quand il s'éveilla le lendemain, l'aube blanchissait à peine. Il se dressa avec la sensation indéterminée et lancinante d'un désagrément inévitable : « Qu'est-ce donc?.. Ah! cette fille!.. » Il avait encore dans l'oreille le gémissement de la grande Caviar pleurant sur l'irréparable désastre de son costume; il fallait de toute nécessité lui offrir un dédommagement, et cette idée lui était infiniment désagréable; il n'était pas fort riche, et sa bourse était généralement assez plate. Cependant, il tenait en réserve une petite somme, un trésor amassé laborieusement (treize louis), qui attendaient d'être quinze pour se transformer en un étroit porte-bonheur pour Lucy ; il comptait bien, par de prodigieuses combinaisons financières, compléter la somme fatidique avant le retour de sa cousine, et voilà que d'un seul coup tout lui échappait : c'était la ruine absolue, car, pensait-il dans son inexpérience, si un mince cercle d'or avec quelques perles coûte quinze louis, il n'en faut pas moins pour acheter une robe mauve tendre avec des fanfreluches, des rubans et des ruches, sans compter les gants et les bottines. Il se leva, navré, et ce fut pour s'entendre condamner à quinze jours d'arrêt, une de ses épaulettes de laine rouge, arrachée par les doigts crispés de Caviar, étant restée au fond de l'étang. Comme on n'a jamais fini avec la mauvaise chance, Herbert fut pris, le soir même, d'une fièvre violente ; le médecin l'envoya à l'infirmerie avec un commencement de fluxion de poitrine.

Ce fut là que le pauvre garçon apprit que ses treize louis d'or avaient été remis par un obligeant intermédiaire à Mlle Caviar, que cette jeune personne se portait à ravir, qu'elle lui pardonnait sa mésaventure, le glorifiait pour sa libéralité et n'attendait qu'une nouvelle occasion de lui exprimer ses sentimens : — « Qu'elle aille au diable! » tel fut le souhait charitable, après lequel Herbert se retourna vers la ruelle et enfonça sa tête brûlante dans les oreillers avec l'espoir d'y trouver le sommeil et l'oubli. Mais le sommeil agité de fièvre et coupé par la toux, loin de lui apporter de l'apaisement, ne faisait que le harceler de songes effrayans et désolés où des têtes grimaçantes, innombrables, tantôt d'une petitesse imperceptible, tantôt de dimensions gigantesques, tournoyaient dans une ronde formidable dont la rapidité vertigineuse lui faisait perdre la respiration. Il passa plusieurs jours dans

ces cauchemars délirans. Le matin du neuvième jour, il se trouva un peu restauré ; il faisait au dehors un grand soleil d'été : par la fenêtre ouverte, un vent léger soulevait le rideau de percale blanche étendu qui se gonflait comme une voile et dont les battemens souples rafraîchissaient l'atmosphère. Une odeur de réséda arrivait de cette fenêtre, dont le rebord servait à la sœur de jardin suspendu ; dans les arbres, les moineaux pépiaient bruyamment. Une lumière molle flottait autour d'Herbert.

C'est dans ce demi-jour blanc qu'il vit apparaître doucement Lucy. Une gaze de couleur sombre, roulée autour de sa petite toque de voyage, entourait son visage ; mais sous le léger réseau, il sentait la douceur caressante, un peu inquiète, de son regard. Il tendit les bras avec un cri de joie : « Lucy ! » Elle lui prit les mains, qu'elle ramena sous son drap : « Nous étions si tourmentés de vous savoir malade... Maman m'a permis de venir... »

— Seule, vous êtes seule ?

— Non pas... Ma gouvernante m'accompagne, une vénérable personne qui sort avec moi depuis que ma pauvre petite mère est trop souffrante... Elle cause là-bas, avec la sœur... Cher Herbert, comme vous voilà fait !.. Quelles joues maigres et que vos yeux sont creux !

— J'ai failli mourir sans vous revoir !

— Quelle idée ! Mourir... Un grand gaillard tel que vous... Mais comment cela est-il venu, cette maladie ? Quelque imprudence, je suis sûre ? Vous êtes si fou, mon petit cousin.

— Ne me grondez pas... Il y a une fatalité diabolique dans mon affaire, je vous assure, Lucy.

Elle s'était assise près de lui : — Contez-moi cela, disait-elle ; souriant, tandis qu'il lui faisait le récit, expurgé, bien entendu, de son aventure, aussi clairement que le permettait la lucidité un peu trouble encore de sa tête affaiblie.

— Ainsi donc, reprenait Lucy, vous avez couru dans les bois avec vos camarades comme de grands écervelés et, près de l'étang vous avez rencontré une noce. On vous a invités à danser,.. une dame a valsé avec vous. Quelle dame, s'il vous plaît ? Jeune, jolie ?

— L'ai-je seulement regardée !.. Puisque je vous dis, Lucy, que nous avons coulé dans l'eau...

— Comme ça ? tout de suite !.. Sauf votre respect, mon petit cousin, j'imagine que vous étiez un peu gris...

— Je le présume aussi, Lucy... Mais ce qu'il y a de plus triste, c'est que je ne pourrai pas vous offrir le petit bracelet que vous aviez trouvé si joli chez Mellerio... Vous savez ?.. Cette sotte histoire a vidé mon escarcelle...

— Que vous êtes bon de vous être souvenu de ce petit bijou!.. Moi, je l'avais oublié...

— J'aurais eu tant de plaisir à l'attacher moi-même, là.— Et prenant la main de Lucy, il y appuya ses lèvres arides et couvrit de baisers son bras à l'endroit où finissait le gant.

— Eh bien! le bracelet y est, dit-elle toute rougissante en retirant sa main. Seulement, Herbert, personne ne le verra que moi. Causons sérieusement, mon ami. Savez-vous que nous allons repartir bientôt et que je vais être de longs, longs mois sans revenir à Paris? Les Pyrénées, puis le Midi,.. c'est un exil!

— Et moi, j'entrerai au régiment, et savez-vous ce que je ferai, Lucy?.. J'irai vous chercher là où vous serez, et je vous épouserai, et vous serez ma femme, ma chère petite femme adorée, et nous serons heureux, oh! heureux!

Il s'était dressé avec un tel élan qu'elle en fut effrayée : — Comme vous y allez,.. à la hussarde!.. dit-elle en souriant. Et ma mère?.. Ma pauvre maman si malade, si faible! elle ne peut se passer de moi... Oh! Herbert, que j'ai peur de l'avenir... Il me semble par instans qu'il n'y a devant moi qu'une longue, longue allée de cyprès, et je ferme les yeux pour ne pas voir ce qui est au bout. — Et la charmante fille, cachant son visage dans ses mains, fondit en larmes.

— Lucy, ma chère Lucy, pourquoi ces tristes pensées?.. Votre mère reviendra guérie... Ne pleurez pas... si vous ne voulez me voir éclater en sanglots avec vous,.. ce sera un déluge... Mon Dieu! que voulez-vous que je fasse?.. Voulez-vous que j'aille faire un pèlerinage à Jérusalem, à Rome, n'importe où, pieds nus, ou sur la tête?..

— Ou à la nage,.. entre deux eaux, cela vous réussit si bien, dit Lucy, souriant à travers ses larmes.

— Je vous aime tant, Lucy!.. je ferais tout ce que vous voudriez...

— Même une prière?

— Dix, si vous voulez,.. cent, tant que cela vous fera plaisir... Pourtant, je crains bien de n'avoir guère de crédit là-haut, pas plus que chez mon banquier. Je n'ai de crédit nulle part, moi!..

— Bon, essayez toujours... Ce n'est pas bien difficile de dire tous les jours : « Mon Dieu! faites que Lucy soit heureuse! »

— Oui, mais avec moi, par exemple;.. je ferai mes conditions!..

— Méchant égoïste!

— Tant que vous voudrez, Lucy, mais je me connais : je crèverais de rage, si je pensais que vous pussiez être heureuse sans moi...

— Quel abominable cousin vous faites, mon petit Herbert!.. Et vous m'écrirez, monsieur?

— Tous les jours, si cela ne vous ennuie pas... Quand partez-vous?

— Au premier jour,.. je ne sais... Mon père est en route déjà pour préparer les logemens, et nous attendons le signal...

— Je vous reverrai?

— Peut-être... dépêchez-vous de guérir...

— Oh! Lucy, me quitterez-vous aussi froidement? ne sommes-nous pas fiancés?

— C'est du roman, cela,.. mon ami...

— Laissez-moi baiser votre main...

— Bien tranquillement, alors... Allons! assez, Herbert, il ne faut pas scandaliser la chère sœur... Adieu!

Et Lucy s'éloigna, après un dernier sourire à son cousin, qui, le cœur gros et brûlant de tendresse, d'adoration et de regret, la regardait tristement s'éloigner.

Quelques jours plus tard, libéré, guéri, il courait à Paris; mais il trouva la maison de son oncle fermée. Tous étaient partis, et le pauvre garçon sentit s'envoler en fumée toutes les joies de la convalescence.

IV.

A la fin de l'été, Herbert quitta Saint-Cyr et entra à Saumur, après de courtes vacances passées près de ses chers vieux parens, au Carmel.

Il ne revit pas Lucy. Elle était retournée, dès les premiers froids, à Menton avec sa mère, qui s'affaiblissait et disputait à grand'peine une ombre d'existence aux perfides langueurs d'une maladie de poitrine. Herbert et sa cousine se consolaient par une correspondance assidue.

Herbert, du reste, ne s'ennuyait pas; il s'était fait, sans peine, des amis à l'école; on y est fort libre. Les environs de Saumur sont peuplés de châteaux hospitaliers qui offrent aux jeunes officiers des distractions variées. Herbert y faisait son apprentissage de la vie mondaine et il y prenait goût. La nouveauté donnait de l'attrait à ces plaisirs et le tenait éloigné des liaisons vénales et meurtrières où allait s'échouer comme en une vase malsaine l'ardeur novice de plus d'un de ses camarades. Il avait des heures noires pourtant, où l'activité de la vie militaire, les prouesses du manège et les marivaudages de salon lui semblaient une maigre subsistance pour ses appétits de vingt-deux ans. N'y avait-il pas duperie à laisser ses jours de printanière effervescence s'écouler en agitations vaines, en efforts jetés dans le vide? Il avait de sourdes impatiences, des étincelles de colère sans objet qui secouaient ses nerfs, les tenaient tous vibrans et tendus, puis subitement le laissaient languissant et lassé, avec de lâches et molles pensées de mort qui venaient par

instans surprendre sa vitalité robuste et dont il berçait son ennui. Dans ces momens-là, il lui arrivait d'écrire à sa cousine des lettres d'une mélancolie amère, presque menaçante, qui lui perçaient le cœur de tristesse sans qu'elle y pût rien comprendre.

Un matin de décembre, il était assis à la porte d'un café, au milieu d'un groupe d'officiers, et fumait silencieusement de minces cigarettes, morose et frissonnant sous les avares rayons d'un clair soleil d'hiver. D'un regard machinal, il scrutait de l'autre côté de la rue les fenêtres bien closes des maisons, derrière lesquelles se dérobaient les mystères banals de la vie provinciale, tantôt il suivait d'un sourire méprisant les lourds talons des bourgeois, employés ou commerçans, courant à leurs affaires, ou le cabas des ménagères en quête du déjeuner de famille. Tout lui semblait vulgaire, écœurant de monotonie et d'insignifiance plate; comme autrefois, en Bretagne, dans la transition agitée de l'adolescence, il recommençait à souffrir par accès de malaises indéfinis, d'aigres et inexplicables déplaisirs; il était déséquilibré et tournait à la misanthropie. La gaîté de ses amis même lui était importune ce jour-là, et je ne sais quelle histoire de garnison qui les faisait pâmer de rire lui causait un agacement qu'il avait peine à cacher.

Un bruit lourd, cadencé, comme d'un escadron au galop et le choc de sabots ferrés sur la terre durcie par la gelée, fit lever toutes les têtes, et avant qu'on pût se rendre compte, au bout de la rue, dans un tourbillon de poussière, deboucha un groupe de cavaliers lancés à fond de train... A leur tête, une femme mince et droite sur son cheval blanc d'écume les devançait... Cette course, bride abattue, dans une rue populeuse, était une chose si folle, si extravagante, que, d'un même mouvement, tous les jeunes gens s'étaient levés. En un instant, fenêtres et portes furent garnies de curieux; des enfans qui jouaient au milieu de la chaussée s'enfuirent comme une volée de perdrix, sauf un pourtant, gamin de sept à huit ans, qui, affolé, trebucha et roula sur le sol presque sous les pieds de l'imprudente amazone. Un cri de terreur jaillit de toutes les poitrines; mais, elle, enlevant son cheval avec une audace et un sang-froid inouïs, franchit sans l'effleurer l'enfant glacé d'effroi; ses compagnons, un peu en arrière, s'étaient jetés de côté et l'incident n'avait pas ralenti leur allure. La dame seulement avait tourné la tête légèrement en arrière : — Rien, n'est-ce pas? aucun mal?.. *All right!.. Go a head!*

Ils étaient déjà loin, disparus dans le tourbillon de poussière grise et sèche que soulevaient les pieds des chevaux en y semant des étincelles...

C'est à peine si Herbert avait pu voir au passage, débordant le

voile serré de l'amazone, une longue mèche blonde que le vent tortillait et qui flamboyait au soleil... Tous restaient encore le cou tendu, cherchant du regard les cavaliers qu'on ne voyait déjà plus.

— C'est le diable? dit Herbert avec un sourire.

— C'est du moins la plus belle de ses filles, répondit le lieutenant Paul d'Outreys, la fulgurante et merveilleuse Lilia de Montévant. Messieurs, réjouissons-nous! La saison des plaisirs commence : bals, festins, comédies, chasses, branle-bas général. L'arrivée des dames de Montévant au Plessis-Mallet est le signal.

— Vous connaissez ces dames? Il y en a donc plusieurs?

— La mère et la fille; je leur fus présenté l'an dernier, et j'eus même l'honneur inappréciable de danser avec la belle Lilia une de ces valses qui font époque dans la vie d'un lieutenant. Mais du diable si elle se souvient de moi! Tant d'autres ont dû passer depuis.

— Le Plessis-Mallet?.. N'est-ce pas les de Chintrey qui habitent là?

— Précisément; ils l'ont fait restaurer magnifiquement et y mènent grande vie depuis que Mme de Chintrey, née Victoire Champigneul, a hérité du père Champigneul plusieurs millions récoltés dans le sucre de betterave. On a rencontré les dames de Montévant à je ne sais quelles eaux; comme elles sont élégantes et belles, fort à la mode à Paris et dans plusieurs autres capitales, on les a invitées au Plessis et l'on ne peut plus se passer d'elles.

— D'où sortent-elles?.. Quelle famille?

— Elles sont de l'Auvergne, je crois; je me suis laissé dire que le vieux baron de Montévant continue d'y vivre seul, dans sa tour, comme un loup, tandis que ces dames promènent leur beauté triomphale à travers le monde.

— O joies saintes de la famille! Douceur du foyer domestique! soupira ironiquement un des jeunes gens.

— Quel imbécile, ce Montévant! grogna le gros major Davelou, qui s'était approché et semblait prendre intérêt à la conversation... Si j'étais le maître de ces deux princesses, c'est moi qui leur apprendrais à garder la maison,.. et à soigner mes rhumatismes...

— Pas dégoûté, le major!..

— Enfin, je vous le demande, à quoi sert d'avoir une femme et une fille?...

— Une fille?.. Hum! hum?.. D'aucuns pensent que la belle Lilia ne tient du Montévant que le nom...

— Ah! diable!

Paul d'Outreys, flatté de l'attention avec laquelle on l'écoutait, prit un air d'importance.

— Tout le monde sait que la baronne de Montévant s'appela ja-

dis Sacha Mirowiesky, qu'elle dansa à l'Opéra, et monta aux étoiles.

— Ah! bah!..

— Ni plus, ni moins...

— Une Russe!..

— Russe,.. Polonaise, Slave!.. D'autres assurent que Batignolles fut son berceau, et qu'elle y vécut sous je ne sais quel nom vulgaire jusqu'au jour où elle entra dans le corps de ballet. Elle y jeta feu et flammes, fut engagée à Pétersbourg, à Vienne, partout... Cela dura quelques années; on ne parlait que d'elle, et la renommée sonnait toutes ses trompettes en son honneur à tous les coins du monde... Un beau jour, elle disparut; silence complet... Le bruit courut sourdement qu'elle s'était mariée, convertie, qu'elle était devenue une mère de l'église et des pauvres, et l'on n'en parla plus... Puis, subitement, il y a deux ou trois ans, elle a reparu, toujours belle et escortée de cette ravissante Lilia, qui est sa fille.

— Et Montévant?

— Eh bien! il avait, paraît-il, épousé la mère,.. avec toutes ses conséquences... On assure qu'il a adopté l'enfant...

— Fort bien!.. Mais le vrai père?..

— Mystère, mon cher! mystère impénétrable et grandiose!.. De vagues rumeurs circulent... Des noms de princes, d'archiducs, flottent autour de ce berceau... Ce qui est sûr, c'est que le baron de Montévant est pauvre et que l'on a fort chétivement vécu au fond de l'Auvergne jusqu'au moment où la mère et la fille sont descendues de leur montagne comme de l'Olympe, éblouissantes d'élégance et de luxe, belles à miracle, chacune selon sa saison.

— Le luxe coûte cher, pourtant.

— Il y a tant de façons de se procurer de l'argent, quand on est belle, ricana le major...

— Eh bien!.. non, mon cher; ces façons-là ne sont pas à l'usage de ces dames... Voilà le plus merveilleux... Une vie en l'air, tapageuse, mais correcte; point d'intrigues! point d'amans!..

— Allons donc!.. Sait-on jamais ce qui se passe?

— C'est comme je vous le dis : point d'amans. Personne n'ignore, du reste, que les danseuses ont une spécialité pour les vertus conjugales...

— Après tout, que nous importe? conclut Herbert; nous ne leur demandons que d'être belles... Le reste regarde le baron, et s'il est content, là-bas, dans sa tanière, nous serions difficiles de ne l'être pas aussi...

Le major hocha la tête d'un air de doute :

— N'empêche, dit-il, qu'il y a là quelque chose de louche... Une fortune diablement suspecte...

— On assure, reprit d'Outreys... je ne garantis rien,.. que c'est

un legs *in extremis* du père inconnu... une dot laissée par testament à l'enfant de l'amour et du hasard... Quoi qu'il en soit, elles sont charmantes... La mère, un peu bénisseuse, la bouche en cœur, les bras en rond,.. bonne femme, du reste; elle excelle à panser les blessures faites par la belle Lilia,.. très coquette, celle-là... Une franche et damnée coquette.

— Elle se tient crânement à cheval, reprit Herbert. Quelle allure!.. Quelle maestria!.. Et pas de sensiblerie; j'aime cela. Avez-vous vu comme elle a penché légèrement la tête sur l'épaule gauche après avoir enjambé le gamin? Une autre se serait pâmée, aurait eu des crises de nerfs, jeté les hauts cris, que sais-je?.. Elle, rien du tout : « Pas de mal? Hein?.. En avant! » Elle me plaît, cette fille-là!

— Eh bien! mon petit, tu es un homme perdu; à ta place, je prendrais le train et ne remettrais pas les pieds à Saumur, tant qu'elle y sera.

Herbert se mit à rire :

— Je ne la crains pas, ni elle ni personne; j'ai une amulette. — Et il pensa à Lucy.

— Alors, mon cher, prends garde de ne pas l'oublier, ton amulette, la prochaine fois que tu te trouveras sur le chemin de Lilia.

Naturellement, Herbert ne rêva plus que de rencontrer cette belle créature dont parlaient les légendes, et fut ravi d'apprendre qu'elle assisterait au prochain bal de la sous-préfecture.

La beauté de Mlle de Montévant n'avait pas l'éclat olympien, l'emphase, auxquels il s'attendait; elle surprenait par un air d'extrême jeunesse, la rondeur presque enfantine du visage ; les traits étaient d'une délicatesse et d'une précision rares; son teint, d'un coloris suave, sans pâleur, ne rougissait jamais. La première impression était délicieuse; le regard se trouvait caressé par l'harmonie de la personne svelte et fine, de la démarche juvénile, de la toilette même qui ne ressemblait à aucune autre, sans qu'on pût dire en quoi elle différait; dans tout l'ensemble, un air gracieux de reine qui s'ignore. Si on l'observait mieux, l'impression se modifiait sans cesser d'être enchanteresse; mais on était alors frappé de la coupe singulièrement ferme du front et du nez; les sourcils s'allongeaient en ligne droite sur des yeux d'un noir brillant, trop brillant même, malgré le voile palpitant des longs cils, comme si le cristallin eût été taillé à facettes; et sous la mollesse des attitudes, certains mouvemens rapides et nets faisaient songer à la vive détente d'un ressort d'acier. Une expression inquiétante, toujours nouvelle, retenait l'attention sur cette beauté d'un charme d'autant plus invincible qu'il ne s'imposait pas par grands coups d'éclat et pénétrait insensiblement, comme une ivresse versée goutte à goutte. Certaines

femmes frappaient davantage au premier abord ; quand on l'avait regardée, on ne voyait plus qu'elle.

Herbert de Précy en fit l'expérience; après l'avoir observée au premier moment avec une curiosité sans bienveillance et le secret désir de ne pas entrer dans le chœur innombrable de ceux qui chantaient ses louanges, il reconnut avec quelque dépit qu'il faisait cortège comme les autres, qu'il suivait Mlle de Montévant dans chacune de ses évolutions lorsqu'elle dansait, dans chacun des mouvemens légers de sa tête ou de ses yeux, lorsqu'elle causait avec les nombreux courtisans de sa beauté. Il s'était promis de protester contre l'engouement général en se tenant à l'écart : il va sans dire que cette résolution ne tint pas cinq minutes et qu'il suivit le flot avec une docilité servile, se donnant pour excuse que sa modeste protestation avait trop de chances de passer inaperçue et deviendrait un sacrifice inutile... Insensible aux muets appels de quelques jeunes femmes et jeunes filles à qui il avait, en d'autres temps, témoigné de l'empressement, il se fit présenter par son ami Paul d'Outreys à la triomphante Lilia de Montévant.

L'accueil fut des plus gracieux :

— De Précy-Plantagenet, dit-elle; un beau nom!.. presque royal.— Et, avec un sourire enchanteur, elle l'inscrivit sur son éventail, à la suite d'une longue kyrielle de prétendans plus ou moins titrés. Ce fut, du reste, tout le succès d'Herbert, ce soir-là, car la valse promise n'arriva pas, et comme, tout absorbé par l'espoir de cette valse, il ne s'était pas muni d'une danseuse pour le cotillon, il prit le parti de se retirer, assez mécontent de lui-même et de sa soirée. Il traversa languissamment les salons presque déserts, car les derniers survivans du bal s'étaient groupés dans la galerie où le cotillon nouait et dénouait ses écharpes et ses guirlandes, et demandant le secret de ses mécomptes aux grandes glaces où il voyait se refléter une figure médiocrement avenante ce soir-là, il quitta le bal avec la persuasion que la danse est un passe-temps indigne d'un sous-lieutenant de vingt-trois ans.

Il trouva chez lui une longue lettre de Lucy ; sa mère allait mieux, elle espérait revenir bientôt à Paris, où elle le reverrait certainement, et elle terminait en demandant si l'on n'aurait pas à l'école, pour Noël, quelque congé qui permît de venir à toute vapeur contempler la mer bleue de Menton.

— Bonne petite Lucy, comme elle pense à tout! Certainement, j'aurai le temps d'aller vous voir. Chérie, va!

Aussitôt, il écrivit six grandes pages où il annonçait sa visite prochaine, racontait sa vie militaire, son travail, ses plaisirs ; il y esquissa aussi un portrait de cette brillante Lilia de Montévant qui faisait tourner toutes les têtes comme des moulins à vent,

excepté la sienne, et qui était certainement jolie, mais d'une coquetterie, d'une extravagance, d'une impertinence !.. Il s'aperçut que cela tombait dans la litanie et qu'il lui restait à peine assez de place pour baiser les chères petites mains de sa cousine.

S'il l'avait pu, il aurait pris le premier train pour aller s'agenouiller au coin de sa chaise. Mais quinze jours le séparaient de Noël et il arriva plusieurs choses fort particulières pendant ces deux semaines : d'abord un bal chez le receveur général d'Angers, où il revit Mlle de Montévant, qui le salua du plus gracieux sourire et le présenta aussitôt à sa mère, avec un empressement dont il ne fut pas dupe.

Herbert, alléché et déconvenu, dût se contenter de l'affabilité enveloppante et intarissable de Mme de Montévant, qui ne lui ménagea pas les exclamations flatteuses ; c'était une monnaie dont elle était prodigue et que plusieurs acceptaient avec reconnaissance. Herbert eut l'agréable surprise de s'apercevoir qu'il faisait des envieux, ce qui le consola un peu, car à défaut du bonheur, une certaine vanité en nous fait qu'on se contente parfois de l'apparence.

Quelques jours plus tard, à une représentation extraordinaire au théâtre, il fit la rencontre d'un de ses anciens camarades de Stanislas, Guy des Alleux, qui le présenta à sa tante Mme de Chintrey, la glorieuse propriétaire du Plessis-Mallet. Elle trônait dans une loge d'avant-scène entre les deux belles étrangères. La comtesse de Chintrey, née Victoire Champigneul, était entichée follement de noblesse, de titres et de privilèges, comme il arrive souvent aux petites bourgeoises introduites à coups de millions dans l'aristocratie. Au seul nom de Précy-Plantagenet, elle fut conquise; et, sans même prendre le temps de regarder le jeune officier, elle l'invita sur-le-champ à venir passer les fêtes de Noël au Plessis, où elle se flattait, dit-elle, que ses hôtes n'auraient pas le temps de s'ennuyer.

Herbert s'inclinait déjà, tout rayonnant d'orgueil et de plaisir, quand un éclair de pensée lui remit en mémoire sa promesse d'aller à Menton.

Il changea donc la note du remercîment, et ce fut avec un regret et un déplaisir réels qu'il déclina l'invitation ; pour la première fois, il se dit que les exigences de famille étaient lourdes parfois, que le voyage de Saumur aux Alpes-Maritimes était déraisonnablement long, pour une si courte visite, et que l'affection des petites cousines n'allait pas sans quelque tyrannie. Et comme il ne put cacher ni l'invitation de Mme de Chintrey, ni le sacrifice qu'il en faisait aux désirs d'une parente malade (un instinct délicat l'empêchant de parler de Lucy en cette circonstance), ses camarades, loin de

l'admirer, le trouvèrent fort sot, ce qui ne diminua pas sa mauvaise humeur.

Herbert de Précy partit, fort balancé entre le regret des plaisirs qu'il laissait en arrière et la joie très sincère de revoir sa cousine. Elle l'attendait à la gare avec, — sur son jeune visage rougissant et dans ses grands yeux plus bleus que les flots bleus de la Méditerranée, — une émotion si vive, qu'il sentit de douces larmes monter de son cœur à se voir ainsi aimé. Il la prit dans ses bras et l'embrassa sans demander la permission à sa tante, qui attendait dans une voiture, à quelques pas.

Les premières heures furent délicieuses ; ils ne tarissaient pas de récits, de confidences, de regards doucement emmêlés ; ils couraient partout, buvant le soleil, enivrés, portés par je ne sais quelles ailes invisibles du rivage blond où mourait, balancé dans une molle caresse, le flot irisé, jusqu'aux bois de pins étagés sur les collines, heures bénies, heures rapides où la vie semble un instant tenir ce qu'elle a promis !..

Mais le soir, quand la malade lassée se fut retirée dans sa chambre, dont la porte restait ouverte, quand les deux jeunes gens se trouvèrent dans l'étroit salon de l'hôtel meublé, éclairé par une lampe médiocre, quand toutes les splendeurs de la mer et du ciel eurent disparu derrière les volets clos, que le murmure rythmé des vagues et le soupir du vent dans les pins firent place au gémissement plaintif qui s'exhalait de la chambre voisine ; et qu'il fallut parler bas, sans remuer, de peur de troubler le silence, je ne sais quel démon jeta dans l'esprit d'Herbert le souvenir du Plessis-Mallet, des jeux, du bal et de la belle Lilia ; il devint subitement sombre. Les journées n'étaient pas gaies à Menton décidément, et Lucy ne semblait pas se douter des sacrifices qu'il lui avait faits ; elle s'aperçut qu'il s'était rembruni, l'interrogea, et, bien qu'il se fût juré de n'en rien dire, il finit par laisser deviner la vérité : Lucy fut touchée du sacrifice, malgré qu'elle ne comprît pas trop qu'il pût lui coûter, et elle le remercia avec effusion. Plus elle le remerciait, plus elle le pénétrait de l'idée qu'il avait fait une chose admirable, dont elle ne saurait être assez reconnaissante, et plus il demeurait morose. Cette soirée, si tendrement attendue, laissa dans le cœur de la pauvre Lucy un étonnement et comme une menace ; ce fut le premier avertissement de la destinée.

Le lendemain, c'était Noël. Quand il était près de Lucy, malgré les contradictions de sa libre pensée, Herbert, fidèle aux coutumes de sa jeunesse, trouvait une douceur attendrie à conduire sa cousine à l'église, à la regarder prier, à prier lui-même de cette prière sans paroles et sans formules qui monte vers le Dieu caché

du fond des cœurs les plus desséchés ou les plus hautains à certaines heures, prière mêlée de doutes, de désirs, de tristesse, d'amertume ou d'espérance. Ce matin-là, son esprit n'était pas encore rasséréné, et il commença par refuser, sous quelque prétexte maussade, de l'accompagner à la messe; puis, il se repentit, courut sur ses pas et la rejoignit à la porte de l'église, en lui souriant comme pour demander pardon; elle pardonna, en effet, sur-le-champ, avec joie, mais le coup avait porté. Cependant la douceur de cette âme charmante de Lucy, la toute-puissance du premier amour, agissaient sur l'esprit d'Herbert, et quand les trois jours de la permission furent écoulés, ce fut avec une singulière émotion de tendresse contenue et de tremblans espoirs qu'il quitta sa cousine. Il tenait sa main, dans cette salle de la gare où elle était venue l'attendre à son arrivée, il ne pouvait se séparer d'elle, ni détacher son regard de ses yeux profonds, voilés de pleurs contenus. Des gens allaient et venaient autour d'eux sans les troubler; ils se parlaient à peine, mais ils s'aimaient; et dans ces courtes minutes disputées au départ, à l'absence prochaine, leurs cœurs se touchaient dans le frémissement de leurs doigts enlacés :

— Ma Lucy !.. Nous trouvera-ton bientôt assez sages pour nous laisser être heureux?.. disait Herbert à demi-voix. N'est-ce pas dur de se quitter, de vivre si loin, si loin... Ma chère Lucy!

— Nous sommes si jeunes encore,.. Herbert; je n'ai pas dix-huit ans; vous, à peine vingt-trois. Et puis vous voyez combien ma mère est malade encore... La vie vous semblerait triste, je le crains... près de sa chaise longue... Et comment l'abandonner?..

— Mais alors,.. s'écria Herbert avec une involontaire brusquerie; il allait dire : « Faut-il donc attendre qu'elle meure pour être heureux?» mais il s'arrêta... Quand guérira-t-elle? demanda-t-il tristement.

— Elle guérira,.. je l'espère... oh! oui, bientôt, j'en suis sûre... Le médecin assure qu'elle va mieux... Et puis, est-ce qu'on est jamais tout à fait séparés, quand on s'aime?

Herbert hocha la tête : — La présence réelle a ses avantages, petite cousine... Je suis meilleur quand vous êtes là; je ne sais ce qu'il y a en vous, qui m'apaise et m'ensorcelle... Il me semble que je ne pourrai jamais faire une sottise, ni garder une mauvaise pensée quand vous êtes près de moi; vos yeux,.. vos chers yeux, couleur du ciel, ont le don d'exorcisme... En vérité, Lucy!

Sa voix tremblait légèrement; un cri strident de la vapeur disjoignit les mains après une dernière et forte étreinte; Herbert s'elança dans le train qui déjà partait, tandis que Lucy regardait, toute pâle et navrée, la place où son cousin venait de disparaître comme par un coup de magie.

V.

A Saumur, un billet attendait Herbert sur sa table; Mme de Chintrey l'invitait à passer au Plessis la journée du dimanche suivant; il s'en réjouit d'autant plus que les autres officiers, ceux du moins qui avaient pris part aux fêtes de Noël, ne tarissaient pas en récits sur ce château merveilleux où le jour et la nuit étaient employés en divertissemens et en cavalcades. Et le nom de Lilia qui revenait sans fin donnait à Herbert une fièvre d'impatience et de curiosité.

— Et le sénateur du Nord? — il désignait ainsi un grand jeune homme blond et correct que Mlle de Montévant semblait favoriser d'une attention spéciale; toujours insipide et inévitable, le sénateur, hein?

— Distancé, mon cher,.. passé de droite à gauche, de la fille à la mère, qui verse sur ses blessures la tisane édulcorante de sa mansuétude infinie.

— Et qui donc tient la place?

— Un prince moldave, Michel Stritzia, ou quelque chose d'approchant...

— L'Europe y passera... Nous touchons déjà à l'Asie avec ce Stritzia... D'où tombe-t-il, celui-là?

— On l'a rencontré à Cauterets. Un prince! Tu penses que Mme de Chintrey n'a pas négligé la chance d'avoir un prince à offrir à son monde... Un prince inédit,.. un prince à elle, déniché, patronné, présenté par elle. Il est venu à Noël, a vu Lilia, a su plaire et ne la quitte plus... C'est un blocus.

— En attendant qu'il en vienne un autre... A qui le tour, maintenant?

Quand, le dimanche suivant, Herbert, escorté de son ami d'Outreys, arriva au Plessis-Mallet, on dirigea les nouveaux-venus vers un coin du parc où toute la société réunie s'occupait à une partie de crocket. Le temps clair et froid favorisait ce genre d'exercice; et, tandis que les nouveaux arrivans contournaient une large pelouse plantée de massifs à l'anglaise, ils entendaient dans l'air limpide le choc sec des maillets sur les billes et les voix animées des combattans; bientôt, dans une clairière, apparurent le théâtre du combat et les groupes mouvans des deux troupes rivales. Quelques hommes graves et des dames âgées, encapuchonnées de fourrures, assistaient à la lutte. Rien de plus joli que ce mélange d'uniformes et de costumes brillans de fantaisie sous les rayons du gai soleil, parmi les arbres dépouillés et la sombre verdure des sapins. Tout à côté, l'eau glacée d'un étang, rayée par les mille arabesques des

patins, luisait avec des reflets bleuâtres; et, dominant les ébats de la jeunesse tapageuse, les hautes tours rondes du château, coiffées en poudrières, rigides et noires dans les fossés pleins d'eau, semblaient de vieux guerriers casqués se dressant du fond des âges pour contempler les jeux frivoles de leurs descendans dégénérés.

Le spectacle était charmant; l'effet en fut troublé, pour Herbert, par les fastidieuses présentations auxquelles le soumit Mme de Chintrey et l'inexprimable agacement de l'entendre répéter son titre et son nom avec une emphase qui les lui rendait odieux : « Le comte de Précy-Plantagenet ! » Et, plus bas : « De la grande famille d'Angleterre... » — « Un Plantagenet !.. Mais, oui !.. d'Angleterre,.. descendant des anciens rois d'Angleterre. » Il essaya de protester contre cette royale descendance, qui n'était rien moins que certaine, et dont sa famille ne se targuait aucunement; mais elle n'écoutait pas, et, souriant d'un air fin : « Très modeste... Si simple !.. un Plantagenet ! » Et elle continuait de le promener triomphalement : « De la famille royale d'Angleterre,.. tout bonnement !.. Mais, oui, un descendant de rois ! Permettez-moi, chère amie, de vous le présenter... Mon cher marquis,.. voici le comte de Précy-Plantagenet,.. » jusqu'à ce que Herbert, exaspéré, et pris d'une envie secrète de l'étrangler avec ses mines enfantines et sa frisure rousse, réussit à se dégager et se réfugia près de Mme de Montévant, à laquelle il s'attacha comme un naufragé à une bouée de sauvetage...

Cependant la partie de crocket avait pris fin; Lilia et le prince Michel Stritzia avaient mené la victoire et triomphaient l'un par l'autre, se rejetant gaîment tout le mérite du succès. On tirait au sort les combattans pour la partie suivante. Lilia était délicieuse dans un costume de velours bleu sombre et de loutre. Il y avait dans toute sa personne une harmonie, un rythme d'une infinie séduction, avec un imprévu, une soudaineté qui déconcertaient et tenaient en haleine. Quelque chose qu'elle fît, soit qu'elle se tînt à l'écart, un peu sauvage et altière, soit qu'elle se mêlât, au contraire, avec animation aux jeux ou à la conversation, partout où elle était on ne voyait qu'elle; sans qu'elle parût même y prendre garde, elle devenait un centre de servile attraction. Ce jour-là, elle ne semblait occupée que du prince Michel, qui, pour la seconde fois, se trouvait son partenaire. Le hasard avait rangé Herbert dans le camp adverse; bien à contre-cœur, il était le champion de Mme de Chintrey, dont les petits bras courts et dodus, engourdis par des emmanchures trop étroites, avaient fort à faire pour lutter contre la souple désinvolture de l'élégante Lilia. Cependant, les deux partis se trouvaient à peu près d'égale force, et peu à peu les

amours-propres s'excitant, on engagea des paris, et l'issue du tournoi devint chose d'importance.

Cette fois, la fortune favorisa Herbert; ce fut lui qui, par une série de coups hardis et habiles, décida le succès. Il y eut en son honneur un hurrah formidable des vainqueurs. Lilia jeta son maillet avec un geste de dépit très fringant : « Voilà qui s'appelle jouer, dit-elle, à la bonne heure!.. Ce n'est pas comme le prince Michel, qui ne se remue pas plus que l'obélisque... Notre défaite est son œuvre... Une autre fois, je me mettrai dans le parti de M. de Précy... J'aime les victorieux, moi! » Elle s'avança vers Herbert :

— Parfait! Admirable, monsieur!.. Et quel coup d'œil!.. Un vrai coup d'œil de grand capitaine,.. presque du génie!

On rentrait, et elle continua de marcher près d'Herbert de son pas élastique et rythmé. Ce qu'ils disaient? Des riens! Mais ces riens semblaient au jeune officier d'autant plus agréables qu'ils étaient assaisonnés de rebuffades au malheureux Michel, qui les suivait l'oreille basse et l'air tout déconfit. Cela dura toute la soirée, qui parut courte à Herbert.

— Quel regret de s'en aller! dit-il, quand approcha le moment du départ; j'aurais voulu que ce soir ne finît pas.

— Tout finit, répondit philosophiquement la belle Lilia.

— Par bonheur, il nous reste en perspective une série de réunions et de bals où vous viendrez, n'est-ce pas?

— J'en doute... Nous partons prochainement.

— Déjà?..

— Comment, déjà?.. Mais il y a tout à l'heure un long mois que nous sommes ici; vous figurez-vous que nous allons prendre racine au pied de ces vieilles tours?.. Il me semble déjà sentir la mousse pousser sur ma tête et des lézardes se faire dans tout l'édifice.

— Il vous sied de plaisanter, à vous qui emporterez en partant...

— Le soleil, n'est-ce pas?.. Eh! sans doute,.. on me l'a déjà dit en franco-moldave.. Que voulez-vous?.. Les raisins ne mûriront plus en mon absence...

— Ce que vous emporterez, mademoiselle, c'est l'intérêt de chaque journée, l'attente, le désir d'une rencontre,.. la poésie du rêve qui vous suit au passage...

— Eh! mon Dieu, le rêve me suivra de plus loin, voilà tout,.. la poésie n'en sera que plus aérienne... Il faut que tout finisse, mon cher monsieur de Précy, le bon et le mauvais, ce qui plaît et ce qui ennuie. On arrive pour repartir; on part...

— Pour revenir, j'espère?

— Peut-être oui, peut-être non!.. N'est-ce pas l'incertitude qui fait le prix de l'avenir? Qui voudrait d'une vie connue d'avance? Le peu qu'on en pressent est déjà bien assez triste!

Herbert se souvint qu'un jour Lucy lui avait dit : « On part, on revient, cela fait deux plaisirs; la vie est très amusante. » Il fut frappé d'entendre, tout au contraire d'elle, la belle et triomphante Lilia, tout enivrée de plaisirs et d'hommages, parler du mal de vivre. D'où lui venaient cette mélancolie, cette défiance?.. D'où venait à Lucy sa sérénité?.. Où donc était la source de son contentement intérieur, tandis que sa jeunesse patiente s'exhalait au pied d'une chaise longue dans l'atmosphère étouffée d'une malade? Renoncement ou illusion?

Lilia remarqua son silence : — Vous dormez? dit-elle en riant; ô poésie du rêve, voilà de tes coups!

— Je me demandais où peut donc être le bonheur, si vous ne l'avez pas.

— Le bonheur?.. Un mot!.. Un de ces mots dangereux, dont on boit l'ivresse, comme on boit le hachich ou l'opium, et qui nous inoculent le mortel dégoût de la vie vraie, des réalités basses, médiocres et journalières... On ne saura jamais tout le mal commis par ces deux perfides syllabes... Je voudrais qu'il fût défendu de parler de bonheur, quand personne ne peut ni le donner ni même le concevoir...

— Quoi?.. Déjà désabusée?.. Si nulle espérance, nulle illusion ne vous attirent ailleurs, pourquoi nous quitter? Qu'allez-vous chercher loin de nous?..

— Mais précisément le moyen de me passer de bonheur : des apparences qui trompent un instant, des dissipations qui agitent, le mouvement, le bruit, le changement de décors, la nouveauté des personnages, la comédie humaine et l'occasion d'y jouer un rôle le moins mauvais possible...

— Rien de plus?.. Naturellement, vous ne croyez pas à l'amour.

Elle se leva en souriant; et, avec une révérence :

— Ceci, monsieur, n'est pas de ma compétence; repassez dans dix ans. Peut-être alors pourrai-je vous répondre?

— Et d'ici là...

Avant qu'il pût achever, Mme de Chintrey précipita entre eux ses épaules rondelettes avec le trémoussement affairé qui lui était habituel.

— Chère belle, on veut absolument que je chante... Vous savez si cela m'est désagréable?.. Mais je n'aime pas à me faire prier... Et si vous voulez m'accompagner...

— Que chantez-vous? demanda Lilia, médiocrement empressée à se rendre à son désir...

— Cette vieille romance que vous aimez, *le Temps et l'Amour!..*

— Ah! oui,.. charmant et instructif... « L'amour fait passer le temps,.. le temps fait passer l'amour. » Cela est si bon à savoir...

Cependant, Mme de Montévant ne parlait plus de départ, et le mois de janvier allait finir. Dans le public, on chuchotait des bruits de mariage. Chacun s'attendait à voir Lélia devenir prochainement princesse Stritzia. Herbert, convaincu qu'une fois mariée, elle ne lui accorderait ni plus ni moins de faveur, était parfaitement résigné à l'événement.

Un jour qu'il arrivait pour dîner au Plessis, il s'étonna de ne pas voir Michel; il en fit la remarque. Lilia leva la tête, comme pour chercher en l'air quelque souvenir perdu : — Le prince? dit-elle, Michel Stritzia. Eh! mais,.. il est parti... Ne le saviez-vous pas?

— Tant mieux, pensait Herbert, on n'entendra plus parler de ce Valaque et nous jouirons tranquillement des dernières fêtes de la saison.

Le lendemain, comme il sortait, il rencontra d'Outreys, qui, l'air fort ému, l'aborda un journal à la main :

— Tu sais la nouvelle?.. Michel Stritzia s'est tiré un coup de revolver, hier, au Café Anglais. Il n'est pas mort, mais n'en vaut guère mieux. Désespoir d'amour, dit le journal.

— Ah! cette Lilia!

— Oui... elle a réussi à lui faire perdre la tête, et puis, un beau jour, elle l'a flanqué à la porte, Dieu sait pourquoi!

— Tout de même, elle doit être singulièrement remuée, la pauvre fille... L'amour jusqu'au suicide, cela ne se voit pas tous les jours.

Diverses raisons s'opposèrent pendant quelque temps à ce que Herbert retournât au Plessis; le jour où il s'y présenta, Mme de Montévant et sa fille se trouvaient seules, leurs hôtes ayant été obligés de s'absenter pour la journée. Il fut reçu dans le hall entre deux paravens où Lilia et sa mère se tenaient frileusement blotties.

— Ah! le voilà, dit Lilia en l'apercevant; bonjour! Entrez dans notre bastille et rendez compte de votre conduite... Pourquoi ne vous a-t-on pas vu depuis un siècle?

Herbert donna quelques excuses, le travail, la manœuvre... Elle l'interrompit avec un peu d'impatience : — Dites donc la vérité... C'est une chose étrange que les hommes ne puissent jamais dire la vérité vraie. Vous n'êtes pas venu à cause de cette sotte histoire... Sans rien savoir, vous avez pris parti pour le prince Stritzia et vous avez marqué votre indignation en nous privant de vos précieuses visites...

— Quelle idée!.. Je n'ai aucun droit de me faire juge en cette circonstance.

— Comme si l'on attendait d'avoir des droits pour se faire juge et lancer des verdicts!.. Ayez donc le courage de votre opinion...

— Vous le voulez?.. Eh bien! peut-être est-il vrai que cette affaire m'a fait songer... *Et nunc erudimini gentes!* Comme on dit au sermon... En voyant tomber les grands de la terre, les simples sous-lieutenans font des réflexions...

Mme de Montévant prit la parole : — Je vous assure, mon cher monsieur de Précy, que Lilia n'a rien à se reprocher... C'est une chose bien pénible... très pénible, vraiment!.. Mais elle a agi comme elle le devait... avec noblesse... car, voyez-vous, c'est une âme d'élite... ma pauvre enfant!

— Bon! voilà maman lancée, dit Lilia, qui semblait supporter avec peine les louanges de sa mère. Vous en avez pour longtemps de la liste de mes perfections, je vous en préviens.

— C'est qu'il est cruel vraiment, reprit avec une solennité croissante Mme de Montévant, et je souffre de voir cette innocente enfant blâmée, calomniée peut-être quand tous les torts sont au prince... Pauvre Michel!.. je ne lui en veux pas; non, je lui pardonne, car l'amour l'a égaré... Vous l'avez vu?.. Vous savez comme il était près d'elle... On peut dire que c'était l'image du parfait amant,.. soumis, tendre, attentif...

— Seulement, s'écria impétueusement Lilia que les phrases filandreuses de l'ex-danseuse mettaient au supplice, ce parfait amant n'avait qu'un tort : celui d'être déjà marié...

— Marié?..

— Oui, monsieur,.. une femme et une demi-douzaine d'enfans; voilà ce qu'il est venu nous conter un matin bien simplement en m'offrant de divorcer... Il paraît que ça se fait dans son pays, ces choses-là... Me voyez-vous détrônant cette fidèle épouse et faisant du coup six orphelins! Je l'ai mis à la porte, et, si j'avais eu la force, je l'aurais jeté par la fenêtre... Il serait, à l'heure qu'il est, au fond des fossés, au lieu de faire du mélodrame sur le boulevard avec un pistolet de carton : « Le drame du Café Anglais! » Il ne lui a manqué que de livrer mon nom aux journaux.

— Tu es impitoyable!.. il t'aimait réellement...

— Et quand cela serait?.. Que pensez-vous de cela, monsieur de Précy? Me blâmez-vous d'avoir renvoyé ce patriarche à sa tribu?..

— Vous l'aimiez? demanda Herbert brusquement.

— Qui? Michel Stritzia?.. Je ne sais, en vérité... Il ne me déplaisait pas et peut-être aurais-je pu, à la longue... Mais que sais-je de tout cela? Rien que la chanson de l'autre soir : « L'amour fait passer le temps, le temps fait passer l'amour, » c'est la grâce que je lui souhaite, à Michel. — Elle se laissa glisser sur le tapis et appuya sa tête sur les genoux de sa mère; un rayon de soleil couchant,

rouge à travers les fines arabesques du givre, glissait par les vitraux et mettait comme un nimbe sanglant autour de son front, sur ses cheveux... Mme de Montévant, d'une voix grasse, roucoulante, émettait des banalités. Elle allait, elle allait; personne ne songeait à l'interrompre : — Quoi de plus divin que l'amour, l'amour pur?.. L'honneur?.. la vertu? qu'y a-t-il de plus grand? Mais on ne songe qu'au plaisir... Je ne parle pas des hommes comme vous, mon cher monsieur de Précy. Vous n'êtes pas, j'en suis sûre, de ces jeunes gens dissipés... qui s'abandonnent à leurs passions effrénées...

— Je n'en suis pas, madame... répondait gravement Herbert, qui regardait le rouge rayon glisser sur la joue et gagner l'oreille de Lilia, une petite oreille délicatement ciselée, enfouie à demi dans la forêt incandescente de son épaisse chevelure...

— Non, vous n'en êtes pas,.. je le sais... J'ai le don de lire les physionomies; il y a dans la vôtre une noblesse, une droiture, dans tout l'ensemble...

— Le malheur! s'écria Lilia, coupant sans façon les périodes arrondies de sa mère,.. c'est qu'il faudra recommencer...

— Recommencer?.. Quoi donc, mon ange?

— Oui, reprit-elle en se levant d'un souple mouvement et étirant ses bras avec un geste de fatigue et d'ennui; il faudra que je me marie...

— Est-ce un si grand malheur? demanda Herbert en riant.

— Heur ou malheur, cela sera; c'est inévitable... Et le moyen de vivre tranquille lorsqu'on n'est pas sûre du lendemain...

— Vous parlez du mariage comme d'un cataclysme...

— Elle parle comme une enfant, monsieur de Précy,.. une enfant innocente qui ne sait rien de la vie, du mariage...

— J'en sais assez pour craindre de te quitter, de prendre un maître,.. un inconnu,.. un idiot peut-être,.. un brutal... ou un jaloux...

— Vous imaginez-vous que nous soyons tous des monstres? Alors, pourquoi vous marier? Il n'y a pas de service obligatoire pour les dames...

— Et le ridicule? L'aspect lamentable d'une vieille fille solitairement desséchée?.. Non, non,.. il faut subir le sort commun et se jeter un beau jour, que cela plaise ou non, au hasard de l'abîme. Tout au plus peut-on choisir son heure et la couleur du paysage... Quant à l'abîme, il est de sa nature insondable et terrible. — Elle riait.

Mme de Montévant s'efforçait de convaincre le jeune homme que sa fille plaisantait; qu'elle avait le cœur le plus tendre, le plus sensible; qu'il suffisait avec elle de savoir s'y prendre.

— Qui le saura jamais? pensait Herbert.

Mme de Chintrey venait de rentrer, empanachée à son ordinaire et roulant ses épaules rondes d'un air empressé. — Bonnes nouvelles,

chères belles,.. bonjour, mon cher comte... Chasse au renard, jeudi; concert, dimanche et bal costumé la semaine prochaine... Est-ce assez pour vous retenir?.. Vous resterez, n'est-ce pas?.. Et baissant la voix d'un ton de mystère : il le faut, c'est sérieux!

— Sérieux?.. quoi donc? demandait Mme de Montévant alléchée.

— Ne cherche pas, dit Lilia; un nouveau prétendant, je le jure, un parti superbe, n'est-ce pas, chère madame?.. Ils sont toujours superbes, les partis qu'on propose...

— Ne riez pas, moqueuse : vous m'en direz des nouvelles,.. grande fortune, immense fortune, et...

— Quand je vous le disais! reprit-elle avec un sourire presque triste... Toujours recommencer,.. une fois, deux fois,.. cent fois,.. jusqu'à ce qu'enfin on saute,.. de guerre lasse, les yeux fermés... Allons nous habiller, mère... cette fois, du moins, ce sera pour l'amour de l'art... Il n'y a pas ici de prétendans à fasciner...

Elle sortit non sans avoir enveloppé Herbert d'un long regard indéfinissable...

Qu'y avait-il au fond de ses noires prunelles?.. Le savait-elle elle-même, cette froide et troublante fille?.. Était-elle complice des désirs, des espoirs, des ivresses qui s'allumaient à la flamme cachée sous ses longues paupières? Avaient-ils seuls en eux-mêmes leur poison, ces yeux charmans, et le secret de cet émoi subtil et delicieux qu'ils portaient au plus vif du cœur? C'est à quoi songeait Herbert, tandis qu'il courait à toute bride vers Saumur, sur la route sonore, rasée par la bise d'hiver; il était joyeux, son cœur battait, le sang courait plus vif dans ses veines; toutes ses pensées flottaient autour de Lilia, et tout en elle, ce soir-là, lui plaisait, son sourire inquiétant comme aussi bien son âme plus inquiétante encore? Avait-elle même une âme? Qu'importait? Telle elle était, telle elle devait être. Demande-t-on à la fleur d'expliquer sa beauté, son parfum et la fête exquise qu'elle offre au regard? Autour de lui, secoués par le vent, les squelettes dépouillés des arbres qui bordaient le chemin le saluaient de leurs bois heurtés avec un craquement sec comme d'un applaudissement moqueur. Un ciel gris sans étoiles, où la lune pâle semblait prête à s'évanouir dans un voile de vapeurs qui se formaient lentement; ses rayons defaillans, épars sur la route, donnaient au moindre buisson des airs de spectre. Et le jeune cavalier promenait allégrement sur ce paysage funèbre la belle humeur de sa pensée hantée d'une douce vision. Il excitait son cheval, le flattait de la voix et de la main; il se sentait fort, invulnérable, et trouvait la vie belle...

Plusieurs lettres l'attendaient dans sa chambre; sur la première, il reconnut l'écriture de Lucy. Pour la première fois, il tarda à l'ouvrir; pour la première fois, après l'avoir lue, il la reposa sur la table

avec un geste lassé, et, se renversant, la tête sur le dossier du fauteuil, il demeura le nez en l'air, l'œil vague, le sourcil froncé avec une mine assombrie. Toute son allégresse et son entrain avaient disparu. Que contenait donc la lettre de Lucy? Était-elle moins délicieusement tendre? Annonçait-elle quelque nouvelle imprévue, désagréable?.. Mon Dieu! non; elle était telle qu'il l'attendait : l'exacte peinture d'une âme patiente et fidèle, qui, doucement héroïque, traverse, sans défaillance ni murmure, les incidens monotones, les alternatives énervantes d'espoirs déçus et d'appréhensions croissantes qui accompagnent les lentes maladies : c'était la tragédie journalière d'une vie vouée à mille soucis, liée de mille chaînes lourdes et mesquines. Au sortir du Plessis-Mallet et de l'ivresse légère qu'il y avait puisée, Herbert avait été pris d'un découragement subit, d'un insurmontable dégoût en respirant l'arome amer de sacrifice et d'âpre devoir qui s'exhalait de cette lettre... Il ressentait quelque chose de ce que doit éprouver un cavalier qui a pris de l'élan pour une joyeuse chevauchée et de brillans obstacles, et qui se trouve brusquement desarçonné, revenu de toute aventure et de toute fête et à pied, avec une longue route ouverte devant lui... L'avenir se déroulait à ses yeux en ternes perspectives, uniformes comme un interminable marécage. Sans avoir le courage de la relire, il prit la lettre de Lucy pour la ranger avec les précédentes; elle en cachait une autre dont la suscription était de la main de son grand-père... A peine y eut-il jeté les yeux qu'il poussa un cri... Sa grand'mère était mourante et demandait à le voir... Dès le lendemain, il partait pour la Bretagne...

VI.

Quand l'omnibus qui l'amenait du chemin de fer s'arrêta devant le Carmel, au bruit de la lourde porte criant sur ses gonds rouillés et de la sonnette qu'elle ébranlait, la vieille Manette accourut au-devant de lui, les yeux rouges de larmes et l'introduisit près de Mme de Précy; elle vivait encore, et son petit-fils, navré de douleur, put la serrer dans ses bras, baiser ses pauvres cheveux blancs, tout humides des sueurs de l'agonie; il se sentit reconnu, béni, remercié, aimé... Oh! aimé!.. qui jamais le chérirait ainsi, avec ce désintéressement, ce doux orgueil de mère, cette ferveur de pieuse tendresse, dont il lisait l'immortelle espérance dans ses yeux déjà voilés?

Il la pleura avec des larmes d'enfant, ces larmes torrentueuses qui bondissent en sanglots des jeunes cœurs, nouveaux élus de la douleur. Pendant la veillée funèbre, aux côtés de son

grand-père qu'on n'avait pu arracher du chevet de sa vieille amie, il lut par amour pour elle, par respect pour sa chère âme vénérée, les prières qu'il avait entendu souvent ses lèvres prononcer; du psautier au cuir lustré par l'usage, de ces feuillets usés, ses yeux se reportaient sur le profil affiné, creusé de la morte, dont la pâleur jaune tranchait avec le blanc mat du linge qui l'enveloppait, et de profondes, d'enfantines tendresses gémissaient en lui pour celle qui ne répondait plus. Où était-elle maintenant? Si près et si loin de ce qu'elle avait aimé! Sa pensée cherchait à la suivre dans les conditions incompréhensibles de son état nouveau, épouvantée du grand silence, de l'abîme sourd qui le séparait de ce tendre cœur toujours ouvert à sa voix.

Il revenait au livre où sont écrites les mystérieuses paroles de la vie éternelle, et s'efforçait de rentrer humblement dans les sentimens et la foi de son enfance; l'impossible, en ce moment pour lui, c'était le néant. Ses yeux se portaient sur son grand-père assoupi sous la double congestion du chagrin et de l'indomptable fatigue qui succède à l'inutile effort d'une lutte impuissante; avec un attendrissement de pitié, il contemplait ce front chauve encadré de chaque côté par une touffe de cheveux blancs frisés, et lourdement abattu sur la poitrine que secouait par instans un soupir convulsif; aucune larme pourtant n'était tombée de ses yeux rougis, brûlés par un feu intérieur. Sur le front blanc, comme sur un ivoire poli, oscillait la lueur tremblante des cierges; au dehors, un vent froid, sifflant, fouettait la vieille maison, en secouait les volets. Herbert reconnaissait tous ces bruits familiers à son enfance, le grincement de la girouette, le trot menu d'un rat dans le grenier, le son balancé de l'horloge; chaque objet lui était un souvenir; de chaque meuble il aimait les formes surannées, il connaissait l'usure de l'étoffe et jusqu'aux plus imperceptibles cassures; sur la pente des jours d'autrefois, son esprit, accablé, glissait peu à peu loin de la couche funèbre : c'était sa grand'mère qu'il cherchait et retrouvait dans le passé, c'était elle, et c'étaient aussi près d'elle d'autres figures mêlées aux souvenirs des lointaines années.

Parmi les plus chères, apparaissait Lucy, la Lucy d'autrefois avec sa robe brodée, ses petits souliers à bouffettes et ses cheveux qui ressemblaient à de la moire. N'était-ce pas elle dont la figure enfantine et la grâce exquise avaient introduit une première notion d'idéal, de poésie dans son existence un peu rustique, dans son âme fruste et orgueilleuse? Depuis sa courte apparition au Carmel, l'horizon s'était élargi devant lui, et, d'instinct, son intelligence, ses pensées, ses rêves s'étaient orientés vers elle; les yeux d'un bleu d'iris, si candides et profonds, avaient illuminé sa

route, et, maintenant, du fond de son deuil et de son premier chagrin, il se tournait vers elle, vers sa jeune tendresse, pour être consolé... Insensiblement, sans qu'il s'en doutât, des pensées d'amour le berçaient, s'épanouissaient timidement, recueillies et chastes, près de ce lit mortuaire : c'était la muette bénédiction de la grand'mère... Pas une fois l'image profane des dames de Montévant ne s'offrit à son esprit; la mort, visible et présente, avait chassé le souvenir de Lilia.

A la pointe de l'aube, M. Danvillers arriva. Quand, peu de jours plus tard, Herbert et lui quittèrent le Carmel, ils laissaient le comte de Précy très calme, sinon consolé; il avait repris ses occupations coutumières, recommandé à son petit-fils la lecture de certains chapitres de Hæckel, dont l'audace le ravissait; il lui avait même lu des fragmens d'un poème qu'il avait entrepris sur les métamorphoses du globe, où quelques beaux vers égarés parmi des descriptions à la façon de Delille, d'un style vieillot et froid, traduisaient tant bien que mal ses velléités naturalistes. Ce ne fut pas sans une compassion un peu dédaigneuse qu'Herbert fit cette remarque que le combat pour la vie absorbe si puissamment la force déclinante des vieillards, qu'il les rend presque insensibles. Et pourtant, il était à peine de retour à Saumur, qu'une dépêche lui apprenait la mort subite de son grand-père, enlevé par un coup d'apoplexie. Les larmes que les paupières arides n'avaient pas versées étaient retombées sur le cœur du vieillard et l'avaient étouffé. Chose étrange! le libre-penseur, le matérialiste, était mort dans l'église, alors qu'il revenait du cimetière, à la nuit tombante; le sacristain l'avait aperçu, courbé sur un banc, le genou fléchi, prêt à tomber; il n'avait eu que le temps de l'étendre sur les dalles, où il avait rendu le dernier soupir dans les bras du curé, son ami de longtemps.

Herbert dut reprendre une seconde fois le chemin de la Bretagne; il s'y trouva seul cette fois. M. Danvillers venait de partir pour Menton, d'où il allait ramener sa femme et sa fille.

Herbert demeura plus longtemps qu'il n'eût voulu au Carmel, retenu par des formalités d'affaires et dans une mélancolie nouvelle pour lui. Il ne connaissait pas la solitude, et il en ressentit une impression profonde. Dans la maison désertée par ceux qu'il aimait, le vide semblait se matérialiser et devenir en quelque sorte palpable; il y avait des instans où il était tenté de le repousser de la main. Il en eût été accablé si la forte vitalité de la jeunesse n'eût réagi puissamment. On n'est jamais tout à fait malheureux quand on n'a pas épuisé toutes les promesses de l'avenir, toutes les illusions de l'amour. Le printemps éclatait au dehors et poudrait d'une jonchée de fleurs les arbres décrépits; des souffles tendres fris-

sonnaient dans l'air, et sous la floraison neigeuse des cerisiers, parmi les chants d'oiseaux, les nids qui s'édifiaient de toutes parts, le jeune homme sentait son cœur frémir d'impatience; avec une sorte d'irritation de désir, il se demandait s'il lui faudrait vivre longtemps encore exclu des ivresses printanières.

VII.

Herbert, en quittant Saumur, avait obtenu un congé de vingt jours, et quinze déjà étaient écoulés avant que son notaire, un lent, circonspect et honnête notaire, eût fini de lui demander des signatures et de lui lire des actes en un jargon légal qui le rendait fou. Les choses étaient simples pourtant; il était seul héritier de la petite fortune de ses grands-parens, qui, réunie à ce qu'il possédait déjà, lui constituait environ dix-huit ou vingt mille livres de rente. Dès qu'il le put, il partit pour Paris, où la famille Danvillers se trouvait pour un peu de temps réunie. Il avait hâte de revoir Lucy; il désirait et redoutait à la fois de la trouver changée comme il était changé lui-même, car il sentait en lui une transformation; la subtile et capiteuse volupté qu'il avait respirée autour de Lilia avait laissé dans son imagination un trouble qui se mêlait à tous ses sentimens. Il lui venait des appréhensions de trouver sa cousine trop paisible, trop pure, trop loin de l'amour tel qu'il l'avait entrevu.

Dès qu'il la vit, il fut rassuré; elle était demeurée la même pourtant; mais, au prix de sa vie, il n'aurait pas souhaité qu'elle changeât d'un cheveu. En touchant sa petite main loyale et frémissante, il avait senti qu'elle était sienne toujours; quelque modifié que fût son cœur, Lucy le devinait, le comprenait : elle avait au plus haut point ces clartés intérieures que possèdent les âmes aimantes. Près d'elle, il sentait une sécurité, un contentement délicieux. Cette plénitude de joie se soutint deux jours; débordant d'allégresse exquise, incapable de se contraindre, il ne put se tenir d'avouer son amour et ses espérances à son oncle. M. Danvillers était préparé à cet aveu; il avait vu grandir et approuvé l'attachement mutuel des deux jeunes gens; leur mariage eût comblé ses vœux. Seule, la santé de sa femme y apportait un obstacle momentané. Il fallait attendre; les soins de Lucy étaient impérieusement nécessaires à Mme Danvillers, qui, dans son état de faiblesse et d'énervante langueur, n'aurait pu supporter d'être séparée de sa fille. Ils étaient d'ailleurs, Herbert et Lucy, l'un et l'autre si jeunes!

— C'est parce que je suis jeune que je suis impatient, mon cher oncle. Souvenez-vous de votre jeunesse...

Un faible sourire éclaira l'austère visage du magistrat :

— Ma jeunesse ne ressemblait en rien à la tienne ; j'étais chef de famille à quatorze ans, avec une mère veuve et cinq frères et sœurs en bas âge... Je n'ai connu de la jeunesse que le regret de l'avoir perdue...

Peu touché de cette comparaison, Herbert insista ; la santé de Mme Danvillers était moins gravement menacée qu'on ne le prétendait ; elle était entrée dans un état chronique qui, sans laisser prévoir une issue fatale, ne permettait pas cependant d'espérer une guérison prochaine ; c'était donc un atermoiement indéterminé, décourageant, que l'on exigeait...

— Lucy sait-elle la démarche que tu fais en ce moment ?

— Non,.. elle sait que je l'aime, mais elle ignore ma tentative près de vous.

— Eh bien ! je la fais juge dans sa propre cause ; qu'elle décide elle-même.

— Helas ! je ne puis, répondit-elle, quand Herbert, palpitant d'espérance, vint faire appel à son cœur... Vous vous abusez sur l'état de ma pauvre mère, sans cela vous ne me demanderiez pas de la quitter en ce moment... Il lui faut s'exiler chaque hiver, loin de mon père, qui ne peut la suivre... Elle est habituée à mes soins... Que deviendrait-elle sans moi ?.. Ayez de la patience, mon ami, mon bon Herbert...

Il restait assombri, la lèvre amère.

— J'admire toutes les bonnes raisons que vous avez de me repousser... Il serait plus sincère d'avouer que je ne suis rien à vos yeux ; mon bonheur et ma peine ne vous intéressent guère, et je ne compte dans votre vie qu'après toutes vos autres affections,.. vous, mon unique tendresse, mon espoir, ma vertu, mon courage... Vous verrez que, loin de vous, je ne ferai que des sottises... Ce sera votre faute,.. je deviendrai un mauvais sujet comme les autres... Vous serez bien avancée...

— Moi aussi j'attends, murmura Lucy timidement.

— Vous attendez si patiemment,.. cela vous coûte si peu... Vous ne savez pas ce que c'est que le cœur d'un homme jeune, dévoré de désirs, d'impatience, de rage... Vous êtes une bonne petite fille bien sage, qui raisonne et classe méthodiquement ses sentimens selon les préceptes de la prudence et de la raison... Je suis bien fou de vous aimer !..

— Ingrat !..

— Ingrat ?.. parce que je suis malheureux ?.. Que ne puis-je prendre les choses avec votre gracieuse indifférence !.. Je vous dirais : attendons tant qu'il vous plaira, ma jolie cousine... je ne suis pas pressé. Et j'irais me divertir avec les camarades, tout tran-

quillement... Si encore vous fixiez une date,.. six mois,.. un an même!

— Je craindrais de vous tromper, Herbert,.. et de vous sembler fausse ensuite...

— Alors, c'est l'indéterminé, l'infini!.. l'équivalent d'un refus... mieux vaudrait le dire franchement. — Elle l'écoutait navrée. — Si vous m'aimiez, reprenait-il,.. si seulement vous pouviez comprendre combien je vous aime!

Les reproches alors se fondaient en tendresses, et pendant quelques instans, ils goûtaient de nouveau l'incomparable délice des jeunes amours devant qui restent ouverts, par delà tous nuages et tous obstacles, les grands chemins de l'avenir...

C'est ainsi qu'ils se quittèrent, passionnément, douloureusement.

VIII.

M. de Précy retourna à Saumur très morose; le chagrin chez lui, quand il provenait d'un désir contrarié, tournait aisément à l'aigreur; comme Lucy était au fond de toutes ses pensées, elle devint l'objet de ses colères. Au fond, il l'adorait pour sa résistance, pour cette douce et patiente immolation d'elle-même à un pieux devoir, mais il lui pardonnait difficilement de l'entraîner lui-même dans son sacrifice. — La vertu est une belle chose, pensait-il amèrement; avec tout cela, la jeunesse passe.— Ses lettres se ressentaient de l'état changeant de son âme; l'impression du soir était rarement celle du matin; souvent, il déchirait la page commencée, tantôt trop dure, tantôt trop résignée à son gré... Il arrivait alors que la correspondance se ralentissait, ou bien, les lettres retouchées, refroidies, calculées ne reflétaient rien de son cœur. Cet état de marasme rejaillissait sur tout; la vie militaire ne lui plaisait plus autant, ses camarades lui semblaient bruyans et monotones; les grossiers plaisirs des sens le tentaient, et bien qu'un dégoût le retînt encore, le malaise de sa robuste jeunesse comprimée, l'absence de tout appui moral, les exemples qu'il avait sous les yeux, tout contribuait à ruiner la forteresse intérieure où s'était réfugiée jusqu'à cette heure l'honnête fierté de son cœur.

Il n'avait pas revu les dames de Montévant; elles avaient quitté l'Anjou; il avait reçu de la mère, à l'occasion de son double deuil, quelques phrases d'une sentimentalité pompeuse et banale. Lilia n'avait pas donné signe de vie, et Herbert n'en avait ressenti ni surprise ni peine.

A la vérité, il n'avait guère pensé à elle pendant ces longues semaines troublées de voyages, de deuils et d'amour et de projets. Maintenant qu'il s'ennuyait et tombait en langueur, le souvenir de

Lilia lui revenait, dans ces lieux remplis d'elle, où chaque coin de pays, chaque heure de la journée, rappelaient un plaisir, une rencontre, où son nom sur les lèvres de tous marquait la trace de son brillant passage. Elle lui apparaissait poétisée par l'éloignement, divinement parée et jolie, comme dans une apothéose, au milieu de sa cour prosternée et idolâtre. Il la regrettait; il regrettait en elle le drame de chaque journée, la péripétie imprévue,.. une énigme, dont le mot changeait à toute heure, un stimulant suprême pour l'amour-propre toujours en éveil près de cette singulière fille, dont les qualités et les défauts étaient si industrieusement emmêlés qu'on ne savait où commençait le mal, où finissait le bien. C'était un travail de l'observer, un autre, d'analyser ce qu'on avait entrevu, et chaque jour le travail était à refaire, car le lendemain, presque inévitablement, donnait un démenti à la veille. Comment s'ennuyer près d'elle? De quel secours elle lui eût été pour l'aider à passer ce long été insignifiant et morose!..

Il coula pourtant, heure par heure, jour par jour, sans hâte ni retard, cet été impartial, célébré par les uns, maudit par les autres.

A l'automne, Herbert fut nommé lieutenant au 12e régiment de dragons, en garnison à Chartres. Avant de s'y rendre, il alla embrasser sa tante et sa cousine, qui partaient pour Madère. Les deux jours qu'il passa près d'elles furent attristés par des plaintes, des récriminations, moins encore exprimées que ressenties et qui pouvaient se résumer en ces trois mots : « Si Lucy m'aimait. » — « Si Lucy voulait, » et que son front soucieux et le sourire ironique traduisaient mieux que des paroles. Il venait de les quitter encore tout vibrant des adieux et des larmes de Lucy, et s'en retournait fiévreux le long du quai de la gare, lorsqu'il aperçut devant lui, en costume de voyage, Mme de Montévant et sa fille. Un homme grand, maigre, d'un visage hautain et fatigué, les escortait. Herbert vit qu'il était reconnu et, malgré son désir d'être seul en ce moment, il s'avança pour les saluer. — Ah! monsieur de Précy, s'écria la voix claire de Lilia; bonjour!

— Cher monsieur de Précy, nous avons appris avec chagrin,.. beaucoup de chagrin,.. je vous assure! le double malheur...

— Et que faites-vous ici? reprit Lilia, coupant à son ordinaire, sans le moindre respect, les périodes maternelles.

Herbert répondit qu'il était venu faire ses adieux à des parens qui partaient...

— Des parens?.. Il vous reste donc encore de la famille?.. Alors, vous n'êtes pas si orphelin que nous pensions... Connaissez-vous lord Mac-Lean?.. Milord, le comte de Précy-Plantagenet.

Les lourdes paupières tombantes de lord Mac-Lean s'abaissèrent

dans un acquiescement dédaigneux, comme s'il consentait par pure condescendance à l'existence du jeune officier. Celui-ci salua avec raideur et tourna les talons. Lilia fit quelques pas à ses côtés, abandonnant le noble lord aux bons soins de Mme de Montévant.

— Ainsi, vous voilà dragon! C'est joli, le casque... Et Chartres?.. On y fait des pâtés d'alouettes, il me semble?.. C'est une ressource... Et puis, ce n'est pas loin de Paris; on vous verra cet hiver?

— Puisque vous partez?..

— Nous reviendrons.

— Vous emmenez ce lord,.. une nouvelle victime, n'est-ce pas?

— Justement;.. il ne vous plaît pas, ce bon Tristan?

— Je le trouve abominable... Il vous gâtera le paysage...

— Au contraire,.. j'ai du goût pour les glaciers... Alors, c'est convenu? rue de Monceau, cet hiver, de cinq à sept, tous les jours.

Elle lui tendit la main et serra la sienne très fort, à l'anglaise.

— Au revoir!.. Amusez-vous bien dans votre pâté de Chartres.

— Je penserai à vous.

— Je ne vous le conseille pas... Penser aux absens, c'est perdre son temps;.. ce n'est pas le moyen de trouver le bonheur...

— Où donc, alors?.. Dites-le-moi bien vite pendant que la cloche sonne...

— Dans les alouettes... Vous verrez, les petits plaisirs qu'on tient valent mieux que les plus belles chimères...

Elle s'élança dans le wagon, puis se pencha en riant à la portière et fit de la main un signe amical; elle cachait à dessein la noble figure insolemment froide de lord Mac-Lean, qui se tenait debout derrière elle.

Les premières semaines à Chartres passèrent sans trop de peine; la nouveauté des lieux, des personnes, les visites officielles, le service, occupèrent le temps et l'attention du nouveau lieutenant; puis il commença à sentir l'ennui et le malaise d'une situation indécise. Son avenir était à la fois fixé et vague, il restait en suspens; Herbert ne se sentait plus libre; la certitude et l'imprévu lui manquaient également. Cette ambiguïté lui était insupportable. Il pensait sans cesse à Lucy, mais avec découragement et fatigue. Son image lui apparaissait comme pâle et diminuée dans un lointain de nuages, ombre qui toujours se dérobait quand il croyait la saisir. Et ils auraient pu être si heureux, si elle avait su vouloir! C'était une âme douce et tendre, une créature charmante, mais elle aimait trop faiblement et le berçait de mols espoirs, de caressantes paroles, et elle ajournait sans scrupule son bonheur au temps où elle n'aurait plus personne à lui préférer. Ces pensées chagrines se trahissaient dans ses

lettres; il avait rougi d'abord d'en laisser soupçonner une partie, puis, la douceur de Lucy l'encourageant, il renchérissait maintenant de dureté dans l'expression de son mécontentement.

Dans ses fréquens voyages à Paris, il voyait souvent M. Danvillers, et il y eut entre eux plus d'un choc sensible. Les plaintes un peu amères, les allusions d'Herbert lui attirèrent quelques vives répliques. Il en résulta un refroidissement réciproque des relations sous la courtoisie des apparences.

Lucy avait une sensibilité trop fine pour ne pas souffrir de ces froissemens, pour en méconnaître la cause; le caractère impérieux et impatient de son cousin s'irritait de cette sorte d'impasse où ils se trouvaient engagés; elle s'empressa avec une simplicité généreuse de lui rendre toute liberté sans lui permettre pourtant de douter un seul instant de son cœur : — « Je crois que nous sommes trop jeunes, — trop séparés par la vie pour des vœux éternels, lui écrivait-elle. Je vous aime tendrement, mon cher Herbert, et je prétends que vous m'en sachiez beaucoup de gré, car je ne m'y trouve point en conscience obligée. Gardez, je vous prie, la même indépendance, afin que nous ayons le droit d'être fiers l'un de l'autre si nous nous retrouvons un jour également fidèles à notre tendresse d'enfant. Si, au contraire, nos destinées devaient être séparées, sachez, mon cousin, que rien ne pourra m'empêcher de vous aimer, et de faire des vœux pour votre bonheur. »

Comme elle l'avait finement pressenti, l'humeur ombrageuse d'Herbert fut apaisée par cette liberté qui lui était affirmée, et il se sentit d'autant plus attaché à Lucy, qu'il s'y trouvait moins contraint : toute chaîne, même la plus chère, semblait lourde à cet esprit inquiet.

A partir de ce moment pourtant, les lettres de Lucy devinrent à son insu plus circonspectes; la sécurité, l'heureuse confiance du passé, lui manquaient. Seule, en un pays étranger, près d'une malade, à qui elle cachait soigneusement ses soucis, aux prises avec le tourment de l'exil et d'une lutte vaine contre un mal qui s'éternisait sans laisser d'espérance, dévorée d'inquiétudes, elle perdait courage. Sans douter d'Herbert, elle osait à peine lui parler de l'avenir, de peur de le lier par sa confiance même. De son côté, il sentait cette contrainte, où il voyait un blâme indirect, une façon de lui faire comprendre qu'il avait démérité... Il y répondait avec raideur en termes mesurés et froids qui lui coûtaient beaucoup et qui perçaient de tristesse le cœur aimant de Lucy. Ce malentendu, en se prolongeant, les rendait l'un comme l'autre infiniment malheureux.

***.

(La deuxième partie au prochain n°.)

LA

POLITIQUE DE ROBESPIERRE

I[1].

Lorsqu'au mois de septembre 1793 la Convention mit la Terreur à l'ordre du jour, elle décréta du même coup que Robespierre serait dictateur. Il était l'homme de ce régime, ou plutôt il était la Terreur même personnifiée dans son équivoque : le gouvernement de la peur par la peur, — et dans son absurdité : l'idée qu'en exterminant un certain nombre de Français on transformerait les autres en Spartiates selon l'imagination de Plutarque, ou en Genevois selon les abstractions de Rousseau. Danton avait réclamé la dictature du comité de salut public; les montagnards organisèrent cette dictature après qu'ils se furent assurés que Danton en serait exclu. Ils l'avaient nommé, le 25 juillet, président de l'assemblée. Cette élection constata la ruine de son crédit. Il eut 161 voix sur 186 votans : les chiffres les plus faibles qu'un président eût encore réunis. Son rôle était fini. Tout ce qui l'avait perdu : son empirisme, le décousu de sa vie, ses revirements soudains, l'exubérance de sa parole, le prestige même de son audace, le ton de commandement, ce fond d'homme d'État qui se

(1) J'ai employé pour cette étude les ouvrages généraux de Louis Blanc, de Quinet, de M. Taine; les monographies de MM. Hamel sur *Robespierre;* Robinet sur le *Procès des Dantonistes;* d'Héricault sur la *Révolution de thermidor;* de Martel sur *Fouché;* colonel Jung sur *Bonaparte;* Frédéric Masson sur le *Département des affaires étrangères;* les papiers trouvés chez Robespierre, les correspondances de Barthélemy, publiées par M. Kaulek; celles des envoyés de Venise, publiées par Romanin; les Mémoires de Thibaudeau, de Miot, de Ségur; les documens manuscrits des Affaires étrangères et des Archives nationales.

découvrait jusque dans ses discours les plus véhémens et annonçait, dans le tribun, le gouvernant et le maître, tout cela, par contraste, fit ressortir peu à peu et éclaira comme de reflet la figure terne et le personnage étriqué de Robespierre. Robespierre se présentait comme un philosophe ennemi des grands, méconnu des heureux et des riches, à l'aise et à sa place seulement parmi les petites gens, inquiet des forts, rogue avec les hautains, empressé près des humbles, toujours préoccupé de leur bonheur, austère, sentimental, sans gaîté, par-dessus tout probe, sobre, chaste, économe, incorruptible, ce qui lui élevait un piédestal de vertu dans un siècle de libertinage cynique et de vénalité. Il est le zélateur de cette égalité jalouse qui, sous prétexte de niveler le monde, l'avilit devant soi. Mais ce *moi* haineux et haïssable, dont il fait son dieu, il le dissimule dans une sorte d'effusion de son âme en celle du peuple. Sincère d'ailleurs en ce sophisme de sa mission, il se croit appelé à régénérer le monde. Il porte le secret du salut de l'humanité. Il le révélera quand l'heure sera venue; il agit avec la certitude qu'il le possède. Il a, dans sa pensée, un fond de mystère qui attire les imaginations; dans sa parole, un fond de dogme qui subjugue les esprits; dans sa conduite, une logique qui les enchaîne. La clarté est funeste dans les révolutions : elle ne montre que des abîmes et des chemins périlleux; Danton était trop clair et trop définitif. Il montrait trop de hâte d'achever la révolution; il laissait trop peu de champ aux utopistes et aux brouillons.

« Vous demandez, s'écriait Jean-Jacques, s'il existait un complot. Oui, sans doute, il en existe un, et tel qu'il n'y en eut jamais et qu'il n'y en aura jamais de semblable. » C'est le complot de la nature des choses contre l'utopie. C'est ce complot-là qui empêchait l'ordre de sortir du règne des anarchistes et le bonheur du genre humain du règne des révolutionnaires. Robespierre le dénonçait incessamment. La délation était tout son génie; mais ce génie était précisément celui qu'il fallait pour devenir prophète au club des jacobins. Robespierre rejetait sur les ennemis de la secte l'impuissance qui était le fait des sectaires eux-mêmes. Leur vanité, leurs chimères, leurs haines, tout incitait les sectaires à le croire. Chacun d'eux s'exaltait et se divinisait en lui. Son prestige se soutenait du préjugé de tous. Robespierre s'insinuait avec cette fourberie consommée que les plus fameux imposteurs ont mêlée au fanatisme. Il se proposait au peuple comme le dictateur fidèle de ses volontés. Avançant ainsi devant la foule, précédant l'arche et semblant conduire le cortège, il donnait à ceux qui le poussaient l'illusion d'une marche rigide, droit devant lui, parce qu'il marchait droit devant eux. A l'inverse de ces généraux d'armée qui

s'attribuent l'honneur d'une victoire remportée par leurs soldats et se vantent d'avoir disposé des actions dont ils ne sont que les témoins, Robespierre transformait son avènement même en un sacrifice perpétuel de sa personne à la cause populaire.

Il menait le club des jacobins, maîtrisait la Convention et gouvernait le comité de salut public; mais il n'agissait que pour fanatiser, et il ne régnait que par la guillotine. C'est toute la Terreur, et c'est aussi toute l'œuvre de Robespierre. La Convention et le comité de salut public firent, en même temps, autre chose : la Convention décréta et le comité organisa la défense nationale; mais Robespierre n'y fut pour rien, et la Terreur n'y intervint que pour la paralyser. Le comité de salut public était, dans son intérieur, un conseil fort discordant. Il se composait de douze hommes, tous passionnés, mais de passions diverses, dont l'omnipotence commune ne fit qu'attiser les rivalités et aiguiser les dissidences. D'un côté, les fanatiques, les *triumvirs*, comme on les nomme, qui ont le département de la Terreur. Robespierre, avec ses deux séides : Couthon, qui est son audace, et Saint-Just, qui est sa pensée. Derrière eux, les épiant, les éperonnant, leur soufflant la mort, les hommes de sang, Billaud-Varennes et Collot-d'Herbois. Puis, pour compléter le groupe des terroristes, Prieur de la Marne, leur émissaire; Hérault-Séchelles, leur complice; Barère, leur coryphée; ces deux-là prêts à tout : Hérault, pour qu'on le laisse vivre; Barère, pour qu'on le laisse déclamer : intelligence servile, plume prostituée, parole esclave, conscience vide, œil sans regard, bouche toujours souriante au mensonge. Ils forment la majorité, mais c'est en dehors d'eux que s'opère la vraie besogne d'État. Tout l'État est dans les armées; c'est le groupe des hommes de la guerre qui fait l'efficace du comité : Robert Lindet, né administrateur; Prieur de la Côte-d'Or, officier du génie; Jean-Bon-Saint-André, ci-devant pasteur au désert, fait pour l'action. Au milieu d'eux, représentant dans la révolution la race des grands serviteurs de l'État, comme Robespierre y représente celle des sophistes funestes, Carnot.

Son entrée au comité, qui sauva les affaires et sauva le comité même de l'exécration de l'histoire, se fit par une sorte d'inconséquence forcée des terroristes. On était au milieu d'août, pressé par la défaite, étourdi par le désordre même des efforts de la défense. Il fallait un homme pour la guerre, car la guerre ne s'ordonne point avec des phrases, et les décrets n'y sauraient suffire. Les terroristes redoutaient les militaires : ils en peuplaient les prisons, ils condamnaient les généraux vaincus et suspectaient les vainqueurs. Mais ils craignaient davantage Pitt et les émigrés. La peur, qui décidait de tout, décida du choix de Carnot, et ce fut Barère qui le proposa. Ce Figaro sanguinaire ne croyait point à ses gascon-

nades. Carnot et Prieur de la Côte-d'Or furent adjoints au comité le 14 août. Carnot était pur et effacé; il paraissait modeste; il n'avait pas l'allure militaire. La Convention l'accepta sans méfiance. Robespierre le subit. Carnot considérait que la révolution ne pouvait pas reculer sans s'anéantir. Son idéal républicain lui voilait les horreurs de la république. Dans le péril national, il n'envisagea que les nécessités de la défense. Il se renferma dans son rôle, se fit une sorte de stoïcisme d'État et s'imposa, comme un devoir de sa charge, cette capitulation de son humanité : laissant les terroristes guillotiner, pourvu qu'ils le laissassent défendre la France. Robespierre et Carnot vécurent ainsi près d'une année côte à côte, s'exécrant davantage, Robespierre à mesure que Carnot rendait plus de services; Carnot, à mesure que Robespierre commettait plus de crimes. « Je m'étais mis, rapporte Carnot, en position de l'appeler tyran toutes les fois que je lui parlais. » — « Ta tête, lui répondit un jour Robespierre, tombera au premier revers de nos armées! — Si je pouvais seulement, avouait-il à un de ses confidens, arriver à comprendre quelque chose à ces maudites affaires militaires, afin d'être en état de me débarrasser de cet homme insupportable! »

Ils ne faisaient guère que se coudoyer et ne travaillaient ensemble que dans les formalités. Le comité, ayant réduit les ministres à l'emploi de commis aux écritures, fut très vite débordé par les affaires. Le travail se divisa par la force des choses, et se divisa de plus en plus par le jeu même de l'institution et par l'opposition des caractères. Chacun y trouva son compte, les uns pour leurs passions, les autres pour leur conscience. Les triumvirs s'attribuèrent la haute politique révolutionnaire, les grands décrets de proscription et de massacres : c'est de leur officine que partirent les mesures chimériques ou atroces, improvisées au jour le jour, sous le coup de la colère ou de l'effroi, sous les suggestions de la jalousie ou dans le délire de la fièvre. Robespierre, dans les grandes occasions, Barère dans les communes, exposaient ces propositions à la tribune, les rattachant, après coup, à de vagues théories de nivellement humanitaire, et masquant de prétextes hypocrites l'arbitraire de leur tyrannie. Billaud et Collot suivaient la correspondance terroriste des départemens. Hérault, par calcul, Prieur de la Marne, par aptitude, se chargeaient volontiers des missions à l'intérieur. Jean-Bon prit la marine; Lindet et Prieur de la Côte-d'Or, les approvisionnemens; Carnot, l'organisation et les mouvemens des armées. Ils eurent des bureaux sous leurs ordres pour la levée et le rassemblement des troupes de terre, pour la flotte, pour les manufactures d'armes, pour les subsistances militaires et les munitions.

Le comité se réunissait, surtout dans les premiers mois, le matin à huit heures, et délibérait, lorsqu'il y avait lieu, sur les affaires générales. Les commissaires se rendaient ensuite dans leurs bureaux, leurs sections, comme on disait, pour y travailler. Vers une heure, ils allaient à la Convention. Les séances étaient courtes. Vers sept heures, les commissaires revenaient à leurs sections, et, dans la nuit, ils se rassemblaient en comité pour expédier les résolutions à prendre en commun. Ces réunions devinrent vite insignifiantes, puis elles devinrent rares. En réalité, il y eut dans le comité deux conseils qui siégeaient et agissaient chacun de son côté : les terroristes évitant de se compromettre dans les affaires de la guerre, les militaires répugnant à se souiller dans les affaires de la Terreur. Comme il fallait cependant conserver une apparence de délibération, on décida que, pour la validité d'un ordre, trois signatures suffiraient : sur ces trois signatures, la première, celle du commissaire spécial, était seule effective ; les autres n'étaient, la plupart du temps, que des *visas*. « Chacun, rapporte Carnot, expédiait lui-même ou faisait expédier dans ses bureaux les affaires qui étaient attribuées à sa compétence et les apportait à la signature ordinairement vers les deux ou trois heures du matin. »

II.

Il restait un ministre des affaires étrangères, Deforgues, qui ne faisait rien, sinon supplier le comité de lui donner des ordres. Le comité avait d'autres objets en tête. Barère, que l'on avait placé dans la section des relations extérieures, n'y comprenait rien ; Hérault, qui y avait été appelé du temps de Danton et que l'on y avait laissé, ne songeait qu'à éviter, par son inaction même, la suspicion de dantonisme et de diplomatie, suspicion déjà dangereuse et bientôt mortelle. Dans le fait, il n'y avait plus de négociations. Robespierre édicta qu'en principe il n'y en devait plus avoir. Il fit prendre, le 16 septembre 1793, un arrêté posant « des bases provisoires diplomatiques » : Pendant la durée de la guerre, la république n'aura de relations suivies qu'avec les États-Unis d'Amérique et les cantons suisses ; partout ailleurs que dans ces confédérations républicaines, elle n'emploiera que des agens secrets, des secrétaires de légation et des chargés d'affaires. Ces envoyés n'emporteront point d'instructions écrites. Cette disposition était inspirée par l'aventure de Maret et de Sémonville, que la cour de Vienne avait fait enlever pour s'emparer de leurs papiers et pour découvrir les plans de la république. Rien de plus aisé, d'ailleurs, à un gouvernement sans vues et sans amis que de s'en tenir à ces « bases diplomatiques » de Robespierre. L'arrêté du 16 septembre était un aveu emphatique d'impuissance.

Le même jour, tous les ci-devant nobles qui pouvaient se trouver encore dans les emplois diplomatiques ou consulaires furent révoqués. Les agens firent leurs preuves de ci-devant roture, mais ils n'en furent ni mieux instruits, ni mieux payés. Leurs traitemens, rongés par le discrédit des assignats, ne leur parvenaient que très irrégulièrement. Depuis que Danton n'était plus aux affaires, ils ne recevaient plus de directions. Leur correspondance, à partir du mois de juillet 1793, est une continuelle doléance sur ces deux articles, celui des ordres et celui de l'argent. A Constantinople, Descorches, que tout le monde accusait de corrompre le Divan, se voyait réduit à emprunter aux Turcs. Des frégates françaises de la station du Levant, étant en détresse, s'adressèrent à lui : « Sans moyens pour moi-même, rapporte-t-il, quel extrême embarras! Nulle ressource possible dans le commerce. Je confiai ma peine au reis-effendi, et aussitôt le grand seigneur ordonna qu'on me délivrât les fonds dont j'avais besoin. Deux fois il m'a rendu le même service. »

Le 4 octobre, Deforgues sollicita une décision sur les affaires de son département « dont la marche se trouve arrêtée depuis quelque temps. » Le comité eut alors une velléité d'action diplomatique. Il songea à organiser les émissaires secrets dont l'arrêté du 16 septembre avait décidé l'expédition. L'objet de ces émissaires devait être de renseigner le comité sur les dissensions des coalisés et de préparer à la république les moyens d'en profiter. Deforgues en écrivit, le 25 octobre, à Barthélemy, qui, dans son ambassade de Suisse, était le véritable ministre du dehors de la république : « Si, disait-il, on faisait entrevoir à telle puissance la possibilité de la dédommager de ses pertes, à telle autre celle de s'agrandir aux dépens de l'un de ses alliés, il est vraisemblable qu'on parviendrait bientôt à les désunir. » Cette dépêche montre qu'il y avait encore des gens prêts à sacrifier les principes aux intérêts, à s'approprier l'ancienne intrigue diplomatique et à faire marché de peuples et de territoires pour transiger avec les rois. Ces transactions étaient dans les nécessités de la politique, mais elles n'étaient point dans le *Contrat social*, et si on les accorde aisément avec les desseins de Danton, on ne saurait les accommoder aux dogmes de Robespierre. Toujours est-il qu'il n'y fut point donné de suite. Barthélemy répondit qu'il n'avait reçu aucune insinuation pacifique, qu'il n'entretenait « aucune correspondance » avec les pays ennemis, que toute correspondance même lui semblait, pour le moment, impraticable, à cause de « l'inquisition » que les gouvernemens exerçaient « sur tous les mouvemens des patriotes, des étrangers, des voyageurs et particulièrement sur les communications épistolaires. »

Sous l'empire des mêmes pensées qui avaient fait écrire à Barthélemy, le comité arrêta, le 11 octobre, qu'un crédit de 4 millions serait ouvert à Descorches « pour aplanir les difficultés » à Constantinople et persuader les Turcs de déclarer la guerre à l'Autriche. Descorches fut avisé, les 23 et 25 octobre, que si ces quatre millions ne suffisaient pas, il pouvait s'engager à de plus grands sacrifices. Cette dépêche partit trop tard. Le Divan avait appris la chute de Toulon, et l'ambassadeur russe, Koutousof, qui fit son entrée à Constantinople vers la fin de septembre, parvint vite, par ses présens et par ses menaces, à « faire évaporer les fumées qui étaient montées à la tête des Turcs. » Les 4 millions, d'ailleurs, n'arrivèrent pas : « Au point où en sont les esprits, écrivait Descorches, le 6 janvier 1794, la solution du problème est, je crois, dans les événemens. Que Toulon soit repris, comme nous nous en flattons dès à présent, qu'une flotte de la république nous rouvre la Méditerranée, et nous ferons ici ce que nous voudrons. » Les démarches de Descorches ne furent cependant pas perdues. Elles fournirent à la grande Catherine un prétexte pour refuser d'envoyer des Russes sur le Rhin : « Je ne puis, écrivait-elle en janvier 1794, car j'ai à attendre à tout moment d'avoir affaire aux Turcs. Descorches prêche la guerre avec les deux cours impériales à la fois. Or de ce salmigondis, il résulte que je dois être sur mes gardes et ne saurais faire marcher mes troupes dans des pays lointains en grand nombre. »

Cette annonce de 4 millions à Descorches épuisa toutes les ressources diplomatiques du comité de Robespierre. Le comité de Danton avait approuvé, le 16 mai, un projet de traité de neutralité armée et d'alliance éventuelle avec la Suède. Ce traité promettait aux Suédois, en cas de guerre commune, un subside de 18 millions tournois par an. Staël avait envoyé le traité à Stockholm, puis il était parti lui-même pour la Suisse après la révolution du 2 juin. Il réclama la ratification de son traité et ne parvint pas à l'obtenir. La république était trop à court d'argent pour payer des subsides. Le comité se contenta de recommander aux Suédois et aux Danois la défense de leur propre neutralité, c'est-à-dire de leur indépendance et de leurs intérêts. Il régla, avec ces deux nations, les rapports, bien réduits, du commerce français. Grouvelle résidait officieusement à Copenhague et trouvait dans le ministre Bernstorff un homme disposé à procurer, le moment venu, la paix générale. Mais il ne savait que répondre aux insinuations qu'il recevait, n'ayant, disait-il, sur les plans de la république que « des présomptions très bornées. » Il demanda qu'on l'éclairât. Deforgues lui écrivit, le 23 novembre, qu'en attendant « qu'un plan général fût définitivement adopté, » il s'en référait à ses lettres antérieures.

Les patriotes polonais s'agitaient et conspiraient une prise d'armes contre la Russie. Ils avaient des émissaires à Paris; un agent républicain, intelligent et informé, Parandier, les observait et correspondait avec eux. Ils sollicitaient un subside de 12 millions. Parandier appuyait leur demande : « Une révolution en Pologne, disait-il, seconderait la politique française, » retiendrait les Russes dans le Nord, y attirerait les Prussiens, inquiéterait les Autrichiens. Une Pologne indépendante entrait dans le système de la France, qui devait être de s'environner, au-delà du Rhin, « d'une ceinture de républiques fédératives. » Rien ne fit : « Les affaires de Pologne, considérées isolément, paraissaient alors si désespérées, écrit un témoin; la position des réfugiés polonais, quoiqu'avec une meilleure cause, paraissait si semblable à celle de nos émigrés, et nos moyens d'influence directs étaient si précaires et si faibles, que le ministre ne crut pas, pour le moment, devoir flatter des espérances qu'il eût été peut-être impossible de réaliser. »

Cacault, toléré à Florence, en expédiait une correspondance bien nourrie ; mais peut-être, disait-on au ministère, vaudrait-il mieux que Florence et Gênes fussent ennemies, « car c'est par là qu'il faudra pénétrer tôt ou tard pour venger les injures multiples de l'évêque de Rome. » A Venise, Noël, exclu comme étranger de la société des membres du sénat, et proscrit, comme Français, de celle du corps diplomatique, n'avait de communication avec personne et se voyait condamné à une existence « obscure et humiliante. » Soulavie ne faisait à Genève que des sottises. Genet, qui en fit davantage aux États-Unis, fut rappelé le 16 octobre : « Nos rapports avec les puissances étrangères, écrivait Deforgues, sont ceux d'une place assiégée. »

Tel était le vide des affaires. Robespierre, qui en avait, après coup, formulé le principe, jugea opportun d'en développer la théorie. Il lui importait de se poser en homme d'État. Il voulait prouver à la France que le génie politique de la révolution n'était pas mort avec Brissot et ne s'était pas effacé avec Danton. Il prétendait surprendre l'Europe en prouvant que l'homme le plus inaccessible à la corruption des cours était, en même temps, le juge le plus perspicace de leur duplicité. Il fit rassembler des notes par les commis des affaires étrangères et rédigea de la sorte un grand discours, qu'il lut à la Convention, le 27 brumaire-17 novembre 1793. Il loua les petits États neutres, la petite bourgeoisie européenne. Cette tradition de la politique royale s'accommodait de soi-même à son tempérament. Il rassura les Suisses, caressa les Américains, dénonça l'ambition artificieuse de Catherine et montra aux puissances secondaires le danger que leur ferait courir la chute de la France. Toute cette partie, très classique d'ailleurs, était écrite de l'encre des bureaux :

« Supposons la France anéantie ou démembrée, le monde politique s'écroule. Otez cet allié puissant et nécessaire qui garantissait l'indépendance des médiocres États contre les grands despotes, l'Europe entière est asservie ; les petits princes germaniques, les villes réputées libres de l'Allemagne sont engloutis par les maisons rivales d'Autriche et de Brandebourg, le Turc est repoussé au-delà du Bosphore, Venise perd ses richesses, son commerce et sa considération,.. Gênes est effacée... » Robespierre soulignait l'éloge du Turc, « l'utile et fidèle allié de la France. » Le maître, en effet, avait écrit : « Ne vous appuyez avec confiance ni sur vos alliés, ni sur vos voisins. Vous n'en avez qu'un seul sur lequel vous puissiez compter, c'est le Grand Seigneur (1)... » La conclusion était qu'il fallait consolider le gouvernement républicain, et, le 18 novembre, Robespierre fit décréter que, « terrible envers ses ennemis, généreuse avec ses alliés, juste envers tous les peuples, » la république exécuterait fidèlement et s'efforcerait de resserrer encore les traités qui la liaient à la Suisse et aux États-Unis, et qu'elle ferait respecter par ses citoyens le territoire des nations alliées et neutres. Le comité se conforma à ce décret dans ses relations avec la Suisse et avec les États-Unis. Pour le reste, le discours de Robespierre n'était qu'une dissertation morte. Rien de ce qui suivit n'autorise à croire que Robespierre ait songé à pactiser avec l'Europe, à traiter de la paix sur le pied du *statu quo ante*, à cesser de faire aux États une guerre de prosélytisme ; qu'il ait pensé à ériger la France républicaine en tutrice de l'équilibre européen ; qu'il ait entendu renoncer aux conquêtes même révolutionnaires, en un mot, qu'il se soit approprié la politique que Danton avait fait consacrer par le décret du 13 avril. On sait peu de chose de l'histoire de la révolution et l'on y comprend moins encore si l'on s'en tient à la lettre des harangues de tribune, des affiches et des manifestes. Il faut considérer les actes. Ceux du gouvernement de l'an II conduisaient à la guerre à outrance et au bouleversement de toute l'Europe. Robespierre avait l'esprit trop court pour apercevoir que le plan de conquête qu'il attribuait aux monarchies, la république allait l'accomplir au profit de la France. Il n'avait de la logique que les formules ; les lignes de sa pensée étaient comme celles des géomètres qui ne sont ni larges ni profondes et qui ne paraissent aller si loin que parce qu'elles ne mènent à rien. Robespierre songeait si peu à négocier et à suspendre, sauf en Suisse et aux États-Unis, la guerre de prosélytisme, que, trois semaines après cette dissertation de chancellerie, il prononça, le 15 frimaire-5 décembre, une diatribe contre tous les monarques. Cet ouvrage-là était bien de son cru. « Les rois sont le chef-d'œuvre

(1) Rousseau, *Du Gouvernement de la Pologne*, ch. XV.

de la corruption humaine... L'arrêt de mort des tyrans dormait oublié dans les cœurs abattus des timides mortels, nous l'avons mis à exécution. » La Convention avait voté l'impression et la traduction du discours du 17 novembre qui réprouvait la propagande et invitait l'Europe à la paix; elle vota l'impression et la traduction du discours du 5 décembre, qui ne laissait aux rois, sans distinction de grands ou de petits, que le choix de la victoire ou de la guillotine. Les considérations de Robespierre sur l'équilibre européen n'avaient pas plus de valeur pacifique que ses homélies humanitaires n'en avaient de philanthropique.

Deforgues continua de dresser des plans de négociation et de solliciter des ordres. Ses desseins, comme il le reconnaissait, étaient empreints du machiavélisme le plus pur; mais, disait-il, il convient de parler aux « monstres qui gouvernent l'Europe... un langage qu'ils puissent entendre. » Il proposait d'entamer des affaires avec tout le monde à la fois et de tromper tout le monde, à l'exception de la Prusse; encore faudrait-il battre cette puissance pour l'obliger à traiter. On leurrerait l'Autriche en lui offrant la Bavière; l'Angleterre, en lui offrant les Antilles; la Sardaigne, en lui offrant le Milanais. Le projet se résumait en ces propositions : Angleterre et Autriche à exterminer, Bourbons d'Espagne à renverser, Hollande à ruiner, Prusse à vaincre, Russie à observer; Portugal, Italie, Allemagne, à intimider et à contenir; Suède, Danemark, États-Unis, Gênes, Venise, Genève, Suisse, Porte ottomane, à liguer et à réunir, au moins dans la neutralité. C'était l'appropriation aux circonstances du plan que les bureaux des affaires étrangères ne cessaient de préconiser depuis le commencement de la révolution, dont Dumouriez avait tâché de former un système et que Danton s'était assimilé. Deforgues en fit un exposé le 2 décembre 1793; il le renouvela en termes plus pressans, le 24 janvier 1794, mais sans plus de succès.

« A Dieu ne plaise, écrivait le 11 novembre celui des membres du comité qui passait pour le plus enclin à la diplomatie, Hérault, à Dieu ne plaise que nous pensions à entamer aucune négociation avec des despotes stupides et féroces qui ne doivent recevoir de nous que la mort pour toute transaction; mais, au moins, nous pouvons désirer d'être mieux instruits que nous ne l'avons été jusqu'à présent. » Carnot le réclamait avec insistance pour ses opérations militaires. Le comité revint aux agens secrets, qui étaient la seule combinaison praticable. Barthélemy fut chargé d'organiser ce service de renseignemens et d'en rassembler tous les fils. Il y réussit, non sans de grands efforts, dans l'hiver de 1793-1794, grâce au zèle et aux connaissances militaires de son secrétaire, Bacher, à l'activité de ses correspondans de Suisse, de Rivalz, en particulier. Il y eut

trois agens en Angleterre. Un ancien diplomate, d'un esprit ouvert, Caillard, écrivait d'Altona. Leurs rapports, joints à ceux de Grouvelle, à Copenhague, et de Parandier, à Leipzig, complétaient, sur les affaires d'Allemagne et de Pologne, un ensemble d'informations qui permit bientôt à Carnot de suivre et même de pressentir les grands mouvemens des coalisés.

Mais ces observateurs, gens circonspects par tempérament et par profession, ne répondaient nullement à l'esprit de l'arrêté de septembre. Ils renseignaient, ils n'agissaient pas. Deforgues eut l'ordre d'élaborer un plan plus vaste, plus révolutionnaire, plus conforme enfin, sinon au discours du 17 novembre, au moins à l'ensemble de la politique de Robespierre. « Les agens au dehors, dit un mémoire présenté au comité, ne doivent pas espérer grand fruit de leur mission, du moins quant à présent ; on ne peut compter qu'ils nous feront des amis. Les peuples ont le manteau du despotisme sur les yeux, et les événemens actuels ne sont pas faits pour le faire tomber. Mais s'ils ne nous font pas de bien, il faut qu'ils s'occupent de faire du mal à nos ennemis. » Des missions qui mêlaient l'espionnage, le prosélytisme, l'embauchage, la sédition, furent confiées, en conséquence, à une troupe d'émissaires, triés sur le volet, parmi les plus déterminés propagandistes des clubs. Ils étaient quarante-cinq à la fin de décembre. Leur nombre s'éleva jusqu'à cent vingt dans le cours de l'hiver. Leur correspondance est énorme, mais elle est consacrée presque exclusivement à la surveillance intérieure et à la propagande terroriste. Un très petit nombre de ces agens parvint à passer les frontières. Celles d'Espagne leur demeurèrent infranchissables. Plusieurs se répandirent en Allemagne : cinq ou six seulement ont laissé des lettres. Une trentaine partirent pour des destinations inconnues et n'écrivirent jamais. Les dépenses secrètes d'octobre 1793 à mai 1794 ne s'élèvent d'ailleurs qu'à 500,000 livres en assignats, et cette somme fut employée surtout à fomenter des agitations en France. Au fond, rien de suivi, rien de concerté, rien d'efficace en ces velléités de révolution cosmopolite.

III.

Cependant l'essentiel, la défense nationale, s'accomplissait, entre les mains de Carnot et de ses collaborateurs, par l'effort naturel de la nation française. « La volonté générale est toujours droite et tend toujours à l'utilité publique, » avait écrit Rousseau. C'était l'axiome fondamental de sa cité utopique. « Voulez-vous, ajoutait-il, que la volonté générale soit accomplie, faites que toutes les volontés

particulières s'y rapportent, et comme la vertu n'est que la conformité de la volonté particulière à la générale, pour dire la même chose en un mot, faites régner la vertu (1). » La vertu, c'est moi! pensait Robespierre. Il en concluait que la volonté générale voulait son règne. Comme la France s'y montrait rebelle, il tuait pour que la peur contraignît les Français à vouloir la vertu. Or il y avait bien réellement dans le pays, cette année-là, une volonté générale des Français, la plus déclarée, la plus constante, la plus salutaire qu'eût jamais manifestée une nation, et elle n'errait point. Mais elle n'était point que les terroristes régnassent en écorchant et en déformant la France. Elle était que la France fût indépendante, que les ennemis fussent chassés hors des frontières, que les émigrés ne rentrassent point avec l'ancien régime, que les *droits de l'homme* prévalussent, que la république triomphât, que la révolution fût garantie. Tout cela ne se pouvait obtenir que par la guerre ; c'est pourquoi il suffit d'appeler à la direction de la guerre un agent intelligent et probe de l'État pour que la nation s'ordonnât en armées disciplinées et vaillantes. La Terreur opérait simultanément avec la défense; mais elle opérait un autre ouvrage.

Au mois de janvier 1794, le territoire de la France était délivré, l'armée vendéenne écrasée, les séditions royalistes étouffées, les insurrections fédéralistes anéanties, Louis XVI et Marie-Antoinette n'existaient plus, les frères de Louis XVI étaient reniés ou abandonnés de l'Europe, les émigrés dispersés ou enrégimentés en mercenaires, la France les exécrait, l'Europe les délaissait. La nation française entière était en armes; les troupes s'exerçaient rapidement sous des chefs consacrés par la victoire. Hoche, Jourdan, Pichegru, Marceau, Kléber, Bonaparte venaient de surgir. Le temps des épreuves était passé, rapporte Soult : les armées étaient mûres pour l'offensive, et elles s'y disposaient. La coalition, un instant formidable, vacillait de nouveau et se lézardait. L'Espagne insinuait la paix en Danemark, la Prusse et la Hollande l'insinuaient en Suisse, les petits états d'Allemagne l'insinuaient partout. — Le roi de Prusse est las de la guerre, répétait Bernstorff à Grouvelle : si on lui avait promis de ne point passer le Rhin, il se serait retiré; il borne son rôle à défendre l'empire. Bernstorff offrait d'appuyer toutes les démarches qui seraient faites en vue de la paix. Il ne le proposait, disait-il, qu'à bon escient, et après s'être assuré que la pensée de la paix générale « était devenue, non une simple hypothèse, mais une mesure susceptible de quelque effet, du moment qu'elle ne paraîtrait pas devoir être repoussée par la France. »

(1) *Contrat social*, liv. II, ch. III. — *Discours sur l'économie politique.*

Les cours voyaient le pouvoir se concentrer en France. Jugeant ce gouvernement à la portée de ses coups, elles le jugeaient très puissant. Les causes profondes de la défense nationale de la France leur échappaient; elles ne savaient rien comprendre que par l'action de l'intrigue ou par celle du génie; il leur fallait un protagoniste. Elles attendaient depuis près de deux ans le dictateur qui, selon tous les précédens, devait mettre fin à la révolution en usurpant la république. Dès qu'elles virent Robespierre sortir de la foule des démagogues, elles l'isolèrent aussitôt, rabaissèrent tout autour de lui et le grandirent démesurément, empressées de faire rentrer cette révolution inexplicable dans les explications coutumières de l'histoire, et comme soulagées d'apercevoir un homme. Les assimilations historiques, depuis les révolutions de Rome jusqu'à celle d'Angleterre, la plus récente et la mieux connue, entretenaient ce travail de fantasmagorie. Tout le monde en Europe avait lu l'*Essai sur les mœurs*. Princes, diplomates, généraux, ministres avaient, en apprenant le français, récité ou bégayé au moins l'oraison funèbre de la reine d'Angleterre. Ils étaient prévenus, et c'est le fantôme de Cromwell devant les yeux, qu'ils consideraient l'image vague et incertaine de Robespierre que leur présentaient leurs gazettes. Tout leur semblait trahir en lui « le fanatique et le fourbe » de Voltaire, « l'hypocrite raffiné » de Bossuet; ils y ajoutèrent la profondeur, l'audace, la politique. Dans ses discours, même les plus creux, et jusque dans ses injures aux rois, ils découvrirent cet « appât de la liberté » qui sert à prendre les multitudes, ces « mille personnages divers, » ce docteur et ce prophète, qui servent à les conduire; ils attribuèrent de la subtilité à ses actes les plus atroces et ils y reconnurent les moyens, encore mystérieux, de quelque grande entreprise que la fin justifierait. C'était leur morale, elle ne les offusquait point chez autrui, même sous cette figure. « Toutes les nations, avait dit Voltaire, courtisèrent à l'envi le protecteur. » Les cours attendaient seulement, pour courtiser Robespierre, qu'il daignât se révéler.

Si la Terreur n'était qu'un moyen de salut public, il fallait qu'elle cessât alors. Mais la Terreur n'avait pas d'autre motif que d'établir et de soutenir la suprématie des terroristes; elle devint plus féroce à mesure qu'elle parut plus inutile. Tous les ennemis de la république etaient brisés; il restait encore des factions dans la république; c'est contre ces factions que se tourna Robespierre, croyant n'avoir plus qu'elles à redouter. Il y avait les hébertistes, hiérophantes cyniques du culte crapuleux de la nature, qui prétendaient pousser jusqu'à son terme la souveraineté du *moi* : ils étaient la logique vivante de la Commune, et ils se proposaient d'accomplir la révo-

lution en la débauchant dans une grande orgie. Il y avait les démocrates autoritaires, les politiques et les pitoyables, ceux qui, avec Danton, jugeaient que l'on avait assez versé de sang, que l'œuvre de terreur était achevée, que le temps était venu d'arrêter la révolution et d'organiser la république. Le puritain propret, en Robespierre, abhorrait Hébert, Chaumette et les mystères de leur Raison lascive; le rhéteur, rampant sur les mots vides, détestait et redoutait la sève, la force d'action, l'invention pratique, l'esprit d'État, l'extraordinaire puissance d'assimilation que manifestait Danton. Hébertistes et dantonistes le menaçaient; il résolut de les perdre les uns par les autres.

Ce dessein voulait que la guerre continuât, car la guerre seule, avec ses périls, ses crises, son accompagnement sourd de complots, pouvait légitimer le gouvernement révolutionnaire. C'est pourquoi, le 22 janvier 1794, Barère, annonçant la libération complète de la frontière de l'est, ajouta : « Dans les guerres ordinaires, après de pareils succès, on eût obtenu la paix. Les guerres des rois n'étaient que des tournois ensanglantés. Mais dans la guerre de la liberté, il n'est qu'un moyen, c'est d'exterminer les despotes... Qui donc ose parler de paix? Les aristocrates, les modérantins, les riches, les conspirateurs, les prétendus patriotes... Il faut la paix aux monarchies, il faut l'énergie guerrière aux républiques. » Le 13 mars, Saint-Just dénonça à la vengeance du peuple deux factions, soudoyées par l'étranger, qui convoitaient la république, l'une pour la bouleverser, l'autre pour la corrompre. La Convention déclara tous les factieux traîtres à la patrie. Le 24 mars, Hébert et ses séides furent exécutés; le 5 avril, Danton et ses amis les suivirent sur l'échafaud.

Durant ces opérations, la politique chômait. Deforgues minutait des dépêches que le comité ne lisait point. Il obtint, à grand'peine, vers la fin de janvier, l'autorisation de répondre aux demandes réitérées d'instructions que lui adressait Grouvelle, au sujet des ouvertures secrètes du ministre espagnol à Copenhague. La réponse, qui est du 1er février 1794, fut que les insinuations de l'Espagne ne semblaient pas sérieuses et que le temps des négociations n'était pas arrivé. Staël vint à Copenhague; il y conclut avec le Danemark un traité de neutralité armée. C'était le premier chapitre d'une ligue des neutres. Un des secrétaires de Staël apporta le traité à Paris, annonça que la Suède armait 8 vaisseaux et 4 frégates, et rappela que la république avait promis des subsides. On ne l'écouta point. A Constantinople, Descorches attendait toujours ses quatre millions, et ne recevait pas même de dépêches. Cet envoyé, dit un mémoire de 1795, « était à peu près oublié et aban-

donné par le gouvernement. Les intrigues de nos ennemis le serraient de toutes parts ; il était dénué absolument de moyens pécuniaires. » Pendant les mois de mars, avril, mai, l'agent des patriotes polonais à Paris, Barss, multiplia ses démarches, et remit notes sur notes, soutenu, de loin, par les rapports de Parandier, et de près par Reinhard qui, rentré dans les bureaux, y suivait la correspondance de Pologne. Les Polonais avaient d'abord demandé 12 millions. Le 28 avril, Reinhard écrivit au comité qu'une somme de 500,000 livres leur serait infiniment secourable. Le comité en délibéra et voici sa réponse : « Point de fonds à envoyer. Des républicains armés disposent de toutes les richesses du pays. On peut entendre l'agent polonais, mais on n'a rien à traiter avec lui... on peut écouter sans rien promettre... »

Dans ces conditions, un ministre des affaires étrangères devenait superflu. Le 1er avril, le comité fit décréter qu'il n'y en aurait plus ; le 2, il fit arrêter Deforgues, suspect de dantonisme; le 9, il institua un commissaire des relations extérieures, simple expéditionnaire. Robespierre présenta, pour cet emploi, un petit avocat de Lons-le-Saunier, Buchot, ignorant, stupide et de manières ignobles. La diplomatie était nulle, cet homme de rien se trouvait à sa place. Cependant la révolution polonaise allait éclater. Tous les nœuds de la guerre et de la politique se formaient en Pologne. Reinhard revint à la charge. Il fit décider, à la fin de mai, que trois agens secrets seraient envoyés en Pologne pour s'assurer des sentimens de Kosciuszko. Avant de soutenir cet allié, le plus utile de tous et le plus désintéressé, le comité voulait savoir s'il était pur et s'il pensait correctement sur le contrat social. Reinhard insinua que, quelles que fussent leurs opinions, les Polonais « se battaient de bonne foi contre leurs ennemis qui étaient aussi les nôtres. » Il proposa de leur envoyer 300,000 livres, et de leur servir un subside de 140,000 livres pendant quatre mois : « On nous fait déjà, disait-il, l'honneur de nous accuser d'avoir prodigué des millions pour faire naître cette révolution. En sacrifiant un seul million, peut-être, nous la sauverions. » Les émissaires ne partirent point, et l'affaire resta en suspens jusqu'au 13 juillet. Ce jour-là, Barss eut enfin une audience du comité, mais il n'en rapporta pas même des encouragemens. « La France, lui répondit-on, ne fera pas sortir la moindre parcelle d'or, elle ne risquera pas la vie d'un seul homme pour consolider la révolution de Pologne, si elle tend à un gouvernement aristocratique ou royal, ou à un changement de la dynastie régnante, ou à celui d'une mauvaise forme de gouvernement en une autre forme plus mauvaise encore. »

Quant à la grande expédition des agens secrets, il n'en subsis-

tait plus, dans l'été de 1794, que vingt et un émissaires, la plupart dans le dénûment et dans l'inaction. Leurs traitemens étaient portés en compte pour 123,000 livres; mais les agens ne touchaient que des acomptes, à force de doléances; presque tous se plaignaient d'être aux abois. Les quatre principaux, Rivalz à Bâle, Probst à Nuremberg, Schweitzer dans les Grisons, Venet à Lausanne correspondaient avec Barthélemy. Leurs renseignemens étaient aussitôt résumés et appropriés pour les opérations militaires. En politique, faute d'instructions et faute de relations, ils ne faisaient rien. Il y avait à Londres un agent, Duckett, qui publia des lettres de *Junius redivivus* à la fin de 1794. Il aurait pu servir utilement. Mais, dit une note de l'an IV : « Le gouvernement d'alors ne stimula en aucune manière le zèle, le courage et le dévoûment de D... Il fut, comme tant d'autres agens, abandonné à lui-même, sans direction. » En dehors de ces cinq correspondans, sur les seize autres, cinq n'écrivaient plus, le plus intelligent, le Grec Stamaty, se déclarait réduit à l'impuissance, trois avaient disparu, un fut rappelé, deux s'occupaient d'histoire naturelle, deux, Chépy et Dalgas, faisaient de la police à l'intérieur ou aux armées. « Ces divers agens, dit un rapport de l'automne de 1794 sur l'ensemble des missions secrètes, sont partis sans une instruction. Le comité ne fait jamais aucune réponse à leurs lettres... » « Les cartons du comité de salut public, section politique, étaient remplis de pièces et de rapports auxquels on ne songeait même pas à répondre. » « Nos tyrans, dit un autre rapport, étaient bien plus occupés des moyens d'appesantir sur nous leur joug de fer que d'opérer au Nord et au Midi une diversion qui eût pu nous être avantageuse. »

Il convient de faire une exception qui est significative. Le comité de Robespierre ne paraît s'être attaché qu'à une de ces diversions : elle consistait à conquérir l'Italie et à mettre en coupe réglée les richesses de ce pays. Ce projet, qui s'est accompli en 1796, a été souvent signalé comme une déviation du pur génie de la révolution, due à l'influence, toute corse, de Bonaparte. Il est contemporain de la guerre même de la révolution et il est sorti, tout mûr, des cartons des affaires étrangères. Bonaparte le reprit à son compte; il en immortalisa le dessein par ses proclamations, et l'exécution par ses victoires. Kellermann, Cacault, Tilly l'avaient mainte fois suggéré. Caillard écrivait, le 1er avril 1794 : « L'Italie ne peut procurer de grands avantages, *hic et nunc*, qu'à une armée conquérante. Elle est abondante et riche en moyens bruts, dont le conquérant tirerait dès l'instant bon parti. Que nos armées entrent vite, si elles doivent passer les Alpes. Il s'agit d'une belle contrée au premier occupant. Les peuples voient que la coalition

ne tend qu'à les vexer, à les opprimer indignement. Il faut rompre ses mesures. L'on nous en saura obligation. » Le comité étudia ces projets, Robespierre s'y intéressa. Les opérations devaient commencer par Gênes. « Ce gouvernement, écrivait Robespierre le 16 juin, ne peut nous être favorable que par la crainte. Il faut donc, loin de chercher à le flatter ou à le gagner, exiger de lui des marques éclatantes d'estime pour la république et pour ses armées. » Ce fut l'objet d'une mission spéciale que Robespierre le jeune et le représentant Ricord confièrent à Bonaparte. Il la remplit du 15 au 21 juillet. Le bruit de ces projets se répandit en Italie. Les agens français le semèrent eux-mêmes, insinuant qu'ils répandaient l'or à profusion afin de disposer les esprits à la conquête. Venise trembla et envoya un émissaire à Paris pour scruter les intentions du comité. Cet agent, un Suisse, nommé Guissendorfer, fut reçu, au comité, par Robespierre et par Couthon : « Ils considèrent, rapporte-t-il, l'Italie comme un objet de premier intérêt; ils se flattent d'y trouver des moyens de subsistance par l'agriculture, des richesses par la spoliation de l'aristocratie, et ils comptent que cette diversion obligera les puissances à diminuer leurs troupes dans les Flandres et sur le Rhin... Venise ne sera pas attaquée directement, mais leur projet paraît être d'y susciter des troubles qui leur fourniront un prétexte pour y intervenir... » C'est déjà la politique de 1797, et en même temps qu'elle s'esquisse, paraît l'homme qui doit l'accomplir. Mais ce n'est qu'un intermède dans l'histoire du comité de l'an II. Robespierre avait des soucis plus instans où il s'absorba.

IV.

Hébert est mort; Danton est mort; la commune est acquise; la Convention est subjuguée; Robespierre a coupé toutes les têtes qui dépassaient son niveau; il a tout dévasté, consterné, écrasé autour de la « sainte montagne. » Cependant il ne se sent ni plus sûr de lui-même ni plus en sûreté dans sa place. Il n'a plus à ses côtés que ses séides : il commence à les craindre. C'est qu'il voit poindre parmi eux ces rivalités et ces dissidences qu'il a prétendu proscrire partout et à jamais. Ce ne sont plus, à la vérité, les factions des girondins ou des dantonistes; ce sont des factions plus élémentaires, plus irréductibles aussi, toutes de personnes, d'intérêts, de jalousie, où les idées n'entrent pour rien, même après coup et dans les discours. Robespierre voudrait un cortège d'élus, il n'a qu'une escorte de complices. Il soupçonne, il discerne en eux les fermens des « vices » et de la « perfidie » de ses ennemis vaincus. Il constate avec effroi que la brigue, la corruption,

l'athéisme n'ont point disparu du monde avec Brissot, avec Danton, avec Chaumette. Tallien semble même plus exécrable qu'Hérault : il est plus grossier et plus résolu. L'intrigue et l'incrédulité cynique de Fouché sont un danger de toutes les heures. Si Carrier poussait la perversité jusqu'à tourner contre la Montagne son génie de destruction? La bassesse même de Barère ne semble point une garantie, étant scélérate et fourbe, de sa nature. Les fantômes qui obsèdent l'imagination de Robespierre se multiplient autour de lui. Plus il grandit au milieu des hommes, plus il se sent environné de persécutions et investi de complots. Il ne peut être rassuré que s'il est seul, et l'isolement le remplit d'horreur. Il se juge poussé fatalement à la dictature, et il craint d'y parvenir. Il ne s'est élevé qu'en s'humiliant devant la foule, en promettant l'âge d'or, en dénonçant les scélérats qui en empêchent le règne. S'il s'avance sur le sommet, il se découvrira et se livrera lui-même à l'envie et au soupçon. Il continuera donc à tout niveler, exaltant les petits, avilissant les orgueilleux. Il cherchera son refuge inaccessible aux attaques, non dans la majesté d'un pouvoir imité de celui des rois, mais dans l'humilité cauteleuse du moine qui, du fond de sa cellule, blotti sous son froc, commande dans les génuflexions et, d'un mot prononcé tout bas, se fait obéir jusqu'aux extrémités de la terre. Une puissance si formidable que tous s'y plient, une personne si petite qu'aucun ne la jalouse : voilà son objet. La foi seule obtient cette obéissance, la religion seule donne ce prestige. Robespierre incline ainsi à la réforme religieuse par les mêmes combinaisons de peur, de calcul et d'utopie qui l'avaient conduit à la Terreur.

Il commença par réduire l'orgueil des militaires, qui grandissait avec leurs victoires. Hoche s'était permis quelque liberté de langage et d'allure : il fut arrêté le 12 avril. La politique, dit Billaud-Varennes quelques jours après, sera fondée sur la justice. « La justice est dans le supplice de Manlius, qui invoque en vain trente victoires effacées par ses trahisons. Quand on a douze armées sous la tente, ce n'est pas seulement la défection qu'on doit craindre et prévenir ; l'influence militaire et l'ambition d'un chef entreprenant, qui sort tout à coup de la ligne, sont également à redouter. » Cet avertissement donné aux armées, Robespierre s'occupa d'intéresser les prolétaires à la cité de ses rêves. Il multiplia les mesures destinées à procurer l'égalité des biens, à diminuer les grandes fortunes, à subvenir aux besoins des indigens, à rendre uniforme l'éducation de tous les Français. Saint-Just fut le principal artisan de cette tâche, distillant en dogmes sociaux ses amplifications d'écolier et ses songes creux de fanatique.

Cependant Robespierre méditait le *Contrat social*, au livre IV :

Des moyens d'affermir la constitution de l'état, chapitres VII et VIII, *De la censure* et *De la religion civile*. Ce livre ne l'avait jamais trompé : « Il y a une profession de foi purement civile dont il appartient au souverain de fixer les articles... Sans pouvoir obliger personne à les croire, il peut bannir de l'état quiconque ne les croit pas... Les dogmes de la religion civile doivent être simples... L'existence de la divinité puissante, intelligente, bienfaisante, prévoyante et pourvoyante, la vie à venir, le bonheur des justes, le châtiment des méchans, la sainteté du contrat social et des lois; voilà les dogmes positifs. » La convention décréterait cette religion, les citoyens la pratiqueraient, les méchans seraient confondus. La vertu étant à l'ordre du jour de la république, le grand pontife, chef de l'état et maître des cœurs, serait, en toute simplicité d'âme et en toute innocence de vie, le censeur des mœurs, l'inquisiteur des vices, le dispensateur de la justice et l'apôtre de la vérité. A cette hauteur, l'incorruptible deviendrait enfin l'invulnérable.

Le 18 floréal, — 7 mai 1794, Robespierre, — fit porter ce décret : « Le peuple français reconnaît l'existence de l'Être suprême et de l'immortalité de l'âme. » Voilà le dogme. L'inquisition suivit. Le 8 mai, Couthon proposa et la Convention adopta une loi de police générale qui plaçait toute la surveillance de l'état entre les mains du comité de salut public. Ces législateurs grossiers et infatués croyaient renouveler la face du monde, et ne faisaient en réalité que rejeter une société très raffinée et très civilisée dans les ornières primitives de l'humanité. Pour s'emparer du pouvoir, ils avaient eu recours au moyen élémentaire des chefs de peuplades sauvages : la peur. Pour consacrer et soutenir ce pouvoir, ils montaient à l'échelon supérieur des peuples barbares : le gouvernement théocratique.

La Convention ratifiait tout. Elle avait traversé, en quelques mois, toutes les époques du sénat de Rome. Elle semblait, comme ce sénat, n'avoir fait « évanouir tant de rois que pour tomber elle-même dans le honteux esclavage de quelques-uns de ses plus indignes citoyens, et s'exterminer par ses propres arrêts (1). » Les séances étaient précipitées et comme éteintes. Tous les députés qui y trouvaient quelque prétexte se réfugiaient dans les bureaux des comités d'affaires. Ils s'y claquemuraient, fermant les yeux et les oreilles aux mouvemens de l'assemblée, et n'en sortaient que pour porter, comme subrepticement, un rapport à la tribune. En toute matière politique, la convention attendait les injonctions du comité. Les triumvirs arrivaient, précédés d'une poignée de

(1) *Grandeur et décadence des Romains*, ch. XV.

courtisans, leurs affranchis, délateurs et spadassins parlementaires. Chaque député cherchait anxieusement à lire sur leurs visages « s'ils apportaient un décret de proscription ou la nouvelle d'une victoire. » On avait peur, dit un régicide. « On observait ses démarches, ses gestes, son silence même. La foule affluait sur la montagne. Le côté droit était désert, le centre rempli et silencieux. Il y avait des timides qui erraient de place en place, d'autres qui, n'osant en occuper aucune, s'esquivaient au moment du vote. » C'étaient les séances solennelles; habituellement, la salle demeurait presque vide. Le 5 avril, Amar avait été élu président par 161 voix sur 206 votans; le 26 mai, Prieur de la Côte-d'Or le fut par 94 voix, sur 117 présens.

Robespierre reçut toutes les adulations que la bassesse peut suggérer. Elles ne parurent jamais le rassasier, parce que jamais il n'y en eut assez pour apaiser ses soupçons. Si grande que fût la lâcheté de ses collègues devant lui, la peur qu'il avait d'eux la dépassait encore. Et cependant, il vint un jour où cette peur, son inspiratrice vigilante et sa conseillère infaillible jusqu'alors, se laissa surprendre par l'excès de la flatterie et de la servilité. Cet inquisiteur austère, toujours en scrupule sur lui-même et sobre de gloire, se laissa tenter, se débaucha pour ainsi dire et éprouva comme un étourdissement de vanité. La Convention avait, sur son desir, décrété qu'une fête solennelle serait célébrée le 20 prairial, — 8 juin, — en l'honneur de l'Être suprême et de l'immortalité de l'âme. Le président de l'assemblée devait y paraître dans l'appareil de grand pontife. Le 4 juin, Robespierre se porta candidat à la présidence. La Convention donna dans son plein. Les bureaux et les couloirs se vidèrent. Tous les députés qui se trouvaient à Paris vinrent confesser leur foi. Il y eut 485 votans, chiffre qui n'avait pas été atteint depuis la condamnation de Louis XVI, et Robespierre fut élu par 485 voix, chiffre qu'aucun président n'avait encore obtenu. S'il avait été le profond politique que l'on supposait, il se serait fait, dans ce triomphe, plus humble encore, se prosternant devant l'Être suprême, qui avait tout ordonné, et se perdant dans la foule du peuple souverain, image humaine de ce Dieu et instrument de sa providence. Mais il ne sut point se garder du vertige.

Le 8 juin, le ciel était radieux. Une foule parée, empressée, joyeuse, encombrait les places où devait passer le cortège. Pour la masse du peuple, c'était une journée de plaisir; pour tous ceux que la Terreur menaçait, une journée de répit. Paris, mis au régime de Sparte, se retrouvait soi-même et se montrait heureux, ne fût-ce que de vivre. Une estrade avait été dressée pour les conventionnels, devant les Tuileries. Robespierre, en habit bleu, poudré,

portant, ainsi que ses collègues, mais avec plus d'éclat, un bouquet d'épis de blé, de fleurs et de fruits, monta sur une tribune qui occupait le centre de l'estrade. Des chœurs de musiciens étaient disposés alentour. Au milieu de leurs chants, Robespierre célébra le Dieu qu'il avait donné à la révolution. Puis, les Conventionnels, au son des orchestres, descendirent dans le jardin et défilèrent devant le peuple. Le peuple acclama la Convention, l'orateur, la fête surtout. Robespierre marchait le premier, un peu en avant de ses collègues. Les acclamations l'enivrèrent. Il vit ses ennemis consternés, la république à ses pieds, la vertu encensée dans sa personne. Il s'oublia un instant, et cet instant de défaillance anéantit l'ouvrage de trois années d'astuce et de contention morale. La distance entre lui et les conventionnels s'accrut insensiblement de quelques pas. Ces quelques pas le perdirent. A le voir ainsi dresser sa tête grêle et jouer le maître devant la foule, les montagnards sentirent que c'en était fait d'eux s'ils ne le détruisaient pas. Chacun d'eux, en son for intérieur, médita de se défaire de lui.

C'étaient les plus acharnés suppôts de la Terreur; mais c'était la fatalité de la Terreur que, inventée pour assurer le règne des montagnards, elle ne pouvait se terminer que par leur anéantissement. Ils avaient prévalu, comme leurs pareils prévalent finalement dans toutes les démagogies, parce qu'ils n'apportaient dans la lutte qu'un fanatisme personnel, direct, simple, forcenés seulement pour leur propre compte, frappant droit devant eux et chacun pour soi-même. Le cynisme de leur langage, le réalisme de leurs conceptions, la lubricité de la vie de plusieurs, les rendaient abominables à Robespierre: ils lui profanaient sa Terreur, et il ne se trompait pas en pensant que sa vertu était un anathème vivant à leur corruption. Ils l'exécraient parce qu'il usurpait leur révolution, c'est-à-dire la souveraine licence de leurs instincts et de leurs haines, pour y substituer une discipline d'abstinence cagote, une extermination sacerdotale et puritaine; parce qu'il restaurait toutes les anciennes chaînes et les plus insupportables de toutes, Dieu, la conscience, l'immortalité de l'âme; parce qu'enfin il visait à instituer à son profit quelque chose de plus odieux pour eux que la dictature d'un tyran, le pontificat d'un censeur. Voilà ce que les Fouché, les Tallien, les Collot, les Barère, les Bourdon, les Lecointre, discernaient clairement dans la fête de l'Être suprême, et ils comprirent qu'ils n'avaient pas de temps à perdre s'ils voulaient prévenir les coups. Robespierre les en avertit. « Demain, dit-il, reprenant nos travaux, nous frapperons avec une nouvelle ardeur les ennemis de la patrie. » Et, en effet, le 22 prairial — 10 juin, — Couthon présenta la loi définitive de Terreur, qui complétait toutes les

précédentes et mettait la France entière à la discrétion des triumvirs.

Le tribunal révolutionnaire, dit-il, est paralysé par la lenteur des procédures : plus de formes, plus de preuves ni de témoins ni même d'aveux : l'évidence suffira, et le juge jugera de cette évidence. « Le délai pour punir les ennemis de la patrie ne doit être que celui de les reconnaître ; il s'agit moins de les punir que de les anéantir. » La patrie, ajouta Couthon, n'a pas seulement pour ennemis ceux qui conspirent avec les étrangers et les rebelles. Les plus criminels sont ceux qui cherchent « à dépraver les mœurs et à corrompre la conscience publique. » Tout citoyen est tenu de les dénoncer. Le comité de salut public peut les traduire tous et directement devant le tribunal révolutionnaire. Cette disposition visait les montagnards. Elle fut votée cependant ; mais, le lendemain, Merlin la fit abroger. Robespierre était absent. Il revint, le 12 juin, s'indigna et menaça avec des mots terribles de sectaire : « Il ne peut y avoir que deux partis dans la Convention, les bons et les méchans. » Bourdon eut l'imprudence de protester : « Je ne suis point un scélérat ! » — « Je n'ai pas nommé Bourdon, répliqua Robespierre ; malheur à qui se nomme lui-même !.. Tallien est un de ceux qui parlent sans cesse avec effroi et publiquement de la guillotine comme d'une chose qui le regarde. » Merlin déclara que son cœur était pur. La Convention fit amende honorable, et rétablit l'article qui la livrait.

Robespierre a atteint son but : il est omnipotent. L'heure est venue de dévoiler son secret. Ces occasions durent peu. C'est à les saisir que se jugent les hommes d'État. Mais Robespierre n'a pas de secret. Il continue de tuer, immolant indistinctement royalistes, républicains, chrétiens, athées, maîtres, serviteurs, bourgeois, paysans, riches, pauvres, des pauvres surtout parce que à tuer au hasard, dans la foule, on en tue toujours davantage ; envoyant tout à son autodafé, le juif, le sorcier, l'hérétique, le musulman, l'incrédule, le superstitieux, le savant, l'insensé et jusqu'aux misérables qui se cachent et se taisent, suspects, en se cachant, de penser à mal, et, s'ils se taisent, de ne point dénoncer le crime. Robespierre a pu, par instans, s'effrayer de son ouvrage, s'effrayer surtout de n'en point découvrir le terme et de se voir voué indéfiniment à l'office de bourreau. Il a pu, dans l'horreur de cet office, se payer de l'illusion qu'en tuant davantage et avec plus de méthode, il arriverait à n'avoir plus besoin de tuer. Mais ce jour ne viendrait que quand tous les vicieux et tous les dissidens étant exterminés, l'unité de parti, l'unité de foi, l'unité de cœur existeraient en France. L'aberration même de ce projet que lui prêtent ses apologistes montre

l'impossibilité où il était de finir la Terreur. Il ne pouvait s'arrêter, parce que, s'arrêtant, il avait à redouter la vengeance de ceux qu'il avait épouvantés. Quant à jouer le grand jeu, à la Sylla, et à soutenir par la modération une dictature captée par la violence, il en était incapable. Danton, qui était l'audace même de la révolution, l'avait rêvé et n'en avait pas trouvé l'occasion; Robespierre, qui en avait l'occasion, n'en possédait pas l'audace. Le fait est qu'à partir du vote de la loi de prairial les exécutions redoublèrent. La seule maxime d'État qui ressorte du galimatias sinistre des harangues de ce temps est cette phrase de Barère : « Que les ennemis périssent, il n'y a que les morts qui ne reviennent pas. »

C'est pourquoi Barère et ses complices ne voulaient pas mourir. Leur tour approchait. La délation montait autour d'eux, et en eux-mêmes l'angoisse de l'échafaud. Ils éprouvaient ces affres de la guillotine dont ils avaient tourmenté leurs ennemis. Ils connaissaient les insomnies effarées, les tremblemens, la nuit, au moindre bruit de pas dans la rue, et, le lendemain, devant le maître, cette anxiété, la plus étouffante de toutes, de paraître avoir eu peur. Ils n'avaient ni l'enthousiasme sombre des girondins, ni le fatalisme de Danton, ni cette exaltation qui grandit leur propre chute aux yeux de tant de victimes et leur fit considérer dans la catastrophe de leur existence la nécessité d'une destinée supérieure qu'ils accomplissaient. Barère et ses complices avaient horreur de mourir, trouvant la vie bonne et ne se souciant de rien hors de la jouissance de vivre. Voilà tout le fond du complot qui se forma sourdement contre Robespierre dans le mois de messidor. Chacun de ceux qui se sentaient menacés par lui souhaitait qu'il périt, espérant que d'autres le tueraient et n'osant point encore travailler directement à sa perte. Puis, personne ne paraissant y travailler, la peur les harcela tellement qu'elle leur fit une sorte de courage. Quelques-uns, les plus compromis, s'abordèrent au passage, insinuant des allusions. Ils se devinèrent plutôt qu'ils ne se firent comprendre, et la trame se noua peu à peu dans l'obscurité et dans les tâtonnemens.

V.

Les premiers nœuds se firent dans le comité même de salut public, entre Barère, Collot et Billaud-Varennes; ces terroristes ne se trouvaient de sauvegarde ni dans leurs talens, ni dans leur vertu, ni dans leur dévoûment, auquel ils croyaient encore moins qu'à tout le reste. La vanité, chez eux, aiguillonnait la peur. Ils étaient las d'entendre célébrer le génie de Robespierre; ils l'avaient me-

suré, et ils s'irritaient d'être ravalés au rôle de commis, sinon de valets du dictateur. Ils savaient que, le moment de l'action venu, ils trouveraient, pour le renverser, un appui dans leurs collègues de la section de la guerre; mais ils savaient aussi qu'ils étaient méprisés de ces collègues et que Carnot ne ferait rien pour substituer leur tyrannie à celle des triumvirs. Ils rencontrèrent plus de dispositions dans le comité de sûreté générale. Ce comité de haute police avait passé longtemps pour le cénacle, par excellence, des purs montagnards. Mais Robespierre tirant à lui toute la police, le comité de sûreté générale se vit annulé dans la Terreur, et par suite compromis. Cependant les dissidens redoutaient encore trop les triumvirs et ne se jugeaient pas assez sûrs les uns des autres pour hasarder l'attaque. Ils craignaient le courage froid de Saint-Just, la férocité de Couthon, et ils comprenaient que rien ne serait fait s'ils ne frappaient, du même coup, les trois associés. Ils attendirent l'occasion. Il se forma entre eux moins une conjuration proprement dite qu'une tendance commune à profiter des circonstances. Robespierre les soupçonnait; il essaya de les prévenir.

Il n'avait qu'une tactique, qui lui avait toujours réussi. Il l'employa contre eux. Le 13 messidor — 1er juillet, — il porta au club des jacobins une longue délation contre les corrompus, les indulgens, les forcenés, les indociles. L'insinuation de toute la harangue fut que le salut de l'État exigeait l'épuration des comités. Il précisa davantage le 11 juillet. Barère, ce jour-là, présidait le club. On raconte que, rentrant chez lui, consterné, il dit à Vilate, qui l'avait suivi : « Je suis saoûl des hommes ! » Puis il ajouta : « Ce Robespierre est insatiable ! » Barère lui abandonnait Cambon et la « clique dantoniste; » mais sa propre « clique, » Duval, Audouin, Bourdon, Vilate, lui-même, Barère, enfin, voilà ce qu'il n'admettait pas. « Il est impossible d'y consentir. » Le bruit courut que les listes de proscription étaient préparées. Il en circula des copies. Soixante députés n'osaient plus coucher chez eux. Les suspects se rapprochèrent, mais ils ne s'ouvrirent les uns aux autres que pour reconnaître l'horreur de leur situation. Si Robespierre l'emportait encore, il les anéantissait; s'ils renversaient Robespierre, la Convention reprenait sa liberté et détruisait les comités. Ils se portèrent du côté où les risques semblaient le plus éloignés et ils essayèrent, en attirant la Convention dans leur entreprise, de se prémunir contre l'effet de leur propre victoire. Ils obéissaient à la nécessité de leur salut, la seule loi qu'ils eussent jamais suivie. Cette nécessité les avait poussés jusqu'alors à rechercher l'alliance des plus violens révolutionnaires; elle les entraîna désormais à sol-

liciter le concours des conventionnels les plus modérés. Cet événement procédait de tout le passé des factions dans la Convention ; il en changea tout l'avenir. C'est ici, en effet, que commencent le grand remous et le reflux de la révolution. C'est dans ces confins obscurs et dans ces souterrains des comités que s'opèrent les soulèvemens sourds du terrain qui vont modifier l'équilibre des eaux et détourner le courant vers une pente nouvelle : le courant ne la remontera pas.

« Cette espèce de gens, » disait Lamoignon à Retz, à propos des modérés de leur temps, « ne peut rien dans les commencemens des troubles ; elle peut tout dans les fins. » Ceux qu'on appelait les députés de la plaine ou le marais de la Convention attendaient, en se courbant, que la tempête fût passée : leur seule politique était d'y survivre. Tous les terroristes leur paraissaient également odieux ; les factions qui se formaient dans les comités leur semblaient également tyranniques ; la honte et le péril étaient les mêmes à obéir aux unes ou aux autres. Les modérés ne songeaient qu'à se faire oublier de toutes. Toutes se trouvèrent amenées, en même temps, à les rassurer et à les ménager. Robespierre, dont leur soumission flattait l'orgueil, s'imaginait qu'en les épargnant il les tiendrait toujours subjugués. Il leur fit entendre que, les sachant honnêtes au fond et enclins à la vertu, il avait, par égard pour eux, laissé vivre les soixante-treize députés de la gironde incarcérés depuis un an. Ils l'écoutèrent ; ils écoutèrent aussi les dissidens des comités, mais ils y mirent plus de précaution. Ils jugeaient Robespierre moins fourbe, moins dangereux aussi à entendre parce qu'il tenait le pouvoir, plus redoutable à combattre parce qu'il avait jusqu'alors vaincu tous ses ennemis. Ils continuèrent de le flatter sur l'article où ils le pouvaient flatter sans se compromettre et sans se déshonorer : son Être suprême. Le 30 juin, un des hommes les plus droits de la plaine, qui montra dans la suite du talent et du courage, Boissy d'Anglas, publia un *Essai sur les fêtes nationales*. Il y vanta la « morale bienfaisante et saine » du discours de prairial ; il compara l'orateur à « Orphée enseignant aux hommes les principes de la civilisation et de la morale. » Les modérés faisaient acte d'orthodoxie et se mettaient en règle avec le saint-office. Ils s'en tinrent là, ayant lieu de craindre qu'après les avoir entraînés à des engagemens téméraires, les factions rivales ne fissent la paix à leurs dépens. La prudence leur commandait la neutralité. En cas de bataille, ils jugeraient des coups, ils se réserveraient le rôle d'arbitres du combat et se porteraient, si leur intérêt les y poussait, du côté du plus fort.

La question était donc de savoir lesquels, d'entre les terroristes, auraient le plus de peur des autres. Robespierre évitait de

donner de sa personne, dans les extrémités. Il mettait son art à conduire ses ennemis vers l'abîme et à les y faire tomber par l'effet de leur propre vertige. Il attendait aussi les événemens. On n'a jamais vu de crise historique moins concertée et moins dirigée que celle-là. L'entreprise des individus n'y eut presque point de part; l'impulsion générale décida de tout. « Je suis incapable de prescrire au peuple les moyens de se sauver, avait dit récemment Robespierre (1). Cela n'est pas donné à un seul homme. » Il avait dénoncé les « scélérats; » il compta que les « scélérats » se trahiraient eux-mêmes. Les violens, la commune et Hanriot se chargeraient alors de l'action. Le coup de main exécuté et les scélérats sous le verrou, Robespierre reparaîtrait comme l'instrument de la vindicte publique et le régulateur de la nouvelle révolution dont il aurait été le prophète. C'est ainsi qu'il avait agi au 10 août, au 2 septembre, au 31 mai, au 2 juin, dans toutes les journées, sauf dans celles du procès de Louis XVI, parce que, le roi étant captif et la monarchie renversée, il n'y avait aucun péril à réclamer le régicide : le péril était seulement à le refuser.

Pendant tout le mois de messidor, 19 juin — 18 juillet 1794, Robespierre affecta de ne se point montrer à la Convention. Il ne vint au comité que par intervalles, pour le détail des affaires de police, les seules qui l'intéressassent. Il rejetait ainsi sur ses amis, Saint-Just et Couthon, et sur ses adversaires, Barère, Collot, Billaud, la responsabilité de l'événement qu'il machinait en dessous. La Terreur croissait en atrocité; mais Robespierre n'exécutait point les décrets qu'il avait dictés. Il se disait que les modérés et le public feraient la différence entre lui, tout à son Dieu, tout à la vertu, tout à l'avenir de la république, et les ultra-révolutionnaires, qui poussaient tout à l'excès, qui frappaient sans doctrine et qu'il avait d'ailleurs dénoncés, comme aussi funestes que les « vicieux, les riches, les bourgeois, d'où viennent tous les dangers intérieurs (2). » Il s'établit aux Jacobins; c'est de ce club qu'il avait porté tous ses grands coups. Il opéra contre les montagnards dissidens comme il avait opéré contre la gironde et contre Danton. Sur ses instigations, le club décida d'exiger l'épuration des comités. Robespierre se dit que la plaine la voterait, parce que la plaine obéissait toujours aux injonctions de la foule armée, et qu'elle n'aurait ni scrupule ni peine à sacrifier des forcenés. Ces forcenés abattus, Robespierre resterait seul, debout, devant la plaine : n'ayant plus à trembler que devant lui, les modérés deviendraient entre ses mains un instrument d'État aussi

(1) *Aux Jacobins*, 7 prairial (26 mai 1794).
(2) *Discours aux Jacobins*, 12 et 21 messidor (20 juin, 9 juillet 1794).

docile que la planche aux assignats : il n'aurait plus qu'à étendre la main pour faire de la vertu, comme on faisait de la monnaie, en tournant la mécanique.

Le 7 thermidor, — 25 juillet, — une députation des Jacobins se présenta à la barre de la Convention ; elle déclara que les patriotes étaient opprimés et demanda que l'assemblée fît trembler les traîtres et rassurât les gens de bien. Robespierre spéculait sur l'effarement de ses ennemis ; il attendait d'eux quelque éclat d'indignation à la Vergniaud, quelque énorme témérité à la Danton, aveux qui les livreraient. Il comptait sans la consternation qu'il avait répandue lui-même et sans la fourbe de son élève, devenu dès lors son maître en astuce terroriste, parce qu'il avait, avec moins d'arrière-pensées d'ambition et sans aucune prétention pontificale, un sentiment très clair de sa peur et de sa lâcheté. Barère répondit aux délégués jacobins par une apologie de Robespierre. Il le défendit contre les calomniateurs qui l'accusaient de préparer un nouveau 31 mai ; il assura que l'union la plus parfaite régnait entre les comités et que le péril serait aisément conjuré « par la démarcation des hommes purs et des fripons, par une meilleure justice, par l'accélération du jugement des détenus et la punition prompte des contre-révolutionnaires. » La Convention vota l'impression de ce discours, et les modérés se félicitèrent de leur prudence.

Robespierre s'y méprit et se crut le maître. Il jugea le moment venu de revenir à la Convention et de frapper le dernier coup. Il avait eu le temps de polir sa harangue : il y mit tout son talent : une rhétorique puérile, et toute sa pensée, un anathème : « Je ne connais, dit-il le 8 thermidor, que deux partis : celui des bons et celui des mauvais citoyens. Quel est le remède? Punir les traîtres, renouveler les bureaux du comité de sûreté générale, épurer le comité de salut public lui-même, constituer l'unité du gouvernement sous l'autorité suprême de la convention nationale. » Puis, s'adressant à la plaine : « Le patriotisme n'est point une affaire de parti, mais une affaire de cœur... Je sens que partout où l'on rencontre un homme de bien, en quelque lieu qu'il soit assis, il faut lui tendre la main et le serrer sur son cœur. » Il plaçait ainsi les bons à sa droite ; il montra les méchans à la gauche, mais il les montra du haut de l'autel, en pontife dépositaire de la foi : « Non, Chaumette, non, Fouché, la mort n'est pas un sommeil éternel. Citoyens, effacez des tombeaux cette maxime impie qui jette un crêpe funèbre sur la nature et qui insulte à la mort ; gravez-y plutôt celle-ci : la mort est le commencement de l'immortalité. » Chaumette était guillotiné ; quant à Fouché et à ses pareils, ils se souciaient fort peu de l'immortalité, et l'échafaud que Robespierre leur destinait leur semblait l'insulte la plus impie

à la nature. Ils ne se trompèrent point sur la portée de l'avertissement qui leur venait de la tribune. La Convention avait écouté le discours « dans le silence et la stupeur. » Elle en vota docilement l'impression. Couthon proposa l'envoi à toutes les communes, et l'assemblée vota encore. Cependant, les victimes désignées se débattaient, ne voyant plus de retraite : « Avant d'être déshonoré, je parlerai à la France, » déclare Cambon. Billaud-Varennes demande que le discours soit d'abord renvoyé aux comités incriminés afin qu'ils expliquent leur conduite. Panis rapporte qu'un jacobin lui a dit : « Je vous connais, vous êtes de la première fournée. » Vadier s'écrie : « Il est temps de dire la vérité tout entière : un seul homme paralysait la volonté de la Convention nationale; cet homme, c'est celui qui vient de faire le discours, c'est Robespierre. » — « Quoi! réplique Robespierre, on enverrait mon discours à l'examen des membres que j'accuse.» — « Nommez ceux que vous accusez! » répond Charlier. On crie : « Nommez-les! Nommez-les! » Robespierre hésite, déconcerté : « Je déclare que je ne prends aucune part à ce qu'on pourra décider pour empêcher l'impression de mon discours. » Il craint, en nommant les gens, de coaliser contre lui ceux qu'il nommera. En ne nommant personne, il les menace tous et les réunit contre lui. Sur la motion de Bréard, le décret d'envoi du discours aux communes est rapporté. Robespierre prépare sa revanche. Il se rend aux Jacobins, où on l'acclame. Les hommes à poigne, Payan, Coffinhal, offrent d'enlever les comités qui ne sont pas gardés. Robespierre refuse, répugnant à ordonner les actes qui compromettent sans retour, tenant à son prestige de juste méconnu, comptant encore regagner la partie et tout changer par un discours. Son indécision naturelle, son amour-propre de rhéteur, sa foi en sa vertu, son incapacité d'agir, sa cautèle, le détournent des mesures mêmes de précaution : il y voit un danger, et craint de donner prise à ses accusateurs.

VI.

Le 9 thermidor, — 27 juillet, — vers midi, la salle de la Convention se remplit peu à peu. On voit sortir de leurs bureaux des députés qui ne paraissaient plus aux séances. Ils se rassemblent sur les bancs du centre. Saint-Just dénonce un complot ourdi pour détruire le gouvernement révolutionnaire, proscrire une partie de la Convention et dominer l'autre par la terreur. Tallien et Billaud l'interrompent. Leurs amis les soutiennent. Saint-Just quitte la tribune. Alors Billaud retourne l'accusation contre Robespierre. On applaudit. La Convention se déclare en permanence jusqu'à ce que la lumière soit faite. Robespierre veut parler; les montagnards, en-

hardis, hurlent : « A bas le tyran ! » L'un des plus discrédités, et l'un des plus compromis parmi « les scélérats et les fripons », dénoncés par Saint-Just, Tallien, qui sent encore sa tête sur ses épaules, mais sait bien que, s'il ne la joue pas en ce moment, il la perdra le lendemain à coup sûr, monte à la tribune : « Les conspirateurs sont démasqués. J'ai vu hier la séance des Jacobins ; j'ai vu former l'armée du nouveau Cromwell ; je me suis armé d'un poignard pour lui percer le sein, si la Convention nationale n'avait pas le courage de le décréter d'accusation. » Hanriot, chef de la garde nationale, Dumas, président du tribunal révolutionnaire et d'autres suppôts connus de Robespierre sont décrétés d'accusation. Il est environ une heure et demie.

Robespierre est forcé dans ses retranchemens. Cependant il a affronté d'autres assauts de tribune et de plus redoutables assaillans. Il lui a suffi de parler pour que Vergniaud fût perdu et que Danton s'écroulât. Il occupe la tribune. Mais les temps sont changés. Robespierre a découvert le vide de son système. Il se fait autour de lui un recul instinctif. Les clameurs des montagnards retentissent de plus en plus profondément dans la plaine ; le remous gagne ces régions molles et jusque-là inertes. C'étaient les minorités qui décidaient auparavant dans tous les votes : la masse s'abstenait. Robespierre voit s'agiter devant lui une majorité formidable qui va se lever d'un instant à l'autre et tout emporter. Il se trouble. Ses ennemis cependant craignent encore son sophisme. S'il parle, il peut les faire proscrire : il ne parlera pas. Ils ont, pour l'en empêcher, un moyen brutal, mais efficace, celui que l'on a employé pour étouffer la voix de Louis XVI sur l'échafaud, le bruit. Ils vocifèrent, ils tapent, ils piétinent. Le président, Collot, aussi menacé au moins que Tallien, préside en complice. Il sonne avec frénésie. Saint-Just, impassible en apparence, assiste à cette rébellion des élémens révolutionnaires, stupéfait comme un thaumaturge qu'un phénomène imprévu de la nature dérouterait dans ses prestiges. Robespierre se débat et s'épuise en efforts ; hué par la montagne, il se tourne vers la plaine. Ces députés ont attendu l'événement pour prendre parti. L'événement est venu. Robespierre leur semble écrasé. Ils le condamnent. De guerre lasse, n'ayant plus de voix ni de souffle, Robespierre se résigne. Collot met aux voix la mise en accusation des deux Robespierre, de Couthon et de Saint-Just. Les triumvirs avaient dressé l'assemblée aux votes unanimes ; elle vote, à l'unanimité, leur proscription. Vers cinq heures et demie, la séance est suspendue.

Cependant Hanriot, dont la tête aussi est en jeu, se rappelle qu'au 2 juin il a fait reculer la Convention tout entière avec un seul commandement de : « Canonniers, à vos pièces ! » Il se lance

à cheval, dans les rues, appelant le peuple aux armes. Vers cinq heures, une troupe, qu'on évalue à plus d'un millier d'hommes, se rassemble, sur la place de l'Hôtel de Ville, avec quarante canons. Les comités de salut public et de sûreté générale, prévenus de ces mouvemens, interdisent de battre le rappel et font défendre aux chefs de légion d'obéir aux ordres d'Hanriot. Celui-ci courait encore les rues, suivi d'un seul aide de camp. Six gendarmes le rencontrent, le prennent, le garrottent et l'amènent au comité de sûreté générale. La commune s'est réunie. Elle lance une proclamation : « Peuple, lève-toi ! ne perdons pas le fruit du 10 août et du 31 mai ! » Elle apprend l'arrestation d'Hanriot et charge Coffinhal de le délivrer. Les sectionnaires armés sont plus nombreux. Coffinhal les emmène, suivi des canonniers et de vingt pièces. Il marche sur les Tuileries, occupe la place du Carrousel, fait braquer les canons sur la salle des séances et monte lui-même au comité de sûreté générale. Il y trouve Hanriot, le délivre et le présente aux canonniers qui l'acclament.

Personne ne gardait la Convention. La plupart des députés s'étaient dispersés. Ceux qui étaient restés suivent avec épouvante les progrès de l'insurrection. Ils se croient perdus. Hanriot, en effet, peut les prendre d'un coup. Il y songe ; mais ses canonniers, le noyau de sa troupe, voyant leur chef libre, ne comprennent plus pourquoi ils devraient se battre. Le mystère de ce palais, où siège le souverain, les intimide malgré eux. Tel est l'esprit de ces temps où les paroles ont suscité tant de prodiges et suggéré tant de crimes. Les grandes images républicaines gardaient encore, dans les imaginations populaires, toute leur puissance. Les mêmes hommes qui auraient pris ou tué, sans scrupule, chaque conventionnel individuellement, dénoncé comme traître à la patrie et proscrit par la loi, hésitent et s'arrêtent devant la majesté de cette loi même, de l'assemblée qui la fait, de cette république pour laquelle tout s'accomplit. Le 2 juin, ils ont réduit la Convention à capituler, mais ils l'ont fait pour obtenir le décret de proscription des girondins. Comme la foule qui avait ramené Louis XVI à Paris en octobre 1789 et en juin 1791, ces révolutionnaires faisaient acte de foi au souverain en le violentant. C'est le secret du 2 juin ; c'est aussi le secret du 9 thermidor. Hanriot vit ses hommes indécis. Il alla chercher des ordres où il pouvait en recevoir, et fit faire volte-face à sa troupe, vers l'Hôtel de Ville. Les députés, en rentrant, vers sept heures, dans la salle des séances, apprirent le péril auquel la Convention venait d'échapper. Ce péril n'était que différé.

Robespierre avait été conduit à la prison du Luxembourg. Le geôlier refusa de le recevoir sans un ordre de la commune. Dirigeant ses gardiens qui semblaient lui faire escorte, Robespierre se

fit conduire aux bureaux de la police, sur le quai des Orfèvres. Il lui suffisait d'avoir échappé à l'écrou du Luxembourg ; il ne tenait pas à être libre, à l'être surtout au milieu de la commune. Il lui convenait de conserver son rôle de victime. Si quelque coup de force se tentait pour sa délivrance, il entendait en laisser les risques à ses partisans pour en exploiter ensuite les avantages avec d'autant plus d'âpreté que sa vertu en aurait été moins ternie. A cette heure suprême de sa carrière, il subtilisait encore et raffinait sur les ménagemens de sa réputation et de sa vie. Il ne trouvait en lui-même d'autres ressources que les équivoques. Il lui parut que la police formait un milieu entre la Convention et la commune, et que ce serait la place convenable pour y attendre, en sûreté, les suites de la journée. Il y arriva vers huit heures. La commune, cependant, s'occupait de le sauver, surtout de se défendre elle-même. Elle nomma un comité d'action de neuf membres, enjoignit à tous les agents municipaux de n'obéir qu'à ce comité et envoya Coffinhal délivrer Robespierre. Coffinhal l'enleva, en quelque sorte, et le força à venir prendre le commandement des hommes qui se disposaient à se battre pour sa cause. A l'Hôtel de Ville, Robespierre retrouva son frère, Couthon, Saint-Just. Il n'avait plus à faire qu'acte de présence et effort d'attitude. Ses complices se chargeaient de déployer l'énergie qui lui manquait.

Les conventionnels apprirent très vite ces événemens. Ils se jugent condamnés s'ils attendent l'attaque. Ils protestent, ils jurent, dans la confusion, de mourir à leur poste. Tandis que le chœur, qui remplit la scène, développe ces intermèdes de tragédie, les meneurs des comités avisent à l'action. Ils proposent et font décréter la mise hors la loi des deux Robespierre, de Couthon, de Saint-Just, du maire de Paris, des membres de la commune. Ils expédient, dans les sections, des commissaires pour y porter ce décret, l'expliquer et appeler la garde nationale à la défense de l'assemblée. Ils nomment Barras commandant en chef de la force armée de Paris. C'est un ancien officier qui poursuit dans la révolution une carrière d'aventures commencée sous l'ancien régime. Bien né, de formes polies, l'esprit résolu, la main rude, homme de coups de bourse et de coups d'État, bon à enlever un prince, à mettre à sac un couvent, à conquérir une colonie, à écraser une émeute, à disperser une assemblée, selon l'intérêt du moment. Il recrute une poignée de montagnards déterminés, comme lui, à jouer à fond la partie. Ces commissaires se répandent dans les sections. Ils ne se mettent point en frais d'imagination ni d'éloquence, ils accusent tout crûment Robespierre de royalisme. Si monstrueuse

que soit l'accusation, elle porte. Les Parisiens s'étaient habitués à croire les délateurs par cela même qu'ils dénonçaient, et à obéir à quiconque commandait au nom du peuple souverain. D'ailleurs, ils avaient assez de Robespierre qui promettait tout, qui ne donnait rien, qui épouvantait les gens paisibles et dérangeait les divertissemens des autres. Ce qui venait de se passer dans la Convention, entre la montagne et la plaine, allait se répéter dans Paris. La terrible formule : hors la loi ! imposait aux plus grossiers. Robespierre l'avait environnée d'une sorte d'horreur sacrée qui tenait de la république des Romains et de l'inquisition des Espagnols. Les sections avaient suivi la commune, parce que la commune possédait la force, et Robespierre parce qu'il personnifiait la Convention. Les commissaires dissipèrent l'équivoque. Les sections virent d'un côté la Convention et de l'autre la commune : elles se prononcèrent pour la Convention qui représentait le peuple, la république, la loi, c'est-à-dire tout ce qui demeurait, dans les esprits, des idées de souveraineté et de gouvernement.

A deux heures du matin, la Convention disposait d'une force armée supérieure à celle de la commune ; mais elle pouvait surtout vaincre la commune parce que cette force qu'elle lui opposait n'était point une force contre-révolutionnaire : c'était la révolution même en armes, réagissant sur elle-même pour se sauver de ses propres excès. La Convention prend l'offensive. Barras et Bourdon marchent sur l'hôtel de ville et dispersent les bandes attroupées sur la place. Habituées à tout voir céder devant leur attaque, ces bandes tourbillonnèrent dès qu'elles se virent assaillies par une troupe résolue. Traqués dans l'hôtel de ville, Robespierre le jeune, Couthon, Saint-Just se débattaient dans l'etonnement et l'impuissance ; Maximilien Robespierre, comme figé en lui-même, paralysait par son incertitude ce qui subsistait d'entreprise chez les siens.. Il n'avait eu qu'une politique : faire peur, toujours plus peur, afin de vivre ; il avait tant fait peur qu'à la fin on allait le tuer. Il ne comprenait pas. Tout à coup, un gendarme du nom de Méda pénètre dans la salle du conseil, un pistolet à la main. Il reconnaît Robespierre affaissé dans un fauteuil, la tête reposant sur la main gauche. Il marche sur lui, tire et lui brise la mâchoire. Les assaillans envahissaient partout. Il y eut comme un vertige de mort. Lebas se brûle la cervelle. Robespierre le jeune se jette par la fenêtre. Les autres sont pris. Maximilien Robespierre, frappé à mort, défiguré par sa blessure, son habit bleu de l'Être suprême déchiré en lambeaux, souillé de sang et de poussière, est porté au comité de sûreté générale. On l'y laisse sans secours jusqu'au matin. Un chirurgien le panse alors, afin qu'il puisse paraître au tribunal et figurer

sur l'échafaud. Aux différentes stations où l'on le traîne, la populace, qu'il avait encensée, menace de l'écharper. Elle l'invective de ces noms de sire! et de roi! dont il a fait les pires des injures. Toutes les ignominies que douze mois d'anarchie terroriste, l'habitude du sang, la familiarité des supplices, l'opprobre jeté sur les vaincus, avaient enseignées à la foule parisienne, Robespierre les éprouva. Il subit cette loi d'égalité dont il s'était armé pour s'élever au sommet de l'État et faire de son personnage d'emprunt quelque chose de plus formidable que Richelieu et Calvin réunis. Il ne montra ni de remords de ses actes ni de désillusion de ses idées. Il supporta cette agonie, qui dura quinze heures, avec le stoïcisme de la vertu méconnue par les hommes et victime de l'adversité des choses. Si l'on considère qu'il était né doux, sensible et pusillanime, que l'ambitieux et le machiaveliste n'étaient chez lui que les dehors d'un utopiste, fanatique de sa chimère, et d'un hypocondriaque obsédé des hallucinations de la mort, on juge qu'il a dû effroyablement souffrir.

On vit, à la rapidité et à la profondeur de sa chute, à la grossièreté des hommes qui le renversèrent, à l'écroulement subit et irrémédiable de son système, de quel poids il pesait sur la France et combien cependant il était peu de chose dans la république. Aussi longtemps qu'il s'enveloppa de soupçons et qu'il se fit pour ainsi dire, un rempart de ses ennemis, il put dissimuler le néant de son âme; mais quand il eut tout abattu devant lui, qu'il se présenta seul devant le peuple, et que l'heure vint de révéler son secret, il demeura banal et s'échappa encore en délations. On le fit taire : il resta consterné. Il lui avait suffi de triompher pour perdre son prestige. Quelqu'un le frappa du pied et il tomba. Le peuple s'était admiré en sa personne; il le renia lorsqu'il vit en lui ce qu'il méprise le plus, un rhéteur sans souffle, un visionnaire effaré, un prophète confondu, un tyran écrasé. Robespierre avait tellement identifié la Terreur avec sa personne que, lui abattu, la Terreur s'évanouit d'elle-même. Elle avait perdu son masque, et avec son masque, sa raison d'être.

ALBERT SOREL.

FEMMES SLAVES

III[1].

ZARKA (LA DALMATIE).

Là-haut, sur le plateau montagneux dalmate, non loin de la frontière du Montenegro, se trouvent, depuis des siècles, deux villages qui sont aussi près que loin l'un de l'autre. Près, parce qu'ils ne sont séparés que par un profond ravin, de sorte que les chaumières de Bratinje et de Mladoska sont construites, vis-à-vis les unes des autres, à peine à la distance d'un coup de fusil. Loin, parce qu'aucun pont ne traverse ce sombre ravin, et que, pour se rendre d'un village à l'autre, par la route qui serpente sur les flancs de la montagne, il faut au moins deux heures.

Là, où l'on n'aperçoit que des rochers stériles, s'étendait autrefois une superbe forêt qui fournit pendant longtemps à la fière république de Venise des mâts pour ses navires.

Aujourd'hui, le soleil darde ses rayons brûlans sur toute l'étendue de ces rochers escarpés que n'ombrage aucun arbre, où ne végètent que des herbes chétives, alternant avec des mousses jaunâtres. Avec leurs murs noircis par le temps, les deux villages sont comme des oasis dans le désert pierreux où, en été, semble régner le simoun, en hiver le vent polaire glacial.

(1) Voyez la *Revue* du 15 juin.

Au pied de ces rochers, s'étend un autre désert, mais, celui-là, brillant, étincelant, murmurant, plein de vie et de mouvement, c'est l'Adriatique azurée.

La principale famille de Bratinje était celle des Valentak. A Mladoska, les Dragalitsch étaient considérés comme les chefs du petit village. Une vieille, très vieille haine existait entre les deux familles depuis la domination des Vénitiens. Cette haine s'était montrée très ardente sous la souveraineté des Français, du temps de Napoléon Ier. A plusieurs reprises, la vendetta, cette loi sacrée des montagnards dalmates, avait fait des victimes parmi ces populations ennemies. Depuis lors, grondait une sourde rancune, qui se serait plus d'une fois manifestée par des actes sanglans, sans la vigilance des gendarmes autrichiens.

Un jour d'été, il arriva qu'Anaclète Dragalitsch, menant paître son troupeau, accompagné de son fils Spalatine, fut obligé d'aller loin, bien loin, jusqu'au Mont-du-Roi, avant de trouver un peu de verdure. Là, se trouvait déjà Chytran Valentak.

Pendant quelque temps, les chèvres et les agneaux des deux ennemis continuèrent de paître séparés, les uns des autres, comme s'ils eussent partagé les sentimens de leurs maîtres. Mais, tout à coup, deux béliers puissans s'étant rencontrés, ils se heurtèrent l'un contre l'autre, et leur lutte furieuse amena une dispute entre les deux hommes.

Tous deux étaient de vrais Dalmates, c'est-à-dire deux géants maigres et musculeux. La tête chauve de Chytran était remarquable par deux yeux sombres, aux regards perçans, enfoncés sous des sourcils touffus, tandis qu'Anaclète était reconnaissable à distance par les boucles blanches de sa chevelure, et sa moustache pendante, noire comme des ailes de corbeau.

Pour combattre, ces rudes pasteurs, espèce de chevaliers vêtus de toile grossière, meprisaient les armes vulgaires ; ils ne luttaient ni à coups de poing ni à coups de couteau. Après s'être provoqués par quelques apostrophes pleines de fureur, ils ôtèrent brusquement, comme à un signal donné, leurs manteaux velus et tirèrent leurs handjars de leur ceinture. Puis, ils se ruèrent l'un sur l'autre en poussant une sorte de cri de guerre.

Au moment où la lutte s'engageait, Spalatine, le fils de Dragalitsch, était éloigné de son père d'environ deux cents pas; il se mit à courir, mais, quand il arriva, Anaclète était étendu sur le sol, râlant. Chytran avait disparu.

Trois jours après ce duel, tous les parens des Dragalitsch étaient réunis dans la maison mortuaire, et lorsqu'ils l'eurent enterré avec toute la solennité usitée, Spalatine, gravement, dignement, prit possession du titre de chef de famille. Il faut dire que, désor-

mais, toute sa famille se composait de lui et de sa sœur Zarka, qui, d'un couvent de Raguse, où elle était élevée par des nonnes, accourut pour assister aux funérailles de son père.

— Mais qui vengera la mort du père? demanda-t-elle au moment de monter dans la barque qui devait la reconduire à Raguse.

— Qui? répliqua sourdement Spalatine d'un air menaçant, tu le sauras bientôt; bientôt, tu entendras parler de moi.

En effet, un soir, que Chytran Valentak, au milieu du brouillard argenté de la lune, longeait, le fusil sur l'épaule, le bord du ravin qui séparait les deux villages, dans l'intention de tirer la zibeline, il s'entendit tout à coup s'appeler de l'autre bord.

— Qui m'appelle?

— C'est moi, Spalatine.

Chytran comprit de quoi il s'agissait. — Je t'attends! cria-t-il.

— As-tu ton fusil?

— Oui.

— Penses-tu que la balle arriverait jusqu'ici?

— Tu aurais tort d'en douter.

— Alors, si tu veux, nous compterons jusqu'à trois, et nous tirerons en même temps.

Spalatine s'avança jusqu'à l'extrême bord du gouffre, et mit en joue. Chytran en fit autant de son côté, et compta : un, deux, trois. Les deux coups n'en firent qu'un : Spalatine et Chytran étaient toujours debout, mais, soudain, celui-ci invoqua la sainte Vierge, chancela et tomba, la figure en avant, au fond du ravin.

Dans la même nuit, Spalatine s'enfuit du village. Les gendarmes et les douaniers le cherchèrent longtemps en vain, mais en revanche, Lazar Valentak, le fils de Chytran, finit par le découvrir dans une des cavernes de la montagne, où Alda, sa fiancée, lui portait, de temps à autre, des vivres et des munitions.

Spalatine n'essaya pas de fuir. Il craignait la prison, mais il était prêt à recommencer la lutte avec ses ennemis mortels. Avec beaucoup de sang-froid et de courtoisie, les deux jeunes gens choisirent le champ de bataille, divisant entre eux le soleil et le vent, et s'avancèrent l'un sur l'autre, le handjar à la main.

Le combat fut long, et tellement acharné que leur sang coulait de plusieurs blessures, et que les forces commençaient à leur manquer. Enfin, Spalatine tomba frappé à mort. Faisant ensuite un dernier effort, Lazar Valentak se traîna jusqu'à la frontière monténégrine, qui se trouvait à une centaine de pas du lieu du combat, la franchit, et s'affaissa, en perdant connaissance, sur le sol étranger. Il fut trouvé dans cet état par un chasseur qui, avec l'aide d'une bergère, le porta dans le village monténégrin le plus proche.

Zarka vint aux funérailles de son frère, puis elle retourna à Raguse pour faire ses adieux définitifs au couvent. Quand elle revint à Mladoska pour entrer en possession de la maison abandonnée, il n'existait plus, des deux familles ennemies, que Lazar Valentak et elle.

Personne ne parlait à Zarka du devoir traditionnel qui semblait lui incomber de venger la mort de son frère, car elle n'était qu'une femme, et les montagnards à moitié sauvages des bords de l'Adriatique, ne considérant la femme que comme une sorte de bête de somme, ne peuvent la croire capable de sentimens belliqueux et chevaleresques.

On ne lui parlait pas de la vendetta, mais on la traitait comme une paria couverte d'ignominie, malgré son innocence. Ses voisins l'évitaient, ses parens même s'éloignaient d'elle. Elle vivait ainsi abandonnée dans sa cabane, comme une maudite, seule avec ses chèvres et ses agneaux qu'elle menait paître, loin du village, dans des lieux où elle espérait ne rencontrer personne.

Souvent, elle se tenait assise sur un bloc de pierre, couvert de lichen, ayant devant elle, presque à ses pieds, la mer bleue et chatoyante, promenant ses regards dans le lointain, à travers cette humide solitude où passaient des voiles blanches et d'où s'élevait, de temps à autre, la colonne de fumée de quelque bateau à vapeur. Alors, il lui arrivait parfois de maudire l'heure de sa naissance et d'accuser le Créateur de l'avoir placée, dans ce monde grossier et cruel, sous la forme d'une femme faible, impuissante et méprisée. Heureusement, elle avait une foi si touchante et si profonde qu'elle se relevait vite de ces défaillances et se mettait à prier Dieu de lui donner la force nécessaire pour supporter son sort avec résignation.

Un jour, elle rencontra une bergère de Bratinje : — Est-ce que Lazar Valentak est chez lui? demanda-t-elle.

— Non.

— Tu le connais?

— Si je le connais!

— Quel air a-t-il?

— Si, un jour, tu rencontres un jeune homme à la vue de qui ton cœur commence à battre avec précipitation, ce sera Lazar.

Zarka se mit à réfléchir. « Il se cache, » pensa-t-elle.

— On dit qu'il s'est enfui en Italie et qu'il s'est enrôlé comme soldat, dit la bergère.

Zarka poussa un gros soupir.

Quelques jours plus tard, dans une de ses pérégrinations, elle se trouva sur le territoire monténégrin. Là, dans un bois de sapins, elle vit tout à coup un jeune chasseur s'approcher d'elle. Tous deux

s'arrêtèrent surpris et se regardèrent quelques instans avec une sorte d'admiration.

Dans son costume monténégrin, avec sa chaussure fixée par des courroies, son pantalon large, sa jaquette courte et garnie de brandebourgs, sa casquette ronde, plate, ornée de plumes de paon, le handjar et les pistolets à la ceinture, un fusil incrusté d'argent au bras, il apparut à la jeune fille comme un héros des épopées slaves méridionales.

Quant à Zarka, sa beauté était de nature à charmer des regards plus expérimentés que ceux du beau montagnard. Avec son costume moitié slave, moitié turc, ses petites bottes rouges, son court jupon bleu, sa petite jaquette brodée d'or et garnie de fourrure, s'arrêtant à la ceinture, et son petit fez, elle eût été capable de se faire, d'esclave du sultan, sa toute-puissante souveraine, comme jadis la belle Russe Anastasia Listoska.

Son cœur se mit à battre plus vivement dès que son regard se rencontra avec le regard ardent du bel inconnu. Elle se demanda, toute troublée, si ce n'était pas Lazar.

— Qui es-tu? s'écria-t-elle, d'un ton qui semblait contenir une menace.

— Vak Marjewitsch est mon nom, et j'habite le village, ici tout près, où s'élève la maison de mon père.

— Tu es donc Monténégrin?

— Certainement; ne sommes-nous pas en pays monténégrin?

Zarka baissa la tête en pâlissant et comme saisie d'une terreur subite.

— Qu'as-tu donc, ô charmante fille?

— Rien,.. rien.

De nouveau elle leva ses yeux sur lui, mais en rougissant cette fois. Puis elle se disposa à s'éloigner en murmurant : « Adieu! que Dieu te protège! »

— Nous ne devons pas nous séparer ainsi, dit le jeune homme, surtout sans que tu m'aies appris ton nom et celui de ton père.

— Je suis Zarka, la fille de Dragalitsch de Mladoska.

Si elle n'avait pas baissé les yeux en parlant, elle aurait pu voir pâlir l'inconnu en entendant le nom qu'elle venait de prononcer.

— Tu es belle, Zarka! s'écria-t-il en reprenant presque aussitôt son sang-froid, tu es belle comme l'aube d'un beau jour, comme la rose à peine éclose, comme la lune dans sa robe nuptiale argentée! Aussi, je t'aime déjà, et je ne te laisserai pas partir ainsi.

— Pourquoi? que me veux-tu? demanda-t-elle en tressaillant.

— Je veux te prendre pour femme.

Elle secoua tristement la tête.

— Pourquoi ne voudrais-tu pas de moi? fit-il en enlaçant de son bras vigoureux la taille svelte de Zarka, est-ce que je te déplais? te sens-tu incapable de m'aimer?

Elle leva sur lui ses beaux yeux remplis de larmes, et, de sa jolie tête, fit signe que non.

— Alors, tu veux bien m'aimer?

— Oui, car je t'aime déjà.

— Pourquoi donc ne veux-tu pas être ma femme?

— Ce n'est, de ma part, ni mépris, ni dédain; je n'ai aucun motif de te mépriser, et quelle est la jeune fille qui serait assez aveugle pour te dédaigner? Ne m'oblige pas à te dire mon secret; il ne pèse déjà que trop sur mon cœur.

— Est-ce que tu ne portes pas un nom honorable?

— Hélas! je n'ai rien fait pour ternir ce nom. Je suis une innocente victime de la folie des hommes.

— Eh bien! répliqua l'inconnu avec hauteur, laisse-moi le soin de réparer le mal que l'on t'a fait, je saurai, moi, te faire respecter, toi et ton nom, et tu pourras relever fièrement la tête. Adieu! bientôt tu auras de mes nouvelles.

— Adieu! répondit-elle.

Elle fixa sur lui un regard ardent, puis, de ses mains hâlées, elle le saisit par les boucles noires de sa chevelure, non avec la douceur et les transports attendris d'une amante civilisée, mais avec l'emportement et la fureur d'une belle bête fauve de la souple race des félins quand elle s'élance sur sa proie. Elle pressa ses lèvres brûlantes sur celles du jeune homme et s'enfuit.

— Zarka! cria-t-il en courant après elle.

— Que me veux-tu?

— Donne-moi la bague que tu portes à ton doigt.

Elle s'arrêta et revint jusqu'à lui. Il retira lui-même la bague d'argent qu'elle portait, et la remplaça par une autre en or.

— Maintenant, tu es ma fiancée, lui murmura-t-il doucement à l'oreille.

Elle lui envoya un dernier regard plein de reconnaissance et d'ardente tendresse, et ils se séparèrent.

La première fois qu'elle le rencontra de nouveau, il venait de tuer un aigle. Ils allèrent s'asseoir côte à côte sur une pente douce, à l'ombre d'un gros pin qui s'élevait solitaire sur la hauteur, étreignant de ses puissantes racines les rochers éternels, et baignant ses branches d'un vert sombre dans la lumière dorée du soleil. Le jeune chasseur tenait la bergère entre ses bras, lui murmurant à l'oreille de douces paroles d'amour, tandis que le troupeau paissait paisiblement autour d'eux.

Ils étaient devenus pensifs. Tout à coup, Zarka leva la tête ; sa figure avait pris un air sévère, son regard était devenu sombre.

— Il faut, mon bien-aimé, dit-elle, que tu me promettes une chose.

— Tout ce que ton cœur voudra.

— Eh bien! je veux que, pour cadeau de noces, tu m'apportes la tête de Lazar Valentak.

— Tu l'auras, dit le jeune homme avec un sourire ; il ne tiendra même qu'à toi de la voir se prosterner à tes pieds, car Lazar Valentak,.. c'est moi.

A cet aveu inattendu, Zarka se détacha brusquement des bras qui l'enlaçaient et bondit sur ses pieds. — Toi! Lazar? Tu m'as donc menti?

— Oui, je t'ai menti ; oui, je me suis présenté à toi sous un nom étranger, parce que, dès que je t'ai vue, je t'ai aimée. Est-ce qu'entre nous il n'a pas coulé assez de sang des deux côtés? Désormais, nous devons vivre en paix. C'est Dieu qui le veut!

— Jamais! s'écria Zarka, pâle et tremblante. Le sang de mon frère est encore sur tes mains. La mort seule pourrait nous réconcilier.

— Tu sais bien, Zarka, ma bien-aimée, que rien ne t'oblige à continuer la vendetta.

— Pourtant, je te tuerai si tu ne me tues pas avant.

— Tu me hais donc bien?

— Non, Lazar, je t'aime, répondit tristement Zarka ; mais, entre nous se dressent les ombres de tous ceux qui ont péri victimes de la vieille haine. Nous ne serions jamais heureux.

Lazar inclina la tête : — Tu as raison, dit-il. Il réfléchit un instant.

— Alors, tue-moi, ajouta-t-il en se redressant.

— Soit, je vais te tuer! fit-elle en s'efforçant d'être énergique. Lazar prit son pistolet à sa ceinture et le lui tendit. Elle visa la poitrine de son fiancé, puis laissa tomber sa main. — Je ne peux pas! dit-elle à moitié défaillante.

— Alors, mourons ensemble! s'écria Lazar, le veux-tu?

— Oui, je le veux!

Lazar la prit dans ses bras, appuya une dernière fois ses lèvres sur celles de la malheureuse jeune fille et lui enfonça son handjar dans le sein : — Tire maintenant sur moi, lui dit-il en la couchant doucement par terre et en dirigeant vers lui le canon du pistolet qu'elle n'avait pas abandonné. Un coup retentit, plusieurs fois répété par l'écho le long de la montagne et Lazar tomba foudroyé à côté de Zarka. La jeune fille laissa aller sa tête déjà toute pâle sur la poitrine de son fiancé, qu'elle inonda de sang chaud et pourpre, et mourut.

IV.

LA PÉNITENTE (PETITE-RUSSIE).

—

C'était jour de grande foire au chef-lieu du district. La vaste place était couverte de baraques formant des avenues et des rues, comme une seconde ville, pleine de vie, de mouvement et de bruit. Des milliers de gens circulaient sous le ciel bleu, par le soleil doré d'une belle et froide journée d'automne. Les paysans petits-russiens étaient venus avec leurs chariots attelés de trois chevaux, suivis d'un poulain, la cloche au cou. Parmi les pelisses en peau de mouton blanche et les foulards multicolores des paysannes, on apercevait les caftans noirs des Juifs, les figures rusées des Arméniens, les sérieux Karaïtes aux longues barbes, et les Menonites avec leurs cheveux blonds.

Des gentilshommes polonais, vêtus de redingotes à brandebourgs, traversaient lentement la foule dans leurs voitures. Çà et là de grandes dames en toilettes élégantes, de leur siège, souriaient et coquetaient.

Ici on marchandait des chevaux fins et fougueux, là des bœufs magnifiques, de race hongroise, aux cornes en forme de lyre. Des paysannes admiraient des bijoux en faux corail, des perles de verre, des foulards aux teintes voyantes, des bottes en maroquin, de toutes couleurs, pendant que les enfans mordaient à belles dents dans le pain d'épice, et que les hommes se régalaient d'eau-de-vie.

Ceux qui manquaient d'argent s'acquittaient avec des produits agricoles. Il s'établissait une sorte d'échange, comme chez les trappeurs américains ou dans les bazars de l'Asie.

Des paysannes payaient un petit pot de fard ou un peigne avec quelques mesures de blé ou un certain nombre de peaux de brebis.

Au son de la grosse caisse, des écoliers, des servantes et des soldats s'élançaient sur les chevaux, les cygnes et les cerfs de bois, et tournaient tous dans un tourbillon vertigineux. Non loin de là criaient des perroquets, devant la tente d'une ménagerie à l'aspect misérable, et deux athlètes, tout transis dans leurs maillots parsemés de paillettes d'or, exécutaient des tours variés.

Des Juifs et des Tziganes faisaient entendre leurs mélodies sauvages auxquelles se mêlait le bruit assourdissant des trompettes et des tambours d'enfant, des flûtes et des petits violons.

Au milieu de cette foule et de ce vacarme se promenait paisiblement un jeune homme habillé en bourgeois. C'était un étudiant

nommé Roman Dorochenko, qui était venu passer quelques jours de vacances chez ses parens, de braves provinciaux.

Il avait le vrai type cosaque : grand, élancé, nerveux, les cheveux blonds coupés ras, il portait haut sa jolie tête aux traits sévères et réguliers, et ses yeux au regard hardi lui donnaient un air fier et provocant. Il n'achetait rien, n'avait rien à vendre, et ne prêtait pas plus d'attention aux tigres et aux jongleurs qu'aux jolies femmes dans leurs toilettes parisiennes et aux filles du village avec leurs lourdes tresses.

Il marchait au milieu de tout ce monde, comme parmi les arbres morts d'une sombre forêt de sapins, et paraissait absorbé dans ses pensées.

Soudain un grand mouvement se produisit dans la foule compacte. Il se fit un silence que troublait seul le cri perçant des aras; tout le monde s'écarta avec une sorte de respect et un léger frémissement.

Une apparition étrange, mystérieuse et surhumaine traversa lentement la large voie que formait cette multitude d'hommes. C'était une jeune femme d'une beauté énigmatique, diabolique et angélique à la fois. Elle était grande et forte ; son vêtement simple et de couleur sombre, retenu à la taille par une corde grossière, laissait voir son cou, sa nuque et ses bras magnifiques brûlés par le soleil. Elle marchait pieds nus, et la tête nue. Ses cheveux opulens, d'un blond rougeâtre, tombaient dénoués jusqu'à ses hanches. Sa belle tête, aux yeux candides, était courbée profondément et son dos ployait presque sous le poids d'une grande croix, grossièrement charpentée. Pourtant elle était aussi fière dans son abaissement, que touchante dans son mépris du monde. Tous la regardaient surpris ; quelques-uns faisaient le signe de la croix, mais personne n'osait lui adresser la parole.

Ce ne fut qu'à l'extrémité de la ville, arrivée aux dernières maisons, qu'une voix humaine résonna pour la première fois à son oreille.

Sur les marches d'une petite maison, nouvellement blanchie, une femme jeune et jolie se tenait debout, un petit bonnet sur la tête, se prélassant avec complaisance dans sa kazabaïka garnie de fourrure. Le poing sur la hanche, dans tout l'orgueil de sa vertu cruelle, elle lui jeta un regard moqueur et s'écria : « Ah! voyez la pécheresse, elle a flétri sa jeunesse dans la débauche, et maintenant qu'elle ne peut plus séduire personne, elle veut se réconcilier avec Dieu. C'est la flagellation qu'il te faudrait, Madeleine repentante, et si je t'avais sous la main, je t'aiderais bien à apaiser le ciel. »

La pénitente leva la tête et sourit. C'était comme un remercî-

ment muet, et ce sourire, empreint d'une pieuse satisfaction, la transfigura. Elle s'arrêta, laissa tomber lentement sa croix à terre, et, se rapprochant de la jeune femme, se jeta à genoux devant elle.

— Que me veux-tu ? demanda celle-ci.

— Je suis prête, répondit l'étrangère, laissant glisser son lourd vêtement de ses belles épaules aux chairs rosées, flagelle-moi.

La jeune femme cacha ses mains dans les manches doublées de fourrure de sa kazabaïka et se tut.

— Je t'en supplie, frappe-moi !

La fière vertu restait toujours muette et ne bougeait pas.

— Si tu ne veux pas me flageller, continua la pécheresse, foule-moi aux pieds, car je le mérite.

Elle se jeta sur les marches devant son juge, baissant la tête, la nuque inondée de sa chevelure sauvage.

La jeune femme, les dents serrées, la frappa à deux reprises du bout de son petit pied dédaigneux. D'un mouvement spontané la pénitente, de ses deux mains, s'empara de ce pied, chaussé d'une pantoufle brodée d'or, et le pressa contre ses lèvres.

— Merci, murmura-t-elle, tu m'as fait du bien.

Elle se leva, remit sa lourde croix sur son épaule ; puis, triste et humble, continua son pèlerinage.

La jeune femme, devant la maisonnette blanche, couverte de vignes grimpantes dorées par le soleil, la suivit d'un regard étonné jusqu'à ce qu'elle eût disparu dans un nuage de poussière soulevé par le phaéton d'un riche juif.

Derrière la ville, la route montait et se perdait sur la hauteur, à travers une grande et épaisse forêt. Là, dans un fourré, caché derrière un mur noir de petits sapins, la pénitente s'était assise sur un tronc d'arbre, la tête appuyée sur ses deux mains. La croix reposait dans l'herbe devant elle.

Elle fut tirée brusquement de son anéantissement et parut se réveiller d'un rêve lourd et oppressant. Des pas précipités se rapprochaient, craquant sur les brindilles de sapin dont le sol était jonché. L'instant d'après, l'étudiant qui l'avait suivie, écartant les branches, parut à ses yeux.

L'étrangère tressaillit.

— Ne crains rien, dit le jeune homme, je ne suis pas ici pour me moquer de toi ou te juger. Tu me fais pitié et je ne puis te laisser partir, comme les autres, sans chercher à te venir en aide ou à t'être de quelque secours. Que puis-je faire pour toi ? Dis-le-moi, et je le ferai de grand cœur.

La pénitente secoua la tête.

— Tu parais bien lasse; tes forces sont épuisées, reprit-il. Tu ne peux continuer cette nuit ton pèlerinage, chargée de ton lourd fardeau. Viens, je veux t'emmener dans la maison de mon père.

— Je te remercie, mais je la profanerais, répondit-elle doucement.

— Alors en quoi puis-je te soulager?

— Tu es bon, répondit-elle, fixant sur lui le regard profond de ses yeux bleus d'enfant.

— Dis-moi ce que je pourrais te donner.

— De l'eau, une gorgée seulement. J'ai marché tout le jour, je meurs de soif, et n'ai plus la force d'aller à la recherche d'un puits.

Roman descendit à grandes enjambées la pente au bas de laquelle coulait une source limpide, et remplissant son bonnet d'eau, il la porta à la pauvre pécheresse, qui la huma à pleines gorgées. — Que Dieu te récompense, dit-elle, — puis elle retomba dans son anéantissement. Roman se coucha dans l'herbe à ses pieds et la contempla.

Tout d'un coup, elle tourna la tête vers lui.

— Ne me regarde pas, s'écria-t-elle, j'ai été une cause de péril pour plus d'un. Je pourrais te rendre malheureux comme les autres. Ne me regarde pas, va-t'en, va-t'en!

— Non, je reste.

— Je t'avertis une dernière fois.

— Oh! moi, je n'ai pas peur.

— Que me veux-tu donc? demanda-t-elle. Je suis une grande pécheresse. Ma vie est vouée à la pénitence; si tu me connaissais comme Dieu me connaît, tu me cracherais au visage, et tu me repousserais loin de toi.

— Tu ne saurais être mauvaise avec ces yeux-là.

— Je l'ai été pourtant.

— Tu es malheureuse.

— Malheureuse! oh! oui, bien malheureuse! mais j'ai été mauvaise, vicieuse et cruelle, et maintenant, je suis une réprouvée, les hommes me fuient comme la peste, et ils ont raison.

— Non, ils ont tort.

— Mais que sais-tu donc de moi? dit la belle pécheresse avec un sourire amer et douloureux. Ah! si je voulais parler.

— Parle donc.

Après un moment d'hésitation, elle dit :

— Soit! — Je suis la fille d'honnêtes gens. Mon père était garde-barrière dans un village, près de Koloméa. Mais moi, j'eus toujours le désir de monter plus haut.

Déjà, tout enfant, quand j'écoutais les contes de fée que nous

racontait ma mère, je rêvais au bonheur d'être une tsarine ou quelque belle sultane.

J'avais seize ans, c'était par un jour d'hiver froid et lumineux. Une file joyeuse de traîneaux passa devant moi, au son d'une musique entraînante; des chevaux fougueux emportaient de jolies femmes enveloppées de fourrures et accompagnées de galans cavaliers. Je les suivis des yeux jusqu'à ce qu'ils eussent disparu dans le lointain, se dessinant à l'horizon comme une volée de corbeaux noirs, et je me demandai : pourquoi ne peux-tu aussi glisser tes bras blancs dans de molles fourrures et t'étendre nonchalamment dans un traîneau doré? Dieu ne t'a-t-il pas créée aussi belle que les autres?

Par une tiède nuit d'été, je me baignais dans l'étang voisin, caché au milieu de la forêt. La pleine lune paraissait à travers les rameaux et me montrait mon image se reflétant dans l'eau. Je me trouvai belle, et folle de vanité, je couvris de baisers mes bras et mes épaules.

Quelques jours après, je cherchais des fraises dans la forêt. Un jeune couple s'avança vers moi. L'homme était grand et beau, la femme jeune, charmante et richement vêtue. Je savais qu'elle était la femme d'un autre, et, pourtant, ils s'embrassaient en secret dans la forêt. J'étais debout, cachée parmi les broussailles, et je retenais mon souffle.

Oh! comme ils s'embrassaient! C'en était trop, j'étouffais. Je poussai un cri de biche blessée et m'enfuis en courant.

La nuit même, je quittai secrètement la maison paternelle.

J'arrivai dans la capitale; là, au milieu de ce tourbillon brillant, je me sentais dans mon véritable élément. Je voyais la fortune devant moi, mais ne pouvais encore l'atteindre. Un jour, je me trouvai dans la rue, sans argent, tourmentée par la faim et grelottant de froid. Je m'arrêtai devant les vitrines illuminées, derrière lesquelles j'apercevais des bouteilles de champagne et des pâtés appétissans qui excitaient ma convoitise; je me vis entourée de femmes élégantes, enveloppées douillettement dans leurs grandes pelisses.

La nuit commençait à tomber, et je n'avais pas de lit. Je me mis à sangloter.

Au même moment, une vieille femme, à l'air digne, s'approcha de moi; elle m'emmena avec elle, me fit bien manger et boire. J'eus enfin la volupté de glisser mes bras nus dans les larges manches d'une molle fourrure.

Cette femme me donna tout, et je lui vendis en échange mon corps et mon âme. Je me sentis heureuse jusqu'au jour où je fus

blessée la première fois par l'aiguillon du mépris. Tout mon orgueil se révolta. Je devins mauvaise et méchante; j'étais avide de sang: je me vengeai sur les hommes qui m'humiliaient et sur les femmes qui me fuyaient comme une réprouvée. Je savourais toutes les jouissances du mal avec une sorte de volupté. Je devins un démon pour ceux qui me désiraient et une brute pour ceux qui m'aimaient.

Je triomphais quand je pouvais fouler aux pieds un homme follement amoureux de moi, et je le maltraitais comme un chien. Pourtant, Dieu m'a cherchée et m'a frappée au milieu de ma honte dorée.

Je tombai malade : un verre de champagne glacé, bu après une danse folle, me mit entre la vie et la mort. Étendue sur ma couche, abandonnée, trahie et pillée par tous, je luttai pendant de longs jours contre la sinistre visiteuse. Une sœur de charité me soigna avec un amour tout chrétien.

Elle sauva mon corps et mon âme.

Dès que je fus rétablie, je vendis tout ce qui me restait de mon ancien luxe et en distribuai l'argent aux pauvres. Je pris cette croix sur mon épaule et j'essaie, en faisant mon pèlerinage à travers le monde, d'obtenir le pardon de Dieu. Me sera-t-il accordé? Je ne sais.

Longtemps elle se tut, le jeune homme restait immobile à ses côtés :

— Mais toi, reprit-elle enfin, tu me connais maintenant, tu vas me mépriser. Méprise-moi, c'est mieux ainsi, poursuis ton chemin et laisse-moi continuer le mien.

Elle se leva et essaya de reprendre son lourd fardeau, mais ses membres fatigués s'y refusèrent.

A ce moment, Roman se leva et prit la lourde croix :

— Que fais-tu? s'écria-t-elle effrayée.

— J'irai avec toi.

— Tu voudrais?..

— Oui, je le veux...

— Tu voudrais... porter cette croix si lourde?

— Oui, pour toi.

— Et pourquoi?

— Parce que je t'aime!

SACHER-MASOCH.

A TRAVERS L'EXPOSITION

IV[1].

LES ARTS LIBÉRAUX. — L'HISTOIRE DU TRAVAIL.

Dans le palais des machines, nous avons vu le travail moderne à l'apogée de sa puissance; le directeur de ce travail, l'homme, nous est apparu maître de la force par la science, maître du monde par la force. Le palais des Arts libéraux, où notre promenade nous conduit aujourd'hui, nous montre l'histoire du travail depuis ses premiers rudimens, les essais timides et gauches des inventions mécaniques, leurs perfectionnemens successifs. Ces galeries nous racontent l'histoire de l'homme, depuis ses obscures origines, et comment il est lentement monté à la haute condition qui lui était promise, de la caverne où le troglodyte taillait ses silex jusqu'au Collège de France et au Conservatoire des Arts et Métiers.

A l'entrée, un grand Bouddha de bois doré nous accueille. Il est bien placé là, le dieu lointain, à la lèvre indulgente et mystérieuse, à l'œil sagace et désabusé. Il nous prémunit contre l'orgueil et aussi contre les vaines apparences; il enseigne que les certitudes absolues sont rares, que le savoir a ses engouemens, ses modes changeantes, et qu'il les faut accepter avec un esprit de doute bienveillant. Sous le dôme des machines, nous avions af-

(1) Voyez la *Revue* du 1er et 15 juillet et du 1er août.

faire aux seules sciences irréfutables, à celles qui prouvent chacune de leurs affirmations par une application triomphante; ici, nous serons parfois induits en tentation par des sciences plus conjecturales. Voici, derrière le Bouddha, un vaste charnier de crânes, de squelettes, d'écorchés anatomiques : c'est la section d'anthropologie et d'ethnographie, la préface de l'histoire humaine. Un gorille ouvre paternellement la série des temps. Pour le visiteur non initié, des étiquettes permettent seules de distinguer, entre les squelettes et les cerveaux intentionnellement rapprochés, ceux qui appartiennent aux pithécoïdes et ceux que les tableaux explicatifs décorent de ce nom : « *Homo industriosus*, premier sous-ordre des primates. » Voilà un titre flatteur : est-il suffisamment distinctif? Nous devons le croire, puisqu'il satisfait tout ce qu'il y a de gens habiles dans la connaissance des vieux os. Pourtant, ne vous semble-t-il pas que l'abeille, le castor et d'autres bêtes pourraient nous le disputer? Ne les appelle-t-on pas communément des animaux industrieux?

Sur ces tableaux et dans ces vitrines, rien n'affirme expressément la parenté de l'homme et du singe; tout est disposé pour nous la persuader. La chose est possible, vraisemblable, si l'on veut; qu'on en fournisse une preuve, et notre sentiment filial en suspens sera heureux de retrouver un père. Nous ne comprenons déjà plus le premier émoi des bonnes âmes qui se révoltèrent contre cette filiation. Sans entrer dans les subtilités de détail, toutes les théories sur la création peuvent être ramenées à deux hypothèses : l'opération immédiate, d'un coup de baguette, qui satisfaisait l'imagination de nos aïeux, qui n'est plus recevable depuis que nous connaissons mieux l'histoire physique de notre globe et de ses voisins; l'opération lente, conforme aux lois générales de l'évolution, accomplie par l'intermédiaire des causes secondes. L'une et l'autre réservent la place d'un créateur; la deuxième explication recule son intervention, mais elle s'accorde mieux avec ce que nous pouvons concevoir de la puissance et de la sagesse infinies; elle exige une interprétation des textes sacrés dans leurs parties symboliques, elle n'implique aucune contradiction formelle de ces textes. Depuis le grand essor des sciences de la nature, nous voyons se reproduire de nos jours le malentendu qui troubla les esprits routiniers quand les télescopes agrandirent l'univers et découvrirent l'ordonnance véritable de ses parties : — « Voilà des certitudes qui ruinent vos croyances, » disaient les libertins aux dévots. — « Donc vos certitudes sont fausses, » répliquaient les dévots. On écrivit de gros livres pour et contre, on s'injuria, on se brûla. Quelques années passèrent : tout s'était tassé. Les deux ordres de vérités qui semblaient inconciliables aux contemporains

de Galilée s'accordaient sans effort dans l'entendement des contemporains de Leibniz.

Revenons à nos crânes. En voici des boisseaux, de tous les siècles, de toutes les races, de tous les pays. Que la science est donc une belle chose, et qu'on est infirme sans ses lumières! Évidemment, ceux qui savent decouvrent une infinité d'indices sur ces fronts blanchis d'où la pensée s'est envolée; ils y lisent les caractères spécifiques des cervelles qui remplirent ces boîtes, leurs perfectionnemens graduels dans le temps, depuis l'homme quaternaire jusqu'à celui de la troisième république, dans l'espace, depuis le Boschiman jusqu'au Parisien, dans l'intelligence, depuis l'idiot jusqu'au génie, dans la vertu, depuis l'assassin Collignon jusqu'à M. de Montyon. Pour moi, qui n'en sais pas beaucoup plus long que le fossoyeur d'Hamlet, et qui ferais mal la différence du crâne de Yorick à celui d'Alexandre, je ne vois rien. L'ignorance fait naître des doutes injurieux. On me montre des crânes classés en série d'après leur provenance; j'ai toujours envie de demander la contre-épreuve, l'indication de la provenance sur des pièces que j'aurais choisies. Je demeure rêveur devant une armoire pleine de « crânes belges, » depuis la plus haute antiquité jusqu'à nos jours; si quelque main malicieuse secouait une nuit cette armoire, après avoir effacé les numeros d'ordre, tomberait-on d'accord le lendemain pour remettre à leurs places respectives le chasseur de la forêt nervienne et l'habitant actuel de la Montagne-aux-Herbes? Le calcul des probabilités nous invite à parier que oui, mais pas trop cher. Les affirmations des personnes les plus doctes achèvent de me troubler. Un savant allemand a dessiné là l'homme de Néanderthal tel qu'il se le représente d'après un crâne fameux : poilu, prognathe, le front fuyant. Cette esquisse donne un type intermédiaire entre un beau chimpanzé et un vilain homme. Le savant allemand devait avoir de bonnes raisons, j'y voudrais croire: mais d'autres me dissuadent. M. Godron a publié un dessin reproduisant la tête de saint Mansuy, évêque de Toul; ce saint exagère les traits les plus saillans de l'homme de Néanderthal; et M. Vogt a cité l'exemple d'un de ses amis, médecin distingué, qui se trouve dans le même cas. Un autre spécimen célèbre de l'homme quaternaire est le vieillard de Cro-Magnon; or M. Broca a trouve que la capacité crânienne de ce lointain ancêtre est notablement supérieure à celle d'un Parisien du XIXe siècle. Où est le progrès, alors? Peut-être sur ce tableau, où l'on a comparé les moyennes de trois séries ainsi qualifiées : Parisiens quelconques, — assassins, — hommes distingués. La moyenne de la dernière catégorie est sensiblement supérieure aux deux autres, mais il est triste de penser que les Parisiens quelconques diffèrent à peine des assassins par

une fraction infinitésimale. Chose plus triste encore, un autre tableau, dressé par M. Duvernoy, m'enseigne que le rapport du cerveau au reste du corps est de 1 : 48 chez le gibbon, de 1 : 30 chez l'homme, de 1 : 14 chez le serin; d'où il suivrait que cet oiseau nous passe de beaucoup en intelligence relative, nous tous les primates.

Les transes de l'esprit redoublent devant la vitrine italienne d'anthropologie criminelle. On sait que les physiologistes d'outre-monts, à la suite de M. le professeur Lombroso, ont poussé leurs recherches de ce côté. Quand on regarde la devanture d'un libraire de Rome ou de Florence, on est frappé de voir que la majeure partie des publications nouvelles, depuis quelques années, se rapportent à cet ordre d'études. Il semble que l'idéal inavoué, dans le pays d'où nous vint la science du droit, soit de remplacer les codes par quelques appareils d'anthropométrie. Ces messieurs nous ont envoyé une riche collection de moulages pris sur des têtes de condamnés. Ici encore, le manque d'habitude égare mon jugement. Cette cire verte, qui joue le bronze antique, je l'aurais acceptée pour une belle tête consulaire exhumée du forum; elle me rappelle l'orateur du Capitole. Erreur, c'est l'assassin La Gala. A côté de ce meurtrier, un *stupratore;* je ne puis m'empêcher de lui trouver le front d'un penseur, l'air noble et méditatif. D'autres masques sont plus ingrats; n'oubliez pas qu'ils ont été moulés sur des gens qui n'avaient aucune raison de sourire. On entend fréquemment cette exclamation dans la foule qui circule devant les vitrines : « Ils ne sont pas comme tout le monde! » Sans doute; mais plus que jamais je demande la contre-épreuve. Que l'on mêle à ces têtes de coquins quelques têtes de grands hommes, prises en un moment de souci et la barbe mal faite, vous entendrez sûrement la même remarque de la foule : « Ils ne sont pas comme tout le monde. » J'oubliais, il est vrai, que cette confusion ne dérangerait pas les théories des aliénistes subalpins, au contraire. — Que d'embarras dans ces études! On a placé là-haut le crâne de Charlotte Corday; nous serions peinés d'apprendre qu'il a quelque conformité avec celui du cocher Collignon, et cependant il y aurait des raisons pour que cela soit, si la prédisposition au meurtre se reconnaît à des signes certains. Il arrive parfois qu'un détenu occupe ses loisirs à graver au trait des bonshommes sur le pot à l'eau de la prison; M. Lombroso expose ces cruches sous la rubrique : « Céramique criminelle. » Ces dessins expriment, paraît-il, tout le vice des artistes qui les ont tracés.

On ne s'arracherait jamais d'une section où l'on apprend tant de choses. Des cartes teintées nous montrent la France divisée en deux régions, d'après la couleur des cheveux : la zone brune et la

zone blonde sont sensiblement égales. Même partage équitable entre les yeux bleus et les yeux noirs. D'une collection de cristallins en émail, donnant la coloration de l'iris chez les différentes races, il semble ressortir que les plus beaux yeux se trouveraient chez les Lapons. On est tenté de réclamer en faveur d'une race éteinte, les Aztèques, pour peu qu'on ait examiné, dans le pavillon de la république bolivienne, une sébile pleine d'yeux fossiles, translucides, d'un or pâle de topaze. La rêverie s'y arrête longtemps, effrayée et retenue devant ces reliques où la lumière réveille des images mystérieuses. Quel joaillier pourrait offrir à une reine un collier qui valût ces diamans humains? Diamans morts, qui recevaient la splendeur du monde et la transformaient en idées, longtemps avant que le pied d'un Européen ne se fût posé sur la terre américaine. Ils ont admiré les soleils du Pacifique, ils ont jeté comme les autres leurs feux d'amour; peut-être une image dernière demeure et continue de vivre, invisible pour nous, au fond de chacun d'eux, si toutefois le poète dit vrai :

> Bleus ou noirs, tous aimés, tous beaux,
> Ouverts à quelque immense aurore,
> De l'autre côté des tombeaux
> Les yeux qu'on ferme voient encore.

D'autres yeux voient en dedans, qui ne se sont jamais ouverts. Si vous entrez dans ce palais par la travée des asiles et des écoles professionnelles, arrêtez-vous à l'atelier de brosserie des jeunes aveugles. Quelques-uns des pensionnaires s'y livrent à leurs travaux délicats. Je ne sais rien de plus expressif et de plus attachant que ces figures recueillies. Chez nous, le rayon de la physionomie humaine se concentre tout entier dans le regard ; chez eux, il est diffus, répandu sur tous les traits ; chaque muscle de leur face exprime l'attention intérieure, avec quelque chose d'infiniment doux, d'infiniment pur. A qui les dévisage, ces figures communiquent la sensation de repos qu'on éprouve en rentrant dans une chambre obscure, après avoir cheminé par les rues un jour d'été.

Continuons devant nous, suivons le primate à travers ses métamorphoses. On a figuré ses premières peines avec ses premières acquisitions dans une sorte de musée Grévin de la paléontologie. Près de la souche creuse ou de la grotte qui leur sert d'abri, des couples rougeâtres, vêtus de peaux de bêtes, taillent le silex, coulent le bronze, tournent les vases d'argile. Ces ouvriers essaient leurs premiers pas sur la longue route qui les conduira à la galerie des machines. Autour de ce noyau de l'humanité primitive, les maîtres de nos écoles d'archéologie ont prêté leur savoir à l'arrangement de tableaux plus complexes, emprun-

tés aux grandes civilisations antiques : le potier d'Athènes et son confrère des Gaules, l'architecte chaldéen, le roi d'Assur dans un char fidèlement reconstitué par M. Heuzey, les fileuses de lin égyptiennes, les émailleurs et les imprimeurs de la Chine, partis les premiers et restés en chemin. L'empereur Fouh-Hi, qui peignait des sentences sages il y a cinq mille ans, est un écrivain tout à fait vénérable sous son manteau de feuillages. A côté de ces jeux de la science, il faut signaler deux œuvres d'un intérêt particulier, qui honorent grandement l'érudition française : la restitution du Parthénon, par M. Chipiez, et dans la salle des missions, à l'étage supérieur, celle de l'Apadanâ d'Artaxerxès, par M. Dieulafoy.

On avance, on franchit les siècles par sauts un peu brusques, on arrive au grand Art, don d'Hermès Trismégiste. L'alchimiste Maïer, penché sur ses fourneaux, purifie dans une cornue la médecine universelle pour tous les métaux imparfaits. Sur les murs, des signes cabalistiques lui concilient les planètes ; on y voit le serpent Ouroboros et des formules empruntées à la chrysopée de Cléopâtre la Savante. La table ploie sous l'énorme livre, le *Theatrum chemicum*, auquel ce philosophe va ajouter de précieux commentaires, les *Cantilènes intellectuelles du phénix ressuscité*. Ne méprisez pas le souffleur Maïer ; de sa cave, nous passons directement dans le laboratoire de Lavoisier, réalité sortant d'un rêve. Voici l'imprimerie plantinienne ; la célèbre maison d'Anvers a prêté la presse de son fondateur, humble aïeule de cette machine Marinoni dont nous regardions l'autre jour l'effrayante mouture. D'autres ateliers, au rez-de-chaussée, et une suite de vitrines sur les terrasses centrales, déroulent sous les yeux du visiteur l'histoire de quelques arts libéraux, dessin, gravure, reliure, orfèvrerie, céramique, verrerie.

L'affiche-réclame a sa place dans ce musée. Le père de Montaigne demandait déjà qu'il y eût un lieu où celui qui avait des perles à vendre pût en prévenir le public. Si j'en juge par le plus ancien spécimen de la collection exposée, l'idée de Montaigne ne trouva sa forme qu'au commencement du XVIIIe siècle. Jusqu'aux dernières années de Louis XIV, nous dit M. Maindron dans son curieux livre, les *Affiches illustrées*, le monopole de ces publications était réservé aux libraires et aux comédiens. En 1715, un sieur Marius, marchand de parapluies, placarda sur les murs de Paris l'annonce de sa marchandise. Quand on réfléchit aux plus récentes transformations de nos mœurs commerciales et de nos mœurs politiques, on se demande si l'initiative du marchand de parapluies ne fut pas aussi grosse de conséquences que l'invention de la poudre à canon ; l'une et l'autre ont changé les procédés usités jadis pour conquérir le monde. L'histoire de l'imagerie po-

pulaire est à peine esquissée, juste assez pour faire naître un regret. J'aimerais retrouver ici les classiques d'Épinal, les naïves légendes de Geneviève de Brabant et du roi Dagobert, que les joueurs d'orgue colportaient dans les campagnes, au temps de mon enfance ; je voudrais savoir si ces enluminures me donneraient encore, pour un sou, de plus vives joies et de plus longues pensées que l'*Angelus* n'en donne à ses possesseurs, pour 600,000 francs. Je crains que l'écarlate et l'azur n'aient pâli sur les manteaux de la dame et du roi ; je crains que tout n'ait pâli. Après l'affiche, l'imagerie aurait pu nous montrer comment le courant utilitaire s'est emparé de l'amusement du peuple pour attiser les convoitises, pour exploiter les passions. On ne colorie plus à Épinal ces contes merveilleux qui ne servaient à rien ; mais il y a dans Paris une grande usine qui tire le bonheur public sur quatre clichés et en répand les épreuves à des millions d'exemplaires ; dans les compartimens symétriques des quatre images, le même industriel grave avec la même conviction les bienfaits de la monarchie, les bienfaits de l'empire, les bienfaits de la république, les bienfaits futurs du général. Avez-vous quelquefois songé à ce que doit être l'état d'esprit de cet imagier éclectique, de ce Warwick de la lithographie qui tient boutique d'espérances pour tous, qui fabrique pour ses cliens antagonistes, à vingt francs le mille, des promesses et des accusations pareilles ? Si l'illusion féconde habitait dans son sein, je serais surpris.

Nous entrons dans une division nouvelle. Qu'est-ce encore que tous ces bustes, et cet aliéné de cire ? Les sujets de M. Lombroso, qui nous poursuivent ? On se rassure en reconnaissant le rire de Mme Samary, le sourire de Mlle Bartet. Pour la statuette de cire, dans la cage de verre au centre de la salle, c'est Hamlet qui a posé complaisamment, sous les traits de M. Mounet-Sully. L'*Homo industriosus*, fatigué de ses longs travaux, se repose à la Comédie-Française et à l'Académie nationale de musique. Tout célèbre ici les grandeurs de ces deux institutions d'état ; elles occupent, dans l'histoire des arts libéraux, un espace proportionnel à la place que le théâtre a prise dans notre vie sociale. Les visiteurs se nomment, avec une joie communicative, s'ils sont de Paris, avec un rien de fierté, s'ils sont de la province, les sociétaires de la Comédie dont les portraits et les bustes embellissent ces panneaux. C'est un sentiment assez étrange, et qui mériterait l'étude du moraliste, cette satisfaction affectueuse de la foule, quand elle reconnaît les traits d'un acteur favori. Le physiologiste n'y verra peut-être qu'une habitude réflexe de nos muscles faciaux, accoutumés à marquer des impressions hilares chaque fois que cet acteur entre en scène. Mais on constate le même contentement chez ceux qui découvrent

M. Maubant, lequel n'a jamais éveillé que des impressions majestueuses. Je croirais plutôt que la foule reporte en entier sur ces personnages publics les sentimens désormais sans emploi qu'elle témoignait jadis aux grands, aux rois. « Cet effet a son origine dans la coutume, » disait Pascal ; et il ajoutait sur le prestige des rois, des grands, sur la force et sur la grimace, des choses trop libres pour qu'on se permette de les appliquer aux acteurs.

La section suivante est consacrée à l'histoire des moyens de transport. Encore une idée originale des organisateurs de cette exposition. L'histoire du travail nous fait assister à la lutte de l'homme contre la matière ; l'histoire du transport à sa lutte contre l'espace ; elle nous donne le raccourci du mouvement ambulatoire qui l'emporte sur le globe, depuis son premier pas au sommet de quelque plateau d'Asie, si c'est de là qu'il est parti, jusqu'à ses courses actuelles sur les voies rapides qui sillonnent la planète. Au rez-de-chaussée, dans les quatre divisions principales : voie de terre, voie de fer, voie fluviale, voie maritime, on a groupé les modèles des ouvrages d'art exécutés pour les besoins de la voirie et de la navigation, chez les anciens et chez les modernes ; on a réuni dans ce petit emplacement quelques véhicules historiques. L'Angleterre a envoyé la première locomotive de Stephenson et le wagon où voyageait Wellington. Sur la terrasse, des gravures et des photographies racontent les progrès de la locomotion, du chariot des pasteurs nomades jusqu'à nos trains-éclairs. Il n'est presque pas un de ces chars et de ces attelages dont on ne retrouverait le type en un coin de l'Asie ou de l'Afrique. Sans aller si loin, les bourgeois de Beauvais se font encore tirer à bras d'hommes dans des vinaigrettes, cent ans après la déclaration des droits. Chaque époque révèle son caractère dans son roulage. Les photographies prises sur des manuscrits du moyen âge composent une série très amusante ; vous y verrez le pape et l'empereur faisant route de compagnie dans un équipage tout pareil à nos voitures de blanchisseuses. Plus réjouissantes encore sont les lithographies de 1830, représentant les cabriolets et les mylords des héros de Balzac, la cour de Laffite et Caillard, les *écossaises* et les *favorites* d'où est issu notre omnibus démocratique. Le dernier terme de cette progression, en attendant mieux, est le chemin de fer à glissières qu'on essayait l'autre semaine sur l'esplanade des Invalides et qui promet de nous porter en quatre heures à Marseille. Quand je dis le dernier terme, c'est selon qu'on l'entend ; d'autres réserveraient cette qualification à des voitures plus lentes, qui ont aussi leur histoire dans la collection, et que vous avez chance de rencontrer en ressortant le matin de l'Exposition. Elles s'en reviennent à vide de Montparnasse, avec cet air de bon débarras, ce je ne sais quoi de guilleret qui

émoustille le char, les chevaux empanachés, le cocher à la livrée noire, quand ils trottent au soleil, heureux de vivre, soulagés d'avoir gagné leur argent en désencombrant la terre d'un fardeau inutile. C'est pour monter là dedans que l'humanité se remue et se hâte si fort, par tous les moyens de locomotion que nous venons de passer en revue.

La partie la plus curieuse et la plus complète de cette exhibition a trait à la découverte des aérostats. Les documens réunis ici nous donnent bien l'impression de la secousse violente ressentie par l'imagination de nos pères, quand ils virent l'homme s'élever dans les airs. Pour peu qu'on se rappelle l'attente vague des esprits à cette époque, l'espérance diffuse, sans objet précis, qui agitait les cœurs comme une approche d'aurore, on estimera que ce prodige dut contribuer pour beaucoup à l'exaltation générale, et qu'il le faut compter parmi les stimulans du mouvement révolutionnaire, au même titre pour le moins que la première représentation du *Mariage de Figaro*. Ne présageait-il pas que toutes les lois du monde allaient changer, que rien ne serait désormais impossible à l'homme sensible et vertueux? Pendant quelques années, tout est aux ballons, les arts, l'industrie, les modes, les jeux, les caricatures; on en met partout, sur les pendules, les éventails, les assiettes, les coiffures; Clodion leur emprunte le motif de groupes ravissans. Le meilleur témoin de l'émoi public est encore l'avis paternel que le gouvernement fit insérer en tête de la *Gazette de France* du mardi 2 septembre 1783 : « On a fait une découverte dont le gouvernement juge convenable de donner connaissance, afin de prévenir les terreurs qu'elle pourrait occasionner parmi le peuple... (Suit la description de la montgolfière.) Chacun de ceux qui découvriraient dans le Ciel de pareils globes, qui présentent l'aspect de la Lune obscurcie, doit donc être prévenu que, loin d'être un phénomène effrayant, ce n'est qu'une machine toujours composée de tafletas, ou de toile légère revêtue de papier, qui ne peut causer aucun mal, et dont il est à présumer qu'on fera quelque jour des applications utiles aux besoins de la société. » En dépit de l'admonition royale, on vit peut-être alors le spectacle auquel j'assistai il y a quelques années, dans une campagne de la Petite-Russie. Une montgolfière, lancée en plein jour, était allée s'abattre dans les prairies où des bergers gardaient leurs troupeaux. Ces enfans s'avancèrent tranquillement vers le météore; ils quittèrent leurs chapeaux, se prosternèrent, firent le signe de la croix et se mirent à prier. Ils ne marquaient aucune terreur; ils agissaient comme on doit faire quand on est favorisé d'un miracle; ces cœurs simples montraient clairement que le miracle est pour eux une manifestation normale, toujours attendue.

Dans la dernière section, — la logique voudrait qu'elle fût une des premières, — nous retrouvons le travail aux prises avec la terre, la pierre, le bois, les métaux. L'examen des appareils scientifiques et des outils industriels, jusqu'à une époque récente, fait ressortir l'une des transformations les plus profondes qu'ait jamais subies l'esprit humain : l'abolition rapide et radicale du sens esthétique, tel qu'on l'entendait autrefois. Nos pères, fidèles à une tradition vieille comme l'homme, ne fabriquaient pas un seul produit qui n'eût quelques vestiges d'ornementation ; engins de travail ou instrumens de mathématiques, armes et meubles, boiseries et ferrures, tout, jusqu'aux plus vulgaires objets d'usage domestique, tout ce qui est ancien ici revêt une forme capricieuse, souvent charmante, et comporte des fantaisies surajoutées pour flatter les yeux. Depuis le commencement de notre siècle, l'ornementation se fait plus maigre, plus rare; on arrive à nos années; elle tombe brusquement, presque partout. Quelques industries de pur luxe la maintiennent dans les choses superflues, destinées au petit nombre; mais elle disparaît de tous les objets de première nécessité et de commun usage. Quand le goût artistique essaie de la ressusciter, il est stérile, parce que son effort factice va contre une loi générale. Et il ne s'agit pas ici d'une de ces oscillations historiques qui ramènent et remportent certains besoins; c'est la première fois que ce phénomène se produit depuis l'origine des sociétés. On peut l'expliquer par la valeur croissante du travail et de son coefficient, le temps; nous faisons simple pour faire davantage et plus vite; la force employée à produire est consommée tout entière en utilité, on n'en peut plus rien distraire pour l'amusement. Mais cette explication ne suffit pas. Notre œil a changé. Là où celui de nos devanciers exigeait les couleurs vives et le dessin imaginé, le nôtre réclame les teintes neutres, les lignes droites, les surfaces polies, en un mot l'étroite convenance entre la forme et l'emploi, sans rien de plus. C'est l'élimination progressive de l'instinct du sauvage, de l'instinct de l'enfant, qui était devenu en s'épurant le goût du beau, mais qui n'en procédait pas moins de ce principe : la recherche du jouet et de la parure avant celle de l'utilité. Le sens plastique s'est cantonné dans le domaine restreint de quelques arts; partout ailleurs, il est remplacé par le sens rationnel. Ce dernier nous façonne un monde plus sévère, plus triste aux yeux, mais imposant pour le regard intérieur, harmonique pour la pensée abstraite. L'ancien était beau comme un décor agréable; le nouveau n'a que la beauté d'un théorème de géométrie.

Cette dernière section prend fin avec les premiers essais du daguerréotype, de la photographie, du télégraphe. L'histoire rétros-

pective du travail est achevée; il va subir de nouvelles transformations et continuer ses destinées dans le palais des machines. Avec la chaîne de noms glorieux qui se déroulait en lettres d'or sur les frises, depuis l'entrée de la galerie, le cycle des grandes inventions se ferme. L'inventeur, au sens héroïque du mot, est une figure du passé; nous avons peu de chances de la revoir chez nous. Dans l'état actuel des sciences, leurs bienfaits ultérieurs ne seront que les applications de principes déjà connus; les routes sont étudiées dans toutes les directions, les points à explorer déterminés d'avance par la théorie. L'imprévu, le hasard de la trouvaille, n'ont plus guère de place dans le rayon de nos écoles et de nos sociétés savantes. Pour retrouver l'inventeur, il faut le chercher dans les milieux anciens du monde actuel, dans les groupes humains que notre civilisation n'a qu'imparfaitement pénétrés. Là, cette variété originale de l'*homo industriosus* fleurit encore. Je veux vous en présenter un, sans sortir de ce palais. Parmi tant d'âmes lointaines, différentes des nôtres, que l'Exposition a mises en branle et attirées dans notre sphère de travail, je n'en ai pas rencontré une plus intéressante.

A l'extrémité de la travée latérale qui relie le palais des Arts libéraux à celui des industries diverses, un emplacement est réservé à l'industrie rurale du peuple russe, à ces manufactures primitives dont la tradition se perpétue dans les villages du Dniéper et du Volga. Ces jours derniers, j'avisai là un petit éventaire qui porte cette enseigne : *Kosticof-Almasof, inventeur-mécanicien : Omsk, Sibérie.* — Sur l'établi s'entassent des modèles en carton, en liège, en fil de fer; manèges, moulins, moteurs hydrauliques, débarcadères flottans, filtres, fours de campagne, sentiers de chaîne pour les marais, que sais-je encore? vingt autres mécaniques, appropriées aux besoins particuliers du pays des vastes eaux. Kosticof-Almasof, le mécanicien *samooutchka*, comme ils disent (littéralement : autodidacte, qui s'est instruit tout seul), était assis au milieu de ses œuvres : un homme dans la force de l'âge, aux traits réguliers et intelligens, avec une pensée en travail sous la face calme du paysan russe. Je lui demandai son histoire; son regard s'anima, les paroles se pressèrent sur ses lèvres, sonnant la joie et la confiance de l'enfant abandonné qui entend une voix. Je traduis son récit; j'ai le regret de l'abréger, je n'y ajoute pas un mot :

« Je suis natif d'Omsk, en Sibérie. Depuis l'enfance, j'ai travaillé là dans les fabriques pour gagner mon pain. J'ai toujours été entraîné vers la mécanique; je regardais les machines, et je combinais des modifications, des perfectionnemens; à mes momens de

liberté, je construisais de petites machines en manière de jouets. Je n'avais qu'un désir, trouver les moyens de m'instruire quelque part et d'essayer mes inventions. J'entendis qu'on faisait une exposition à Ekatérinenbourg, dans l'Oural, et l'idée me vint de m'y rendre. Mais comment arriver jusque-là? Je résolus de mettre en gage mon isba; vous savez, maintenant, on donne de l'argent sur les maisons, dans les banques. Je touchai 80 roubles; c'était trop peu : j'arrachai les pieux de la palissade, je les vendis aux voisins. Je laissai une partie de l'argent à ma mère et à mes sœurs, et je partis, emportant mes modèles. Le général-gouverneur eut connaissance de moi, il me montra des bontés; on m'amena à Ekatérinenbourg et j'y reçus un brevet. Quelque chose me poussait à continuer plus loin, dans le monde de Dieu. Je parvins à Kazan; j'y rencontrai une dame, une bonne âme, qui me conduisit à Kharkof. Mon bonheur voulut que là aussi il y eût une exposition; je reçus un second brevet. Un acteur des théâtres, André Bourlak, s'intéressa à moi et me mena à Moscou, me disant que là je pourrais apprendre. A Moscou, je fis la connaissance d'un marchand; il me donna quelques avis et me mit en rapport avec un certain Américain. Celui-là regarda attentivement mes modèles, il voulait en prendre plusieurs, il me proposa cent roubles. Cette affaire ne me paraissait pas pure; j'en écrivis à André Bourlak, qui avait rejoint son théâtre, à Pétersbourg; il me répondit de laisser là l'Américain et m'envoya un peu d'argent, en me conseillant de venir à Pétersbourg. De bonnes gens m'adressèrent au quartier impérial, à une personne très importante, le général Richter. Il a parlé de moi à Sa Majesté elle-même! On me fit recevoir dans les usines de l'état; je restai quelques mois dans celle de la marine, à Cronstadt, puis dans une autre. Je regardais, j'apprenais; je vis bien que plusieurs de mes inventions étaient déjà inventées, et qu'on faisait beaucoup mieux; mais je perfectionnais les autres, qui sont bonnes. Un an se passa; on commença à parler autour de moi de l'exposition de Paris; je n'avais plus qu'une idée, y aller. Par bonheur notre général-gouverneur de Sibérie arriva à Pétersbourg; il fut si bienveillant pour moi, il m'ouvrit un nouveau crédit, et sur sa demande on m'amena à Paris. Ici, quand j'ai visité la galerie des machines, j'ai bien vu ce que c'était! Je voudrais y étudier, et puis, si c'est possible, étudier aussi en Angleterre; mais pas trop longtemps : je veux retourner dans ma Sibérie. Jusque-là, ce ne sera pas facile de vivre. Le commissaire de la section, Andréef, m'a aidé; il est mort l'autre semaine, il est dans le royaume céleste. Je ne connais plus personne, je n'entends pas la langue; le plus triste, c'est que le jury a passé une première fois devant mes ma-

chines sans s'arrêter. Une famille m'avait pris en pension, elle va partir. Mais ce n'est rien ; l'argent viendra, quand je vendrai mes machines ; sûrement, elles se vendront. »

Et il se mit à me les expliquer avec feu, ses machines. J'ignore ce qu'elles valent, peut-être rien pour nous ; je sais seulement qu'en Russie il faut accommoder les instrumens de travail aux lieux et aux hommes ; dans les régions reculées où l'eau et le vent seront longtemps les seuls moteurs économiques, j'ai vu des appareils très primitifs, à la fois simples et ingénieux, rendre plus de services que nos engins délicats. — Tandis qu'Almasof poursuivait ses explications, je le regardais avec un serrement de cœur. Faute de connaître les premiers principes, voilà un homme qui a dépensé de grands efforts d'intelligence pour rouvrir à lui seul le sillon déjà creusé par l'élite de l'humanité, pour réinventer l'ABC de la science, comme l'enfant de génie qui retrouvait les propositions d'Euclide. De deux choses l'une : ou ce pauvre garçon n'a refait que du vieux neuf, et c'est le naufrage certain ; ou il y a quelque chose de pratique dans son bagage, et c'est encore le naufrage probable. « L'Américain » de Moscou se trouvera partout, dans toutes les nationalités, pour exploiter cette brebis désignée à la tonte. Le paysan d'Omsk ne soupçonne pas la férocité de la bataille, la lourdeur des poids à soulever pour réussir dans ce monde supérieur qui l'attirait ; fasciné par le rayonnement de notre Paris, il nous est arrivé de si loin, d'aventure en aventure, portant vers nous son petit espoir tenace, comptant sur les bonnes dames et les braves acteurs qui ramassent en route les délaissés. Le voilà perdu dans notre tourbillon, seul, quasi-muet. Quelle que soit la valeur de ses travaux, l'homme est de la race droite et forte. Si ces lignes passent sous les yeux de quelques-uns, parmi nos ingénieurs et nos savans, je les supplie de jeter un regard sur l'éventaire d'Almasof et de prendre la mesure de ses aptitudes ; l'inventeur sibérien leur rappellera les précurseurs qui ont préparé leurs triomphes actuels, qui cherchaient, devinaient, croyaient ainsi, il n'y a pas si longtemps ; en souvenir de ces ancêtres, ils voudront tendre la main à ce frère attardé.

Il m'a retenu, et le palais des Arts libéraux contient encore tant de choses dont j'aurais dû parler ! Elles attendront : une âme, c'est plus précieux que les choses. On me pardonnera de passer rapidement devant l'exposition pénitentiaire du ministère de l'intérieur, qui développe sur le pourtour du rez-de-chaussée ses collections de chaussons de lisière. Pourtant, les plus industrieux des hommes, ce sont encore les détenus. On nous exhibe leurs travaux de fantaisie, leurs chefs-d'œuvre en mie de pain, en plumes, en brins de

salsepareille; l'un d'eux, ayant patiemment colligé ces brins, est parvenu à tresser une très belle corde d'évasion avec ce dépuratif. Ils font même des vers : voici plusieurs cantates composées pour le 14 juillet par les pensionnaires de Gaillon. On en reçoit parfois de pires, et qui n'ont pas l'excuse de la maison centrale. Le public se porte vers la section rétrospective : des fers, des brodequins, des chevalets, des gravures lamentables, le supplice de Calas, l'écartèlement de Damiens, bref toutes les abominations de l'ancien régime jusqu'en 1789; à partir de cette date, l'homme devient doux comme un agneau. Sur deux socles opposés, avec ces mentions en grosses lettres : *Autrefois*, *aujourd'hui*, — deux condamnés de cire; celui d'autrefois, en haillons, hâve, hirsute, ferré aux chevilles sur sa botte de paille, menace du poing la société; celui d'aujourd'hui, angélique, rasé de frais, bien vêtu, lit un bon livre, en s'appuyant sur sa pioche, dans un parterre de gazon et de fleurs. Il y a des fleurs à ses pieds. Qui donc parlait du grand nombre des récidivistes? Voilà une concurrence redoutable pour les pauvres industriels qui montrent les horreurs de l'inquisition à la foire de Neuilly.

Montons dans les salles du premier étage : c'est le quartier-général de l'enseignement à tous les degrés, primaire, secondaire, supérieur. Ses trophées commençaient déjà au rez-de-chaussée; ils débordent sur les pavillons de la Ville de Paris, et un peu partout. La pédagogie expose avec orgueil ses écoles de tout ordre, les bibliothèques populaires, les laboratoires, les méthodes nouvelles, les nouveaux lycées de garçons, de filles, les tableaux comparés où les vieilles taches noires de l'ignorance s'éclaircissent rapidement, depuis quelques années. Tout nous parle des sacrifices consentis pour donner à tous la plus grande somme d'instruction possible; et l'esprit rencontre ici les plus cruels problèmes qui puissent l'assaillir. — A-t-on bien fait? Oui, nous dit un commandement intérieur plus fort que tous les raisonnemens. — A-t-on fait du bien? C'est une autre question, insoluble, parce qu'elle est mal posée. Écartons la phraséologie de boniment électoral; l'expérience personnelle et l'observation s'accordent pour nous démontrer que l'instruction, — je ne dis pas la science, apanage de quelques rares élus, — ne rend l'homme ni plus moral, ni plus heureux; elle augmente l'intensité générale de la vie, et c'est tout. Consultez vos tables de criminalité, vos tables de suicides. Il faut donner l'instruction comme il faut donner du pain, sans plus d'illusion sur l'effet vertueux de ce don. Le pain restaure nos forces pour le bien ou pour le mal, indifféremment. Ainsi de l'aliment intellectuel. Suivant la nature de celui qui le reçoit, l'usage qu'il en fera,

le milieu que vous lui préparez, cet aliment décuplera ses forces pour le bien ou pour le mal. En d'autres termes, vous avez surchargé les deux plateaux de la balance, celui du bien et celui du mal ; vous n'avez rien changé à leur équilibre, qui reste constant. Pour ce qui est du bonheur, si ce mot a un sens, l'instruction ne saurait le procurer, puisqu'elle sert notre instinct d'inquiétude contre notre instinct de repos ; elle ne peut être une condition de bonheur, puisqu'elle accroît la concurrence vitale, l'effort pénible des mieux doués, l'élimination des plus faibles ; mais comme elle hausse par là les moyennes de l'effort, elle est une condition de grandeur. En la répandant, on reste dans le plan naturel, dans le plan providentiel, qui est d'élever les individus et les sociétés par plus de labeur, pour ne pas dire plus de souffrance. Si vous disiez la vérité aux hommes, vous leur parleriez ainsi : « Je t'envoie à l'école comme au régiment, pour y apprendre l'exercice en vue d'une bataille d'autant plus acharnée que tu le sauras mieux et que vous serez plus nombreux à le savoir; d'une bataille qui a pour fin dernière de grandir la collectivité au prix de ton repos, de ton bien-être, et parfois de ta vie, à toi individu. » Vous abusez les hommes en leur présentant l'instruction comme une panacée à leurs maux. Mais je reconnais qu'en les abusant pour les élever, vous rentrez encore dans le plan naturel, dans la sublime duperie instigatrice de la vie terrestre. Voilà pourquoi j'applaudis à tout ce que vous me montrez ici, par des raisons qui ne sont point habituellement les vôtres, et avec cette réserve que vous aurez fait un travail de dément, si ayant labouré le champ vous n'y semez pas de bonnes graines, si vous en semez de vénéneuses.

A ce même étage, dans la galerie en retour, toute la librairie, tous les éditeurs, tous les livres ; à la suite, toute la photographie, cet art envahissant, toutes les figures connues et inconnues. — Il y a trop de choses dans ce palais : l'histoire de l'homme, toutes les connaissances, tous les arts, et des idées embusquées derrière chaque objet... Le grand Bouddha lui-même prend un air de lassitude, et cependant il semble dire : tout n'est pas ici. — Sortons, allons respirer.

Sur le seuil, une musique m'appelle ; elle part du cabaret roumain. Je reconnais ces hommes aux vestes blanches soutachées de lisérés noirs, ces yeux languissans dans des visages énergiques, ces physionomies qu'on voit peintes sous la tiare et le manteau des hospodars, aux murs des vieilles maisons moldaves. Quand ils veulent bien jouer des mélodies nationales, au lieu des valses italiennes, leur orchestre rencontre des sonorités étranges, dans l'accord des violons, de la guitare et de la flûte de Pan. Alors, ces cordes et ces roseaux contiennent tous les délires de la passion,

toutes les larmes qu'a jamais bues la terre; il passe là des notes qui mettent à nu toutes les places meurtries du cœur. Elles le remportent en arrière, bien loin, par-delà les années abolies; dans un cabaret semblable où jouaient ces mêmes Lautars, à Ferestréou. C'est tout près de Bucharest; alentour, l'immense plaine en juillet n'est qu'une seule gerbe de blé. On allait à Ferestréou au soleil couchant, qui traînait ses flammes sur les vagues rousses de cette mer d'épis; jusqu'aux premières étoiles, les Lautars raclaient leurs arpèges et jetaient leurs chansons insensées; elles fuyaient sur les blés à la forte odeur comme des cris de bêtes blessées, faisant lever de la nuit les rêves où l'on voit tout; mais alors, ces rêves se levaient en avant, dans l'illimité du désir et de l'espérance, ils appelaient; maintenant, il faut retourner la tête pour les distinguer encore, loin, derrière... Le Bouddha avait raison, tout n'est pas là-haut, sur les bancs de la classe où le pédagogue prétend donner la science intégrale. Les hommes lui échappent pour demander à des Bohémiens ce que le magister ne sait pas exprimer. Tous les hommes : écoutez monter ces musiques diverses de chaque point de l'Exposition, de partout où sont campés les représentans de quelque peuplade; réveillez les vieux airs qui dorment dans les épinettes et les clavecins de ces collections, dans la boutique du luthier gothique, et jusque dans le bois de cette harpe exhumée d'un tombeau d'Égypte, où elle gardait les soupirs immémoriaux du Nil. De toujours, de partout, l'unanime concert s'élève, couvrant le bruit des machines et des métiers. Comme tout ce que nous voyons ici, il nous fait mesurer les innombrables échelons de l'ascension humaine, depuis l'extrême barbarie jusqu'à l'extrême raffinement, depuis le Canaque et le Malais qui frappent sur des pots de fer devant leurs paillotes, jusqu'au dôme central où M. Widor joue une fugue de Bach sur le grand orgue Cavaillé; mais enfantine ou savante, avec ses moyens inégaux d'expression, c'est la langue universelle, fraternelle, le fond de la méditation du Bouddha, la voix qui dit à tous les mêmes choses, les seules nécessaires, qui évoque pour chacun de nous son rêve de Ferestréou, ce rêve qu'on a trouvé dans le berceau, qu'on emporte à la tombe, et dont on attend la réalisation au-delà.

En attendant, debout. L'heure n'est pas au rêve. Les idées, les obsédantes idées nous rappellent dans ces galeries. Elles gîtent là comme le charbon dans le puits de mine, sollicitant le mineur d'aller extraire de ces ténèbres de quoi faire un peu plus de lumière. Rentrons dans les galeries, pour y chercher les matériaux qui éclaireront notre prochain entretien.

EUGÈNE-MELCHIOR DE VOGÜE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 août.

Si ce n'était le lendemain avec son inconnu, avec ses réveils, il y aurait plaisir à voir comment, dans ce pays aux impressions changeantes, dans cette ville qui s'appelle la ville-lumière, on oublie la politique, les élections, le Centenaire, la haute-cour et le reste, pour recevoir les têtes couronnées sous la république.

Paris, il est vrai, n'a point eu jusqu'ici la fortune de compter parmi ses hôtes les rois de l'Occident, qui sont occupés ailleurs, qui passent des revues de leurs armées et de leurs flottes pour le bien de la paix. Il a vu tout au plus quelques princes de l'Europe, en vacances, qui ont passé sans bruit. En revanche, il a reçu les rois de l'Orient : le souverain de la Grèce, le shah de Perse, des princes de l'Annam, — et même un roi nègre, qui n'a pas eu le temps d'étudier les droits de l'homme. Le shah de Perse, une vieille connaissance des dernières expositions, a eu entre tous, depuis quelques jours, le privilège d'être le héros du moment, l'hôte bienvenu et fêté. M. le président de la république, M. le président du conseil, M. le ministre des affaires étrangères, la population elle-même, rivalisant de bon accueil, ont mis tout leur zèle à faire honneur au roi des rois. On lui a offert tout ce qu'il pouvait désirer, peut-être même plus qu'il ne désirait, des banquets, des galas, une représentation à l'Opéra, une promenade à Versailles, le spectacle toujours nouveau de l'Exposition, avec les musiques jouant l'hymne persan. Il s'est montré constellé de diamans, il a distribué des décorations au monde officiel, de l'argent aux exposans, des complimens à ceux qui se contentent de peu. Il a eu tous les succès,— il a éclipsé le roi Dinah-Salifou! Paris s'arrangerait visiblement de recevoir des princes, fût-ce des princes orientaux; il s'en arrangerait peut-être mieux que des célébrations subreptices et suspectes de l'anniversaire du 10 août, que le conseil municipal se permet sous le regard complaisant et paternel des ministres, trop occupés, sans doute, à fêter

le shah. Malheureusement tout a une fin, les galas comme tout le reste. Les rois d'Orient sont partis, Dinah-Salifou lui-même est parti, — et les illustres visiteurs de la tour Eiffel ne sont pas à la frontière que déjà on est ressaisi par la politique. On est à peine sorti des élections des conseils-généraux qu'il faut songer et se préparer aux élections de la prochaine chambre. On se retrouve surtout en présence de ce procès qui se déroule depuis quelques jours au Luxembourg, qui n'a rien des mille et une nuits persanes, qui semble résumer et concentrer nos incohérences, nos faiblesses, nos corruptions, nos misères, notre désorganisation morale et politique depuis quelques années.

Le voilà ouvert, en effet, même déjà à peu près clos, cet étrange procès qui s'instruit depuis quelques mois, où celui qui fut le général Boulanger, captant les multitudes, est accusé d'attentat contre les institutions, de complot contre la sûreté de l'état, de détournement des deniers publics dans ses fonctions de ministre de la guerre. Les complices ne comptent pas ; c'est M. Boulanger qui seul est l'accusé, qui est mis en cause dans ses actes, dans ses ambitions, dans ses intrigues, dans son rôle de conspirateur ou d'agitateur. A dire vrai, tout n'est pas clair, il y a bien des points obscurs et délicats dans cette triste affaire, dans la manière dont elle a été engagée et conduite jusque devant cette haute-cour qui en décide à l'heure qu'il est. On a beau s'en défendre, on s'est un peu trop exposé à confondre la justice et la politique, à paraître charger le sénat de l'exécution sommaire d'un personnage dont on ne savait comment se défaire. Il a pu aussi sans contredit s'élever des doutes sur la qualification des actes incriminés, sur les juridictions, sur la compétence du sénat, — et des hommes sérieux, comme il y en a au Luxembourg, ont pu manifester ces doutes, même décliner au dernier moment le mandat de juges, sans être suspects de faiblesse pour un accusé peu intéressant. De plus, le réquisitoire même que vient de prononcer M. le procureur-général Quesnay de Beaurepaire et qui n'a pas duré moins de trois jours, ce réquisitoire est visiblement une œuvre passionnée et diffuse qui abuse par trop des interprétations violentes, des indiscrétions inutiles, et des divulgations scandaleuses. Oui, sans doute, il y a de la passion, des impatiences d'adversaires, des irrégularités dans ce procès, dans ces dialogues entre un ministère public, qui s'affranchit des usages du jugement par contumace pour parler trois jours, et un accusé qui envoie de l'exil ses défenses, mêlées d'outrages, sous la forme de manifestes au peuple français. C'est possible. Le fond n'existe pas moins. Rien ne manque pour faire de cet étrange procès un des épisodes les plus curieux, les plus instructifs et les plus édifians d'un temps fertile en versatilités et en fortunes de faction.

Qu'il y ait attentat ou qu'il n'y ait point attentat, qu'il y ait complot et concussion ou qu'il n'y en ait pas, qu'on fasse la part de la passion, des exagérations, de l'abus des petits papiers, il en reste toujours as-

sez pour dissiper le mirage de cette vaine et périlleuse popularité qui a retenti depuis quelques années. Ce qui se dégage avec assez de clarté et de précision du fatras des révélations et des contradictions suffit à réduire le personnage à ses vraies proportions, celles d'un ambitieux assez vulgaire, d'un agitateur sans scrupule et sans frein. Il est certain que du jour où il a entrevu la chance d'un rôle public, M. Boulanger a eu cette force d'une idée fixe que lui attribue M. le procureur-général de Beaurepaire, et, à défaut d'autre mobile, il a eu la passion du pouvoir et de ses avantages. Il a tout subordonné à son ambition et à la fortune qu'il rêvait. On peut le suivre pas à pas dans sa carrière, déjà en Tunisie comme au ministère, briguant à tout prix la popularité, tour à tour obséquieux avec ceux dont il a besoin et oublieux de ceux dont il ne peut plus se servir, abaissant sa dignité de soldat aux plus vulgaires dissimulations, aux plus inavouables manœuvres. Il marche entouré de gens tarés, repris de justice ou autres, de personnages suspects qu'il croit dérober à la police et que la police lui reprend bientôt, flattant les radicaux pour s'en faire un appui, payant les journaux et les brochures qui chantent ses louanges, faisant diffamer ceux de ses collègues de l'armée en qui il pressent des rivaux, essayant de briser ceux en qui il voit des obstacles. C'est assurément un personnage curieux, à peu près dénué du plus simple sens moral et se croyant tout permis, mêlant la ruse à la forfanterie, le calcul à une apparente cordialité, les plaisirs équivoques aux intrigues de l'ambition, — et au bout du compte, vivant on ne sait de quoi, en prétendant entretenu par des complices qui spéculent sur sa fortune ou par des dupes qui croient servir un intérêt politique. Rien de plus vrai : l'histoire est complète et instructive, le portrait est saisissant, l'homme est moralement jugé. Il reste cependant toujours un problème. Comment cette fortune s'est-elle élevée ? Comment un homme qui n'avait pour lui ni un passé plus brillant que d'autres, ni l'éclat du talent, ni l'autorité des services, a-t-il pu arriver à être une sorte de puissance menaçante pour les pouvoirs publics, pour la paix publique ? Après tout, M. Boulanger ne s'est pas fait tout seul, et M. le procureur-général Quesnay de Beaurepaire ne s'est point aperçu qu'en faisant l'histoire d'un homme, il faisait involontairement l'histoire des dernières années ; il rendait plus sensible l'état moral et politique où un phénomène aussi extraordinaire a pu se produire.

C'est là précisément ce qu'il y a de grave, en dehors de tout ce que les juges peuvent décider. Évidemment, si M. Boulanger a pu devenir un personnage à la popularité malfaisante, c'est qu'il a trouvé toutes les complicités de partis, c'est que le terrain lui a été préparé. On affecte sans doute de s'excuser, on croit se dégager de toute responsabilité en prétendant aujourd'hui qu'on ne le connaissait pas, qu'on ne pouvait pas soupçonner ce qu'il méditait, ce qu'il allait devenir. On en savait, ou dans tous les cas on ne tardait pas à en savoir assez pour

ne pas se méprendre longtemps, et la raison qu'on ne dit pas, c'est qu'on croyait trouver en lui un instrument merveilleux, le général républicain, le ministre des réformes radicales qui allait épurer l'armée et mettre le sac au dos des curés! On lui passait tout pour son radicalisme. Nous avons entendu raconter qu'un homme aussi intelligent que sérieux, qui avait vu le remuant soldat à l'œuvre, s'était fait un devoir, lorsqu'il en était temps encore, d'éclairer le président de la république qui était alors à l'Élysée, et le président de la république lui aurait répondu que jamais, tant qu'il serait aux affaires, il ne laisserait M. Boulanger entrer au ministère de la guerre. Trois mois après, M. Grévy acceptait ou subissait M. Boulanger, qui lui était imposé comme chef de l'armée par les radicaux. On savait bien pourtant que, comme commandant de la Tunisie, il avait risqué de compromettre le protectorat par ses façons de petit Bonaparte, et que plus tard revenu à Paris, établi à l'hôtel du Louvre, il affectait déjà une sorte de suprématie sur l'armée, cherchant à attirer généraux et officiers : on n'en tenait compte. — On savait bien, on devait savoir, lorsqu'il était au ministère de la guerre, qu'il se livrait à toutes les intrigues, qu'il allait un jour jusqu'à prétendre écrire de son chef à l'empereur de Russie, qu'il employait les fonds secrets à distribuer ses portraits, ses apologies, — et on ne faisait rien! On savait bien qu'il manquait audacieusement à la vérité en désavouant les lettres qu'il avait écrites à M. le duc d'Aumale, — et on ne faisait rien, on trouvait que c'était un bon tour! On savait bien, lorsqu'il dut quitter le ministère de la guerre, qu'il avait tout compromis, — et cependant, même à ce moment, quelques-uns des hommes qui étaient hier, qui sont encore aujourd'hui ministres, refusaient le pouvoir si on ne leur laissait pas M. Boulanger comme collègue. On savait bien que, ministre ou général, il n'était qu'un soldat indiscipliné, un agitateur intéressé, — et on lui donnait encore le commandement d'un corps d'armée.

On ne faisait rien, ou ce qu'on essayait, on le faisait gauchement, tardivement. Ce n'est que lorsque l'ambitieux émancipé, enivré de sa popularité par l'élection parisienne du 27 janvier, a eu complètement levé le masque, qu'on s'est réveillé dans une sorte d'effarement. Et alors on a repris toute cette histoire, qui, en étant l'accusation d'un homme, est aussi l'aveu des entraînemens et des défaillances des partis. On n'a pas craint de déchirer les voiles, nous en convenons. On a tout dit, peut-être même plus qu'on ne devait, particulièrement pour d'utiles services d'informations secrètes qui n'ajoutent rien au procès et qu'on n'a pas besoin de livrer aux malignités extérieures. On a déployé d'une main assez brutale devant le pays cet écœurant spectacle de manœuvres suspectes, d'intrigues vulgaires, de menées ambitieuses, de dilapidations, d'actes d'indiscipline qui, après tout, ne sont devenus possibles que parce qu'ils ont été encouragés ou tolérés, parce qu'il n'y

a pas eu, depuis quelques années, des gouvernemens pour les prévenir ou les réprimer.

Le mal est fait aujourd'hui, dira-t-on, il n'y a plus qu'à le réparer, en commençant par mettre hors de combat celui qui a troublé la paix publique. Soit, c'est l'affaire de la haute-cour. Qu'on prenne bien garde, cependant, que ceci n'est peut-être pas un accident fortuit et éphémère, qu'en peu de temps c'est la seconde explosion d'anarchie politique et morale qui se produit. Il y a deux ans à peine, c'était un autre procès, l'affaire Wilson, qui dévoilait de honteux trafics, des simonies, des marchés de faveurs publiques, auxquels le palais même du chef de l'état prêtait un asile, et dont tous les complices ne sont peut-être pas encore connus. Aujourd'hui c'est l'affaire Boulanger qui, avec d'autres nuances, sous une autre forme, révèle des troubles profonds, et le premier mouvement du pays est de voir dans ces explosions périodiques, dans ces accès de corruption publique le résultat naturel d'une désorganisation croissante de toutes les forces morales et administratives. L'affaire Boulanger n'est qu'un symptôme. L'homme peut disparaître, il peut du moins être singulièrement diminué par une condamnation. Ce sera, si l'on veut, un danger du moment écarté : qu'en sera-t-il de plus, si la situation reste la même, si les républicains, pour guérir le mal, n'ont pas d'autre secret que de s'obstiner dans leurs abus de domination, dans les passions de parti et de secte qui ont créé le danger? Au fond, c'est de cela qu'il s'agit, et ce serait une étrange méprise de croire que le pays n'attend qu'une condamnation, qui est déjà d'ailleurs un fait accompli, pour se sentir rassuré, désintéressé dans ses griefs et ses mécontentemens, sous le bienheureux régime de la concentration républicaine qu'on lui promet encore. Si les récentes élections des conseils-généraux, que M. le ministre de l'intérieur Constans arrange à sa manière, ont un sens, elles prouvent au contraire que, sans s'inquiéter de M. Boulanger et de sa fortune, le pays reste ce qu'il est, que le mouvement instinctif de défense conservatrice qui s'est ravivé depuis quatre ou cinq ans persiste partout plus que jamais. Elles signifient que la France, sans appeler des révolutions nouvelles, demande avant tout une politique de modération et de prévoyance telle qu'elle n'en soit pas toujours à se débattre entre la menace des désorganisations radicales et la menace des aventures césariennes.

A voir comment tout marche en Europe, dans les autres pays comme en France, on pourrait se proposer un problème étrange et piquant. Si la paix, que tout le monde affecte de désirer, semble souvent si précaire, si tout ce qui touche aux affaires générales, aux rapports des peuples et des gouvernemens est l'objet de tant de commentaires à perte de vue, de tant de préoccupations et de contradictions, quel est le secret de cette perpétuelle tension des choses? Par qui la paix serait-elle donc réellement et positivement menacée? as-

surément ce n'est point en France, dans la France d'aujourd'hui, qu'il y a des projets de prochaines entreprises extérieures, des préméditations guerrières. La France n'y songe guère; elle est partagée entre des affaires intérieures qui lui restent à régler par ses élections, qui ne laissent pas d'être difficiles, et l'entraînement presque naïf avec lequel elle se livre à tous les attraits d'une exposition devenue le rendez-vous du monde, l'occasion de fêtes indéfinies. Non, ce n'est pas de la France que soufflent les mauvais vents. D'un autre côté, cependant, il est certain qu'il y a des états, des gouvernemens qui font comme si la paix était menacée, sauf à accuser les autres de ce qu'ils font eux-mêmes. Il y a des pays où les journaux passent leur vie à agiter l'opinion par les bruits qu'ils répandent, par leurs polémiques irritantes. On ne veut que se défendre, sauvegarder la paix, c'est convenu, c'est depuis longtemps le mot d'ordre! C'est pour le bien de la paix qu'on multiplie les précautions soupçonneuses aux frontières, qu'on arme avec précipitation les côtes comme si la guerre était sur le point d'éclater, comme si on allait être attaqué; c'est pour la paix qu'on signe des traités militaires préparant les plans de campagne, qu'on s'essaie à nouer l'alliance de toutes les forces, à entraîner les peuples les plus étrangers aux querelles continentales dans des coalitions menaçantes! En sorte que les grands protecteurs de la paix sont précisément ceux qui contribuent le plus à émouvoir l'opinion, à créer le danger par leurs agitations et leurs combinaisons. Le meilleur préservatif contre ce travail continu et dangereux, c'est de le connaître, de le suivre avec sang-froid et de ne s'en préoccuper que dans la mesure de prévoyance nécessaire. Pour l'instant, on n'en est pas encore heureusement aux extrémités, et une fois de plus, pour cet été, tout semble devoir se passer en voyages plus ou moins retentissans, en visites entre souverains.

La France a ses fêtes de l'Exposition, qui sont le gage ou le signe le plus évident des goûts pacifiques auxquels elle ne renoncerait que si elle était défiée, si on la poussait à bout; les souverains ont leurs entrevues, leurs représentations et font leurs voyages d'agrément ou de cérémonie qui piquent toujours la curiosité et ont leur intérêt. L'empereur Guillaume, avec son impatience de jeunesse, est visiblement de ceux qui ne se plaisent pas longtemps au repos dans un palais, qui aiment le bruit, le mouvement et l'ostentation. Il y a quelques jours il était pour sa santé sur les côtes de la Norvège, respirant l'air de la mer. A l'heure qu'il est, il est à Berlin, recevant l'empereur François-Joseph qui lui rend sa visite, qui, à défaut de galas de cour peu faits pour son deuil de père, ne peut éviter de voir défiler devant lui les régimens allemands et a l'occasion, peut-être peu désirée, d'achever sa réconciliation avec les vainqueurs de Kœniggrætz. Dans l'intervalle le jeune et impétueux empereur d'Allemagne a fait définitivement son voyage en Angleterre; il est arrivé escorté par son escadre dans les eaux britan-

niques pour faire sa visite à sa grand'mère, la reine Victoria, à Osborne. A dire vrai, l'empereur Guillaume a mis le temps à décider son voyage, à aller dans la famille de sa mère, l'infortunée veuve de l'éphémère empereur Frédéric III. Il a commencé par visiter toutes les cours de l'Europe. Il est allé à Peterhof, où il a peut-être trouvé plus de politesse que de sympathie. Il est allé à Vienne, où sa jeune présomption n'a peut-être pas toujours respecté le sentiment autrichien. Il est allé à Rome presque en empereur suzerain et il y a trouvé tous les hommages. Il est allé partout, chez ses alliés comme dans les petites cours d'Allemagne. Il n'était pas pressé, on le sent, d'aller en Angleterre. Il y avait vraisemblablement des souvenirs de scènes de famille, des froissemens intimes, auxquels il fallait laisser le temps de s'effacer ou de s'apaiser, et encore le jeune empereur n'est-il allé à Osborne qu'en visiteur privé, en évitant d'aller à Londres, de rechercher les réceptions officielles; mais les premiers momens passés, et à part le caractère relativement privé de la visite de l'empereur, il est clair que rien n'a été négligé pour faire honneur à un des plus puissans souverains de l'Europe, petit-fils de la reine. On lui a offert le spectacle d'une revue de la flotte, du déploiement de la puissance navale de l'Angleterre dans les eaux de Spithead. On lui a procuré le plaisir de voir défiler les soldats anglais à Aldershot. Le prince de Galles lui-même a fait des frais pour son neveu impérial. Guillaume II a reçu le titre d'amiral honoraire de la marine britannique, et, à son tour, pour bien faire les choses, il a donné à sa grand'mère, la reine Victoria, le titre peut-être un peu imprévu de colonel d'un régiment de dragons de la garde prussienne. Bref, on s'était peut-être abordé avec un peu d'embarras, avec les souvenirs des drames de famille de l'an dernier; on a fini par des effusions officielles au départ, par tous les témoignages extérieurs de la cordialité. Voilà qui est au mieux!

Après cela n'y a-t-il rien de plus? Cette visite de famille n'aurait-elle point aussi quelque portée politique et n'y aurait-il pas eu dans l'île de Wight quelque négociation mystérieuse entre lord Salisbury, qui était auprès de la reine, et le comte Herbert de Bismarck, qui était du voyage, qui accompagnait son jeune souverain? Les journaux allemands, qui voient tout en grand et qui ne peuvent pas supposer que l'empereur se dérange pour rien, n'ont pas manqué de donner d'avance au voyage de Guillaume II la signification d'un événement des plus importans. Il y a des journaux anglais qui, eux aussi, se sont plu à voir dans la présence de l'empereur d'Allemagne à Osborne le signe d'un rapprochement politique. Peu s'en est fallu que l'Angleterre ne fût représentée dès ce moment comme disposée à entrer par des engagemens précis et décisifs dans la triple alliance. On a parlé de la coopération éventuelle de la puissante armée allemande et de la puissante flotte anglaise. Guillaume II lui-même a prononcé quelques paroles qui ont pu prêter à plus

d'une interprétation. Peut-être s'est-on un peu laissé aller à une illusion, à une réminiscence des grandes coalitions d'autrefois. On n'en est pas là vraisemblablement. Rien n'indique que l'Angleterre veuille se lier par des traités en vue d'événemens inconnus, et surtout que le peuple anglais fût disposé à se prêter à cette politique. Que lord Salisbury et le comte Herbert de Bismarck aient pu s'entretenir des affaires du jour, de Zanzibar, où Anglais et Allemands ne sont pas toujours d'accord, de l'insurrection crétoise, qui vient d'être l'objet d'une note du gouvernement hellénique, des Balkans ou de l'Egypte, c'est possible, c'est même assez probable. Ils ont pu échanger leurs vues, même se promettre un certain accord, — toujours, bien entendu, pour le maintien de la paix; au-delà, selon toute apparence, l'Angleterre ne s'est engagée à rien, — à rien de positif. Quel avantage aurait-elle à entrer dans des combinaisons continentales, à prendre parti dès ce moment? Elle est bien plus puissante en gardant sa liberté d'action qu'en se liant par des traités. Elle est toujours sûre, — si elle le veut, — d'avoir des alliés dans les questions qui touchent à sa politique et à ses intérêts, sans se laisser entraîner prématurément et hors de propos dans des coalitions dont d'autres recueilleraient les bénéfices.

C'est assez pour l'Angleterre de rester libre et disponible pour garder son influence, de suivre ses affaires. Elle en a partout dans le monde. Lord Salisbury, dans un banquet récent de Mansion-House ou dans les séances du parlement, a paru jusqu'ici suffisamment rassuré sur le maintien de la paix générale; il n'a parlé que de deux affaires qui pourraient à des degrés divers préoccuper l'Europe, dont l'une au moins a un intérêt direct et personnel pour l'Angleterre. La première de ces affaires est cette insurrection crétoise qui se prolonge, qui s'aggrave même. Jusqu'ici cette insurrection avait gardé un caractère tout local, selon le mot de lord Salisbury. La Porte semblait partagée, comme elle l'est souvent, entre le système des concessions et les répressions décousues, inefficaces. La Grèce évitait de se compromettre et restait dans une habile neutralité. Depuis quelques jours, les événemens ont marché. La Porte s'est décidée à envoyer des forces et un nouveau gouverneur, Chakir-Pacha, avec des pouvoirs extraordinaires pour en finir avec le mouvement crétois. La Grèce, de son côté, a cru devoir adresser une note à toutes les puissances pour appeler leur attention sur les affaires de l'île insurgée. C'est ici que la question se complique. La Grèce a-t-elle agi spontanément, a-t-elle obéi à quelque instigation secrète en s'adressant à tous les cabinets de l'Europe? Comment et sous quelle forme les puissances pourraient-elles intervenir, et quelle solution pourraient-elles proposer? Lord Salisbury s'était déjà hâté de décliner toute idée d'accepter pour l'Angleterre le protectorat de la Crète, et la communication du cabinet hellénique paraît avoir été reçue avec une réserve peu encourageante à Londres. Si lord Salisbury et le

comte Herbert de Bismarck se sont entretenus des affaires de l'île de Crète, à laquelle l'Allemagne s'intéresse par suite du prochain mariage d'une jeune sœur de l'empereur Guillaume avec le prince héritier de la couronne de Grèce, il est peu probable qu'ils se soient entendus sur une solution qui aurait, dans tous les cas, à obtenir l'assentiment des autres puissances, sans parler de la Porte elle-même.

L'Angleterre, d'après le langage de lord Salisbury, semblerait assez peu disposée à précipiter les choses de ce côté, d'autant qu'elle a une affaire qui l'intéresse beaucoup plus : celle de l'Égypte. L'Angleterre n'est point évidemment pressée de quitter les bords du Nil, de faire honneur à ses engagemens, qu'elle a eu d'ailleurs l'art de subordonner à la sécurité intérieure de l'Égypte. Elle ne manque jamais de prétextes pour prolonger son occupation, et elle vient d'être servie une fois de plus selon ses vœux par un événement heureux pour ses armes comme pour sa politique. Les bandes soudanaises du mahdi, de celui qui a succédé à l'ancien mahdi, se sont agitées depuis quelque temps et ont menacé de déborder sur la Basse-Égypte. Le général anglais Grenfell a marché sur elles et leur a infligé un échec sanglant; il les a décimées et dispersées, c'est ce qu'on appelle la bataille de Toski. L'incident ne pouvait venir plus à propos, au moment où la question de la durée de l'occupation semblait renaître, et lord Salisbury s'est hâté d'en conclure que l'heure n'était pas venue de se retirer des bords du Nil, de laisser l'Égypte sans défense. Il ne renie pas, il le disait hier encore dans la chambre des lords, les engagemens qu'a pris l'Angleterre, il en réserve l'exécution pour un avenir indéterminé. C'est la moralité de la bataille de Toski! La question est encore une fois ajournée sans être résolue.

Ce n'est plus guère la saison des parlemens. A l'exception de l'Angleterre où la session se prolonge encore, presque tous les pays ont vu déjà assemblées et ministres fuir devant l'été peu propice aux luttes et aux agitations parlementaires. L'Espagne à son tour, comme d'autres pays, a retrouvé depuis quelques jours un calme momentané, le calme de la saison. Avec la séparation des chambres, les scènes tumultueuses du congrès ont cessé. La reine régente, accompagnée du petit roi, de la cour, du président du conseil, du ministre des affaires étrangères, a pris le chemin des côtes basques, de Saint-Sébastien, où elle va tous les ans chercher le repos et l'air salubre de la mer. Les hommes politiques sont partis pour leurs provinces ou pour Biarritz et rendront visite à l'Exposition parisienne. La paix règne à Madrid à demi dépeuplé. C'est fort heureux pour l'Espagne, pour le ministère de M. Sagasta. Il était temps que l'été vînt mettre fin au combat en dispersant les combattans, que la saison fît ce miracle d'en finir, ne fût-ce que pour quelque temps, avec les querelles de partis, avec les discours, les incidens et les crises toujours possibles. On aura du moins au-delà des

Pyrénées quelques mois de trêve qui ne laissent pas d'avoir été achetés par bien des efforts de tactique de la part du ministère.

Le fait est que le ministère de la reine Christine n'est pas arrivé sans peine à se donner quelque temps de répit, et que cette dernière session qui vient de finir n'aura été qu'une série de débats violens et irritans. Le chef du cabinet, M. Sagasta, avait cru, il est vrai, se tirer d'embarras par un subterfuge qui lui permettait de se délivrer d'un président du congrès, M. Martos, devenu pour lui un adversaire gênant et dangereux. Il avait clos brusquement la session régulière pour ouvrir presque aussitôt une session nouvelle, et en créant ainsi la nécessité de l'élection d'un nouveau président, il s'était donné le moyen d'éliminer M. Martos. C'était un acte d'autorité passablement hasardeux et une manière assez sommaire de se débarrasser d'un adversaire menaçant. En réalité, le président du conseil en a été pour sa tactique, cela n'a servi à rien. Cette session nouvelle, ouverte sous la présidence de M. Alonso Martinez, n'a duré que trente-quatre jours, et elle n'a pas été moins tourmentée, moins stérile que la première. Le ministère n'a pu faire voter, même avec sa majorité docile, ni le budget, ni le suffrage universel, gage de son alliance avec le parti démocratique, ni les autres réformes qu'il a mises dans son programme plus ou moins libéral, et il n'a pu échapper aux interpellations, aux assauts réitérés d'une opposition implacable. Le lendemain comme la veille, M. Sagasta a retrouvé devant lui une coalition menaçante, composée de conservateurs, de libéraux dissidens, de protectionnistes, de tous les mécontens, de tous les adversaires d'opinions ou d'intérêts. Il a eu à soutenir le choc du président évincé, M. Martos, qui ne lui a pas ménagé les traits acérés, les coups meurtriers, du chef du parti conservateur, M. Canovas del Castillo qui, même dans ses sévérités, a su garder la mesure d'un homme d'état destiné peut-être à recueillir avant peu le pouvoir. Il a rencontré sur son chemin et le général Lopez Dominguez, et le général Cassola, et M. Romero Robledo, et M. Gamazo, le défenseur des intérêts agricoles. Ce n'est pas qu'entre tous ces hommes du parlement il y ait un accord complet d'opinions. Ils sont divisés, c'est certain; ils ne le sont guère plus que le ministère lui-même, et il y a de plus ceci de caractéristique : tous ces chefs d'opposition qui poursuivent sans trêve le ministère sont des hommes d'esprit ou d'éloquence; le président du conseil a une faiblesse qu'il déguise à peine sous ses habiletés de tacticien : il est seul sur la brèche, il est plutôt compromis que secondé par ses collègues.

Aujourd'hui, si le président du conseil, tenu en échec dans une position difficile, toujours contestée, n'a pu rien faire, il a du moins réussi à vivre, à se mettre en sûreté pour quelque temps par le congé donné aux chambres. M. Sagasta, qui est un habile homme, a la ressource de recourir, dans l'intervalle, à son invariable expédient, de renouveler en-

core une fois son ministère, d'essayer de diviser ses adversaires, d'atténuer certaines hostilités. Il a trois mois devant lui pour ce travail; mais les procédés de gouvernement de M. Sagasta commencent un peu à s'user, et les chefs d'opposition qui le menacent ne semblent pas disposés à désarmer ; ils paraissent, au contraire, tout en prenant le repos et les plaisirs de la saison, attendre le moment de recommencer la lutte. Les ministres sont à Saint-Sébastien, les chefs de l'opposition sont à Biarritz : ils se retrouveront à la session prochaine. Et comme s'il n'y avait pas eu assez de difficultés dans cette fin d'une session laborieuse et troublée, le ministre des affaires étrangères, le marquis de la Vega y Armijo, a cru devoir jeter dans les conflits des partis une affaire aussi bizarre qu'imprévue. Il a entrepris de mettre en jugement, après l'avoir frappé d'une révocation assez brutale, un homme qui a longtemps servi son pays dans la carrière diplomatique, qui a été pendant quatorze ans ambassadeur à Berlin, le comte de Benomar. Pourquoi le comte de Benomar est-il poursuivi? Il est accusé d'avoir communiqué, il y a quelques années, à M. Canovas del Castillo, qui venait de quitter la présidence du conseil, un mémoire ou exposé de l'état des relations de l'Espagne avec l'Allemagne pendant son ambassade. Ce n'était pas même une indiscrétion sensible, puisque la communication s'adressait à un homme qui venait de diriger pendant des années la politique de son pays, qui connaissait tous les secrets de la diplomatie espagnole. M. de Benomar est de plus accusé d'avoir tenté une sorte de rébellion en essayant de se maintenir dans son ambassade lorsqu'il était déjà rappelé. Au fond, il a été révoqué parce qu'on avait besoin de sa place, et il est poursuivi aujourd'hui parce qu'on a besoin de justifier sa révocation.

Ce qu'il y a de plus curieux, c'est que M. de Benomar, au moment de son rappel, a été l'objet d'attentions presque affectées de la part du chancelier de Berlin et de l'empereur lui-même, comme si l'un et l'autre avaient voulu le dédommager d'une disgrâce imméritée. C'est peut-être ce qui a contribué à irriter encore plus le ministre des affaires étrangères de Madrid. Le fait est que, dans ces sévérités et ces poursuites exercées par ressentiment à l'égard d'un diplomate qui a déjà une longue carrière, il n'y a, d'après toutes les apparences, rien de sérieux. Il n'y a qu'une maladresse du ministre des affaires étrangères, qui a voulu faire un acte d'autorité. Le président du conseil, M. Sagasta, qui a déjà assez de difficultés, se serait probablement bien passé de cette mauvaise affaire, qui peut être pour lui un embarras de plus le jour où les cortès se rouvriront à Madrid.

CH. DE MAZADE.

LE MOUVEMENT FINANCIER DE LA QUINZAINE.

La liquidation de fin juillet a confirmé la reprise que venait de provoquer le résultat des élections pour les conseils-généraux. Les cours de nos rentes se sont relevés, et le reste de la cote a suivi. Le 3 pour 100 a été compensé à 84.55 avec un report moyen de 0 fr. 15, inférieur de près de 0 fr. 10 à celui du mois précédent. La prorogation des engagemens a été facilitée par l'abondance des disponibilités à Londres et à Berlin. Au surplus, les positions à la hausse avaient été notablement allégées en juillet, et il s'était même formé sur nos fonds publics un découvert dont les rachats n'ont pas été étrangers au mouvement, surtout dans les deux journées qui ont suivi la liquidation.

En effet, la rente française s'est élevée de près de 0 fr. 50 immédiatement après la liquidation, reprenant le cours de 85 francs, perdu il y a quelques semaines. L'Amortissable et le 4 1/2 ont suivi et quelques-uns des fonds étrangers se sont associés à cette marche en avant.

La place a été quelque peu surprise par cette poussée vigoureuse, que la situation politique et même le caractère satisfaisant de la liquidation ne suffisaient pas à expliquer. La direction du marché a paru ressaisie par des mains assez puissantes pour tenir la cote à un niveau déterminé si un intérêt politique venait à l'exiger. Depuis le 3 courant, le cours de 85 francs a été conservé sur le 3 pour 100 à travers d'insignifiantes oscillations. Il pourrait avoir été choisi comme un bon terrain d'attente jusqu'au jugement de la haute-cour ou jusqu'aux élections générales. Il ne faut pas perdre de vue d'ailleurs qu'un coupon trimestriel de 0 fr. 75 sera mis prochainement en paiement, ce qui ramène le cours dès à présent à 84.25.

A Londres, en dépit de l'extrême abondance des disponibilités sur le marché libre, la période des embarras monétaires s'est rouverte pour la Banque d'Angleterre, dont l'encaisse métallique a commencé à subir les assauts habituels à cette époque de l'année. Le jeudi 8, le taux de l'escompte a dû être relevé de 2 1/2 à 3 pour 100. L'influence a été à peu près nulle sur notre marché.

Les fonds russes ont profité de l'amélioration générale des dispositions. Les demandes restent actives au comptant et à terme. On cote le 1880 à 90.40, le 1889 à 93, les consolidés à 90 fr., en reprise les uns et les autres d'environ une demi-unité.

Calme complet sur le 4 pour 100 hongrois à 84 3/8. Depuis le 12 courant figure à notre cote officielle le 4 1/2 pour 100 or hongrois 1889, garanti par les chemins de fer de l'État et émis au printemps dernier pour un capital de 182 millions de florins ou 455 millions de francs, jouissance courante 1er août 1889. Les valeurs de chemins de fer austro-hongroises ont été assez bien tenues : les Autrichiens en hausse d'une dizaine de francs; les Lombards immobiles à 255.

Les désordres qui se sont produits en Crète vont obliger le gouvernement turc à faire des dépenses assez considérables d'armement. Les fonds ottomans, malgré cette perspective, se sont assez bien tenus et ont même légèrement progressé.

L'obligation unifiée d'Égypte n'a pas profité de la victoire, si pompeusement célébrée en Angleterre, du général Grenfell sur quelques milliers de derviches affamés. Les fonds helléniques sont fermes, la Grèce ne paraissant point disposée à fomenter l'insurrection crétoise.

L'Extérieure a été portée à 73 1/2, sur la confirmation des pourparlers engagés entre la Banque d'Espagne et le groupe financier de la Banque de Paris, relativement à un prêt de 50 millions à consentir à l'établissement de Madrid sur nantissement de rente 4 pour 100 amortissable. Déjà à la fin de juillet cette même nouvelle avait produit un relèvement de l'Extérieure de 72 aux environs de 73.

L'Italien a de nouveau baissé, après une reprise éphémère à 93.30. Nous le laissons à 92.75. Cette faiblesse n'est pas due principalement à l'incident de frontière signalé il y a quelques jours par le télégraphe et qui est sans importance. Mais la situation financière du royaume ne fait qu'empirer, et les portefeuilles français continuent à se débarrasser de la rente italienne qui s'y était jadis accumulée. A Rome, toutes les valeurs locales sont en réaction depuis le commencement du mois, notamment la Banque romaine, l'Immobilière, la Banque générale, les Eaux Marcia, le Gaz, etc. A Turin, la crise immobilière s'accentue.

Le gouvernement de Rome s'est efforcé de faire croire que la baisse du 4.34 pour 100 d'Italie était due à des rumeurs mal fondées qui auraient été répandues à Paris, par exemple au bruit que le ministre du trésor aurait jeté sur le marché français la rente restée à sa disposition par suite de l'abolition de la caisse des pensions. Ce sont là des explications qui ne peuvent tromper personne. On ne sait que trop que M. Crispi, par sa politique antifrançaise, a jeté son pays dans une perturbation profonde où son ancienne prospérité financière risque de sombrer. Si le marché allemand, qui porte tout le fardeau des derniers emprunts indirects de l'Italie, ne soutenait avec ténacité les cours de la rente, le prix de 93 serait depuis longtemps déjà perdu.

Les fonds argentins sont fermes, en dépit de la cote de l'agio, 74 pour 100, et de l'aggravation de la crise monétaire à Buenos-Ayres.

Les valeurs ont en général monté depuis la fin de juillet, quelques-unes même dans des proportions importantes.

Le Suez n'a guère varié aux environs de 2,270. Les recettes des dernières décades ont été un peu moins satisfaisantes et l'augmentation depuis le 1er janvier 1889 sur la période correspondante de 1888 n'est plus que de 1,430,000 francs. Le Panama est abandonné à 43 francs, et le Corinthe est tombé à 80 francs, sur la nouvelle de la cessation complète des travaux par les entrepreneurs.

Les Voitures et les Omnibus ont enfin obtenu l'amélioration que la baisse du mois dernier permettait de prévoir. La plus-value est de 25 francs pour les premières à 770 comme pour la seconde valeur à 1,270. La Transatlantique est immobile à 570.

Les valeurs de cuivre ont assez vivement repris : le Rio-Tinto de 275 à 287.50, le Tharsis de 88.75 à 95. On donne comme raison de ce mouvement un retour offensif d'anciens acheteurs contre les baissiers jusque-là victorieux, une légère hausse dans les prix du cuivre à 42 et 43 livres sterling, la diminution lente, mais progressive du stock, le succès des négociations engagées entre les liquidateurs du Comptoir d'escompte et le représentant des mines américaines. Une combinaison nouvelle, en dehors de laquelle serait tenue la Compagnie de Tharsis, a été adoptée en principe vendredi dernier.

Le Gaz s'est élevé de 1,355 à 1,380. La Banque de France est en hausse de 80 francs à 3,880 ; les bénéfices hebdomadaires restent cependant peu élevés. Le Crédit foncier a repris de 10 francs à 1,275 après 1,285. Dans la séance du 7 août, 12,706,000 francs de prêts nouveaux ont été autorisés par le Conseil d'administration.

La Banque de Paris gagne 15 francs à 733; le Crédit lyonnais, 7.50 à 682.50 ; le Crédit mobilier, 10 francs à 407.50. Peu d'affaires sur les autres titres, Société générale, Banque maritime, Banque internationale, Dépôts, Crédit industriel. Les liquidateurs de la Banque franco égyptienne ont décidé la répartition d'un dividende de 60 francs par action sur l'actif excédant le capital social déjà remboursé.

Le Comptoir d'escompte a baissé à 75 francs, le Comptoir national s'est tenu à 525 francs.

La plus-value des recettes de nos grandes compagnies de chemins de fer pendant la dernière semaine, dont les résultats aient été publiés, s'élève à 2,360,000 francs, ce qui porte à 21 millions le total de l'augmentation depuis le commencement de l'année. Le Nord a monté de 25 francs à 1,730; le Lyon, de 20 francs à 1,335; l'Orléans, de 30 à 1,365 francs. Le Nord de l'Espagne, par suite de la continuation de fortes recettes, s'est tenu à 395, le Saragosse a gagné 6.25 à 292.50.

Le directeur-gérant : C. Buloz.

TABLE DES MATIÈRES

DU

QUATRE-VINGT-QUATORZIÈME VOLUME

TROISIÈME PÉRIODE. — LIXe ANNEE.

JUILLET. — AOUT.

Livraison du 1er Juillet.

L'Illusion de Florestan, deuxième partie, par M. Henry RABUSSON 5
Études d'histoire religieuse. — Le Traité *Du Manteau*, de Tertullien, par M. Gaston BOISSIER, de l'Académie française. 50
La Jeunesse de Richelieu (1585-1614). — I. — Origines et Éducation, par M. Gabriel HANOTAUX, député. 80
Thais, conte philosophique. — I. — Le Lotus, par M. Anatole FRANCE. . . 111
L'Académie des Beaux-Arts depuis la fondation de l'Institut. — I. — Origines, par M. le vicomte Henri DELABORDE, de l'Institut de France. . . 135
Un Royaume disparu. — La Birmanie, par M. Edmond PLAUCHUT. 160
A Travers l'Exposition. — I. — Les Portes, la Tour, par M. le vicomte Eugène-Melchior de VOGÜÉ, de l'Académie française. 186
Un Radical anglais d'autrefois. — William Cobbett, par M. G. VALBERT. . 202
Revue littéraire. — A Propos du *Disciple*, de M. Paul Bourget, par M. F. BRUNETIÈRE. 214
Chronique de la quinzaine, histoire politique et littéraire. 227
Mouvement financier de la quinzaine. 238

Livraison du 15 Juillet.

L'Illusion de Florestan, dernière partie, par M. Henry RABUSSON. 241
La France, l'Italie et la Triple alliance. 277
Thais, conte philosophique. — II. — Le Papyrus, par M. Anatole FRANCE. 319

L'Académie des Beaux-Arts depuis la fondation de l'Institut. — II. — La Classe de la littérature et des beaux-arts au temps du directoire, par M. le vicomte Henri DELABORDE, de l'Institut de France. 372
Un Poète anglais. — John Keats, par M. Joseph TEXTE. 402
A Travers l'Exposition. — II. — L'Architecture, les Feux et les Eaux, le Globe, par M. le vicomte Eugène-Melchior de VOGÜÉ, de l'Académie française. 440
Revue musicale. — Théatre de l'Opéra, *la Tempête*, de M. Ambroise Thomas, la Saison italienne, la Musique a l'Exposition, par M. Camille BELLAIGUE. 456
Chronique de la quinzaine, histoire politique et littéraire. 465
Mouvement financier de la quinzaine. 477

Livraison du 1er Août.

Simple récit. 481
Études d'histoire religieuse. — De la Modernité des prophètes, première partie, par M. Ernest HAVET, de l'Institut de France. 516
La Jeunesse de Richelieu (1585-1614). — II. — L'Évêque de Luçon, le Député aux États de 1614, par M. Gabriel HANOTAUX, député. 566
Thais, conte philosophique. — III. — L'Euphorbe, par M. Anatole FRANCE. 606
La Transformation du gouvernement local aux États-Unis, par M. Émile de LAVELEYE. 638
A Propos d'un livre sur la France du centenaire, par M. G. VALBERT. . . . 660
Poésie. — Le Dernier des Maourys, par M. LECONTE DE LISLE, de l'Académie française. 687
A Travers l'Exposition. — III. — Le Palais de la force, par M. le vicomte Eugène-Melchior de VOGÜÉ, de l'Académie française. 692
Chronique de la quinzaine, histoire politique et littéraire. 707
Mouvement financier de la quinzaine. 718

Livraison du 15 Août.

Examen de conscience philosophique, par M. Ernest RENAN, de l'Académie française. 721
L'Académie des Beaux-Arts depuis la fondation de l'Institut. — III. — La Classe des beaux-arts sous le consulat et sous l'empire, par M. le vicomte Henri DELABORDE, de l'Institut de France. 738
La Stratégie navale. 767
Études d'histoire religieuse. — De la Modernité des prophètes, dernière partie, par M. Ernest HAVET, de l'Institut de France. 799
Fausse route, première partie. 831
La Politique de Robespierre, par M. Albert SOREL. 883
Femmes slaves. — II. — Zarka, la pénitente, par M. L. de SACHER-MASOCH. 916
A Travers l'Exposition. — IV. — Les Arts libéraux, l'Histoire du travail, par M. le vicomte Eugène-Melchior de VOGÜÉ, de l'Académie française. . 929
Chronique de la quinzaine, histoire politique et littéraire. 945
Mouvement financier de la quinzaine. . . . . [illegible]

Paris. — Maison Quantin, 7, rue Saint-Benoît.